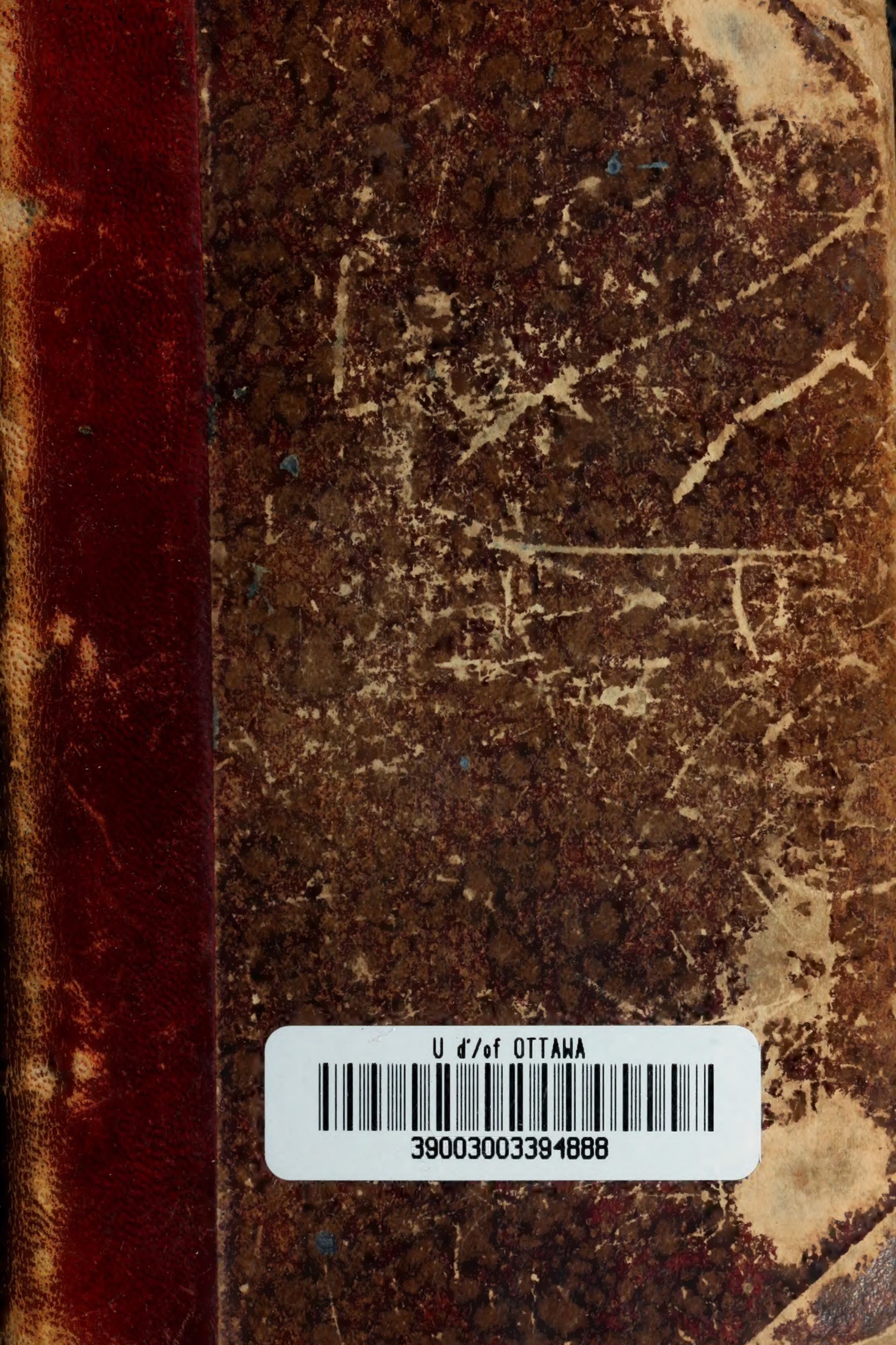
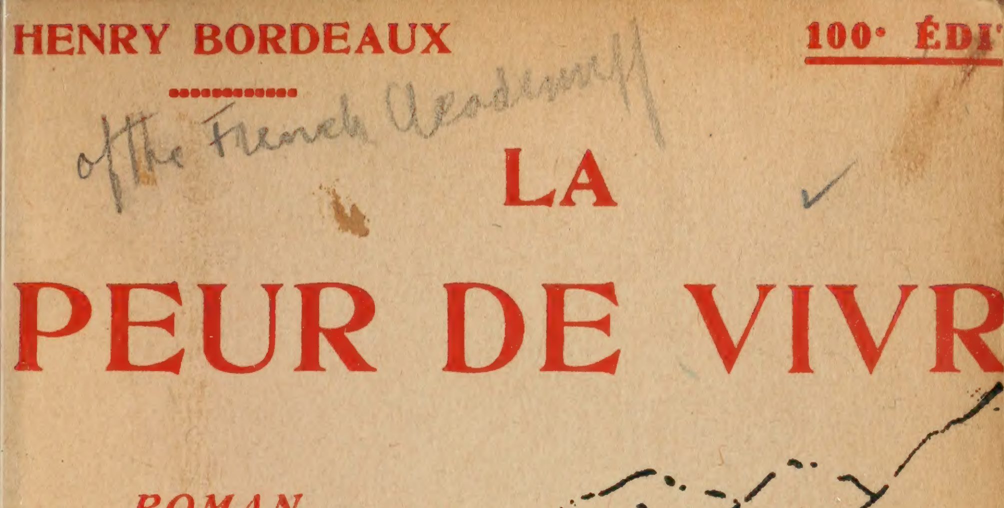

U d'/of OTTAWA
39003003394888





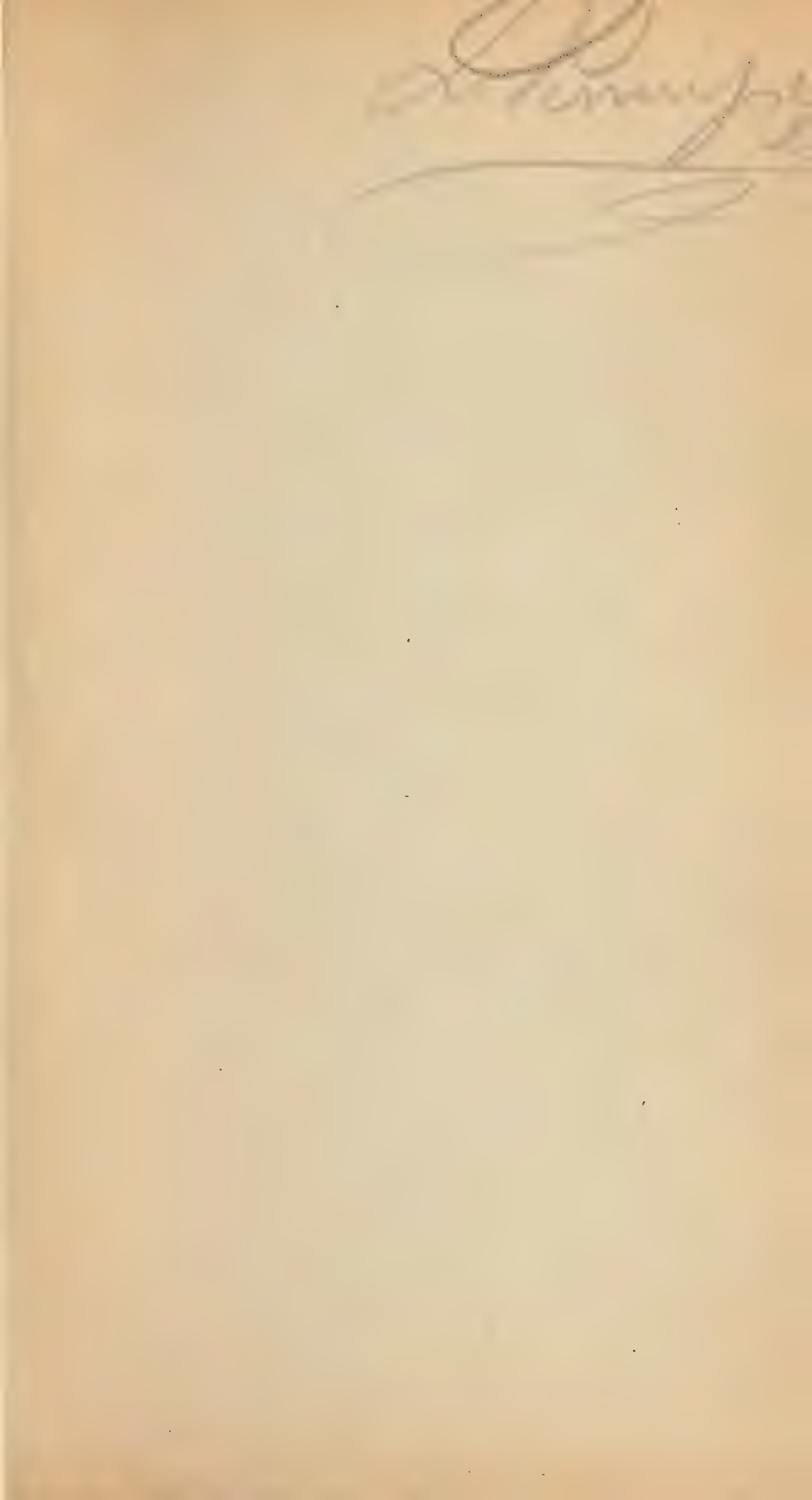
HENRY BORDEAUX

100e ÉDI

LA PEUR DE VIVR

ROMAN

FONTEMOING & Cie, ÉDITEURS



La Peur de Vivre

Ouvrages de M. Henry BORDEAUX

ROMANS

Le Lac noir (9e édition).
L'Amour en fuite. — Une honnête femme. — Le Paon blanc (5e édition).
La Peur de Vivre (*Couronné par l'Académie Française*) (90e édition).
La Voie sans retour (9e édition).
Le Pays Natal (10e édition).
La Petite Mademoiselle (11e édition).
Les Roquevillard (*Plon, édit.*)
Les Yeux qui s'ouvrent (*id.*).
L'Écran brisé (*id.*).
La Croisée des Chemins (*id.*).
Le Carnet d'un Stagiaire (*id.*).
La Robe de Laine (*id.*).
La Neige sur les pas (*id.*).

ESSAIS DE CRITIQUE

Vies intimes (5e édition).
Pèlerinages littéraires (3e édition).
Paysages romanesques (*Plon, édit.*).
Portraits de femmes et d'enfants (*id.*).
La Vie au Théatre (*id.*).
Ames modernes (*Perrin, édit.*).

HENRY BORDEAUX

La Peur de Vivre

ROMAN

Couronné par l'Académie française

CENTIÈME ÉDITION

Avec la préface de l'Auteur et une introduction inédite de M. René DOUMIC, de l'Académie française





PARIS
FONTEMOING & Cie, ÉDITEURS
4, RUE LE GOFF (5e)

" Collection MINERVA "

UN ROMANCIER

Sous ce titre, le *Journal des Débats* publiait le 30 septembre 1902, un article de M. René Doumic qui marquait, dès “ *La Peur de Vivre* ”, la place de M. Henry Bordeaux dans le Roman contemporain et que nous sommes autorisés à reproduire dans une nouvelle édition. Les lecteurs de plus en plus nombreux de cet ouvrage, seront heureux de le voir précédé désormais de l'appréciation autorisée qui présagea son succès.

Note des éditeurs.

Le dernier roman de M. Henry Bordeaux, La Peur de vivre, a paru, il y a quelques mois, à l'époque où s'épanouit la littérature de bains de mer. C'est un moment de l'année qui appartient à quelques gros commerçants de lettres, ce n'est pas celui où l'on peut parler d'un écrivain. Aussi ai-je eu soin de remettre jusqu'aujourd'hui pour dire quelques mots de ce livre auquel le public et la presse ont fait bon accueil, mais sans en marquer assez franchement la place. C'est un des meilleurs romans qui aient paru depuis longtemps ; il tranche par sa vive originalité sur tout ce que nous donnent les conteurs d'aujourd'hui ; il est neuf et hardi.

Il l'est d'abord par la conception de la vie que l'auteur y a exprimée. La « Peur de vivre » est dans notre pays un mal récent et profond. Nous tenons par-dessus tout à

notre tranquillité ; nous voulons la conserver à toute force, et si cher qu'il nous faille la payer. Nous fuyons les responsabilités, les risques et chances de lutte, l'aventure, le danger, tout ce qui fait le charme et la valeur de la vie. Nous n'avons plus foi dans l'avenir, parce que nous n'avons plus foi en nous. Les littérateurs avaient pendant quelque temps célébré cette débilité maladive sous le nom de dilettantisme. Puis la mode ayant passé, ils se sont mis à exalter l'énergie. Mais ce qu'ils appellent ainsi n'est que l'âpre désir de satisfaire nos convoitises. A l'égoïsme paresseux, ils ont substitué l'égoïsme féroce. S'épargner toute espèce d'ennuis, ou se procurer le plus de jouissances possible, ce sont les deux seules conceptions qu'ils se soient avisés de nous recommander. Mais voici un écrivain qui pense que vivre, cela ne consiste pas à se terrer dans son coin et que cela ne consiste pas davantage à gagner beaucoup d'argent, à prendre beaucoup de plaisir et à s'en fourrer jusque-là. Il estime qu'une vie où l'on a souffert, lutté, travaillé pour autrui, non pour soi, et dont les années se comptent par les émotions, les sacrifices, les dévouements, les renoncements, est une vie bien remplie. Il le dit, il le croit, et, pendant que nous le lisons, il nous le fait croire. Il se peut que ce soit absurde, extravagant et romanesque jusqu'à la folie. Ce n'est pas banal.

Les personnages de la **Peur de Vivre** sont presque tous d'honnêtes gens. Or c'est chez nous un dogme en littérature que « les honnêtes gens ne sont pas intéressants ». Que les héros d'un roman ou les acteurs d'un drame soient des coquins, même médiocres, même vulgaires, et tout à fait « à la douzaine », que leur aventure se réduise à quelque malpropreté, si banale, si mes-

quine, si pauvre soit-elle, cela suffit : notre sympathie leur est acquise. Nous sommes prêts à les trouver amusants ou attendrissants. Mais une famille qui se ruine pour sauver l'honneur du nom, une mère qui laisse ses enfants partir un à un pour aller à leur devoir, un garçon qui préfère aux tentatives de l'amour sensuel le charme d'une union chaste, que nous veulent ces gens-là ? Et s'il s'en rencontre de tels dans la vie quotidienne, pour Dieu! qu'on les y laisse, et qu'ils n'aillent pas encombrer le roman avec leurs tristes figures!... Tel est le préjugé que M. Henry Bordeaux n'a pas craint de heurter de front.

Enfin, il a voulu faire une œuvre réaliste, et l'on n'y trouve pas un des tableaux qui sont les lieux communs du réalisme. Pas d'adultère, pas d'avortement, pas d'escroquerie ! Cela tourne à la gageure. En effet, nous en sommes arrivés à confiner l'art réaliste dans la seule peinture de ce qui est trivial, bas, ignoble. Réalité est devenu pour nous synonyme de laideur. Nous avons posé tranquillement ces définitions : « Est réaliste toute œuvre qui peint des caractères vils et des scènes répugnantes, quand même ces caractères seraient exceptionnels et ces scènes fabriquées à plaisir, rêvées par une imagination malade. N'est pas réaliste toute œuvre où il est tenu compte des vertus qui sont la monnaie courante de la plupart des existences. Il faut à un écrivain une rare indépendance d'esprit avec une assurance peu commune, pour maintenir que la noblesse d'âme et l'élévation d'esprit sont, elles aussi, des réalités. C'est le point de vue auquel s'est placé M. Henry Bordeaux. Il se trouve qu'il y a dans son livre plus de vrai réalisme que dans cinquante romans naturalistes choisis entre les plus fameux. Les

figures y sont vivantes. L'étude des mœurs de province y est très poussée. Tel chapitre semblerait d'une ironie un peu forcée, si on ne la sentait d'une exactitude photographique. C'est celui où le maire, chargé officiellement d'annoncer à Mme Guibert la mort de son fils tué à l'ennemi, mais craignant de se compromettre en passant le seuil de gens classés comme réactionnaires, envoie à sa place le garde champêtre! Ajoutez un très joli sentiment de la nature : choses et gens nous deviennent familiers et amis dans ce modeste domaine de Maupas qui fait à ces histoires douloureuses un cadre de sérénité.

M. Henry Bordeaux s'était déjà très honorablement fait connaître par des récits d'une touche délicate et des essais de critique judicieux. La *Peur de Vivre* le tire du rang et le classe comme romancier.

René Doumic.

(*Journal des Débats*, 30 septembre 1902).

PRÉFACE

Au mois de juin 1902, lorsque je publiai la **Peur de Vivre,** *je ne devinai point la faveur que lui réservait le public. La mode n'était pas aux tragédies de famille, et j'osais prendre pour héroïne une vieille femme éprouvée.*

Chaque année, depuis ce temps, de nouvelles éditions se sont succédé. J'ai répondu — souvent bien mal et en quelques lignes — à plusieurs centaines de lettres, de sorte que j'ai pu voir, dans beaucoup de lecteurs, des amis. Enfin, invité en France et à l'étranger à exposer les idées qui faisaient l'armature de mon œuvre, — bien que ce roman n'ait que l'ambition d'augmenter le goût et le courage de vivre et non pas d'établir une thèse, — j'ai été amené à préciser nos différentes attitudes modernes devant la vie. On m'a fait l'honneur, après ces conférences, d'en réclamer la publication. J'ai rassemblé ici les notes qui m'ont servi à les préparer. Si, après une expérience de quatre années, j'ai quelque fierté à constater le retentissement prolongé d'un ouvrage dont l'art est tout de naturel et de franchise, j'en dois remercier tous les amis inconnus qui lui ont apporté une collaboration de sympathie et de contagieuse vitalité.

I

La peur de vivre est une maladie qui exerce principalement ses ravages dans les sociétés d'ancienne civili-

sation comme est la nôtre. Les symptômes de cette phtisie morale peuvent être en apparence contradictoires, car il y a deux manières d'avoir peur de la vie, comme il y a deux sortes d'égoïsme.

*La première, la plus fréquente aujourd'hui et la plus lâche, a été déjà dénoncée par Dante qui, dans le troisième chant de l'*Enfer*, la marque du fer rouge de son mépris. Guidé par Virgile, le poète parvient à la porte de la cité* des larmes. *Il n'a pas encore franchi cette porte et il entend monter à lui, du fond de l'abîme, des plaintes, des gémissements, des cris de désespoir qui se répandent sous un ciel que n'éclaire nulle étoile. De quelles bouches sortent ces clameurs qui avoisinent l'enfer, mais qui n'émanent point de l'enfer? Dante, bouleversé, demande à son maître une explication :*

— Maître, dis-je, qu'est-ce que j'entends, et quelle est cette foule qui paraît si accablée par la douleur?

Et lui :

— Ce misérable sort est celui des TRISTES AMES DE TOUS CEUX QUI VÉCURENT SANS BLAME ET SANS LOUANGE. Elles sont mêlées à ce mauvais chœur des anges qui ne furent ni fidèles ni rebelles à Dieu, mais qui furent pour eux-mêmes. Ceux-là, le ciel les a chassés parce qu'ils ternirent sa beauté, et l'enfer profond les repousse, parce que les coupables tireraient quelque gloire de leur présence.

Et moi :

— Maître, quel est le tourment qui les accable et les fait pleurer si fort?

Il me répondit :

— Je te le dirai brièvement. Ils n'ont pas l'espérance de mourir et leur vie obscure est si basse qu'ils sont

jaloux de tout autre sort. Le monde n'a pas gardé leur souvenir, la miséricorde et la justice les dédaignent. Ne parlons pas d'eux, mais regarde et passe...

*Si l'*Enfer *décrit de pires supplices, il ne contient pas de paroles plus insultantes dans leur dédain que celles qui atteignent ces «hommes inertes qui ne sont agréables ni à Dieu ni à ses ennemis ». Les avares qui roulent des fardeaux, les colériques qui se battent dans un marais, les voluptueux entraînés dans un tourbillon sans fin, les fripons plongés dans un lac de poix bouillante, ont mérité leur châtiment par des actes, se sont affirmés dans le mal. Ceux-là ne se sont affirmés ni dans le bien ni dans le mal. Ni vertueux ni vicieux, on ignore ce qu'ils furent. Ternes, flasques et mous, ils n'ont pas laissé le souvenir d'une personnalité, ils ont à peine vécu : ils ont eu* peur de vivre.

Car la peur de vivre, c'est précisément de ne mériter ni blâme ni louange. C'est le souci constant, unique, de sa tranquillité. C'est la fuite des responsabilités, des luttes, des risques, de l'effort. C'est d'éviter avec soin le danger, la fatigue, l'exaltation, la passion, l'enthousiasme, le sacrifice, toutes actions violentes et qui troublent et dérangent. C'est de refuser à la vie qui les réclame sa peine et son cœur, sa sueur et son sang. Enfin, c'est de prétendre vivre en limitant la vie, en rognant le destin. C'est l'égoïsme passif qui préfère diminuer son appétit plutôt que d'accommoder lui-même son repas, et se confine dans la mesquinerie d'une existence incolore et fade pourvu qu'il soit assuré de n'y rencontrer ni chocs, ni heurts, ni difficultés, ni obstacles, comme un voyageur qui ne consentirait à voyager qu'en plaine et sur des roues caoutchoutées.

Faut-il en citer des exemples ? C'est la peur de vivre qui inspire le jeune homme dans le choix d'une carrière et lui montre les avantages exclusifs du fonctionnarisme où l'on rencontre, au prix d'un travail modéré et qui n'engage pas, la fixité des émoluments et une retraite, rêve modeste qui inspirait déjà aux Goncourt cette épigramme : « La France est un pays où l'on plante des fonctionnaires et où l'on récolte des impôts. » N'est-ce pas elle, plus souvent qu'un vif sentiment de justice, qui pousse les faibles et les envieux au socialisme dont le résultat serait d'imposer l'égalité dans la médiocrité ?

C'est elle, sûrement, qui conseille, lorsqu'elle ne retient pas dans un célibat commode, égoïste et utilitaire, ces mariages où l'on consulte des notaires et non son cœur, où l'on considère les titres de rente plus que les avantages de beauté, de santé physique, de santé morale, d'éducation, de courage, d'esprit et de goût. Certaines théories actuelles, dont la partie critique n'est pas sans fondement, prétendent purifier les sources du mariage en supprimant le consentement des parents trop portés à omettre la qualité des personnes au profit des intérêts en jeu, et en multipliant les facilités d'union comme les facilités de divorce, d'un mot en rapprochant le mariage de ces autres unions qui n'ont plus rien à démêler avec l'ordre social où elles introduisent l'anarchie. Le mariage qui est la porte de la famille, la fondation du foyer, dont le but est de compléter deux vies l'une par l'autre et d'appeler d'autres êtres à la lumière, ne saurait se fier uniquement à l'amour que l'on représente communément avec les yeux bandés ; car il n'est pas un acte purement individuel, lui qui continue une tradition et perpétue une race. Mais l'importance de cette race et de

cette tradition, est-ce vraiment ce qu'on envisage, ou bien quelque bas idéal de bonheur pratique, confortable et déprimant, comme si l'homme ne se sentait plus de taille à assurer, consolider ou maintenir le sort des siens, comme si la femme ne se pouvait plus passer d'un luxe inutile ou, pour le moins, accessoire, comme si la vie, dépouillée de tant d'accessoires et d'inutilités, simplifiée et non pas réduite, devait être inacceptable, et comme si le patrimoine matériel pouvait, ce dont il n'est pas d'exemple, tenir lieu de force morale ?

Après le mariage, nous retrouvons la peur de vivre dans la crainte des enfants et l'économie de paternité. Donner la vie devient une responsabilité trop pesante, une charge trop pénible, surtout une gêne, et c'est ainsi que la France a pu être appelée le pays des fils uniques. En supprimant la liberté de tester, le code civil a porté un coup funeste à la cohésion, à l'unité de la famille groupée autour d'un chef et soutenue par un domaine. Mais la Réforme sociale *nous révélait récemment le détour employé par les paysans de Normandie, après l'avoir été par tant de bourgeois, pour la conservation de l'héritage : à l'héritier désigné par le père ou par la coutume, on substitue l'héritier unique. Dans les montagnes de la Savoie, le voyageur remarque souvent, sur les tertres qui bordent les voies d'accès, ou parfois au creux même des vallées perdues, des oratoires dédiés à Notre-Dame de Délivrance. Les jeunes femmes en espérance de maternité s'y rendaient en pèlerinage. Aujourd'hui les jeunes femmes remercieraient plutôt le Seigneur d'une stérilité qui, jadis, était injurieuse.*

L'enfant est si rare qu'on le gâte et le garde. Ainsi la peur de vivre pèse même sur des destinées qui ne déven-

dent de nous que dans leur préparation. Tant de pères et de mères ne peuvent consentir à se séparer de leurs enfants, les détournent de telle carrière plus large, mais plus aventureuse, de tel mariage qui les éloignerait mais leur serait un profit moral, anémient, énervent ou lassent leur courage au lieu de l'exciter, leur imposent, par égoïsme sentimental, un déprimant servage.

Mais de cette peur de vivre, les traces se relèvent dans notre vie publique, dans notre vie sociale, dans l'art qui exprime la sensibilité de notre temps, dans les institutions, jusque dans notre santé.

Dans la vie publique, pourquoi attribue-t-on les abstentions électorales aux partis modérés, à ceux qu'on appelle ou qui s'appellent les honnêtes gens, comme s'il y avait des honnêtetés négatives ? Récemment encore, on se vantait dans certains milieux de ne jamais voter, et si l'on ne s'en vante plus, on subordonne encore son vote à une partie de chasse ou de plaisir, et l'on continue d'affecter le plus grand dédain pour la politique. Dans la vie d'une nation moderne, à tort ou à raison, tout aboutit à la politique ou en subit le contre-coup. C'est un fait contre lequel il ne sert de rien de protester. « L'œuvre vraiment utile, a dit le président des États Unis, M. Roosevelt, n'est pas accomplie par le censeur qui se tient à l'écart de la bataille, mais par l'homme d'action qui prend bravement sa part de la lutte, sans être effrayé de voir du sang et de la sueur. » Nous avons beaucoup de ces censeurs qui se tiennent à l'écart de la bataille et lisent chaque matin les journaux pour critiquer d'un ton supérieur les événements et le régime, regretter vainement le passé, désespérer de l'avenir et décourager ceux qui entreprennent d'en orienter le cours.

4) *Le seul fait de vivre en société, de profiter d'un ordre social, crée des devoirs sociaux. Nul n'a le droit d'arranger sa vie à part, car nul ne peut se passer des autres. Payer ses impôts, d'ailleurs en maugréant, est insuffisant. La richesse qui représente du travail accumulé ne libère pas du travail. Parce qu'elle donne le moyen de produire mieux et davantage, elle ne doit point faire des jouisseurs, mais des chefs, et le chef est celui qui a su prendre pour lui la plus grande part de travail et de responsabilité. Or, à juger sur l'observation, il semble bien que cette richesse n'est guère qu'un facteur d'égoïsme, une occasion de bas ou de mesquins plaisirs, comme s'il était plus difficile de la supporter que la pauvreté. Celle-ci fournit constamment des exemples de solidarité et de dévouement. Dans ces grèves, trop souvent exploitées par leurs meneurs, ne voit-on pas des ouvriers souffrir de faim et de misère les uns pour les autres, ou prélever une dîme sur leurs modestes salaires afin de soutenir des camarades d'autres villes ou d'autres corps de métiers? Les* Pauvres gens *de Victor Hugo, ne les retrouve-t-on pas, avec l'émotion particulière de la vie, dans ces faits divers qui nous racontent en deux lignes qu'à la mort de tel pauvre diable chargé de famille, les voisins se sont disputé les enfants abandonnés bien avant l'intervention de l'Assistance publique ou même de la charité privée?*

Sans doute la misère est pénible à regarder. Elle choque notre paix, notre insouciance, l'oubli naturel de tout ce qui n'aboutit point à notre plaisir. On accepte même d'être généreux, mais par intermédiaire, afin de ne pas être incommodé par de fâcheux spectacles. On a ses nerfs, son goût de l'éléganee, son horreur des choses

importunes et l'on se défie adroitement de la contrainte imposée par la charité qui ne lâche plus ceux qu'elle a saisis. — « Je ne veux voir ni la maladie, ni la mort, dit à son mari la plus morbide héroïne d'Ibsen, Hedda Gabler. Épargne-moi le spectacle de tout ce qui est laid. » Et cette esthétique personne, au moment de se tuer par dégoût après avoir vécu pour elle-même, s'aperçoit que le ridicule et la bassesse ont atteint comme une malédiction tout ce qu'elle a touché.

Dans le domaine de l'art, la peur de vivre se confond avec la peur de sentir. Elle agite les dilettantes qui ne veulent ni choisir ni se donner, se prêtent seulement à toutes les manifestations intellectuelles ou plastiques sans jamais se livrer à l'enthousiasme, et s'estiment supérieurs parce qu'ils sont flottants, et profonds quand l'amour seul va au delà des surfaces. Elle agite encore ces artistes qui, sous couleur d'art pur, rejettent de leurs ouvrages l'humanité et la poésie, substituent aux conflits moraux et familiaux, alimentation de la tragédie antique, la jolie mais fragile peinture du plaisir, et se contentent de ciseler leur style comme les parois d'un vase précieux et vide, sans se douter que dans l'art, comme en tout, il y a un ordre et des degrés et qu'ils sont assis sur la marche inférieure. La voici toujours, cette peur de vivre, fournissant leur inspiration à ces romanciers amollissants, à ces impuissants dramaturges qui ne savent plus animer que des personnages inconsistants dont le caractère fuit l'analyse : par les aventures banales de leurs fantoches, ils nous démontrent que tout s'arrange et que rien ne mérite d'être pris au sérieux, au lieu de nous inviter à porter la main sur notre destinée. Les grands cris humains, dans l'art, sont des cris

de courage et de force, et beaucoup ont jailli du malheur, comme si le génie heureux manquait de cette profondeur qui découvre les abîmes de la vie.

Enfin la timidité, la réserve, la prudence quelquefois légitime et souvent excessive trouvent une formule d'expression jusque dans nos institutions qui multiplient les tutelles et les lisières, et s'en remettent à l'État du soin de nous conduire et de nous secourir en toute occasion. N'a-t-on pas entrepris de remplacer la vieille Providence démodée, et par quoi? Mais par les Compagnies d'assurances. On s'assure contre les accidents, contre les risques, contre la mort et c'est d'une prévoyante sagesse. Que ne s'assure-t-on aussi contre la peur?

La peur marque au visage cette race nouvelle de jeunes gens qui ne paraissent soucieux que de leur santé, et qui, tout en ne digérant qu'avec l'aide des eaux minérales et de la camomille, n'ouvrent la bouche que pour critiquer et dénigrer, ne louent rien, n'aiment rien, ne désirent rien, comme s'ils avaient dans les veines du sang de poisson. A quoi bon se tant préserver et réserver, pour l'usage qu'ils font de la vie ?

La jeunesse sentirait-elle moins le prix de la vie ? Le récent suicide d'un lycéen de Lyon vient ajouter un chapitre, et le plus terrible, au réquisitoire des Déracinés, contre une éducation oublieuse des réalités de famille, de race, de province, de patrie. Avant de marcher à la mort, le pauvre garçon écrivit sur le tableau noir : Je suis jeune, je suis pur et je vais mourir. L'enseignement de son professeur de philosophie l'avait dégoûté de l'existence.

Que lui avait-on enseigné ? La beauté de la raison pure, de la science, de l'humanitarisme. Au lieu de prendre rang dans une série, il devait tout détruire pour tout

reconstruire, faire table rase du passé, de la tradition, de la désignation du destin qui l'avait fait naître dans te pays et à telle date, pour se créer lui-même une personnalité, un univers, un Dieu nouveaux. Outre la préparation d'un avenir matériel, on exigeait de lui, comme de tout Français, qu'il créât une métaphysique, une politique, une morale. Il succomba sous tant de charges. La vie ne lui apparut pas sous une forme aux contours précis, avec de belles lumières et de fortes ombres, avec son cortège d'efforts, de joies, de douleurs, avec la splendeur des choses créées, avec l'utilité de servir, de sentir derrière soi un passé qu'on prolonge, avec le sentiment de pouvoir compter même sur l'avenir. Elle fut pour lui un brouillard où sa raison essaya vainement de voir clair, où elle n'entendait ni l'appel de Dieu, ni celui de la race, ni celui de la patrie. Il ne vit point son importance qui n'était pas seulement individuelle, mais collective, il ne comprit pas que le rôle de chacun est de reconnaître son rang, que la force et l'intérêt de chacun sont dans les réalités dont il est dépendant et qui, par contre-coup, dépendent de lui. Et il connut une nouvelle peur de vivre.

Ces nouveaux jeunes gens ont des sœurs. Je ne m'aventurerai pas à les peindre. Un proverbe persan nous avertit de ne point frapper une femme même avec une fleur. Mais les poètes, qui ont toute licence même contre l'amour, se sont chargés du portrait, et qui ne se souvient des Stances à une morte ?

... Elle était bonne, s'il suffit
Qu'en passant la main s'ouvre et donne,
Sans que Dieu n'ait rien vu, rien dit,
Si l'or sans pitié fait l'aumône.

Elle pensait si le vain bruit
D'une voix douce et cadencée
Comme le ruisseau qui gémit,
Peut faire croire à la pensée.

Elle priait, si deux beaux yeux,
Tantôt s'attachant à la terre,
Tantôt se levant vers les cieux,
Peuvent s'appeler la prière.

Elle est morte et n'a point vécu.
Elle faisait semblant de vivre.
De ses mains est tombé le livre
Dans lequel elle n'a rien lu.

Elle faisait semblant de vivre ; combien meurent aujourd'hui, qui n'ont point vécu !

Notre santé même a subi le contre-coup de notre faiblesse morale. Les maladies nerveuses qui, depuis quelques années, ont pris un si inquiétant développement, ne sont pas autre chose que le témoignage de volontés désemparées, de personnalités affaiblies. Le docteur Grasset, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, qui s'est acquis en se spécialisant dans leur analyse, un renom universel, indique nettement la nécessité de recourir à un traitement moral qui doit consister à consolider cette personnalité, à raffermir cette volonté.

« Il faut, dit-il, donner au malade le désir et l'ambition de guérir, et pour cela, lui montrer le but que la vie a encore pour lui, la mission qu'il a encore à remplir dans ce monde.

« Un nerveux qui ne comprend pas la vie, qui n'admet pas que la vie vaille la peine de vivre, qui s'endort le soir sans vouloir penser au lendemain, avec la seule satisfac-

tion d'avoir un jour de moins à vivre... ce nerveux ne guérira jamais.

« Le médecin doit réveiller et développer, chez son malade, les idées de devoir, de sacrifice, de sociabilité.. Toutes ces grandes pensées doivent remplacer les idées morbides.

« Il faut défendre au malade de se confiner dans la rumination stérile d'un passé sur lequel personne ne peut plus rien. Quelles que soient les injustices, apparentes ou réelles, des diverses destinées, chacun a toujours, pour le lendemain de sa vie, un rôle, modeste ou élevé, à remplir dans l'intérêt de ses semblables et de l'humanité.

« Il faut, en d'autres termes, sortir le malade de lui-même et le tourner de plus en plus vers l'altruisme, en lui montrant que la guérison est là, et uniquement là.

« L'homme bien portant est un animal altruiste. L'égoïsme et l'égocentrisme sont liés à la maladie ; ce sont des causes et des symptômes de maladie. Tant qu'on reste égoïste, on n'est pas guéri et on ne peut pas guérir. »

Pour apprécier l'importance de telles paroles, rappelons-nous qu'elles n'émanent point d'un théoricien, mais d'un observateur d'innombrables réalités. Tel est le danger physique de la peur de vivre, tel est son traitement psychique.

II

Il y a une autre forme de la peur de vivre.

Celle-là, il est vrai, ne craint ni l'effort, ni la peine, ni la bataille. Après l'égoïsme passif, il importe de traîner à la lumière, comme Apollon Marsyas, cet égoïsme actif

qui est capable de déployer la plus grande vigueur, mais pour satisfaire un but individuel, celui de son plaisir. Il fausse notre meilleure arme qui est l'énergie. Il prétend subordonner la vie à son choix, ne l'accepter que sous bénéfice d'inventaire : donc il la craint.

Sans doute cette forme inattendue de notre lâcheté revêt plus de prestige que la première, et attire en trompant sur sa qualité comme les sirènes trompaient sur leur amour. Sa devise pourrait être la célèbre définition de Mérimée : La vie est un tapis vert où l'on ne s'amuse qu'autant que l'on joue gros jeu. *Le défi qu'elle jette à la vie devient quelquefois un défi jeté à la mort, et nous ne pouvons nous défendre tout à fait de l'admiration lorsque nous voyons don Juan, la plus brillante incarnation de cet égoïsme audacieux, don Juan, parjure de tous les serments et séducteur misérable de toutes les vertus, seul dans la salle du banquet où les lumières et les fleurs évoquent encore la joie triomphante, et d'où ses convives se sont enfuis épouvantés, se lever et marcher, le flambeau à la main et le sarcasme à la bouche à la rencontre du commandeur de pierre dont l'étreinte doit le broyer.*

Cette énergie qui réclame le plaisir violent, c'est l'énergie des bandits. On en peut aussi faire l'éloge. Je le rencontre précisément dans un de ces romans touffus et étranges où Mme Grazia Deledda peint au naturel les mœurs de la Sardaigne. Une vieille veuve de la montagne entame, pour éblouir la jeune Oli qu'elle a recueillie, l'éloge de son mari défunt qui fut le meilleur et le plus dévoué des hommes. — Que faisait-il ? interroge Oli. — Eh bien ! il était bandit. Et comme la jeune fille s'étonne de cette réponse, elle lui raconte comment son mari devint bandit pour faire preuve de vaillance et pour passer

le temps qu'on emploie si mal quand on est inoccupé. Cela ne valait-il pas mieux que de fréquenter le cabaret ? Et sur un mode lyrique elle vante cette vie d'entreprise. « C'étaient, dit-elle, des hommes courageux, adroits, prêts à tout et spécialement à la mort. Tu crois peut-être que tous les bandits sont de mauvaises gens ? Tu te trompes, chère sœur : ce sont des hommes qui ont besoin de déployer leur vaillance, pas autre chose. Mon mari avait coutume de dire : « Anciennement, les hommes allaient à la guerre ; mais aujourd'hui on ne fait plus de guerres, et les hommes ont encore besoin de combattre ; c'est pourquoi ils commettent les brigandages, les rapines et les entreprises, non pour faire le mal, mais pour déployer de quelque manière leur force et leur courage (1). »

Il est ainsi dans les affaires, en politique, dans le monde, un peu partout, des hommes et même des femmes qui déploient de quelque manière leur force et leur courage. Ce ne sont pas nécessairement des bandits. Mais, tous, ils ne veulent obtenir de la vie que des joies ou tout au moins des sensations violentes, et prétendent la rejeter ensuite comme une orange exprimée. Ce sont des individualistes forcenés qui ne veulent garder aucune mesure dans la jouissance et ne voient dans l'univers qu'un héritage personnel à dilapider. Je les connais bien, pour avoir regardé souvent dans leur direction avec la fièvre du désir. Jamais on n'a repoussé avec autant d'insolence la possibilité d'une vie future, et jamais certains d'entre nous ne se sont précipités avec de si vaines ardeurs au-devant de tous les dangers de destruction, comme s'il

(1) *Cendres*, par Grazia Deledda.

fallait brûler cette vie unique pour trouver en elle quelque flamme divine. On la roule dans le tourbillon de la mort pour accumuler sa puissance en quelques secondes menacées.

Le romantisme, en proclamant le droit à la passion, le droit au bonheur, le droit à la liberté, encourageait ce développement de la force individuelle. Aujourd'hui un nouveau romantisme l'exalte, et ce sont principalement les femmes qui le prêchent. Leur avènement dans la littérature contemporaine qu'elles ont envahie n'est qu'un symptôme d'un féminisme plus général. Moins apte que l'homme à saisir l'ensemble complexe des vies sociale et morale, la femme nouvelle épuise d'un coup ses revendications, et va d'un bond au bout de la route où conduisent la confiance dans son pouvoir et cette vue bornée de l'univers qui se réduit à soi-même. Enfin l'individualisme a trouvé son philosophe dans un poète, Nietzsche, d'ailleurs mal interprété, qui accorde au surhomme tous les droits, et comment ne pas se croire un surhomme, surtout si l'on est une femme moderne ?

Mais n'est-il pas singulier de qualifier de peur de vivre *une doctrine qui glorifie la vie et la double d'intensité ?*

Je me souviens d'un petit conte que l'on me conta quand j'étais enfant. C'est l'histoire d'un peloton de ficelle qu'un génie — bienfaisant ou malfaisant — remet à un petit garçon avec ces mystérieuses paroles :

— Ce peloton représente toute la longueur de ta vie. Chacun de tes instants le raccourcira. Je n'ai pas le pouvoir d'augmenter le temps, ni même de le suspendre, mais je possède celui de le diminuer, et je te le transmets. Toutes les fois que tu rencontreras dans ta vie des heures inutiles, tristes ou désagréables et que tu désireras

les supprimer, tire la ficelle et ces heures passeront. Adieu, et sois prudent.

Le petit garçon ne prit pas garde au conseil de prudence. Il reçut le peloton en riant, et comme il était joyeux, il comptait bien laisser la ficelle se raccourcir d'elle-même. Puis, il commença de désirer. Au collège, il désira les vacances. Amoureux, il désira posséder ses amours. Ambitieux, il désira réaliser ses ambitions. Et pour obtenir les objets de ses convoitises, voici qu'il tirait, qu'il tirait la ficelle. Lorsqu'il atteignit le terme de sa vie, il s'aperçut avec consternation qu'il avait à peine vécu quelques jours. Ainsi notre désir brûlerait nos jours si nos jours dépendaient de notre désir.

Ainsi nos individualistes, dont l'énergie nous paraissait de bonne trempe, ont, au contraire, peur de vivre. Ils ont peur de vivre, puisqu'ils ne veulent point vivre la vie tout entière et puisque, pervertis par l'abus des sensations violentes, ils ne comprennent plus, ils redoutent la vie ordinaire qui leur semble écœurante et plate. Or cette vie ordinaire occupe dans la suite de nos instants une part importante. Elle est presque tout le peloton de ficelle. Borner la vie à la jeunesse, c'est la méconnaître, c'est la mépriser. Car elle vaut toute, si nous savons la remplir

Au-dessus du goût des passions qui par leur violence, leurs risques, leurs désastres, se parent encore de quelque grandeur, je relève, parmi les manifestations de maladie, la recherche, le besoin du divertissement. On rencontre aujourd'hui, et spécialement à Paris, dans les classes riches — car la nécessité supprime ce besoin — de ces hommes et de ces femmes qui paraissent se fuir eux-mêmes, tant ils sont agités. Ils confondent l'agitation et l'action. C'est une confusion effroyable. Elle se fait dans

le monde principalement depuis le dix-huitième siècle qui commença de détraquer les ressorts de notre vie intérieure : déjà la duchesse du Maine disait alors qu'elle avait contracté la passion de la multitude. On passe son temps hors de chez soi, ou bien l'on y rentre avec une foule, afin de n'y point rencontrer un seul instant la solitude. On se compose chaque matin un programme si harassant qu'on refuserait de le remplir si l'on y était obligé. Il faut se divertir, se distraire, s'oublier. Se recueillir en soi-même, c'est rencontrer l'ennui lorsqu'on n'a ni amour, ni croyance, ni but défini. Et l'on croit vivre beaucoup, et c'est pourquoi tant de Parisiens et de Parisiennes, à qui la diversité des spectacles et les faveurs de l'art sont censées apporter un grand développement intellectuel, ont vu tant de choses qu'ils n'ont pas retenues. L'existence est pour eux comme un cinématographe qui éblouit les yeux et rentre dans l'ombre. Ils n'ont point travaillé sur leurs impressions, et c'est le seul travail qui compte.

Or, ce n'est pas vivre que d'être toujours sorti comme Mme Benoîton, sorti même de soi, surtout de soi, pas plus que ce n'est voyager que parcourir les grandes routes à toute vitesse dans une automobile sans jamais s'arrêter. La vie n'est pas d'être perpétuellement distrait, et voilà bien une autre forme de la peur de vivre.

III

La première confondait la passivité, la réserve, la parcimonie qui sont lâches avec l'acceptation qui est courageuse, tandis que cet égoïsme en armes confond le

culte de la force avec son emploi. Il n'est de véritable énergie qu'ordonnée, que disciplinée.

Nous naissons en état de dépendance. Nous dépendons de toutes sortes de conditions particulières — conditions de pays, de race, de famille, de milieu, d'éducation, de santé, d'intelligence, de fortune, car il n'y a pas d'hommes libres et c'est la grande égalité. En outre, dans le cours de notre existence, nous dépendrons de circonstances que nous n'aurons pu ni prévoir ni éviter. Cette dépendance, il importe de l'accepter résolument.

C'est le premier des héroïsmes. Non point l'héroïsme à panaches et à fanfares que l'individualisme préconise volontiers pour hausser le chant de la vie sur le ton de la déclamation, mais un héroïsme obscur, — le plus difficile, car la publicité réconforte, — qui doit être continu et se manifester dans les plus petites choses. Tel personnage arrogant, capable de mouvements héroïques, se révéla, descendu de son piédestal, parfaitement insupportable et couard devant la vie qui, ne l'oublions pas, est quotidienne, et de tel autre, insignifiant d'apparence, on sut un jour, souvent trop tard, des prodiges habituels. Aucune existence n'est dépourvue d'occasions de mérite : le tout est de les saisir.

Mais si nous sommes, pour une part, en état de dépendance, une autre part de notre vie dépend, au contraire, de nous. Là, notre volonté, notre énergie peuvent, doivent intervenir. Il leur appartient d'augmenter en richesse, en importance, en mérite, le patrimoine de notre vie, comme la culture accroît la fécondité naturelle de la terre.

Toute vie réclame l'effort, aucune n'est exempte de douleur, bien peu ignorent l'insuccès. L'effort, la douleur,

l'insuccès, autant de rencontres où manifester l'étendue de notre valeur.

« Dans cette vie, dit encore le président Roosevelt, nous n'arrivons à rien que par l'effort... Un État sain ne peut exister que si les hommes et les femmes qui le composent mènent une vie nette, vigoureuse, saine; si les enfants sont élevés de telle façon, qu'ils s'efforcent non pas d'éluder les difficultés, mais de les surmonter; non pas de chercher l'aise, mais de savoir comment arracher le triomphe à la peine et au risque. L'homme doit être joyeux de faire œuvre d'homme, d'oser et d'aventurer et de travailler; de se garder et de garder ceux qui dépendent de lui. La femme doit être la ménagère, la compagne du fondateur du foyer, la mère sage et sans peur d'enfants sains et nombreux. Dans un de ses livres puissants et mélancoliques, Daudet parle de la « peur de la maternité, la terreur qui hante la jeune épousée du temps présent ». Quand de tels mots peuvent être véridiquement écrits sur une nation, cette nation est pourrie jusqu'au cœur du cœur. Quand les hommes craignent le travail ou craignent la guerre juste, quand les femmes craignent la maternité, ils tremblent sur le bord de la damnation; et il serait bien qu'ils s'évanouissent de la surface de la terre, où ils sont de justes objets de mépris pour tous les hommes et toutes les femmes qui eux-mêmes sont forts et braves et d'âme haute (1). »

C'est la condamnation de la richesse oisive, de l'inertie. Et si le chef de la jeune nation américaine estime nécessaire de prononcer de telles paroles pour secouer la volonté d'un peuple aussi vigoureux, de quelle applica-

(1) *Th. Roosevelt*, la Vie intense.

tion plus cruelle ces mêmes paroles ne sont-elles pas dans notre pays fatigué? Là-bas, elles n'atteignent guère que ces égoïstes forcenés dont il est plus facile de canaliser les énergies que de galvaniser chez nous la timidité et la lâcheté.

Le président Roosevelt a toujours fait le départ entre les trésors matériels et ces trésors moraux où peuples et individus puisent leur vitalité. Dans une lettre à notre Mistral qui lui avait envoyé Mireille, *il l'expliquait à nouveau avec sa clarté coutumière : « Les industries et les chemins de fer, écrivait-il, ont leur valeur jusqu'à un certain point; mais le courage et la puissance d'endurance, l'amour de nos épouses et de nos enfants, l'amour du foyer et de la patrie, l'amour des fiancés l'un pour l'autre, l'amour et l'imitation de l'héroïsme et des efforts sublimes, les simples vertus de tous les jours et les vertus héroïques, toutes ces vertus-là sont les plus hautes; et si elles font défaut, aucune richesse accumulée, aucun « industrialisme » imposant et retentissant, aucune fiévreuse activité, sous quelque forme que ce soit, ne sera profitable ni à l'individu ni à la nation. Je ne méconnais pas la valeur de ces choses du* corps *de la* nation; *seulement je désire qu'elles ne nous portent pas à oublier qu'à côté de son corps il y a aussi son âme. »*

IV

Si l'effort doit nous exciter, la douleur ne doit pas nous abattre. Ne lui opposons-nous pas aujourd'hui moins de résistance? La douleur physique, plus spécialement, nous est devenue insupportable. Nous réclamons

des calmants pour le moindre malaise, et nous sommes assurés qu'on nous saura gré de notre franchise si nous déclarons une rage de dents plus pénible que toutes les douleurs morales. La douleur morale, c'est le complément indispensable de la vie humaine. Avant la souffrance, la vie n'apparaît point dans sa vérité, et les faibles ne se distinguent pas toujours des forts.

> *Les bois coupés reverdissent plus beaux,*

disait notre vieux Ronsard.

*Enfin la vie a ses revanches. Ne les eût-elle point que nous devrions encore nous refuser au découragement. Bien des visages se détournent de l'insuccès, supportent mal les échecs, même chez les autres. C'est encore la peur. Un jour, un professeur de littérature qui n'était pas dépourvu d'ironie, après avoir terminé un cours sur l'*Iliade *qu'il faisait à des jeunes filles, s'avisa de demander à ses élèves lequel, d'Achille ou d'Hector, était leur héros préféré. Achille obtint une majorité écrasante. Il était le vainqueur. Plus clairvoyant dans sa psychologie, Homère avait pourtant donné au vaincu le caractère le plus noble et le plus généreux, car il savait la part qu'ont les dieux au succès ou à l'insuccès des hommes. Notre plus belle épopée française, la* Chanson de Roland, *exalte le courage dans la défaite.*

L'énergie permet de supporter l'insuccès, la douleur, l'effort. Cette belle force réclame une discipline. Sa qualité dépend de l'emploi qu'on en fait. La cultiver pour elle-même, ce serait imiter ces gens qui font des sports un but d'existence. Les sports maintiennent ou augmentent notre vigueur et notre santé dont nous avons besoin

pour réaliser notre vie, mais les prendre eux-mêmes pour la réalisation de cette vie ne pourrait être que grotesque. La nature se développe aveuglément et sans mesure. Tout ce qui est du domaine humain est soumis à l'ordre. Et comme il n'y a pas d'œuvre d'art sans une soumission aux règles de l'harmonie, il n'y a pas de belle vie sans l'acceptation d'un ordre que règlent notre dépendance et notre finalité. Mais régler notre énergie, ce n'est pas la diminuer. C'est au contraire la posséder, la manier, comme un cavalier son cheval dressé. « Le royaume des cieux souffre violence, dit l'Évangile selon saint Mathieu, et les violents le ravissent. » La vie, elle aussi, souffre violence. Les tièdes et les modérés n'ont jamais rien créé, mais les passionnés qui ont dominé leurs passions.

Pour vivre toute notre vie, il importe encore de l'accepter dans le passé, dans le présent et jusque dans l'avenir. Dans le passé, c'est reconnaître une tradition. Les peuples ni les individus n'apparaissent brusquement à la lumière. Nous reconnaîtrons donc les liens qui nous relient à la terre où nous sommes nés, à la race dont nous sommes issus. Nous nous prolongerons ainsi en arrière, et emporterons avec nous ce qui, du passé, demeure vivant.

Mais s'inspirer du passé n'est point s'installer dans le passé. « La vie qui cherche à se répandre, dit Mgr. Spalding, écarte les choses mortes, et si vous êtes un foyer de force vivifiante, ne faites pas le métier de fossoyeur. » Rien ne se recommence, et tout évolue. Tout évolue lentement, et sous l'impulsion de ce qui précède. Chaque âge a ses besoins nouveaux qu'il faut comprendre. Le nôtre a de grandes exigences. Plus complexe et plus

trouble, il commande plus de clairvoyance, une solidarité plus lucide, et une intelligence plus avertie. Les agglomérations font les misères plus secrètes, l'industrie, la mécanique font le travail moins personnel, et la spécialisation supprime toute une part de joie dans le travail. Des conditions nouvelles d'existence ont surgi qui réclament un nouvel esprit d'entreprise.

Quant à l'avenir, visible sur la figure des enfants, il nous avertit que notre but nous dépasse, et que, même au soir de sa vie, l'homme doit préparer des ombrages pour ses arrière-neveux. On ne bâtit point avec les mêmes matériaux si la maison doit durer quelques années ou des siècles.

V

Qu'on ne s'imagine pas qu'en développant en soi l'amour de la vie, de toute la vie, on rende ainsi la mort plus redoutable. Notre vie n'est pas proportionnée à sa durée. Des existences très brèves exhalent souvent plus de parfum que de longues carrières desséchées. L'important n'est pas de devenir vieux, mais de remplir tous ses jours jusqu'au dernier, en sachant que viendra ce dernier qui donnera sa forme définitive à notre vie. Car l'acceptation de toute la vie comporte l'acceptation de la mort.

Dernièrement le Figaro *ouvrait auprès des médecins une enquête assez singulière, et qui nous intéresse tous, s'il est vrai que nous devons tous mourir. Il interrogeait un certain nombre de « princes de la science », membres de l'Académie de médecine, professeurs de Facultés,*

chirurgiens ou praticiens éminents, tous chargés de titres et d'honneurs, sur le cas suivant : Un médecin soigne un malade; il constate que le mal est irrémédiable, que la fin n'est qu'une question de mois, de jours ou d'heures : doit-il le dire? doit-il le dire au malade lui-même, ou seulement à la famille, et, dans ce dernier cas, à quel membre de la famille?

Les réponses se ressemblent presque toutes. Elles pourraient emprunter à Pascal une épigraphe commune : « Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne point y penser : c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. » Nos docteurs, ne pouvant supprimer la mort, imaginent de supprimer la pensée de la mort. Ils nous chloroformisent moralement pour l'opération de la Parque.

Il en est de tout à fait timorés qui ne sauraient même supporter une telle discussion : ils la croient troublante pour les lecteurs et la repoussent de toutes leurs forces, ou bien ils s'abritent derrière leur conscience qui, n'est-ce pas, est le seul juge de leurs actes. Mais la plupart ont un avis. Ils invoquent l'humanité comme un dieu nouveau qui exige le mensonge et ordonne la lâcheté. « Il ne faut rien dire au malade que de rassurant, » nous affirme l'un d'eux; « jusqu'à la fin, il est charitable de laisser une lueur d'espérance, » prononce un second. Un troisième rend cet arrêt : « Nul n'a le devoir ni le droit de dire à un malade qu'il est perdu. » Et M. Vanlair, professeur à l'Université de Liège, déclare que lorsque la science du médecin est impuissante, son plus impérieux devoir est de prêter au malheureux qui croit en lui le secours du mensonge. Tous, sauf un, sont d'accord pour certifier

que le malade, principal intéressé, n'a pas droit à la vérité.

Cette vérité, la doit-on à l'entourage? Oui, jusqu'à un certain point. Il faut éviter de faire trop de peine à une femme, à des enfants, à un père ou à une mère, qu'un tel coup pourraient bouleverser. Du tact, de la prudence, de la réserve, de la modération, des sous-entendus, des conseils, des allusions, voilà toute la trousse variée dont un bon docteur se sert en pareil cas. On choisit un parent éloigné, vigoureux et brave, à qui l'on glisse en douceur la nouvelle afin d'être bien sûr qu'il n'y succombera pas. Lui-même en fera ce qu'il voudra. Il n'y a pas à dire : la famille est avertie. Un homme courageux possède le secret qui sera bien gardé. Le médecin est seul juge du choix de ce confident. L'important est que ce ne soit pas un parent rapproché qui pourrait en être effrayé. Ces docteurs sont des gens de tact. Nous les croyions cuirassés contre la douleur, impassibles, indifférents, brutaux. Comme nous nous trompions à leur endroit? Quelle amende honorable ne leur devons-nous pas? Ils sont doux comme de petites filles, pitoyables comme des sœurs de charité, réservés comme des pensionnaires. Ils ne sauraient, sans souffrir eux-mêmes, provoquer un chagrin, et quand le malade agonise, ils cherchent avec prudence quel est le collatéral le plus lointain, le plus dur, le plus racorni, pour lui confier en tapinois qu'un homme mortel pourrait bien mourir.

Ainsi, la vie cessera sans douleur. Tout n'est-il pas préférable à la terreur qu'inspire la mort? Tout? Pas tout à fait. Certains docteurs estiment qu'on peut bien laisser partir, sans l'avertir, un pauvre vieux qui n'est plus utile à personne; mais quand ils pensent à un chef

d'entreprise, à l'un de ces capitalistes qui manient de grosses affaires, les voilà tout décontenancés. Vous comprenez : le cas devient très grave. Que vont devenir ces grosses affaires? Quel avenir est réservé à ces capitaux? Ne faut-il pas « sauvegarder les intérêts des héritiers »? Oui, toutes ces choses matérielles valent tout de même qu'on torture un peu le moribond. Il expiera, au dernier moment, l'importance qu'il a prise sur la terre. On lui fera comprendre que, seul, il n'a pas le droit de mourir tranquille, et qu'on le condamne à être tracassé jusqu'à ce qu'il ait testé, partagé son bien, réglé le sort de son industrie. Après, on lui rendra l'espérance, à la condition, toutefois, qu'il ne s'en serve pas pour détruire ce qu'il vient de faire.

Ah çà! qui trompe-t-on ici, et quelle est cette comédie que l'on prétend jouer autour des lits funèbres? Savons-nous, oui ou non, que nous devons mourir un jour? Cette connaissance de la mort, n'est-ce pas elle qui donne à notre vie un sens particulier? Est-ce la supprimer que de n'y pas penser? « En vérité, écrivait récemment M. Brunetière à propos du Mensonge du pacifisme, *la vie n'est pas le premier des biens, si le fondement de toute morale est que beaucoup de choses doivent être préférées à la vie; et, en vérité, la mort n'est pas le plus grand des maux, si nous ne sommes hommes, pourrait-on dire, que dans la mesure où nous nous élevons au-dessus de la peur de la mort. »*

Notre première jeunesse, pour qui la mort n'existe guère, ignore le prix des jours. Elle croit nos forces immortelles et les gaspille vainement. Quand nous commençons à observer autour de nous, en nous, l'attrait et la tristesse des choses passagères, nous sentons la vie dans

sa plénitude, parce que nous surprenons la marche incessante des heures. Notre temps est compté. Mais les intervalles de ce temps sont de pure convention. Combien de jours perdons-nous, tandis que toute notre ardeur à vivre se concentre, parfois, en quelques minutes conscientes? Les dernières que nous vivrons peuvent être les plus intenses. A elles seules elles peuvent occuper dans notre existence une part considérable si nous savons qu'elles sont les dernières. Elles gardent ce pouvoir prodigieux de résumer à elles seules tous nos jours écoulés, d'achever le dessin de notre vie, de terminer ses contours, de les préciser, quelquefois de les mettre en lumière. Elles laissent le loisir suprême de corriger des fautes, de remplir les plus impérieux devoirs oubliés, de retrouver le fond de la pensée coulant à la dérive dans nos passe-temps ordinaires. De quel droit nous les volerait-on? C'est les voler, en effet, que de nous les abandonner dénuées de leur portée véritable. L'homme qui va mourir doit agir comme un homme qui va mourir, et non pas comme un homme assuré du temps. Vous croyez, vous médecins, le soulager en lui cachant qu'il est en danger, vous lui ravissez toute une part de vie dont l'importance n'a jamais pu se mesurer en durée. Il usera ses dernières forces, si cet homme a gardé son intelligence intacte, à deviner la vérité, à scruter des visages fermés, à interroger les pulsations de son pouls, les battements de son cœur. Il sera livré à toutes les affres du doute, quand il a le droit de compléter sa vie en se préparant à mourir. De quel droit encore décrétez-vous que sa succession matérielle le doit seule préoccuper? Que savez-vous de sa pensée, de son âme, de la vie future, de Dieu? Qui donc a résolu ces questions? Et si vous les avez résolues pour

vous-mêmes, où prenez-vous l'autorité pour les résoudre au nom des autres? Ne vous chargez pas de responsabilités inutiles. Chacun a les siennes et c'est assez. Il ne vous convient pas, à vous, de vous ériger en juges, de vous demander si le mourant a oui ou non des affaires à mettre en règle — il en peut toujours avoir que vous ignorez — de chercher à votre gré un confident, et d'invoquer l'inhumanité, la cruauté. Ce qui est contraire à l'humanité, c'est d'attenter à la vie en la déformant, et c'est la déformer que d'en écarter la pensée de la mort qui lui donne tout son sens. Une belle mort est le complément indispensable d'une belle vie, et le rachat d'une vie mauvaise. Oui, nous devons nous élever au-dessus de la peur de la mort, et pour cela commencer par voir la vie telle qu'elle est, afin de la vivre pleinement, courageusement, noblement. La peur de la mort ne fait qu'un avec cette peur de vivre qui nous fait reculer devant les grands efforts, les audaces, les sacrifices que la vie peut exiger de nous. Un seul de tous ces médecins l'a compris, et c'est sir John Fayrer, membre de la Société royale de Londres et chef du service sanitaire des Indes, qui a osé dire au milieu du troupeau de ses collègues bêlant à la peur: « Une expérience de plus de soixante ans me fait vous déclarer très nettement : Je n'admets pas que la mort surprenne un malade sans qu'il en ait été informé. »

VI

La vie est donc matière si précieuse qu'il ne faut ni la rejeter tout entière à la façon de ces égoïstes paresseux qui la rapetissent et l'amoindrissent au point qu'elle perd toute valeur, ni la rejeter en partie comme font ces

égoïstes énergiques qui prétendent lui imposer leur choix.

Ouvrir les yeux à la lumière, c'est contracter par cela seul une dette de reconnaissance envers ceux qui nous l'ont permis. Autrefois, dans la famille française, on ne mettait pas en doute la bonté de la vie. L'ancienne famille française a écrit sa propre histoire dans les livres de raison. *Ces livres de raison étaient d'humbles livres de comptes où l'on prit bientôt l'habitude de noter, à côté de l'administration du patrimoine, les faits importants de la vie privée, tels que mariages, décès, naissances. Bientôt on y ajouta quelques réflexions qui suffisent à exprimer toute une sensibilité, toute une conception de l'existence. Nous avons un grand nombre de ces livres de raison. Le passé de nos pères s'y évoque et nous parle avec la majesté d'un testament. C'est l'évangile des sages. Or il annonce la foi dans la vie pour qui s'inspire de ses pères et se contente d'être leur digne continuateur.*

On peut les parcourir tous : on n'y trouve pas une objection contre la bonté de la vie. Ces artisans, ces agriculteurs, ces marchands, saluent toujours d'un cri de joie l'apparition d'un nouveau-né, même s'il vient après beaucoup d'autres. Ils tiennent pour rien leurs sacrifices et leurs peines, si leur lignée les continue. Les formules de baptême sont toutes des actes de foi, comme celle-ci que je relève sur le livre de Pagès, marchand d'Amiens, et qui célèbre la venue d'un neuvième *enfant : « La divine bonté, continuant de verser ses saintes bénédictions sur notre mariage, nous favorise par la naissance d'un fils. » De même, le journal domestique de Joseph de Sudre, d'Avignon, est l'histoire — je devrais dire l'épopée — de ses efforts, de ses privations, de ses économies, afin de parvenir à élever sa nombreuse descendance.*

Malgré les destins contraires et les mauvaises récoltes, il ne néglige rien dans ce but. La vieille langue française ne se servait que d'un mot pour désigner l'allaitement maternel et l'éducation morale de l'enfant, c'était le verbe nourrir *que nous avons matérialisé. Notre Joseph de Sudre perd son fils, capitaine au service du roi, qui donnait les plus hautes espérances. Après sa brève et pathétique oraison funèbre, il ajoute : « Je m'appauvrissais pour lui avec plaisir. »*

Foi dans la bonté de la vie, acceptation de toutes ses charges, confiance dans l'avenir, c'était, jadis, le postulat de la famille en France. Depuis Jean-Jacques, nous avons remplacé la foi dans la bonté de la vie par la foi dans la bonté native de l'homme : elle ne produit pas les mêmes effets.

Si, maintenant, nous demandons aux génies qui représentent l'humanité dans ce qu'elle a de plus élevé, ce qu'il faut penser de la vie, que nous répondent-ils ? Les génies dans l'art, dans la littérature, dans l'histoire, ne sont grands que s'ils sont des animateurs, s'ils accélèrent le mouvement de notre sang et précipitent nos résolutions. Ils immobilisent pour nous la beauté changeante du monde et le charme passager des jours. Il n'est pas de grand artiste sans un amour démesuré de la vie. Je n'en citerai qu'un exemple. C'est le plus émouvant : celui de Beethoven. Infortune matérielle, ennuis de famille, la plus cruelle maladie : cette surdité qui le murait en lui-même, solitude morale, amours irréalisées, tel fut le bilan de sa vie. Une âme faible se fût jetée dans le désespoir. Du fond de cette détresse, il entreprit de célébrer la joie, et il le fit dans sa Neuvième Symphonie.

On raconte de lui que, rendant visite à une femme qui

venait de perdre sa fille, et ne trouvant pas de mots assez forts et assez doux pour exprimer sa sympathie, il s'assit au piano, et il joua. Il joua un chant de douleur, mais aussi d'espérance. Ainsi, dans nos misères, les grands maîtres de l'art viennent à notre secours.

Dans la vie des grands hommes, nous pouvons puiser du courage et du goût à vivre. Il n'est pas de lecture plus réconfortante, et je m'explique l'influence exercée par Plutarque. Je voudrais qu'on fît lire, principalement aux jeunes gens, des biographies bien composées, précises et vigoureuses, de nos grands hommes de France. Elles les inciteraient à bien vivre. Sans cesse elles nous fournissent l'occasion de comparer nos jours trop légers avec ces existences toutes chargées, et nous déplorons alors notre inaction, notre paresse, la mesquinerie de notre destin que nous ne savons pas élargir.

Dans la vie de Le Play, qui fut l'admirable défenseur de la famille française, je lisais dernièrement cette anecdote. Il relevait d'une grave maladie qui l'avait conduit près du tombeau et dont il avait suivi le cours avec sa lucidité accoutumée. Après sa guérison, quand on lui demanda quelles réflexions avait provoquées en lui le sentiment de la fin menaçante, il répondit cette parole mémorable qui me servira de conclusion :

— Du bord de la mort, j'ai mesuré, non pas la vanité de la vie, mais son importance.

H. B.

Avril et septembre 1905.

PREMIÈRE PARTIE

La terre est dans la désolation parce que personne ne réfléchit dans son cœur.

JÉRÉMIE, XII, v. 11.

I

LE RETOUR DE MARCEL GUIBERT

Prête à partir, tenant d'une main son parapluie malgré le beau temps et le baromètre, et de l'autre écartant un peu de sa figure le grand voile de crêpe qui tombait de la coiffe, Mme Guibert attendait dans le salon du Maupas. Elle s'asseyait un instant, s'efforçait de prendre patience, et, après avoir considéré à diverses reprises la pendule que surmontait un menaçant Vercingétorix de bronze, elle se levait, parcourait la chambre de son pas traînant et las ; puis, comme si elle avait réfléchi aux fantaisies du vieux cadran, elle reprenait sa place, non point sur l'un des nombreux fauteuils pareillement usés qui lui offraient leur mollesse éprouvée, mais sur une chaise cannée qu'elle pouvait quitter avec plus de promptitude et moins d'essoufflement.

Déjà âgée, Mme Guibert était petite et forte, et respirait avec lenteur. Son visage montrait un mélange de douceur et de fermeté. Les yeux bleu clair, au regard infiniment tendre et si triste qu'il paraissait troublé de larmes, révélaient une nature timide et

aimante que la vie extérieure devait vite effaroucher, tandis que le menton carré, la tournure ramassée et solide donnaient une impression d'énergie, de résistance. Les joues, demeurées fraîches en dépit des années, indiquaient le cours d'un sang généreux, la conservation d'un vigoureux organisme.

Après quelques hésitations, elle se décida à entr'ouvrir une porte, et appela :

— Paule, viens-tu ? C'est le moment de partir.

Une voix nette et pure objecta :

— Oh ! mère, nous avons bien le temps.

— La pendule marque sept heures, insista, d'ailleurs sans élan, Mme Guibert.

— Vous savez bien qu'elle avance de trois quarts d'heure.

— Mais peut-être a-t-elle retardé tout à coup. Elle est si fantasque.

Un éclat de rire, dépourvu de toute raillerie, fut la réponse de la jeune fille. Bientôt elle ajouta:

— Je mets mon chapeau et je vous rejoins.

Résignée, Mme Guibert se rassit. Ses yeux firent le tour du petit salon de campagne dont les doubles rideaux blancs, nouvellement lavés et repassés, tamisaient la lumière de ce soir d'été qu'atténuait déjà le feuillage des grands arbres voisins. L'ameublement était harmonieux dans sa modestie. Aucun objet de luxe ne le déparait. Sa durable vétusté portait allégrement la trace d'anciennes générations et de goûts disparus. Deux gravures, datant d'un siècle, représentaient des épisodes charmants de *Paul et Virginie*. Dans *le Bain*, la jeune fille, qui retenait chastement la chemise glissant sur la rondeur lisse de l'épaule,

touchait sans hâte l'eau froide de son joli pied frémissant. Et dans *le Torrent* qui lui faisait face, on voyait le jeune Paul supporter le poids délicat de sa petite amie en franchissant avec attention le ruisseau courroucé. Une lithographie, d'un âge moins vénérable, retraçait *les Adieux de Fontainebleau :* entre les grenadiers pressés et chargés d'ombre, brillait spécialement, comme le centre important de la scène historique, la culotte blanche de l'Empereur. Enfin, pour orner les murs de quelque témoignage plus récent, une aquarelle aux tons effacés prétendait fixer le ciel coloré d'Orient et la smalah bariolée d'Abd-el-Kader prise au galop par des cavaliers de France. Un piano droit, couvert de partitions, découvrait, avec l'appui de deux casiers remplis à l'excès, un amour immodéré de la musique tandis qu'un piano à queue, ayant perdu son âme sonore, servait de table de palissandre.

Mme Guibert ne distinguait plus ces choses trop familières. Mais elle aperçut un vase de fleurs qui n'était pas à sa place; accoutumée à l'ordre, elle ne put supporter cette erreur, et se dépêcha de la réparer. Ce vase était l'offrande qu'elle déposait, durant la saison des roses, en présence de ses chères images, raisons de ses joies et de ses douleurs. Elle honorait ainsi quotidiennement son autel domestique. Cependant elle ne s'affligea pas outre mesure de sa négligence, à cause de la préoccupation naturelle qui l'agitait. De leurs cadres sans dorure, la photographie agrandie de son mari, le docteur Maurice Guibert, mort, au commencement de l'année précédente, victime de son dévouement pendant une épi-

démie de fièvre typhoïde, et celle de sa fille Thérèse, rappelée à Dieu à l'âge de douze ans, ne lui souriaient-elles pas aujourd'hui, jour de fête pour la maison en deuil ?

Son second fils, Marcel, rentrait en France, ayant pris part à l'expédition de Madagascar et à la répression des Fahavalos. Capitaine à vingt-huit ans et décoré de la Légion d'honneur, il revenait sain et sauf après trois ans d'absence. Un télégramme adressé le matin de Marseille, lu et relu, ouvert encore sur la table du salon, annonçait son arrivée à Chambéry par le train de sept heures trente du soir. Et c'est pourquoi Mme Guibert s'était préparée deux heures trop tôt afin de descendre de la campagne en ville à la rencontre de son voyageur. Déjà sa pensée volait au-devant, sur la voie ferrée de Lyon que suivait le convoi.

Cependant elle prévoyait une entrevue émouvante qui réclamerait tout son courage. Là-bas, au bord de la Betsiboka malsaine, Marcel avait appris le décès de son père. Quand la mort frappe à distance ceux que nous aimons, de quelle amertume, de quelle cruauté n'aggrave-t-elle pas ses coups !

Le premier regard du jeune homme irait à ses vêtements de deuil, aux signes nouveaux de sa vieillesse. Une ombre entre eux apparaîtrait. Elle mesura ses forces et pensa :

« Jamais ses enfants ne débarquèrent sans qu'*il* vînt guetter leur venue du quai de la gare. Je veux être là, à sa place. »

A cet instant Paule entra. De beaux cheveux dont le noir luisait encadraient sa figure ronde au teint

mat. Sa robe noire l'amincissait. Mais elle ne semblait point fragile. De sa tenue fière, de son regard décidé, émanaient la résolution, la vaillance. L'éclat de la jeunesse donnait à ce regard sombre une lumière comparable à la trace que les feux des vaisseaux laissent sur la mer. Cette enfant de vingt ans avait connu la souffrance à l'âge où l'on goûte la vie avec la plus grande ferveur. Pour ne pas faiblir, elle s'était raidie, et le secret de cette lutte se trahissait dans son attitude.

Cependant ses yeux noirs brillaient davantage. Elle portait sur le visage une joie nouvelle, comme un rosier une première rose. Sa mère qui la vit sans chapeau fut scandalisée.

— Tu n'es pas prête encore? C'est insensé.

— Mais vous non plus, répliqua la jeune fille dans un clair sourire.

Elle tenait à la main une coiffe de deuil bordée d'un liséré blanc comme en portent les veuves, et s'approcha, rapide et légère :

— Restez assise, mère, je vous prie. Je veux que vous soyez belle pour recevoir votre fils. Je vous ai arrangé cette capote. N'a-t-elle pas bonne tournure? La vôtre est tout usée.

Et avec une grâce qui acheva de vaincre les résistances maternelles :

— Laissez-moi vous servir de femme de chambre. Vous avez mal au bras.

— C'est mon rhumatisme, murmura Mme Guibert.

Quand elle eut changé de coiffure, sans même regarder la glace, elle demanda timidement à sa fille, afin de ne pas lui déplaire :

— Et maintenant, petite, ne crois-tu pas que l'heure approche?

— Oui, dit Paule, je vais avertir Trélaz.

Trélaz était le fermier qui devait conduire la voiture de ces dames à la gare de Chambéry.

En l'absence de sa fille, Mme Guibert considéra le groupe de ses enfants réunis sur une même photographie. Il y en avait six alors. Déjà elle n'en comptait plus que cinq : Etienne, l'aîné, ingénieur au Tonkin ; Marcel, officier de tirailleurs ; Marguerite, fille de la Charité ; François, qui, après un échec d'examen, avait rejoint son frère en Extrême-Orient ; Paule, enfin, dernière parure de cette couronne de vie. Que de séparations, — et de définitives, — elle avait supportées au cours de soixante années !

Paule revint de la ferme avertir que Trélaz était prêt, mit son chapeau en un tour de main.

Elle ne put se tenir de protester contre l'impatience de sa mère, après avoir jeté un coup d'œil sur la vieille pendule qui se riait des horlogers et gardait, à travers toutes les réparations, son humeur indépendante.

— Nous attendrons près d'une heure à la gare.

— Je ne voudrais pas être en retard, assura Mme Guibert.

Et comme elle sortait de la maison, elle se tourna vers la vieille servante qui assujettissait ses lunettes sur son nez afin de suivre les péripéties du départ :

— Marie, tu prendras garde aux chemineaux.

Elle se hissa péniblement sur le char de campagne qui s'était rangé devant le perron. Une fois

installée, elle tenta de sourire à sa fille, et ce sourire inachevé restitua un instant à sa figure la suavité qui avait été la grâce de sa jeunesse. Paule monta légère, à côté d'elle.

— En route, Trélaz. Et un peu vite. Mais ne frappez pas votre bête, et soyez prudent à la descente.

— On arrive toujours, répliqua philosophiquement le paysan.

Et la voiture s'ébranla. C'était un char antique dont la façon est perdue. Sur les bancs en longueur, les voyageurs s'y tiennent dos à dos, les pieds dans un cadre de bois. A cause de sa bizarrerie, on n'y prenait jamais place sans plaisanter.

L'attelage non moins vénérable descendit au pas, et le sabot appliqué à la roue qui grinça, l'avenue de marronniers et de platanes aux lourds feuillages, franchit le portail toujours ouvert, ouvert même par nécessité tant les gonds inutiles en étaient rouillés, s'engagea sur le chemin de Vimines qu'ombragent des bois de chênes, et, après un passage à niveau, déboucha sur la grand'route de Lyon à Chambéry qui traverse le village de Cognin. Là, plus à l'aise, la vieille jument brune lança plus négligemment ses jambes de droite et de gauche, comme si elle se désintéressait elle-même de sa course, et finit par prendre un trot dégingandé que Mme Guibert, craintive, estima rapide.

Derrière le Signal qui fait partie de la chaîne de Lépine, le soleil avait déjà disparu ; mais la blonde lumière des soirs d'été éclairait les campagnes pour longtemps encore.

— Mère, regardez les montagnes, dit Paule.

Elles forment un vaste cirque autour de Chambéry, et leurs arêtes rocheuses demeuraient teintes d'un rose éblouissant, tandis que flottait sur leur base et leur flanc, comme une délicate écharpe, cette gaze bleuâtre qui est l'indice des beaux jours. Mais Mme Guibert avait trop de souci pour contempler sur les sommets les reflets du soleil couchant ; elle livra tout à coup la cause de sa préoccupation :

— Si le train était en avance !

Et, bien qu'elle l'eût faite ingénument, elle sourit la première de cette supposition.

Elle vit enfin une ombre douce et peu foncée qui achevait de gravir les monts et laissa un instant dans la clarté la croix du Nivolet. Elle montra l'emblème à sa fille comme une image de la foi lumineuse. Puis la même paix sereine recouvrit toute la nature et, pour la première fois depuis longtemps, le visage de deux femmes en deuil.

Comme il approchait de Chambéry, le char de Trélaz fut distancé par un break attelé de deux bons trotteurs.

— C'est la voiture des Dulaurens, fit Paule. Ils vont à Aix. Ils ne nous ont pas saluées.

— Ils ne nous auront pas reconnues.

— Oh ! si. Mais, depuis que nous avons perdu notre fortune pour sauver mon oncle, on nous salue beaucoup moins.

Elle faisait allusion à un malheur de famille qui avait précédé de peu de temps la mort de son père. Mme Guibert prit la main de sa fille :

— Cela n'est rien, petite. Songe que, dans quelques instants, nous verrons Marcel.

Mais, après un court silence, Paule demanda :

— N'est-ce pas mon père qui a soigné et guéri Alice Dulaurens, lors de cette épidémie de fièvre typhoïde à Cognin, dont il fut la dernière victime ?

— Oui, murmura la vieille femme qui perdait sa joie à ce souvenir.

Et ce fut elle qui reprit doucement, sans se plaindre :

— Et même ils ont omis de régler la note d'honoraires. C'est assez l'habitude des riches. Ils ne savent pas comment on gagne sa vie.

— C'est qu'ils ne s'entendent qu'à se divertir.

Mme Guibert vit un pli d'amertume sur le visage de sa fille dont elle connaissait toutes les expressions.

— Ecoute, dit-elle. Il ne faut pas les envier. En se divertissant ils oublient la vie. Ils ignorent ce qui nous remplit le cœur. J'ai soixante ans bientôt. Compte mes morts et mes sacrifices. J'ai perdu ma fille Thérèse, et mon mari qui était ma force. Ta sœur aînée, Marguerite, est religieuse, et je ne l'ai pas revue de cinq années. Etienne et François sont au Tonkin, et je ne connais pas mon petit-fils qui vient de naître là-bas. Marcel arrive après trois ans d'absence et de mortelles inquiétudes. Cependant ma part a été belle. Je bénis Dieu qui m'éprouva après m'avoir comblée. Chaque jour, j'ai senti sa bonté. Dans ma misère même, il m'a donné un soutien, et c'est toi.

De sa petite main dégantée, Paule serra la main toute gercée et ridée de sa mère.

— Oui, mère, vous avez raison, je ne me plaindrai plus.

Les trois kilomètres qui séparent le Maupas de Chambéry étaient franchis enfin. Trélaz déposa ces dames à la gare et alla ranger sa carriole à l'écart, dans un coin de la place, loin des omnibus d'hôtels, des fiacres et des équipages. Mais les chevaux alignés envièrent sa jument devant laquelle il plaça un sac de foin bien garni.

Paule ne manqua pas de regarder l'horloge, et constata avec surprise qu'elle marquait sept heures dix. Sa mère avait vu son geste :

— Je te disais bien que nous arriverions en retard.

La jeune fille sourit :

— En retard, parce que nous n'attendrons que vingt minutes?

Elles gagnèrent le salon d'attente. Dès qu'elle eut ouvert la porte, Mme Guibert recula. Mais Paule la pressa doucement d'avancer. La salle était remplie d'un monde en grande toilette. C'était la haute société de Chambéry qui attendait le train d'Aix-les-Bains, *le train du théâtre.* Ces dames reconnurent les Dulaurens.

Gênée, Mme Guibert fit mine de se retirer, et chuchota à l'oreille de Paule :

— Allons dans la salle des troisièmes classes. Nous serons mieux.

— Pourquoi? dit la jeune fille.

A ce moment, un jeune homme de belle mine se détacha d'un groupe de femmes et vint à elles. Elles reconnurent le lieutenant Jean Berlier, un ami de Marcel. Il les salua avec cette courtoisie qui le rendait aussitôt sympathique.

— Vous venez attendre le capitaine, n'est-ce pas, madame ? Car vous n'aimez guère à voyager.

— Oh ! non.

— Comme il sera heureux de vous voir là, tout de suite !

— Autrefois, dit la vieille femme à ce jeune homme qu'elle avait connu enfant, c'était son père qui l'attendait. Vous comprenez.

— Oui, je sais.

Et, pour ne pas insister sur ce deuil en un lieu public, Jean Berlier ajouta :

— Je pourrai serrer la main de Marcel avant de partir.

— Vous viendrez le voir à la maison. Vous partez ?

— Pour un soir. Nous allons à Aix. C'est la première de *la Vie de Bohême*. Mais les théâtres ne vous intéressent pas.

Toujours franche, Mme Guibert répliqua :

— Je n'y suis jamais allée. A dire vrai, je n'en ai pas de regret.

Bien qu'elle parlât à mi-voix, deux jeunes filles en toilette claire avaient pu l'entendre, et l'une d'elles, une brune aux regards hardis, éclata de rire. Un lieutenant de dragons qui leur parlait avait peut-être provoqué cet éclat. Paule la toisa avec mépris de ses yeux sombres dont l'iris étincela comme un rapide éclair.

— Ne restez pas ainsi debout, dit encore Jean.

La vieille femme s'assit dans un coin d'ombre, sur une chaise qui était placée à côté d'un fauteuil vacant, à la manière des personnes humbles ou timides.

— Mais prenez donc le fauteuil, mère, [illegible] et natu- brusquement Paule qui venait d'échanger un [illegible] sec de sa part, aimable de la part de l'autre, avec celle des jeunes filles qui, au lieu de rire, avait rougi.

Après l'échange de quelques mots, le jeune homme les laissa et rejoignit la société qu'il avait quittée. Paule, qui le suivit du regard, l'entendit qui renseignait Mme Dulaurens.

— Oui, c'est Mme Guibert. Elle attend son fils qui revient de Madagascar.

— Lequel ? Elle en a tant.

— Mais l'officier, Marcel.

— Quel grade ?

— Capitaine, décoré, illustre, dit précipitamment Jean Berlier, un peu impatienté de cet interrogatoire, car la jeune fille brune l'appelait.

Mme Dulaurens ne lâcha pas prise.

— Illustre ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Vous ignorez donc le combat d'Andriba, où le mouvement de sa compagnie détermina la victoire ?

— Vous êtes sûr ?

— Sûr et certain. Le nom de Marcel Guibert est connu de toute la France.

C'était évidemment très exagéré. La France d'aujourd'hui n'étale pas ses gloires militaires.

Mme Dulaurens, impressionnée, s'approcha aussitôt de Mme Guibert. Cette veuve devenait intéressante jusque dans sa ruine, puisque son fils jouissait d'une telle réputation.

— Le capitaine arrive ce soir, madame. Tous nos cœurs l'ont suivi là-bas pendant cette terrible cam-

il honorait sa patrie. Les journaux nous …pporté le récit de ses exploits à la bataille d'Andriba.

Derrière sa femme, M. Dulaurens, petit homme docile et cérémonieux, secouait la tête en signe d'approbation, tandis que le jeune Clément, adolescent gras et réjoui de dix-huit ans, qui avait écouté parler sa mère avec stupeur, tirait la manche de Jean Berlier et chuchotait :

— Elle a de l'aplomb, maman. Elle ne lit que la chronique mondaine du *Gaulois*. Comment a-t-elle retenu un nom malgache? Moi, je les sais tous, et les plus difficiles. J'en ai fait un sport avec mes amis, parce que l'expédition, je n'en connais rien. Tenez : Ankerramadinika…

Ainsi entourée, Mme Guibert était dans une pénible contrainte. Comme son pauvre deuil, même réparé par la main de sa fille, contrastait avec ces élégantes toilettes de soirée, elle sentait que nulle pensée commune ne l'unissait à ces gens du monde. Tout le groupe s'était rapproché, la complimentait. Après celles de Mme Dulaurens, elle recevait les félicitations de Mme Orlandi, vieille comtesse italienne, retirée à Chambéry, dont le docteur avait soigné les nombreuses maladies de nerfs. M. de Marthenay, lieutenant de dragons, la fixait avec son monocle non sans une curiosité presque insolente. Elle répondait simplement, intimidée, le sang aux joues, et sa fille qui s'en rendait compte, l'assistait avec plus d'aisance, et même un peu de raideur malgré l'amabilité que lui montraient les deux jeunes filles, la brune Isabelle Orlandi, dont les phrases étaient affectées comme les

attitudes, et surtout l'autre, qui était blonde et naturellement gracieuse, Alice Dulaurens. Celle-ci accablait Paule de prévenances et de gentillesses. Elle avait une jolie voix qui gazouillait et grasseyait, atténuant les syllabes dures, noyant tous les mots dans une même douceur agréable.

— Votre frère arrive? Vous êtes contente? Il y a des années que je ne l'ai vu. Vous souvenez-vous du temps où nous partagions les mêmes jeux au Maupas ou à la Chênaie?

— Oui, dit Paule, maintenant nous ne jouons plus Le jardin du Maupas est inculte, et celui de la Chênaie trop cultivé.

— Pourquoi n'y venez-vous plus? Il faut y venir.

Et Paule se demandait pourquoi cette ancienne compagne du Sacré-Cœur, dont la vie l'avait séparée, lui témoignait tant d'amitié. Elle considéra sa robe noire, tout unie, toute simple, et admira sans envie le corsage bleu pâle orné de dentelles blanches et un peu décolleté, d'où émergeait, comme une fleur délicate, le cou blanc, mince et flexible d'Alice. Du vêtement elle vint au visage dont les traits étaient fins et purs et qu'un teint sans défaut recouvrait d'un rose léger. Elle ne put se tenir de dire :

— Comme vous êtes belle, Alice!

Les fraîches joues s'empourprèrent aussitôt. Et tandis que Mlle Dulaurens se reculait pour laisser passer un voyageur, Paule vit que sa démarche même, nonchalante et comme fatiguée, achevait de parer d'une grâce languissante cette enfant charmante et fragile près de qui elle sentait mieux sa forte jeunesse.

— Oh ! non, c'est vous, Paule...

Le bruit de l'express de Lyon qui arrivait rompit brutalement ces colloques. Toute la société se précipita hors de la salle d'attente. Les Dulaurens et leur cortège cherchèrent les premières classes du train du théâtre qui se formait au bord du trottoir ; déjà, par le passage que le train coupé à dessein laissait libre, les voyageurs se hâtaient vers la sortie.

Le premier de tous était un grand jeune homme maigre, très droit, qui portait la tête en arrière avec un air de fierté. Il tenait à la main un sabre enveloppé de serge verte. Dès qu'il aperçut Mme Guibert, il courut à elle et fut bientôt dans ses bras.

— Mon fils ! dit-elle, et, malgré sa résolution de courage, elle éclata en sanglots.

Lui-même, redressé après l'étreinte, contempla avec une tendre émotion cette vieille femme qui portait la trace de l'épreuve. Sa figure bronzée, presque dure, s'altéra. Un nom qu'ils n'eurent pas besoin de prononcer fit frémir leurs lèvres, et le même pieux souvenir agita leurs cœurs. La joie du retour restituait à leur douleur ancienne une saisissante nouveauté.

De ses regards adoucis Paule contemplait le groupe de son grand frère et de sa mère. Devant le marchepied de leur wagon, Alice Dulaurens et Isabelle Orlandi, qui s'étaient retournées, regardaient aussi ces effusions : les yeux de la première se portaient avec sympathie sur l'officier, et ceux de la seconde avec ironie sur Mme Guibert parce qu'elle était corpulente et émue.

Jean Berlier, à l'écart, attendait respectueusement. Il se rapprocha de Paule :

— Comme ils sont heureux!

Et non sans mélancolie, il ajouta :

— Quand je reviens d'Algérie, personne ne m'attend.

Déjà Marcel embrassait sa jeune sœur. Gaiement, Jean s'avança :

— Moi aussi, je veux ma part.

— Ah! Jean, dit Marcel.

Et avec une grande amitié les deux hommes se donnèrent l'accolade. Jean, attendri un instant, reprit son clair sourire.

— A bientôt. Je me sauve, mon train part.

— Où vas-tu?

Le jeune homme, qui s'éloignait, se retourna a demi pour dire joyeusement :

— Nous allons faire les polichinelles à Aix.

Et son doigt semblait désigner au hasard les divers groupes qui assiégeaient le train du théâtre.

Marcel Guibert jeta un regard pressé sur cette fuite de mannequins en toilette de cérémonie. Mais Paule, qui se retourna, vit Alice qui se penchait à la portière de son compartiment et lui disait adieu. Elle lui fit signe à son tour, rapidement et sans entrain, comme si elle avait quelque défiance ou quelque crainte superstitieuse de cette séduisante image. D'une sensibilité ardente, elle avait tiré de malheurs prématurés une orgueilleuse susceptibilité. « Pourquoi toutes ces avances? » songeait-elle. Ses yeux noirs se posèrent sur le capitaine qui s'éloignait, donnant le bras à sa mère. Elle ajouta en elle-même : « Trop de fortune, et pas assez de courage. »

Quand il aperçut l'équipage de Trélaz, Marcel s'écria :

— Ah ! notre vieux carrosse !

— C'est la seule voiture que nous ayons gardée, expliqua Mme Guibert, comme pour s'excuser.

En poussant son exclamation, le jeune homme n'avait point prévu cette réponse. Le char antique lui rappelait son enfance, et voici qu'il signifiait la déchéance de la famille. Son visage se rembrunit : il comprit tout à coup les difficultés matérielles qui avaient dû aggraver au Maupas le deuil et l'affliction. Sans besoins personnels, accoutumé à vivre de peu, il souffrit pour sa mère et sa sœur de cette gêne qu'il devinait. Et Mme Guibert se disait :

— Nous aurions dû prendre une voiture à la gare, pour lui faire honneur.

Ils traversèrent Chambéry, capitale ensommeillée de la Savoie, que décore, comme un panache militaire, son château historique, fier et léger sur le fond du ciel. Marcel respirait avec volupté l'air natal. Au sortir de la ville, le char glorieux de Trélaz faisait lever tout un vol de souvenirs. Le paysage qui s'offrait à ses yeux résumait son adolescence heureuse et passionnée. Tant de fois, des bois de Vimines, il en avait goûté les durs contours et la fine lumière. C'était, devant les murailles nues du Pas-de-la-Fosse, et, au second plan, du Granier qui regarde par-dessus les montagnes plus proches, comme une large courbe allongée de verdure dont trois clochers déterminaient l'harmonie : celui de Belle-Combette, mollement tapi dans les arbres comme une brebis dans l'herbe grasse ; Montagnol, le plus élevé, sombre et

dominateur, semblable à quelque forteresse ; Saint-Cassin, plus humble et délicat, adossé à un bouquet de bois qui le masque à demi. Paysage disparate qui tempère la sévérité des rochers âpres et menaçants par la douceur de ce coteau paisible.

Lorsque la voiture abandonna la route nationale pour s'engager, après le passage à niveau qui coupe la voie ferrée de Saint-André-le-Gaz, sur le chemin de Vimines, à pente raide, qui s'enfonce dans les bois et passe devant la grille ouverte du Maupas, Marcel descendit afin d'alléger le cheval. Le premier, il parvint à la maison rustique qui disparaissait, comme autrefois, sous la glycine, le jasmin et les roses. Comme autrefois le crépuscule donnait aux arbres de l'avenue un aspect grave et recueilli. Et le sable de la cour faisait sous les pas le même grésillement.

Sur le seuil il attendit sa mère et l'aida à monter les marches du perron. Et quand ils furent entrés, il serra sur son cœur la pauvre femme en larmes. Paule enfin, trop contrainte, se livra à son émotion. Le chef de famille manquait, et sur le pas de la porte son fils venait d'évoquer sa silhouette énergique, son bon sourire, sa confiance.

En se retrouvant, ces trois êtres connaissaient, dans un mélange de joie et de douleur, toute la saveur de la vie humaine...

Dans le même compartiment de première classe avaient pris place les Dulaurens, Mme Orlandi, sa fille et le lieutenant Armand de Marthenay. Isabelle, qui s'était emparée d'un coin, en réservait un autre à grand'peine pour son flirt, Jean Berlier. Quand celui-ci se décida à monter en wagon, à l'instant

même où le train s'ébranlait, il fut assez mal accueilli par la jeune fille :

— Restez donc sur le quai à embrasser les messieurs qui passent.

Jean sourit :

— J'embrasse aussi les dames.

Isabelle ne désarma pas :

— Vous vous donniez en spectacle avec tous ces Guibert. C'était ridicule.

Alice Dulaurens rougit, mais n'osa pas protester. Le jeune homme ne se déconcertait point si facilement. Il ne détestait pas, en flirtant, d'employer un ton d'ironie et de raillerie qui exaspérait et attirait à la fois sa partenaire, jolie et terrible enfant gâtée.

— C'est vrai, dit-il, que les Guibert, en se retrouvant après trois ans d'absence, de séparation et de deuil, ont omis de se conformer au protocole, pour vous plaire. Et même, votre toilette n'a pas obtenu un regard du beau capitaine.

— Oh ! le beau capitaine !

— Il est chauve, fit de Marthenay dont les cheveux serrés se hérissaient en brosse.

— Oui, il l'est devenu aux colonies. Dans une garnison de France il eût peut-être maintenu sur sa tête une abondante toison.

Isabelle ne se tint pas pour battue. Un dépit inavoué la poussait à attaquer les amis de Jean, et même elle perdit toute mesure :

— Vous avez entendu ? Il a pour mère un phénomène, votre officier. Elle n'a jamais mis les pieds dans un théâtre. Quelle vie a-t-elle donc menée ?

Jean Berlier qui vénérait Mme Guibert devint acerbe :

— Elle a fait ce que vous ne ferez jamais, mademoiselle : elle a vécu pour les autres.

— Ce n'est pas vivre.

— Vous croyez? Moi, je crois qu'elle a vécu plus que vous ne vivrez, dussiez-vous passer cent ans.

— Ah! par exemple! Je défie de brûler la vie plus que moi.

— Vous vous agitez, ce n'est pas la même chose. Mais de quel effort êtes-vous capable?

Et pour couper court à ce sermon, le jeune homme conclut en riant :

— Etes-vous seulement capable d'un mariage d'amour?

— Ah! non certes. Sans fortune, n'est-ce pas? Merci bien. Pour végéter tristement avec du pain sec et des robes de toile.

Et elle montrait ses belles dents qui brillaient, aiguës et voraces.

— Allons, consolez-vous, dit Jean, et donnez-moi la main.

Elle tendit sa fine main dégantée. Il fit mine de la considérer attentivement :

— Je vois que vous épouserez un quadragénaire laid et millionnaire. Mais, après le mariage, il montrera son naturel, qui sera d'une avarice sordide. On est toujours puni par où l'on a péché.

Il débita ce boniment sur un ton grave et sentencieux qui réjouit le compartiment tout entier.

Quand la conversation eut recommencé de s'épar-

piller, Isabelle, rassérénée, murmura gaiement à son vis-à-vis :

— Tant pis pour l'avare ! Je le tromperai.

— Avec moi, voulez-vous ? fit Jean amusé.

— Avec vous, peut-être. Avec vous, volontiers.

Et de nouveau, éclatant de rire, elle montra ses dents blanches, solides comme celles d'un jeune chien, tandis qu'elle fixait hardiment ce jeune homme qui lui plaisait.

Alice, décontenancée par l'audace de ces propos, rougissait pour sa compagne. Bientôt, s'isolant de tous, elle s'assoupit à demi et rêva de ce mariage d'amour qu'Isabelle dédaignait et dont elle entrevoyait l'image sous des traits récemment apparus.

Mme Dulaurens, préoccupée du succès de ses matinées pendant la saison, disait à son fils qui lui citait des noms baroques de Madagascar :

— Il paraît que c'est un héros. Nous l'inviterons donc.

Et son mari, résumant une longue et paisible conversation, constatait son accord avec Mme Orlandi :

— Avant tout, il faut assurer sa tranquillité. La est le secret de la vie...

II

LE FRÈRE ET LA SŒUR

L'amitié qui s'exerce de frère à sœur revêt une douceur aisée et simple qui la met à part de tout autre sentiment. Elle est naturellement à l'abri des sursauts violents de l'amour et de ces élans passionnés qui sont trop enivrants pour être durables. Cependant elle se distingue de l'amitié ordinaire, qui est celle entre personnes du même sexe, par quelque chose de pudique, de discret et de tendre que la femme y introduit. Ce qui la singularise mieux encore, c'est une facilité merveilleuse des deux amis à penser et à sentir identiquement, qui vient d'une origine et d'une enfance communes, qui permet de comprendre à demi-mot, de se souvenir à la même minute, de respirer constamment le même air natal et le même parfum du passé. Ce caractère, l'amour même ne le possède pas et peut l'envier...

Assis sur des fauteuils de paille, dans le jardin du Maupas, Marcel et Paule Guibert goûtaient sans confidences inutiles la joie de constater que, pendant leur séparation, la vie les avait à de si grandes dis-

tances pareillement mûris et façonnés. Ils sentaient autrement que naguère, mais ils sentaient encore ensemble.

— Je suis si bien ici, avait dit le jeune homme, que je ne veux rien faire aujourd'hui.

Il était maigre. Il avait besoin de repos. Malgré sa robuste santé, il portait quelque trace de la campagne coloniale. La fièvre le reprenait, par accès de plus en plus rares. Il comptait sur l'air salubre de Savoie pour le vivifier.

C'était un de ces calmes après-midi d'été à la campagne où il semble qu'on entend la vibration de la lumière. Aucun souffle n'effleurait leurs deux visages. A la cime des arbres seulement, une brise indolente remuait parfois les feuilles minces des tilleuls qui tremblaient et montraient tour à tour leur dessus d'un vert foncé et leur envers d'un vert clair.

Sur la rustique table ronde, taillée dans une seule ardoise, s'éparpillaient des journaux et des lettres. Paule se décida à dépouiller ce courrier que négligeait son frère :

— Encore des articles sur toi : le *Clairon des Alpes*, la *Savoie républicaine*. Veux-tu les lire?

— Ah! non, je t'en prie, supplia le capitaine.

— Des invitations, continua la jeune fille. Les hommes de ta classe donnent un banquet en ton honneur. Une carte d'entrée au Casino d'Aix-les-Bains. Une autre pour la Villa des Fleurs. La baronne de Vittoz reçoit le mardi.

— Qu'est-ce que cela me fait? Je ne veux voir personne, absolument personne.

— Tu es à la mode. Il faut en prendre ton parti.

On dispose de ta liberté. C'est une façon de participer à ton courage.

— Il est convenu que nous n'en parlerons pas, petite sœur.

— Mais tout le monde en parle. La mode, aujourd'hui, c'est la gloire. Un jour prochain, nous recevrons la visite des Dulaurens, et celle d'autres personnes encore que nous n'avions pas revues depuis qu'on répandit le bruit de notre ruine.

Son front lisse, qu'ombrait la chevelure noire, gardait de cette période d'épreuves un pli d'amertume.

Marcel demeura sans parler. Il se laissait envahir par tous les souvenirs répandus sur cette terre qui était celle de ses ancêtres. Il voyait ces traces du passé se lever du sol et voler autour de lui comme des oiseaux bavards. Les enfants des familles nombreuses sont seuls à connaître cette heureuse exaltation de la sensibilité qui naît de l'existence dans un milieu de fraîcheur, de gaîté et de franchise. Et ce bonheur qui change l'enfance en une féerie facile, qui illuminera l'âge mûr et jusqu'à la vieillesse, est la récompense de ceux qui eurent le courage de vivre et de propager la vie. Ainsi Marcel souriait à un autre Marcel tout petit, qu'il apercevait distinctement courant dans les prés voisins avec toute une bande joyeuse de frères et de sœurs. Et il entama avec Paule la série des : *Tu te souviens...* Il fouillait jusque dans ces années lointaines où l'âme est encore mystérieuse, et il finit par dire :

— Tu te souviens ?... Mais non, tu n'étais pas née. Nous étions là couchés dans l'herbe. C'étaient nos

premières vacances, je crois. Mon père nous racontait l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Et nous mettions ensuite ces poèmes en action. Je fus tour à tour Hector et l'ingénieux Ulysse. Mais en ce temps je préférais Hector, qui est généreux et d'un courage mélancolique, bien capable d'impressionner un cœur d'enfant. Plus tard, j'ai lu Homère comme on visite un ami. Qui sait si je ne dois pas à ces influences mon goût des aventures?

— Mais tu ne vas pas repartir? demanda Paule inquiète. Notre mère a vieilli : n'as-tu pas trouvé?

— Oui, elle s'est un peu courbée, et ses joues sont pâles quelquefois. C'est toi qui la gardes pour nous. Tu es notre sécurité, Paule, à nous tous qui courons le monde.

La jeune fille ne répondit pas. Et il regretta sa réflexion dont il sentit l'égoïsme. De tous les enfants du docteur Guibert, Paule avait subi le plus direct contre-coup du désastre financier où le malheur d'un oncle avait entraîné toute la famille. Elle y avait perdu sa dot, et par là bien des chances de mariage. Ses frères comptaient sur son dévouement pour soulager la vieillesse de leur mère, comme si elle devait toujours oublier sa vie personnelle et sentir vainement son jeune cœur se gonfler de tendresse.

Marcel la regarda longuement. Avec un respect affectueux, il admira sa taille gracile qui indiquait la souplesse et la force future, le teint de son visage dont la robe noire accentuait la pureté, ses yeux profonds et sombres, doux pourtant, — des yeux de femme qui connaît la vie, s'est mesurée avec elle et n'en a point eu peur, — tout cet aspect charmant de

vierge fière et vertueuse. Comment n'inspirerait-elle pas de l'amour ?

Et comme il distinguait sur ce front soucieux l'ombre de sa chevelure, il chercha le sourire de Paule :

— J'aime tes beaux cheveux noirs. Je n'en ai pas vu d'aussi noirs. Tu portes avec orgueil leur poids lourd. Te souviens-tu ? Quand tu étais petite et qu'ils te tombaient sur le dos, il y en avait tant que les paysannes en revenant du marché s'arrêtaient sur le chemin pour te voir et murmuraient : « Si ce n'est pas une pitié d'affubler cette pauvre gosse d'une fausse tignasse ! » Et ta bonne indignée leur criait : « Une fausse tignasse ! Venez donc la tirer, et vous verrez si elle vous reste dans les mains ! » En effet, on constatait la réalité de ta chevelure, et tu pleurais d'être trop belle.

Lentement, se tenant à la rampe de fer du perron, et posant tour à tour ses deux pieds sur chaque marche, Mme Guibert descendit vers ses enfants. Comme une fleur d'automne décore un jardin désert, un faible sourire éclairait sa figure depuis l'arrivée de Marcel. Celui-ci vint à sa rencontre, et l'installa lui-même dans une retraite oubliée du soleil.

— Etes-vous bien maintenant, mère ?

Le sourire de la vieille femme s'épanouit tout à fait :

— Cher grand fils ! Tu *lui* ressembles.

Le visage du jeune homme devint grave :

— Voici dix-huit mois qu'il nous a quittés. Ah ! cette soirée à Ambato ! Jamais elle ne sortira de ma mémoire. J'errais autour du camp, je l'appelais, je

vous appelais tous. Je sentais la mort qui marchait après moi...

Après un instant de lourd silence, Mme Guibert reprit :

— Dix-huit mois! Est-ce possible?... Je les ai vécus pourtant. Je le dois à celle-ci. Tant que j'aurai un souffle de vie, je remercierai Dieu qui m'a donné un mari, des fils et des filles tels que les miens.

Elle essuya ses yeux mouillés, et commença le récit douloureux que son fils attendait :

— Le malheur de ton oncle Marc a été le signal de toutes nos tristesses. Nous étions trop heureux, Marcel. Ton père, c'était la force, la confiance, le travail. Après les plus pénibles journées, il rentrait joyeux. Et vous réussissiez tous dans vos carrières.

— On vous jalousait, dit Paule.

Et son frère, orgueilleux comme elle, ajouta :

— Mieux vaut l'envie que la pitié.

— La banque de ton oncle à Annecy prospérait. Un commis qui avait toute sa confiance disparut, emportant des titres, des dépôts. Incapable de tenir tête à l'orage passager que cette fuite provoqua, Marc s'est suicidé dans le premier moment de la stupeur. Dieu veuille qu'il ait eu le temps de se repentir! Ton père est parti aussitôt. Il a tiré au net la situation. Tout a été payé, en capital et intérêts. Mais nous avons dû sacrifier la plus grande part de notre fortune. Cependant nous avons gardé le Maupas qui est un domaine de famille.

— Oui, fit Marcel. Le Maupas, c'est pour chacun de nous l'image vivante de notre enfance.

— Avant d'aliéner ses biens, reprit Mme Guibert,

ton père vous demanda à tous votre consentement.

— Oui, je me souviens. C'était au début de la campagne. Mais je n'ai vu là qu'un excès de délicatesse. Ces questions d'argent me sont si étrangères, si indifférentes.

— Paule aussi fut consultée.

— Il y avait le nom, dit Paule, et l'honneur.

— Il y avait ta dot, mon enfant... De cette fin tragique de son frère, votre père avait été très affecté. Sa gaîté disparue ne revint pas. Mais il redoubla d'énergie, de puissance de travail. Lorsque l'épidémie éclata à Cognin, il ne se ménagea pas assez. Le mal l'a pris le dernier, et quand il était épuisé d'efforts et de fatigues. Dès le commencement il s'est senti perdu. Pourtant il n'en laissait rien voir. Je l'ai compris dans la suite. Il suivait lui-même la marche de la maladie. Un jour il me dit : « Ne t'inquiète pas, Dieu t'aidera. » Et j'ai rectifié : « Oui, il nous aidera. » Il n'a pas répondu. Il pensait sans crainte à la mort qui venait. Il s'est éteint dans nos bras, en pleine connaissance.

— Moi seul, dit Marcel, je n'étais pas là.

— Il y avait autour de son lit Etienne, revenu du Tonkin, François, Paule, et aussi la fiancée d'Etienne, Louise Saudet.

— Et Marguerite ?

— Elle n'a pas pu venir, murmura Mme Guibert sans amertume, mais non pas sans tristesse. On ne l'a pas autorisée. Elle appartient à Dieu. Nous ne l'avons pas revue depuis son entrée au couvent.

Ils s'abandonnèrent au souvenir et gardèrent tous trois le silence. Autour d'eux, que la mort occupait, la

vie des choses palpitait dans la lumière. Une feuille déjà brûlée du soleil, devancière lointaine de l'automne, se détacha d'un arbre et tomba lentement, comme soutenue par l'air tiède. Du doigt, Paule la montra à son frère. Marcel, saturé de mélancolie, y vit un symbole :

— Elle a attendu l'été. D'autres s'en vont au printemps.

Il pensait à la précoce disparition de sa sœur Thérèse ; il pensait à lui-même que la mort avait approché plus d'une fois. Mais il écarta bientôt ce présage funèbre :

— Brève ou longue, il faut remplir sa vie avec courage. Ainsi fit mon père : loin de m'abattre, son souvenir me réconforte.

Il continua d'interroger :

— Etienne est reparti peu après pour le Tonkin?

— Oui, dit Mme Guibert. Tu te rappelles le premier voyage qu'il fit avec la mission de la Compagnie lyonnaise d'exploration et d'études. Il avait constaté la richesse des mines, celle du sol, et même il nous parlait de la beauté de ces côtes sauvages. Il s'est installé avec sa femme sur la baie d'Along. C'est bien ce nom, Paule?

La jeune fille approuva, et sa mère reprit :

— Il dirige l'exploitation de mines de houille. En même temps, il a toute une entreprise agricole, des rizières, des plantations de tomates. François l'a rejoint, et aussi votre cousin Charles, le fils de Marc. Ils réussissent : Dieu les bénit. Etienne nous aide à vivre.

— Et sa femme est partie sans peine?

— Louise est brave autant qu'elle est calme Ils se sont embarqués huit jours après leur mariage. Maintenant ils ont un fils. Je ne le connais pas, et je l'aime.

Paule ajouta :

— Quand Louise s'est mariée, ce fut un scandale à Chambéry. Toutes ces dames plaignaient sa mère · « Comment pouvez-vous laisser partir votre fille? » Elles lui attribuaient une impardonnable sécheresse de cœur. Mme Saudet voyait Louise heureuse, et ce bonheur lui suffisait. Les autres ne songeaient qu'à elles-mêmes et à leur tranquillité. Comme dit M. Dulaurens, *il faut avant tout être tranquille.*

Un nom jeté au hasard d'une conversation semble attirer la présence de celui qui le porte De ces coïncidences toutes fortuites, on a même tiré un proverbe. Une voiture s'engageait par la grille ouverte dans l'avenue des marronniers, et Paule reconnut l'équipage des Dulaurens.

— Ils avaient cessé de nous voir, observa Mme Guibert dont le visage s'empourpra.

Courageuse devant la vie, elle demeurait timide devant le monde.

— C'est à cause du héros, dit Paule en plaisantant son frère.

Cependant ils se levèrent tous trois et s'avancèrent à la rencontre des visiteurs. Déjà la voiture quittant l'avenue écrasait le sable de la cour. Mme Dulaurens descendit la première, et faisant de suite allusion au capitaine, elle salua Mme Guibert avec ces paroles :

— Ah! Madame, que vous devez être fière d'un tel fils!

Mme Dulaurens était née de Vélincourt et ne l'oubliait en aucune circonstance. Ce titre l'autorisait à considérer toutes ses démarches comme de hautes faveurs, et même à étendre une sorte de protection bienveillante sur ces mérites et ces exploits qui devraient être le privilège de l'aristocratie, mais dont l'aristocratie peut tout au moins accaparer le prestige en les célébrant avec bruit.

Dissimulé derrière elle, M. Dulaurens s'inclinait inutilement. Il était vêtu de gris, des pieds à la tête, des souliers au chapeau. D'instinct il avait découvert sa couleur qui était effacée. Il vivait dans une admiration craintive de sa femme qui l'avait épousé, malgré la roture, à cause d'une fortune considérable, mais qui lui donnait sans cesse à comprendre par son attitude l'étendue de son sacrifice. Ce mariage dont il tirait sa vanité et ses opinions politiques lui commandait un profond respect de la noblesse qu'il symbolisait en cette belle personne, grande et massive, aux traits accentués et impérieux, à la voix autoritaire et même bourrue.

La dernière, Alice descendit. Elle portait une robe bleu pâle dont la nuance convenait à son visage. Elle s'avança avec cette grâce languissante qui inspirait pour sa beauté une crainte de fragilité. Aussitôt Marcel ne vit plus que la jeune fille. Il répondait sans plaisir aux compliments dont on l'accablait, et que sa modestie et son sentiment de l'honneur militaire lui rendaient insupportables.

Incontestablement cette visite lui était destinée.

Il en était la cause et le but. Tout en montrant à Mme Guibert et à Paule de la politesse et même de l'amabilité, mais une politesse hautaine et une amabilité condescendante que la mère ne remarqua point et qui n'échappèrent pas à la fille douée de plus de finesse ou moins revenue du monde, Mme Dulaurens, née de Vélincourt, affectait de se tourner sans cesse du côté de Marcel, comme si elle voulait s'emparer de cette jeune gloire et l'emporter dans son carrosse.

— Eh bien, jeune homme, finit-elle par dire avec rondeur, vous êtes arrivé depuis plusieurs jours, et l'on ne vous voit nulle part. On dirait que vous vous cachez. Ce n'est pas votre habitude. L'ennemi en sait quelque chose.

L'ennemi était un terme vague et commode pour désigner ces peuplades lointaines, dont elle ne s'embarrassait point de retenir les noms compliqués.

Et M. Dulaurens, qui admirait sincèrement chez les autres l'activité et le courage, voulut souligner l'allusion de sa femme :

— Ah ! cette campagne fut rude. L'imprévoyance du gouvernement... Vous ne deviez pas souvent être tranquille.

Cette phrase malheureuse faillit provoquer le fou rire de Paule. Elle s'échappait si souvent des lèvres de M. Dulaurens qu'on l'avait surnommé le chevalier Tranquille, afin d'unir en une seule formule lapidaire ses prétentions aristocratiques et son amour de la paix.

Cependant Mme Dulaurens continuait :

— Tous nos amis désirent vous connaître. Ma maison est la vôtre, si vous voulez bien y venir.

Et comme si elle s'apercevait tout à coup de la présence de Paule :

— Avec votre sœur, naturellement.

On subirait la sœur. Ce petit arrêt le marquait.

Ce fut la jeune fille qui répondit :

— Nous vous remercions, Madame, mais nous sommes encore en deuil.

— En demi-deuil tout au plus. Après dix-huit mois !

Et de nouveau tournée vers l'officier :

— Nous allons dimanche à la bataille de fleurs, à Aix. Venez avec nous. C'est un but de promenade. Et le soir nous dînons au Cercle avec quelques amis, tout à fait dans l'intimité. Vous y retrouverez des camarades, le comte de Marthenay qui est lieutenant de dragons, le lieutenant Berlier qui est votre ami, je crois. Vous savez qu'on annonce son mariage avec Isabelle Orlandi, une beauté.

Elle répandait cette fausse annonce qu'elle imaginait à l'instant pour atteindre cette Paule orgueilleuse qui se jetait en travers de ses projets. Les femmes pressentent on ne sait comment, par un art de divination que donnent pareillement le désir de plaire et celui de nuire, les affinités en vertu desquelles les esprits, les cœurs ou les corps se cherchent et se choisissent. N'en est-il pas qui, pour animer un dîner, excellent à placer leurs convives en soupçonnant des sympathies que parfois même elles font naître ? Ainsi, encore, le mal qui se dit dans le monde témoigne d'une rare intuition et d'une merveilleuse analyse : la plupart du temps, il ne repose sur aucune preuve positive, et néanmoins il présente tous les

caractères de la véracité ; il fixe les personnages au naturel, avec cruauté certes, toujours avec vraisemblance.

Mme Dulaurens en fut pour ses frais d'invention. La jeune fille ne sourcilla pas, soit qu'elle eût appris de bonne heure à se dominer, soit que cette nouvelle lui fût indifférente en effet.

— Nous pouvons compter sur vous? insista la première, en affectant d'attendre la réponse de la seule bouche de Marcel.

Alice regardait avec douceur le jeune officier, de ses yeux dont la couleur ressemblait au ciel pâle de Savoie. Paule aussi le fixait, et son regard était sombre. Il avait compris que Mme Dulaurens prétendait le séparer de sa sœur, et, guidé par cet esprit de famille que le docteur Guibert avait inculqué à chacun de ses enfants, il refusa :

— Je vous remercie, Madame. Mon retour ici rapproche encore des souvenirs récents. Je désire ne pas quitter le Maupas.

Un éclair de joie resplendit dans les yeux noirs, tandis que de longs cils palpitants ombraient les yeux bleus à demi clos.

— Il a besoin de repos, ajouta Mme Guibert.

Alice, qui continuait de regarder le sable de la cour, dit en rougissant un peu :

— C'est votre père, Monsieur, qui m'a guérie. Autrefois, vous veniez souvent à la Chênaie. Paule était mon amie la plus chère. Il ne faut pas nous abandonner.

Quand elle releva enfin ses yeux célestes, elle rencontra le regard de Marcel et sourit. Puis sa joue

se colora de nouveau : le cours de son sang rapide suivait les mouvements secrets de son cœur.

— Ils iront certainement vous rendre visite, Mademoiselle, dit Mme Guibert, un peu surprise du mutisme de Paule.

— Oh! *Mademoiselle?* Vous m'appeliez Alice.

— Il y a longtemps. Vous étiez petite.

— Je le suis encore, ou presque.

Cependant Mme Dulaurens supportait mal l'échec de ses négociations. Elle songeait à la publicité de ses matinées. Au moyen de ce héros de Madagascar, elle avait pensé supplanter sa rivale, la baronne de Vittoz, qui montrait un explorateur goutteux occupé à prendre les eaux d'Aix. Car elle avait contrôlé les paroles de Jean Berlier. Le passé du jeune capitaine était des plus brillants : sa résolution et son audace avaient assuré le succès d'une partie de la campagne. Des citations à l'ordre du jour, la décoration, le troisième galon reconnaissaient tour à tour son mérite. Il offrait ainsi une surface de vanité convenable. Et ce genre de réputation séduisait davantage la guerrière Mme Dulaurens que des renommées de gens de lettres ou de laboratoire. Enfin, ne fallait-il pas stimuler le comte de Marthenay qui ne se pressait point de demander la main d'Alice?

— Je ne veux pas croire à votre abstention, dit-elle au jeune homme en donnant le signal du départ. Nous vous attendrons à Aix dimanche.

Et retrouvant machinalement sa première phrase pour saluer Mme Guibert, elle ajouta d'un ton mielleux qui contrastait avec sa nature :

— Toutes les mères vous envient, Madame!

Alice mit une grâce particulière dans ses adieux à Paule qui garda sa froideur. La voiture avait franchi la grille, et Marcel regardait encore vers le portail désert. Absorbé, il ne remarqua point que sa sœur le considérait avec une tristesse affectueuse.

— A quoi penses-tu ? demanda-t-elle.

Il se tourna de son côté et eut un sourire un peu mélancolique, comme s'il sentait sa faiblesse :

— Nous irons les voir, n'est-ce pas ?

Il fut surpris de l'effet de sa question, car le visage de Paule s'assombrit et ses yeux se voilèrent.

— Déjà nous ne te suffisons plus, murmura-t-elle.

Tout de suite elle se domina, et déclara d'une voix plus ferme :

— Moi, je n'irai pas. On ne m'a pas invitée.

— Mais si, dit Marcel.

— Oh ! par-dessus le marché ! Mme Dulaurens me l'a bien fait sentir.

— Paule, petite Paule, tu sais que je n'irai qu'avec toi.

— Alors n'y allons pas, veux-tu ? Restons ici. Mère et moi, nous t'aimons tant. Nous sommes si heureuses de t'avoir à nous, de te garder. Reste avec nous. Depuis tant de jours la maison était silencieuse et comme à l'ombre. Mais tu es venu et tu l'as remise au soleil.

— Oui, mon enfant, répéta Mme Guibert. Reste avec nous.

Le front de Marcel se rembrunit. Il n'aimait pas qu'on pesât sur son indépendance, et le supportait malaisément des personnes mêmes les plus chères à son cœur. Surtout il était mécontent de lui. Il

revenait, ayant résolu de s'isoler au Maupas, d'y respirer, jusqu'à en être saturé, le parfum de sa terre natale et le souvenir de ses morts, de restituer aussi un peu de joie à sa mère et à sa sœur, et il suffisait de la visite d'une petite fille pour bouleverser tous ses plans, humilier son orgueil et sa volonté.

Malgré ces douces sollicitations, il garda le silence. Paule ne supporta pas longtemps de voir son frère attristé.

— Ecoute, dit-elle, tu iras, toi, à la Chênaie. Moi, je ne puis pas t'accompagner : je n'ai pas de toilettes.

Trop précipitamment il répondit, et cette réponse révélait la persistance de son désir :

— Je t'en commanderai, petite sœur. Il me reste quelques économies.

— Tu nous a aidées cependant, observa Mme Guibert en regardant tendrement son fils, comme si elle ne s'était pas encore accoutumée à le voir si près d'elle.

A la fin de la soirée, pendant que Mme Guibert faisait de son pas lent sa ronde quotidienne et s'assurait que la maison était bien fermée, Paule, demeurée au salon avec Marcel, le vit s'absorber de nouveau en des pensées étrangères, et, s'approchant de lui, posa doucement la main sur son épaule :

— Tu rêves à la belle Alice?

Elle avait dit ces mots si gentiment qu'il sourit :

— Non, répondit-il, niant sa faiblesse. Mais aussitôt il l'avoua en ajoutant :

— Elle est belle, c'est vrai. Elle est ton amie?

— Nous avons été élevées ensemble au Sacré-Cœur. Elle est de mon âge, un peu moins âgée peut-

être. Au couvent, elle me témoignait une affection de sœur cadette. Car elle est douce, soumise, craintive, et préfère à son initiative celle des autres.

— Céla est bien pour une femme, approuva-t-il.

Il admettait sans hésitation la supériorité de son sexe.

Paule caressa de son doigt le front de son frère :

— Alice n'est pas la femme qu'il te faut.

Il protesta brusquement :

— Je n'ai jamais songé à l'épouser.

Mais la jeune fille suivit son idée :

— Elle manque de courage. Et puis, elle n'est pas de notre monde.

— Comment, pas de notre monde? Parce que les Dulaurens ont plus de fortune que nous? En France, Dieu merci, ce n'est pas encore la richesse qui crée le rang social.

Paule regrettait d'avoir provoqué cette colère :

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Ces gens dont nous parlons comprennent la vie autrement que nous. Ils en font une parade, et confondent les futilités avec les choses qui ont de l'importance. Je ne sais pas t'expliquer, mais je n'ai pas voulu te fâcher.

— Vas-tu me prêcher sur le monde? Avant même de l'avoir vu, tu prétends le juger!

Froissée par le ton blessant de sa voix, Paule se détourna, et répandant enfin l'amertume de son cœur :

— Crois-tu donc que je ne sache pas encore distinguer la grimace du sourire et le mensonge des lèvres? Oui ; ces gens-là nous détestent et voudraient nous dédaigner. Ils t'attirent, toi, pour flatter leur vanité, et ils nous écartent, mère et moi, qui ne

sommes que de pauvres femmes. Alice est destinée à un comte de Marthenay, et non pas à toi.

Sans la dernière phrase, ce discours indigné eût produit son effet. Ce que disait Paule si nettement, Marcel l'avait compris déjà, bien que d'une façon moins précise. Sa fierté et la tendresse qu'il éprouvait pour sa mère et sa sœur l'eussent retenu. Mais la fin effaça tout le reste. La seule pensée de cet officier de salon qu'on jetait inopinément dans sa vie comme un rival sûr de le vaincre, réveilla ses instincts de lutte, de conquête, de domination. Il fut jaloux avant d'aimer.

III

BATAILLE DE FLEURS

— Les voici ! les voici ! dit Jean Berlier en montrant du doigt l'extrémité du champ de courses.

Le champ de courses de Marlioz est à deux ou trois kilomètres d'Aix-les-Bains, sur la route de Chambéry. Des tribunes qui occupent l'un des côtés et font face au mont Revard, le coup d'œil est précis et pittoresque : après un premier plan de vertes prairies, coupées çà et là par de fins rideaux de peupliers, le regard se heurte brusquement aux escarpements rocheux de cette chaîne régulière, semblable à quelque ancien rempart, dépourvue, le jour, de grâce et de beauté, mais qui, le soir, tire un éclat incomparable des reflets du soleil couchant.

— Les voici, répéta Isabelle Orlandi en battant des mains.

Les voitures fleuries arrivaient en effet du bout de la pelouse pour défiler devant les tribunes qu'une foule brillante garnissait. En les apercevant, les spectateurs trépignèrent d'enthousiasme, et, s'agitant

soudain comme une assemblée de fous ou comme une ruche laborieuse, arrachèrent aux marchands qui passaient leurs corbeilles, disposèrent devant eux leurs engins de guerre, et préludèrent à la bataille prochaine par des cris excités et inutiles de soldats à l'assaut.

Dans la clarté du jour sans nuages, le cortège de féerie s'avançait en miroitant. De loin on ne distinguait encore qu'une suite de taches lumineuses, et par intervalles les rapides éclairs blancs que lançaient les harnais polis des chevaux ou les roues luisantes des voitures à chaque rencontre des rayons du soleil. Il grossissait, et, se découpant sur l'horizon poudré d'or, évoquait, par son éclat et sa richesse quelque cavalcade orientale, le cortège des Rois Mages peint par un maître vénitien passionné de la couleur.

Au premier rang de la grande tribune, les Dulaurens et leurs invités avaient pris place, Jean Berlier à côté d'Isabelle, Marcel Guibert entre Mme Dulaurens et Alice. Paule avait refusé d'accompagner son frère, et celui-ci, taciturne, au lieu du spectacle chatoyant qui se déroulait devant ses yeux, voyait deux visages de femmes attristées, regrettait la paix et la douceur du Maupas, et commençait de connaître les humiliations intérieures qui accompagnent l'amour.

L'orchestre attaqua des airs de danse. A leur rythme léger qu'obscurcissaient les exclamations et les rires, la bataille commença. Avides d'y prendre part, les retardataires traversèrent en courant le champ de courses, et ce fut sur la pelouse une farandole éperdue de robes et d'ombrelles claires

Des enfants reçurent les premiers bouquets lancés avec mollesse par des mains délicates. Pages avant-coureurs du printemps en marche, fleurs charmantes de la vie humaine, ils ouvraient le cortège de fête. Roses bébés aux bras nus que des ânes portaient en triomphe et berçaient en cadence dans de grands paniers rouges, jeunes marins brandissant avec fierté des rames de carton dans de longues pirogues bordées de roseaux que traînaient des chevaux berbères dont les queues et les crinières flottantes simulaient sans doute les mers en courroux, fillettes vêtues de rose émergeant, comme des oiseaux merveilleux, de nids de verdure : tout ce petit monde que guettait une haie de bonnes vigilantes s'enivrait d'applaudissements et de soleil, de musique et de gaieté, comme un Bacchus adolescent.

Avec l'effort élégant de la vitesse contenue, les voitures qui suivaient vinrent lentement et tour à tour s'offrir à la lutte courtoise. Elles portaient la grâce même de la terre : la beauté des femmes et le parfum des fleurs. L'âme des jardins saccagés habitait encore ces jardins en mouvement. Charrettes anglaises, tilburys, victorias, phaétons, landaus, mails, disparaissaient sous des jonchées aux mille nuances heureuses. Lourdes reines-marguerites d'un violet de crépuscule d'automne, marguerites blanches qui portent le secret des présages amoureux, glaïeuls aux cloches rouges qui sonnent l'allégresse, cyclamens lie de vin, couronne précieuse et unique du mont Revard, hortensias en boules roses et bleu pâle, orchidées aux teintes changeantes, resplendissaient dans leur nudité victorieuse, ou se mêlaient, pour briller davantage,

aux feuillages exotiques des palmiers, aux roses bruyères des forêts, à ces fines graminées si grêles et sensibles que la chaleur du jour suffit à les agiter.

A demi étendues parmi ces dépouilles somptueuses des parterres livrés au pillage, les jeunes femmes du cortège souriaient avec confiance. Elles comptaient sur la volupté qui émanait de leurs formes irréprochables pour ériger leur succès sur le luxe de la terre. Car elles connaissaient qu'elles étaient les fleurs souveraines, plus séduisantes et capiteuses que toutes les autres, elles qui ajoutent aux charmes inconscients et immobiles de la nature l'harmonie du mouvement et le prestige de la vie intelligente. La tige splendide et souple de leur corps parfait ne portait-elle pas leur visage comme le divin calice de la beauté?

L'enthousiasme de la foule confondait le charme de la terre et celui de la femme. Et le jet incessant des bouquets légers reliait le public des tribunes à ces glorieuses passantes courbées sous tant d'hommages, qui, respirant le parfum semblable du sol et de l'air, s'étonnaient d'avancer sur un tapis de fleurs et sous une pluie de fleurs.

L'effervescence populaire grandit encore lorsque les spectateurs aperçurent l'allégorie de l'Eté. Sur un char aux roues dorées que traînaient des chevaux blancs, les épis s'amoncelaient en gerbes dont l'or était rehaussé par le rouge et le bleu des coquelicots et des bleuets, rubis et saphirs des champs. Des jeunes filles dont les robes flottantes étaient de la couleur de la paille, et dont les cheveux denoués ruisselaient en flots blonds, semblables à ces vierges

flexibles, primevères que cueillit Botticelli, symbolisaient comme ce froment mûr la prospérité et le bonheur.

— Bravo ! publia la foule qui désigna le char d'or au jury pour la bannière principale.

Isabelle Orlandi et Jean Berlier dilapidaient leurs corbeilles avec une joyeuse vivacité. La jeune fille portait une toilette de drap blanc, et son corsage qu'un boléro recouvrait à demi était garni d'un satin plissé aux reflets de nacre. Le plaisir la grisait, et sa joue brune en se colorant indiquait le cours plus rapide de son sang. Les deux jeunes gens réservaient leurs plus rudes coups pour le passage de quelques vieilles femmes sacrilèges qui n'avaient pas craint de déshonorer par leur présence ce défilé de la jeunesse. On les rencontre à toutes les parades mondaines, à Nice, à Monte-Carlo, à Aix : ce sont les mêmes apparemment. Elles tentent d'oublier ou de tromper la mort et la portent sur leur visage pour nous exhorter à goûter au plus tôt la vie ou nous rappeler avec violence les menaces du temps. L'une d'elles, atteinte enfin, retenait-elle péniblement son chapeau ou sa chevelure dont les projectiles avaient ébranlé l'équilibre : les deux jeunes gens ne se tenaient plus de rire et de railler.

A côté d'Alice Dulaurens, dont une robe mauve ornée de dentelles blanches accentuait la grâce vaporeuse, Marcel Guibert sentait peu à peu sa volonté se fondre et fuir sa mélancolie. Tant de couleurs et de parfums l'enveloppaient, l'alanguissaient. Il ne voyait que des fleurs sur la route nouvelle de sa vie. Cependant, par intervalles, quelque vision singulière

lui revenait encore à la mémoire, un clair paysage de son enfance ou quelque obscur vallon des colonies, et il regrettait ces images de ses anciennes ardeurs qu'il tâchait vainement de retenir. Mais comment s'attarder à relever les traces du passé quand le présent avait tant de charmes! Il contempla, non sans cette tristesse qui accompagne le désir naissant, la nuque lumineuse de la jeune fille qui se penchait en avant pour mieux suivre le jeu de ses bouquets maladroits, et il admira l'éclat de cette chair pâle.

Alice se retourna vers son compagnon dont le silence l'affligeait, et un seul regard de ses yeux célestes purifia la pensée du jeune homme. Elle montra de sa petite main dégantée le panier qui commençait à se vider :

— Voici des fleurs. Vous n'en lancez pas?

Elle prononça en rougissant ces simples paroles, et cette excessive pudeur l'embellissait.

Le char allégorique de l'Eté s'éloignait en cet instant, et, après une voiture couronnée de verveines et de roses, s'avançait le break du régiment de dragons en garnison à Chambéry, artistiquement décoré de brillants tournesols et de grands nœuds jonquille. Parmi les officiers en uniforme, le lieutenant de Marthenay, de cette élégance un peu massive qui annonce le déclin de la jeunesse, se tenait seul debout. Sa main balançait un bouquet d'orchidées rares et magnifiques. Visiblement il cherchait quelqu'un dans les tribunes. Lorsqu'il aperçut Mlle Dulaurens, il sourit, s'inclina, et commença d'esquisser lentement le geste moelleux qui devait porter les fleurs jusqu'à elle. Cette audace singulière, qui désignait la jeune

fille au public, choqua Marcel Guibert qui puisa vivement dans la corbeille d'Alice et, avec une promptitude efficace, engagea, le premier, la lutte avec ce rival. Le but fut calculé, mais non pas la vigueur. Il atteignit le dragon en plein visage, en plein sourire. Celui-ci, décontenancé, laissa choir les précieuses orchidées sur le sol où les vint recueillir aussitôt un fleuriste attentif. Rempli de colère à cette vue, il interrogea la tribune du regard, et ce fut pour apercevoir Isabelle Orlandi qui battait des mains et criait :

— Bien touché! Vivent les tirailleurs!

Jean Berlier l'approuvait, s'amusant de cette exubérance. Cependant M. de Marthenay ne s'arrêta pas à leurs moqueries. Il apercevait enfin, à côté d'Alice, un peu en arrière, le visage autoritaire et dédaigneux de Marcel Guibert. Comme il s'exaltait dans la fureur et le dépit, le char des dragons s'éloigna.

A chaque tour qui le ramena en face du groupe des Dulaurens, il vit Alice oubliant la bataille en causant avec son rival, une Alice transfigurée, absorbée et épanouie. Et chaque fois, Isabelle et son flirt se firent un malin plaisir d'interrompre ses observations en le bombardant avec adresse. Ils avaient l'avantage de la position, et ils s'étaient exercés tout l'après-midi.

Cependant, une voiture inattendue apparut dans le cortège. Entièrement décoré de cannas aux épis rouge écarlate, rouge cuivré et rouge orangé, qui ressemblaient par la couleur et la forme à des langues de flamme, l'automobile de Clément Dulaurens s'avança en soufflant, haletant et tremblant. Il prenait,

sous la clarté du jour, un éclat d'incendie.

C'était la première machine admise à la parade. Celle-ci ne fut pas appréciée. Son odeur nauséabonde dominait le parfum des fleurs. Et le bruit désagréable qui accompagnait la trépidation de sa marche acheva de lui attirer l'hostilité de la foule, malgré les protestations indignées de quelques amateurs du nouveau sport.

— Empoisonneur public!

— Retourne aux enfers!

— Au feu! au feu! criait-on pour invectiver contre ce sorcier aux fleurs embrasées.

Devant ces huées, le jeune homme ne s'obstina pas à conquérir des faveurs aussi difficiles. Il eut l'habileté d'abandonner le défilé, et, gagnant le champ de courses désert, il livra la main à sa bête soumise et rapide. A toute allure il traversa la pelouse sur son char de flammes, comme une fusée légère de feu d'artifice, et disparut dans le soleil, non sans entendre les lointaines acclamations qui saluaient enfin la puissance incomparable de la machine et sa beauté spéciale de météore.

Monotonie ou lassitude, la bataille faiblit peu à peu. Vainement les marchandes offraient leurs corbeilles au rabais. Balancés sur leurs ânes, les bébés joyeux goûtaient seuls la répétition du spectacle. Pressentant l'indifférence prochaine, le jury se hâta de distribuer les bannières.

Déjà le soir descendait sur la plaine de Marlioz. Des teintes délicates, mélange de rose, de violet, de mauve et d'or, estompaient l'horizon comme une poudre impalpable. Et retenant pour eux seuls tout

l'éclat du soleil disparu, les rochers du mont Revard se couvrirent d'un rouge ardent, d'un tel reflet de vie qu'ils semblaient tressaillir d'aise dans ce bain de lumière.

Comme il allait quitter la tribune à la suite d'Alice, Marcel suspendit son mouvement quand il vit cette exaltation de la nature. La jeune fille se retourna pour l'appeler et fut surprise de l'expression de bonheur que livrait son visage. Il avait reconnu en lui-même une pareille surexcitation de toutes les forces vitales.

Les Dulaurens et leurs invités montèrent dans le mail qui les attendait sur la route et regagnèrent Aix-les-Bains.

Le soir de la fête des fleurs, il est d'usage de dîner en plein air, au Cercle ou à la Villa, quand la douceur de la température le permet. Les restaurants envahissent les jardins, et sur les pelouses écrasées se dresse une multitude de petites tables dont les lampes aux abat-jour multicolores brillent parmi les arbres comme d'énormes vers luisants.

Armand de Marthenay, prié à dîner par Mme Dulaurens, rejoignit la société dans le grand hall du Cercle. On avait retenu l'une des tables les plus recherchées et aussi les mieux abritées, tout au bord de la terrasse, à cause d'Alice frileuse et de l'air frais qui vient le soir de la montagne.

Le lieutenant de cavalerie était de méchante humeur. Il digérait mal son insuccès de l'après-midi. Dès qu'il aperçut Marcel Guibert, il vint à lui sans réfléchir :

— Vous confondez, monsieur, le jeu et la bataille.

Marcel se redressa de toute sa hauteur. Beaucoup plus grand que Marthenay, il le toisa avec impertinence et répliqua :

— Vous aviez confondu le respect et la galanterie.

Au ton du dialogue, Mme Dulaurens, craignant l'orage, se rapprocha. Le titre de l'un et la réputation de l'autre se balançaient dans son esprit : sa vanité s'accommodait de la présence des deux officiers.

Marthenay, ne pouvant se plaindre d'une incorrection, cherchait un prétexte à querelle, quand Isabelle Orlandi accourut en tourbillon et sauva la situation compromise.

— Jean, venez vite. Voici le dragon.

Et avec sa fantaisie jamais réprimée d'enfant gâtée et mal élevée, elle ajouta directement :

— Montrez votre figure, voulez-vous?

— Mais, mademoiselle... protesta le lieutenant qui blêmissait.

— Une petite minute, rien qu'une petite minute.

Elle parut inspecter son visage, et comme si elle le présentait au public :

— C'est étonnant : il n'a rien.

— Enfin, que me voulez-vous? réclama de Marthenay.

La jeune fille éclata de rire, et continuant à railler :

— Il n'y a pas à dire non. Ces coloniaux, ça vous a une rude pratique du tir. Pour un cotillon vous les enfoncez. Mais à la guerre, ah! par exemple!

— Je ne comprends pas.

— Oh! que si! Vous me comprenez à merveille

Monsieur Guibert, ici présent, vous a battu. Nous l'applaudissons. Vous savez, c'est notre héros. Vous, n'est-ce pas, vous n'êtes pas un héros. Quand vous avez mouillé votre uniforme, vous en avez pour huit jours à raconter vos exploits. D'ailleurs, quand on veut faire campagne, on n'entre pas dans la cavalerie.

Il n'y a rien de plus difficile pour un homme que de sortir avec esprit de l'embarras où peuvent jeter ces boutades qu'une jolie femme lance impunément. Le lieutenant de Marthenay n'était point spirituel. Il voulut encore se retourner contre Marcel Guibert :

— Les jeunes filles vous protègent, monsieur.

Isabelle Orlandi ne lâcha pas prise. Ce fut elle qui répondit :

— Oh ! il n'a pas besoin de protection pour avancer.

Mme Dulaurens intervint :

— Isabelle, voyons, vous n'êtes pas raisonnable.

La jeune fille leva les bras au ciel d'une façon comique :

— Il ne faut pas frapper un officier de dragons, même avec des fleurs.

Elle avait pris plaisir à humilier le jeune homme. Avant que la vie l'humiliât elle-même, — car elle était décidée d'avance à tout sacrifier, y compris l'amour, à ses désirs de luxe, — elle se livrait toute à la joie d'être belle, coquette et audacieuse.

Clément Dulaurens, qui arrivait, détourna définitivement la conversation, en interrogeant Marcel sur le jeu des noms malgaches auxquels il aimait à se livrer :

— Capitaine, est-ce que ça existe, Antanimba-

rindratsoksoraka? Ce n'est pas une blague de journaliste?

— Mais non, c'est un village.

— Et Ramazombazaha?

— C'était le chef des Hovas au début de la campagne. Nos soldats, pour simplifier, l'appelaient : *Ramasse ton bazar.*

— Vous voyez, constata le jeune Clément, je suis le seul capable de converser avec vous de l'expédition de Madagascar en termes techniques, car je sais encore d'autres noms aussi compliqués.

Pendant cette scène, Alice effarouchée avait gardé le silence.

On se mit à table, et bientôt ce léger incident fut oublié dans la cordialité générale qui suit volontiers les journées de grand air et d'excitation physique. Isabelle, moins agressive, sut divertir jusqu'à son ennemi. Alice, placée entre Marcel Guibert et Armand de Marthenay, s'efforçait avec bonté de leur être agréable, tout en gardant sa réserve habituelle. Comme on se levait, elle oublia à côté de son verre le bouquet de cyclamens que, l'après-midi, elle avait porté au corsage. Marcel s'en empara, et la jeune fille aperçut son geste.

— Vous me le donnez, mademoiselle? demanda-t-il, mais sa voix se prêtait mal au ton de la prière.

Pourtant il ajouta :

— Vous y teniez si peu que vous l'avez laissé. Et les fleurs en sont déjà fanées.

Elle ne répondit pas, mais sourit en rougissant et dans ce sourire il vit un indice de préférence...

Marcel partit d'Aix le premier, afin de rentrer de

bonne heure au Maupas et d'éviter toute inquiétude à sa mère. La soirée était si douce qu'en débarquant à la gare de Chambéry, vers dix heures, il résolut de faire la route à pied : trois kilomètres en rase campagne, sous des avenues de platanes, et une montée rapide à travers un bois.

Il marchait d'un pas pressé, et de temps à autre il respirait l'odeur vivace des cyclamens. Comme il approchait du Maupas, dans la double obscurité qui venait de la nuit et des arbres, il distinguait à peine quelques étoiles qui brillaient à travers les feuilles, et dont cette voûte sombre augmentait l'éclat. Il respirait avidement l'air qui était frais et balsamique. Sa poitrine se dilatait. Il ressentait avec délices une exaltation nouvelle de tout son être.

Aimait-il? Il ne savait pas encore. Mais il avait suffi de la vue d'une jeune fille pour agiter toutes les ardeurs de sa jeunesse.

Un souvenir précis lui revint brusquement au bord de la mémoire. Il eut l'impression d'être transporté en Algérie, quelques années en arrière. C'était une de ces nuits d'Orient inoubliables, au ciel foncé, aux souffles chauds et langoureux. Seul, à cheval, il allait au pas dans la brousse, quand, tout à coup, sa monture s'arrêta. Il ne voyait autour de lui que les silhouettes grêles des arbustes rapprochés. Malgré les caresses ou les coups d'éperon, la bête refusait d'avancer et son corps était secoué de longs frissons. Y avait-il quelque être vivant, dans l'ombre, à côté d'eux? Dans le grand silence qui tombait sur la plaine obscure et déserte, il flairait une présence invisible. Mais devant ce péril mystérieux et inévi-

table, il ne connaissait pas la peur. Au contraire, il prenait conscience de toute son énergie et de toute sa force.

D'un effort violent, il avait enlevé son cheval qui partit au galop dans les ténèbres. Et il n'avait pu savoir si la bête avait frémi d'une crainte imaginaire, ou si vraiment ils avaient passé à côté de la mort...

Pourquoi ce souvenir l'occupait-il à cette heure? Il revivait les émotions singulières de cette nuit lointaine. Comme alors, il devinait un danger inconnu : il ignorait vers quel avenir de joie ou de tristesse il avançait. Mais il sentait sa puissance comme alors. Il posa la main sur sa poitrine : elle se gonflait pleine et frémissante au vent du soir.

Il se redressa encore, désirant se grandir, et il lui parut que sa jeunesse était admirable. Ivre d'espoir et d'orgueil, il se mit à courir.

Quand il s'arrêta, ce danger sans cause qu'il pressentait n'avait pas disparu : il habitait en lui.

Dans le bois, la nuit douce soupirait mélancoliquement...

Plus tard, Marcel devait se rappeler cette heure où il avait couru dans l'ombre vers quelque chose d'enivrant et de redoutable qui était l'amour.

IV

UNE MATINÉE A LA CHÊNAIE

— Je viens vous enlever vos enfants, dit Jean Berlier à Mme Guibert après l'avoir saluée.

Celle-ci réclama doucement :

— Laissez-les-moi, je vous en prie.

Elle souriait d'un sourire délicat et fragile. Le jeune homme l'avait surprise comme elle travaillait, assise à l'ombre des marronniers, presque en face de la vieille maison de campagne. Elle avait mis ses lunettes pour mieux suivre les points de son ouvrage. Vite, elle appela Marcel et Paule qui se promenaient à quelque distance dans le jardin. Et tandis qu'ils descendaient une avenue envahie par la mauvaise herbe, elle demanda presque timidement :

— Vous allez à la Chênaie?

— Oui, répondit Jean, pour jouer au croquet ou au tennis.

Et, comme s'il regrettait sa démarche, il ajouta :

— Si vous le désirez, madame, je n'en parlerai pas.

— Oh! si, Marcel a besoin de distraction, de mouvement. Il est accoutumé à une existence active.

Et ma petite Paule a vécu trop longtemps avec ma vieillesse.

Elle ne songeait pas à elle-même et à sa solitude

Mme Guibert accueillait presque maternellement Jean Berlier. Tout petit elle l'avait vu jouer au Maupas, et confondu avec ses propres enfants. Il était le fils unique d'un avocat qui fut l'honneur du barreau de Chambéry. Prématurément orphelin, il avait été élevé par un oncle un peu singulier et original, qui oubliait les hommes et jusqu'à son neveu dans le commerce des fleurs. C'était un frère de sa mère. M. Loigny habitait près de la ville, sur la route de Cognin, une petite maison qui disparaissait sous les rosiers. Il cultivait son jardin, et rédigeait une nomenclature des noms des roses. Ainsi tous les instants de sa vie étaient absorbés. Il ne distinguait pas très nettement la durée des absences de Jean qui était officier aux tirailleurs algériens. Quand celui-ci revenait en congé, tous les dix-huit mois, il lui faisait part aussitôt de ses découvertes dans la famille des rosacées, et pensait lui témoigner par là une grande affection.

Marcel et Paule débouchèrent dans l'avenue. Jean leur exposa qu'ils étaient attendus à la Chênaie.

— D'ailleurs, dit-il à Marcel, ne dois-tu pas une visite à Mme Dulaurens, depuis la bataille de fleurs? C'est une occasion de t'acquitter, en jouant au croquet.

— C'est vrai, approuva le capitaine.

— Vous venez avec nous, mademoiselle Paule?

Mais Paule refusa, alléguant son humeur sauvage.

Marcel la regarda avec tristesse, et Jean avec une

curiosité sympathique. Ce dernier se souvenait d'avoir joué autrefois, dans cette cour même, avec une enfant d'une gaieté exubérante, plus vive et leste qu'un garçon ; il retrouvait à la place une jeune fille réservée et fière, même avec ses camarades de jeux, et ne pouvait se tenir pourtant d'admirer sa grâce élancée et mince, mais vigoureuse, et ses yeux sombres d'où la lumière semblait jaillir. Il eût voulu reconquérir l'amitié de sa petite Paule, et devant cette Paule si belle et d'un abord si froid, il éprouvait de la gêne et comme un grave ennui qu'il évitait d'approfondir.

— Laissez-moi vous faire un reproche, Jean, dit tout à coup Mme Guibert.

— Oh! non, je vous en prie, ne me faites pas de reproches! répliqua le jeune homme en imitant la moue des personnes fâchées.

Sa bonne humeur était proverbiale, et, dès qu'on l'apercevait, tous les visages s'éclairaient.

— Pourtant nous sommes vos amis les plus anciens, et nous apprenons par Mme Dulaurens le grand événement de votre vie.

— Quel grand événement? fit Jean qui simula la stupeur.

A ce moment, Paule se leva et se dirigea vers la maison comme si elle avait quelque important devoir à remplir.

— Votre mariage.

— Mon mariage! Et avec qui, juste ciel?

— Avec mademoiselle Isabelle Orlandi.

Mme Guibert, qui parlait toujours sérieusement, avait cru au propos de Mme Dulaurens. Jean Berlier se mit à rire.

— Mon flirt! Elle a voulu dire mon flirt. Mais je gage que vous ne savez pas la définition de ce mot anglais.

Paule montait lentement l'escalier. Elle avait touché sa poitrine comme si elle respirait avec peine, et puis avait repris sa marche plus légèrement. En passant devant la glace du salon, elle s'arrêta, surprise de sa beauté. La lumière favorable du jour lui renvoyait une image plus charmante qu'elle ne s'attendait à la voir. Elle se sourit avec tristesse, et ce sourire signifiait : « A quoi bon? A quoi bon la beauté à celles qui n'ont pas de dot, et ce foyer de tendresse et de dévouement qui brûle dans le cœur vide comme une lampe dans un sanctuaire désert? » Pourtant, elle puisait une consolation involontaire dans le spectacle de son inutile séduction.

Jean avait pris l'air grave d'un savant qui résout un théorème.

— Le flirt est précisément la cour que l'on fait aux jeunes filles qu'on n'épouse pas.

— Cela s'appelle en français conter fleurette, dit Mme Guibert. Jean, vous avez tort. Je suis une vieille femme : écoutez-moi. La partie n'est jamais égale. Les jeunes filles attendent toujours un mari. Vous trompez leur espoir qui est légitime, et vous troublez vainement, pour votre plaisir, la paix de leur cœur et la droiture de leurs sentiments.

Le jeune homme écouta cette petite morale avec un sourire respectueux.

— J'aime beaucoup vous entendre parler ainsi. Mais je vois que les jeunes filles modernes vous sont étrangères.

— A moi aussi, dit Marcel. Tu vas souvent à la Chênaie ?

— Oui. je suis trop remuant pour passer mes journées à la villa des Roses. Mon oncle craint toujours que je n'écrase ses plates-bandes. Il vit dans des transes continuelles et pousse enfin, quand il me voit les talons, un soupir de soulagement. Le personnel de la Chênaie est si intéressant.

— Vraiment ? demanda Marcel en s'efforçant assez mal de prendre un air détaché.

— Il trouve mille combinaisons ingénieuses pour tuer le temps qui est son plus redoutable ennemi. Et, malgré tout, il connaît parfois l'ennui de ne rien faire. Madame Dulaurens s'agite, s'irrite, invite et rédige des menus ou des comptes rendus de ses matinées pour les journaux mondains. Monsieur, cérémonieux et méticuleux, range sa bibliothèque dont nul ne s'avisa jamais de troubler la belle ordonnance, salue les invités de sa femme, approuve les moindres paroles de sa femme, et par son attitude prosternée demande sans cesse pardon de sa roture à une personne aussi foncièrement aristocratique. Le jeune Clément, sur son automobile, écrase des chiens ; fort heureusement, il s'en est tenu là jusqu'ici.

— Et Alice ? questionna ingénument Mme Guibert.

Le jeune homme répliqua avec prudence :

— Mademoiselle Alice attend les événements. Ils ne peuvent manquer de lui être agréables.

— Mais ne cherches-tu que les Dulaurens, à la Chênaie ? dit le capitaine.

— Il y a aussi leurs invités. Madame Orlandi, par exemple. Madame Orlandi est revenue dans sa ville

natale pleurer ses charmes perdus plutôt que son mari. Du temps qu'elle était belle, elle habitait Florence. Après la fuite de sa jeunesse, elle a quitté le monde et l'Italie. Sa fortune ébréchée le nécessitait. Mais elle ne voulut pas déchoir aux lieux mêmes de ses triomphes. Elle a retiré de son appartement toutes les glaces ; elles se sont réfugiées, assure-t-on, dans la chambre de sa fille. Elle n'emploie que des bonnes fraîches et jolies, et se pare de bijoux comme une châsse. La journée se passe à sortir et à rentrer ces témoins d'anciens succès. Néanmoins, elle trouve encore le temps de s'occuper d'un affreux carlin, du nom de Pistache, qu'elle préfère à mademoiselle Isabelle.

— Nous y voici, fit Marcel, après un long chemin.

— Mademoiselle Isabelle est charmante. Elle sait qu'elle doit à sa beauté d'épouser un mari millionnaire. Elle ne faillira pas à cette obligation. Sa mère et moi, nous l'encourageons.

— Oh ! protesta Mme Guibert, qui s'arrêta de travailler.

— Elle n'a pas besoin d'encouragements, continua le jeune homme. Ces Italiennes sont très pratiques. Enfin, mademoiselle de Songeon, dont le maigre profil de vieille fille noble décore sans cesse la Chênaie, n'est pas la moins curieuse à connaître.

— Je la connais, interrompit Mme Guibert. Celle-là est une sainte. Elle préside un grand nombre d'œuvres charitables, et dépense une vie précieuse en pieuses conférences et en pèlerinages.

— Dites plutôt en présidences et en voyages. Elle aime le mouvement et le gouvernement. Elle dirige

et se déplace, et prétend servir la religion quand elle s'en sert pour satisfaire sa passion qui est double. La légende veut qu'elle pressure ses débiteurs comme un juif afin de pouvoir rendre à Dieu de plus fréquentes visites dans les sanctuaires à la mode.

Mme Guibert voulut l'arrêter.

— Jean, mon cher Jean, que nous racontez-vous? Vous allez nous faire croire que vous êtes méchant.

— Ce ne sont que des médisances, dit le jeune homme. Excusez-moi. J'ai parlé librement, comme je ferais dans ma famille, si j'en avais une.

Et, pour ne pas s'attarder au regret que contenait cette fin de phrase, il ajouta :

— Ici, je me sens à l'aise. J'y suis venu tout enfant. Mais ne me parlez pas de mademoiselle de Songeon. Elle, une sainte? Ah! non. Vous, madame, oui.

Mme Guibert, malgré l'âge, ne s'entendait point louer sans rougir. Sa vaillance n'était qu'intérieure

— Jean, que dites-vous là? Dieu m'a gâtée. Voilà tout.

Le jeune homme regarda avec surprise cette vieille femme en deuil au visage flétri par la douleur, aux yeux sans cesse troublés de larmes, qui remerciait le Ciel de ses épreuves. Elle remarqua cette expression.

— Oui, Dieu m'a comblée de ses faveurs avant de me les retirer. Et maintenant encore, si je tremble pour mes enfants dispersés, pour celui-ci (elle montra Marcel) qui a tant couru de dangers, comment ne serais-je pas fière de leur courage, de leurs travaux? Leur vie n'est-elle pas ma vie?

Jean, ému, se leva, prit la main de Mme Guibert et la baisa avec respect.

— Vous êtes une sainte, je vous le disais bien. Quand je vous vois, je deviens meilleur, je n'ai plus envie de jeter mes jours aux quatre vents, je désire imiter vos fils. Mais je n'ai pas de mère, moi.

Il vit Paule qui redescendait l'escalier. Elle avait son chapeau sur la tête, et sur le visage une expression de fraîcheur nouvelle.

— Ah! Mademoiselle Paule, vous vous êtes décidée.

— Oui, dit-elle. Il fait si beau. Et Marcel est fâché quand je reste.

Elle embrassa sa mère, et partit pour la Chênaie entre les deux jeunes gens, dont elle adopta sans difficulté le pas rapide.

On accède au portail de la Chênaie par la route montante de Chaloux qui passe au-dessus du bourg de Cognin. Une avenue de platanes conduit à travers le parc à la villa qui est spacieuse et élégante, et dont la vue s'étend au loin jusqu'au lac du Bourget bordé de montagnes qui reflètent dans ses eaux leurs grandes ombres. De ce côté, des pelouses sans un arbre, où sont aménagés un tennis et un jeu de croquet, respectent cette vue ; mais, derrière la maison, un bois de chênes séculaires offre pendant l'été ses retraites.

Les Dulaurens excellaient à procurer à leurs hôtes le confort et la liberté du divertissement. Lorsque Paule arriva, accompagnée de son frère et de Jean Berlier, la partie de croquet était suspendue et l'on

faisait cercle autour d'Isabelle Orlandi qui parlait à voix basse et gesticulait :

— Enfin, il s'appelle Landeau, acheva-t-elle.

— Qui donc? demanda Jean, se mêlant aussitôt au groupe des auditeurs.

— Mon fiancé.

Et la jeune fille éclata d'un rire strident, énervé, presque déchirant. Elle tendit la main au jeune homme :

— Jean, bonjour.

Elle l'appelait par son prénom sous prétexte qu'elle l'avait vu une fois tout petit.

— Voici un maillet rouge. Laissons cette partie à laquelle personne ne s'intéressait, et recommençons. Je vous prends dans mon camp.

Elle réorganisa le croquet à son goût, et parut un instant se passionner pour le jeu. La boule de Jean vint en aide à la sienne qu'un maillet habile avait envoyée dans l'herbe, loin des arceaux. Ils mirent à profit cet isolement qu'ils avaient cherché.

— Oui, dit-elle, tandis qu'il remarquait sa pâleur, je vous annonce mon mariage avec un industriel lyonnais. Un mariage d'affaires.

— Mes compliments.

— Merci. Plusieurs millions, des fabriques prospères. Il a promis à mon notaire un bon contrat. Dès lors, vous comprenez, il importe peu qu'il soit laid, quadragénaire et affublé d'un nom ridicule.

— Evidemment.

— N'est-ce pas?

Cependant, on les appelait pour leur reprocher leur retard. Vainement leurs partenaires tentèrent de

ranimer leur zèle. Par leur faute leur camp perdit la partie.

Comme on rentrait au salon afin de prendre des rafraîchissements, ils devancèrent les divers groupes qui remontaient la pelouse lentement et par échelons, et contournèrent la villa. Ainsi ils arriveraient les derniers. Tandis qu'ils opéraient ce mouvement, elle demanda à brûle-pourpoint à son compagnon :

— Comprenez-vous, Jean, qu'on se marie avec un amour au cœur ?

— Pour son mari ?

— Vous plaisantez.

Il plaisantait en effet, ne voulant pas comprendre. Mais comme il regardait à cet instant une vilaine limace qui se traînait sur une rose de la cour, il éprouva pour la beauté sacrifiée d'Isabelle un sentiment trop tendre de pitié et de regret.

— Mieux vaut aimer ailleurs avant qu'après, finit-il par dire.

— Oh ! si l'on aime avant, on aime après.

Il détourna la conversation, car il luttait contre un attendrissement voluptueux. Jamais encore il n'avait goûté avec tant d'ardeur cet impérieux profil, ces yeux hardis, ces lèvres rouges et sensuelles, ces dents luisantes, toute cette jeune grâce abondante et souple ensemble.

— Ne suis-je pas magicien ? Je vous avais prédit ce mariage, un soir, en wagon.

— Oui. Ma mère m'a souvent répété : « Chérie, au bout de huit jours, tous les hommes se valent. La fortune et la jeunesse sont choses passagères, mais la première seule donne du prix à la seconde. »

— Madame votre mère est sagace.

— En Italie tout le monde l'est. La poésie ne sert qu'aux paroles.

Tout à coup, avec cette spontanéité qui était son plus grand charme et la livrait à des transports inattendus, elle se mit à pleurer. Et comme il s'étonnait avant de s'affliger avec elle :

— Pourquoi ne m'épousez-vous pas, vous?

Interloqué, il répondit néanmoins assez vite :

— Je ne peux pas vous emmener en Afrique.

— Vous entreriez dans le commerce. On y gagne beaucoup d'argent. M. Landeau vous aiderait.

Et, à la pensée du rôle singulier qu'elle assignait à M. Landeau, elle fut prise d'un fou rire qui gagna le jeune homme. Comme ils traversaient l'avenue des platanes, elle profita de l'ombre d'un arbre pour tendre sa joue.

— Embrassez-moi pour me consoler.

Et la vertu de cette joue fraîche opérait encore sur Jean, quand la jeune fille reprit enfin son parti.

— C'est dommage. Mais pourquoi n'êtes-vous pas millionnaire?

— Je me le demande, confessa Jean Berlier...

Mme Dulaurens, après que Jean et Isabelle eurent distancé le premier groupe qu'elle conduisait au salon, désigna la jeune fille qui s'éloignait :

— Loin de la blâmer, je l'approuve. Son mariage est la preuve d'une grande fermeté de caractère. En définitive, elle n'a pas de fortune.

Le chœur des amies opulentes applaudit à cette conclusion. Encouragée, elle continua, non sans avoir jeté en arrière un coup d'œil qui la rassura :

— Voyez au contraire Paule Guibert. Ce n'est pas elle qui épouserait M. Landeau. Pas le sou, et une morgue! Comment voulez-vous qu'elle se marie?

— Cependant, fit observer une dame, son père a sacrifié ses biens pour sauver un frère. C'est très beau.

— Pour sauver le nom des Guibert! Il eût mieux fait de garder son argent. Qui se souvient aujourd'hui de ce sacrifice?

Un monsieur sentencieux prononça :

— L'oubli va plus vite que la mort.

— Cette petite Paule, reprit Mme Dulaurens, le lieutenant Sinard l'avait trouvée à son goût au bal costumé que j'ai donné il y a deux ans : c'était avant la mort du docteur. Il y songeait très sérieusement. Mais il a hérité de trois cent mille francs. Dès lors, vous comprenez, il a d'autres prétentions.

— Oh! évidemment! s'exclama le chœur docile. Dès lors il n'y peut plus songer...

A quelques pas plus loin, Mme Orlandi, appesantie par l'embonpoint, avançait lentement sous l'œil sévère de Mlle Songeon. Elle soufflait en s'embarrassant dans des explications avantageuses :

— Ma fille a eu beaucoup de peine à se décider. Mais ce jeune homme a des principes, et, ce qui ne gâte rien, une grande fortune.

Les principes étaient destinés à flatter la présidente qui demanda :

— Il ne travaille plus?

— Si, il travaille encore. Un travail de direction. Il commande à des milliers d'ouvriers. Il commande comme un général.

Mais la vieille fille marmotta sèchement :

— De mon temps, on n'eût pas épousé, dans notre monde, un homme occupé.

Jean Berlier et Isabelle Orlandi, qui avaient achevé le tour de la villa, émergèrent d'un bosquet. Le jeune homme prenait plaisir à pousser à bout Mlle de Songeon. Cette phrase provoqua aussitôt son intervention.

— Tout est changé, mademoiselle. C'est le malheur des temps. Autrefois, la noblesse consistait à ne rien faire ; aujourd'hui, elle vient du travail, qui est une obligation morale plus encore qu'une nécessité physique. Le monde est renversé : ce sont les vilains qui ne travaillent pas.

Mais la présidente honoraire de la Croix-Blanche de Savoie, du Pain de saint Antoine et de quelques ouvroirs, le toisa avec impertinence, et répliqua non sans verdeur :

— Ceux qui ont gardé les cochons sur la terre les garderont aussi dans le ciel.

— Est-ce une parole de l'Evangile ? demanda Jean, railleur.

Alice était demeurée en arrière avec Paule et Marcel Guibert. Comme elle marchait avec lassitude :

— Vous êtes fatiguée ? lui demanda le jeune homme. Voici un banc : reposez-vous.

— Non, merci. Je n'ai rien. Rentrons.

Et avec son joli sourire de malade imaginaire, elle ajouta :

— C'est le poids de ces longs jours d'été. Ne trouvez-vous pas qu'ils sont bien lourds ?

Marcel s'étonna.

— Je n'y ai jamais pensé. J'aime le soleil qui donne le signal de la vie. J'aime les jours longs : il semble qu'ils augmentent notre durée.

Paule, taciturne et distraite, regardait vers la maison. Elle reconnut un visiteur qui sonnait à la grande porte .

— M. de Marthenay, dit-elle.

Les yeux clairs d'Alice s'obscurcirent, et le rose disparut de ses joues. Elle s'assit sur le banc qu'elle avait refusé et invita Paule à faire comme elle.

— Restons encore, je vous en prie.

Et se tournant vers Marcel avec une grâce adorable :

— Il n'y a pas de place pour vous. Mais je suis sûre que vous n'êtes pas fatigué.

— En effet, dit-il, et après une pause : — Connaissez-vous cet absurde proverbe arabe : *Mieux vaut être assis que debout, couché qu'assis, et mort que couché ?*

— Je ne le connaissais pas, mais il me plaît.

Un profond abattement, anormal comme un désespoir d'enfant, se lisait sur ses traits si jeunes, si charmants et doux. Elle se pencha vers Paule silencieuse :

— Je vous envie, Paule. Vous êtes forte et vaillante, vous. Moi, je suis si faible. Si vous saviez comme je suis faible ! Je n'ai point de courage.

Et de ses beaux yeux désolés elle fixait Marcel, comme si elle parlait pour lui et lui demandait secours. Pourquoi se plaignait-elle ainsi ? Et pourquoi fuyait-elle la présence de M. de Marthenay ?

— A votre âge, dit-il, comment ne pas croire au bonheur?

Au lieu de ces paroles banales, il désirait la réconforter de sa propre force. Et Paule, qui connaissait à cette heure le doute et l'amertume, se taisait toujours, dans l'étonnement dédaigneux d'être enviée par cette amie que la vie avait épargnée et qui pouvait à son gré préparer son sort.

Le soleil avait disparu derrière la montagne de Lépine. Mais, en face des jeunes gens, le ciel du soir se parait d'un voile d'or dont les reflets traînaient languissamment dans les eaux du Bourget. Le Revard et le mont du Chat, dont les sommets brillaient dans la lumière, mesuraient leur hauteur à la durée du jour qu'ils s'efforçaient désespérément de retenir. Et la plaine s'élargissait dans une brume bleue et rose qui se répandait sur les choses comme une pluie de fleurs, et confondait les lignes et les distances.

— Regardez, dit enfin Paule en montrant l'horizon.

Les deux jeunes filles se levèrent spontanément pour mieux considérer l'effet du couchant sur le lac. Marcel ne voyait qu'Alice, semblable dans sa robe blanche à quelque grand lis élancé et flexible, et dont le pur profil se découpait sur l'or du soir comme ces anges dont les pieux quatrocentistes nimbaient le visage. Elle se tourna lentement vers lui, et sur ses yeux trop chargés de lumière ses longs cils palpitaient. Elle lui sourit avec une grande douceur :

— Je n'y vois plus, dit-elle. Le reflet du soleil suffit à blesser mes yeux.

Paule se souvenait du temps où elle prenait plaisir avec ses frères à fixer le soleil lui-même sans baisser

la paupière. Marcel, qui s'attendrissait malgré lui sur une beauté aussi fragile, sentait dans sa poitrine le tumulte de son cœur, et s'enivrait de ces désirs de sacrifice que donne l'amour dans son commencement.

— Alice, appela Mme Dulaurens, il ne faut pas rester dehors à la fraîcheur.

Un peu plus tard, Marcel et Paule prirent congé. Ils regagnèrent le Maupas par un sentier à demi caché sous les herbes qui longe le ravin du Forezan et traverse un bois de hêtres et de bouleaux avant de rejoindre la route de Vimines. A travers le feuillage des arbres, ils apercevaient par intervalles un ciel rose et mauve, un ciel d'heureux présage Cependant ils s'absorbaient dans leurs pensées et se taisaient.

— Tu ne t'es pas ennuyée, petite sœur? demanda-t-il enfin.

— Moi, non. J'allais à la Chênaie pour te plaire. Es-tu content?

Il ne répondit pas de suite. Sans regarder Paule dont il n'avait pas remarqué la tristesse à cause de sa préoccupation personnelle, il livra son secret dans l'ombre du bois :

— Si je *la* demandais en mariage, que dirais-tu?

Elle s'attendait à cette confidence, et pourtant elle tressaillit. Ses yeux sombres fixaient le sentier maintenant jonché des feuilles mortes des années précédentes qui recevaient du soir un éclat violet. Presque durement elle dit :

— Ses parents refuseront.

— Pourquoi? demanda-t-il, et l'orgueil l'agita après l'amour.

— Parce que tu n'es pas titré.

— Eux non plus. Et puis, qu'est-ce que cela veut dire aujourd'hui?

— Oh! leur monde vit de préjugés.

— Mais si elle veut, elle?

— Elle n'a pas de volonté.

— Et si elle m'aime?

— Elle pleurera.

Son propre désespoir que nul ne devait connaître, qu'elle étoufferait dans le silence et le mystère, lui inspirait ces farouches réponses. Marcel, blessé et replié sur lui-même, allongea le pas en redressant encore à la montée sa taille droite comme un jeune chêne. S'oubliant enfin, elle le rejoignit, lui prit la main pour l'arrêter, et tout émue :

— Ecoute, j'ai mal parlé tout à l'heure. J'étais de mauvaise humeur : pardonne-moi, je dois me tromper. Oui, je me trompe sûrement. J'ai bien vu cet après-midi que tu lui plaisais. Et sa mère te prodigue les grâces et les faveurs.

Il l'écoutait, et la tristesse ne quittait point son visage. Paule continua :

— Vois-tu, depuis la mort de notre père, j'ai assisté à tant de changements à notre égard que mon caractère s'est aigri sans doute. Je supporte mal un monde qui rapetisse ce que nous admirons et se moque de nos enthousiasmes. Tu as entendu cette Isabelle Orlandi? Mais si Alice devenait ta femme, comme elle se transformerait vite! Elle est si bonne, si douce et délicate. Et puis elle est si belle.

— Oui, dit-il avec mélancolie, elle est belle.

Le bois s'obscurcissait. Les minces troncs des bouleaux et des hêtres mêlaient leurs frondaisons déjà noires. Mais, hors des arbres, le frère et la sœur retrouvèrent cette lumière prolongée des soirs d'été qui refuse de fuir devant la nuit.

Comme ils arrivaient en vue du Maupas, il s'arrêta brusquement.

— Non, tu ne te trompes pas. Cependant parle à Alice. Explique-lui mon passé, mon avenir, ce qui fait ma fierté, ce qui est ma fortune à moi. Je l'emmènerais à Alger, qui est une ville enchantée.

Elle comprit, et regarda son frère avec tendresse, avec émotion.

— Ah ! si tu l'aimes, c'est différent. Je ferai à ta volonté.

Il insista :

— Parle-lui demain. Nous déjeunons à la Chênaie, avec le fiancé de mademoiselle Orlandi.

— Déjà demain, dit-elle simplement.

L'invitation ne lui avait pas été adressée à elle-même. Mais elle ne songea pas à cette incorrection et ajouta :

— Ne vaudrait-il pas mieux parler à ses parents ?

— Non, répondit-il avec énergie, je ne veux pas que notre mère coure le risque d'une démarche inutile.

Comme ils franchissaient le portail, elle murmura :

— Je voudrais tant que tu sois heureux !

Il sourit sans confiance :

— Ne dis rien encore à notre mère. Elle n'aime pas ce monde. Moi non plus.

Et avouant enfin sa défaite:

— Mais je l'aime, *elle*.

V

LE SECRET D'ALICE

Un roturier et une femme de la noblesse ne font point encore en province une union bien assortie. On les appelle *les demi-sang,* et ils ne sauraient prétendre à plus de race. Le ridicule les atteint, lorsque l'un supporte que l'autre, pour dissimuler sa déchéance, rappelle sans cesse ses origines, et parfois jusque sur ses cartes de visite.

M. Dulaurens avait appris dans son intérieur à connaître la force du préjugé aristocratique. Son royalisme d'acquisition était extrême et intransigeant. Tous les titres l'éblouissaient, et ceux-là mêmes que l'ironique république de Saint-Marin distribue à prix d'or et que dans son humilité il n'osait point acquérir. Cette attitude déférente ne consolait pas entièrement Mme Dulaurens de sa mésalliance ; du moins elle la flattait dans ses goûts de domination.

Comme elle gouvernait son mari et sa maison, elle gouvernait ses enfants, et spécialement Alice. Elle était au nombre de ces mères qui confondent le bon-

heur de leur fille avec leur propre bonheur, et croient sincèrement assurer le premier quand elles s'occupent du second en réalité. Sa passion maternelle, qui empruntait à l'amour son caractère envahissant, contentait les ardeurs de sa nature qui n'avaient point trouvé dans le mariage à se satisfaire.

Ce matin-là elle organisait avec sollicitude l'avenir d'Alice à qui elle venait de transmettre, pour la forme, la demande de M. de Marthenay. Mais préoccupée avant tout du déjeuner qu'elle offrait à l'occasion des fiançailles d'Isabelle Orlandi, elle se levait brusquement de temps à autre de son fauteuil pour donner des ordres, et omettait d'observer la jeune fille comme aussi de réclamer son consentement. Ainsi elle agissait à la façon des conquérants qui n'imaginaient pas d'obstacles à leurs desseins. Et même elle traitait avec une certaine désinvolture un sujet de tant de gravité, parce qu'elle y pensait depuis longtemps et le considérait déjà comme un de ces pactes de famille qui sont naturels et pour ainsi dire inévitables

En revenant une troisième fois de la cuisine qu'elle ne craignait pas de visiter, elle récapitula tous les avantages de cette alliance :

— Une très ancienne noblesse, et très authentique. De belles relations. Une fortune médiocre, il est vrai, mais nos gentilshommes ne sont pas commerçants. Enfin Armand est fort joli garçon.

On frappa à la porte, et le maître d'hôtel effaré vint dire en levant les bras au ciel :

— Madame, je dois avertir madame que la crème ne prend pas dans la sorbetière.

— Mettez plus de glace et ajoutez plus de sel, répliqua d'un ton bref Mme Dulaurens qui reprit aussitôt que la porte se fut refermée :

« Et puis, ma chérie, je te garde près de moi. Tu comprends que j'ai insisté sur ce point. J'en ai fait la condition essentielle de ton acceptation. Armand m'a promis de ne pas quitter Chambéry. S'il était un jour nommé ailleurs, il démissionnerait, et voilà tout : c'est entendu. Ainsi nous ne vivrons pas séparées. Nous ne pouvons pas nous séparer.

Elle allait s'émouvoir à cette occasion, quand on frappa encore.

— Entrez, fit-elle impatientée.

C'était le jardinier qui apportait le surtout de table afin de recueillir des compliments.

— Alice, admire ces œillets, murmura Mme Dulaurens distraite. Et ces jasmins, et ces roses. C'est bien, Pierre, merci.

Elle regarda enfin sa fille dont le silence commençait à l'étonner. Alice était d'une pâleur mortelle et baissait les yeux à terre. Quand elle les releva, elle rencontra le regard maternel et, n'y tenant plus, elle éclata en sanglots. Mme Dulaurens la prit dans ses bras.

— Ma chérie, quel mal as-tu ?

— Je ne sais pas. Pourquoi voulez-vous me marier déjà ? Je suis heureuse ici. Gardez-moi encore, petite maman.

Sa mère lui caressa la joue et les cheveux comme du temps de son enfance :

— Mais je ne te perds pas, mignonne. Ne t'ai-je pas expliqué que tu ne me quittes pas ?

Et, vaguement inquiète cependant, elle ajouta dan un sourire :

— Quelle jolie comtesse de Marthenay vous allez faire, mademoiselle! Et le comte vous plaît-il?

— Oh! je ne sais pas.

C'était sa craintive manière de refuser. Mme Dulaurens en eut le pressentiment :

— Nous fixerons le mariage à la date que tu choisiras.

A cette phrase qui donnait à l'événement redouté une réalité immédiate, Alice frissonna toute et d'une voix déchirante elle protesta :

— Non, non, je ne veux pas! Maman, maman!

Stupéfaite, Mme Dulaurens souffrit à la fois dans son affection et dans sa volonté. Mais, en femme du monde qui a souci du présent, elle estima que le moment d'une explication était mal choisi.

— Chérie, calme-toi. Je comprends ton émotion. Tout s'arrangera. L'heure du déjeuner est proche. Nos amis vont arriver. Sèche vite tes larmes, je t'en prie. Aie confiance dans ta mère.

Et comme la jeune fille s'apaisait, on vint avertir que Mme et Mlle Orlandi attendaient au salon.

Tandis qu'elle descendait la première pour recevoir ses invités, Mme Dulaurens réfléchissait. Elle ne se préoccupait pas outre mesure du refus singulier d'Alice, et n'y voyait qu'un de ces caprices de fillette prompts à naître et prompts à mourir. Mais elle en pressentait la cause et s'accusait elle-même.

« J'ai attiré ici le capitaine Guibert, pensait-elle. C'est ma faute. Et quelle idée encore de le prier à déjeuner aujourd'hui! »

Et dans sa colère contre le jeune homme en qui elle voyait déjà l'adversaire de ses projets, elle n'était pas éloignée de se considérer comme sa bienfaitrice et de lui découvrir de l'ingratitude, car elle attachait à ses invitations un grand pouvoir de publicité.

Après le déjeuner, Mme Dulaurens ne put se défendre d'une nouvelle inquiétude lorsque, cherchant Alice des yeux comme elle faisait sans cesse, elle l'aperçut par la croisée du salon qui se dirigeait vers le bois de chênes au bras de Paule Guibert. Tout en distribuant ses grâces et ses sourires à Mme Orlandi et à Mlle de Songeon qui l'entouraient étroitement, elle se disait à elle-même :

« Elle subit, j'en suis certaine, l'influence de cette petite enjôleuse qui la pousse vers son frère. »

Et se tournant vers le capitaine qui conversait avec M. Dulaurens et avec M. Landeau, elle surprit son regard qui suivait les deux jeunes filles :

« Je ne me trompe pas. Le danger est là. »

Peu accoutumée à réfléchir, et rebelle à toute discussion qui risquait d'affaiblir son autorité, elle ne se demanda point si elle pouvait confier à cet homme d'honneur l'avenir d'Alice, et si même elle ne le devait pas dans le cas où le cœur de son enfant serait involontairement engagé. Elle comprenait sans se l'avouer qu'une comparaison ne pouvait être que défavorable à M. de Marthenay dont le bruit public lui avait jadis révélé une dégradante liaison, et qui suivait une carrière militaire sans éclat et sans avenir. D'instinct elle écarta la pensée de cette rivalité possible, qui troublait au dernier moment un arrange-

ment dont elle avait pris l'irrévocable décision et qui flattait ensemble sa vanité inconsciente et son égoïsme maternel plus inconscient encore. Comme elle choisissait pour sa fille ce qu'elle eût choisi pour elle-même, elle ne mettait point en doute sa sagesse et son désintéressement.

Cependant Isabelle Orlandi, arrêtant au passage Jean Berlier qui rejoignait le groupe des hommes, lui glissa à l'oreille :

— Comment le trouvez-vous?

— Qui?

— Monsieur Landeau.

— Ni bien ni mal.

— Il parle peu, mais il dit tout ce qu'il pense.

Elle rit, montrant ses dents blanches qui renvoyaient la lumière, et pour la seconde fois Jean devina que ce rire sonnait faux. Il songea à ces chants qu'on entend la nuit à la campagne et qui dénoncent quelque promeneur attardé, effrayé de la solitude.

Immobile et silencieux, M. Landeau buvait des yeux sa fiancée. Visiblement il éprouvait pour elle une de ces passions que le déclin de la jeunesse fortifie au lieu d'amoindrir quand elles ravagent tout à coup des cœurs jusqu'alors étrangers à l'amour. C'était un homme déjà mûr dont la carrure épaisse manquait de distinction. Il avait peu d'usage, et se laissait facilement décontenancer par ces grâces légères et aisées qui sont toute la force du monde et tout son agrément. Les vingt-cinq ans fringants et élégants de Jean Berlier accentuaient encore son âge et sa lourdeur. De loin il contemplait Isabelle, res-

plendissante de beauté dans sa toilette blanche, comme une idole qu'il n'osait approcher. Et la jeune fille paraissait oublier jusqu'à la présence déplaisante de cet esclave millionnaire...

A travers les branches des chênes, les rayons du soleil glissaient dans le bois jusqu'au sol que brunissaient les feuilles des saisons passées. Les deux jeunes filles qui suivaient lentement le sentier, appuyées l'une à l'autre, avaient le visage tantôt dans l'ombre et tantôt dans la clarté. Les vieux arbres aux fûts droits les couvraient de leur protection, les enveloppaient de leur sérénité. Alice aux cheveux blonds était vêtue de rose ; la chevelure noire de Paule et sa robe de deuil faisaient ressortir la blancheur de son teint. Le beau temps les égayait : elles retrouvaient sans se le dire leur amitié de couvent, et de temps à autre elles s'arrêtaient pour se sourire.

Cependant elles ne remarquaient pas leur surexcitation réciproque. Chacune portait un grand secret. Alice, qui se croyait très courageuse depuis la scène du matin, brûlait de mériter par une confidence l'estime et l'encouragement de sa compagne. Paule, émue, songeait à son frère dont elle venait annoncer la tendresse.

— Vous souvenez-vous, Paule, de nos conversations au Sacré-Cœur?

— Oh! je n'y pense guère.

— Un jour, nous parlions mariage. Raymonde Ortaire, qui était de la classe supérieure, recherchait toujours ce sujet. Elle avait déclaré : « Moi, je n'épouserai qu'un homme riche et noble. » A tour

de rôle nous avons formulé notre idéal. J'ai murmuré : « Je ne sais pas. » Vous, Paule, je vois encore vos yeux sombres, vos beaux yeux qui brillent surtout dans la nuit ou dans la peine, vous avez dit, comme si vous méprisiez toutes nos paroles : « Se marier, c'est aimer, et pas autre chose. » Raymonde a ri, mais nous avions envie de la battre.

— Vous aussi? fit Paule avec une ironie affectueuse.

— Mais oui, moi aussi. Cela vous étonne? Si vous m'aviez entendue ce matin, vous ne seriez plus étonnée.

Un peu de sang aux joues donnait au pur visage d'Alice une expression animée qui augmentait son charme, et sa démarche paraissait moins alanguie et moins lasse qu'à l'ordinaire. Paule, qui la regardait et qui aimait la suavité de ses traits tout en leur reprochant trop de molle douceur, fut surprise de cette ardeur nouvelle, et aussitôt elle augura favorablement de sa mission.

— Ce matin? interrogea-t-elle.

— Ce matin même, reprit Alice gravement, j'ai refusé de me marier.

Elle n'en dit pas davantage, afin de jouir un instant de son effet. Il est toujours agréable à une jeune fille de donner à entendre qu'elle a éconduit des prétendants. Une pensée plus délicate la poussa à ajouter :

— Vous me promettez le secret? Et même je ne trahirai point *son* nom.

Paule, qui avait déjà deviné, sourit, un peu inquiète. Toute frémissante, elle attendait des expli-

cations. Déjà elle tremblait pour celui qui l'envoyait :

— Suis-je indiscrète en vous demandant pourquoi vous avez refusé ?

Alice s'arrêta. Un rayon d'or qui passait dans l'intervalle des feuilles se posait justement sur ses cheveux blonds. Elle penchait un peu en avant son buste flexible, et riait comme une fleur de printemps :

— *Se marier, c'est aimer, et pas autre chose !*

— Vous n'aimez donc pas ?

— Non.

— Personne ? hasarda Paule.

— Personne.

Mais la jeune fille rougit. Etait-ce de ses paroles que sa réserve naturelle estimait audacieuses, ou d'une crainte soudaine d'avoir altéré la vérité ?

Paule vint à elle et d'un bras entoura sa taille mince. Puis de tout près, dans l'ombre calme du bois, elle murmura enfin rapidement, presque sans courage, étonnée elle-même de ce qu'elle osait dire :

— Vous ne savez pas que Marcel vous aime. Il vous a donné tout son cœur. Consentirez-vous, Alice, à être sa femme ? Il n'attend le bonheur que de vous.

Elles étaient aussi émues l'une que l'autre, et baissaient les yeux à terre vers les feuilles mortes qu'elles ne voyaient pas. Elles les relevèrent en même temps, rougirent et, par un mouvement plein de grâce, s'embrassèrent en versant des larmes.

Paule se remit la première. Elle considéra avec un sentiment nouveau cette exquise créature qui s'appuyait à son épaule et qui, sans une parole, était devenue sa sœur. Cependant Alice, délicieuse-

ment émue, s'effrayait de cette émotion trop forte qu'elle brûlait de ressentir toujours ; elle redoutait de se rendre coupable en s'y abandonnant, et pourtant s'y abandonnait. Cette première entrevue avec l'amour lui faisait entrevoir les régions secrètes de son âme encore obscure et enfantine. Son cœur s'ouvrait comme ces roses que, la veille, on a vues fermées, et qui, le matin, reçoivent la rosée dans leur calice épanoui.

— Vous voulez bien? demanda Paule avec douceur.

Et d'une voix faible comme un souffle, Alice répondit enfin :

— Oui.

La main dans la main, elles reprirent leur promenade, l'une écoutant le bonheur qui chantait en elle, et l'autre, oublieuse d'elle-même, goûtant dans sa plénitude cette joie qui ne lui était pas destinée.

— Vous êtes ma sœur, dit Paule. Je vous aime bien. Marcel mérite tant d'être heureux! Il a été si bon pour nous. Je ne puis vous le dire assez. Après la mort de mon père, nous avons traversé des heures cruelles. Mais mon frère nous aidait de sa force lointaine, de ses ressources.

Alice entendait avec un plaisir mélangé ces éloges dont la fin évoquait une atmosphère de gêne. Elle ne tenait point à la richesse et ignorait son importance Mais elle n'imaginait pas un roman d'amour sans un cadre approprié. Ignorante de la vie, elle en concevait faussement la grandeur. Et comment l'eût-elle envisagée dans sa vérité?

C'étaient là des impressions ténues et fugitives

Son consentement n'en fut pas amoindri. Marcel l'aimait, et cette chère Paule lui parlait avec tant de gentillesse. Comme elle avait besoin d'étayer son courage, elle interrogea son amie sur l'avenir :

— Qu'allons-nous faire maintenant?

— Ma mère viendra à la Chênaie demander votre main. Il faut pressentir vos parents. Votre mère, qui vous adore, ne désire sûrement que votre bonheur. Et M. Dulaurens écoute volontiers votre mère.

Les chênes qui les ombrageaient en ce moment rejoignaient leurs feuillages serrés et ne laissaient point passer la lumière. Alice était devenue soucieuse : elle sortait de son lumineux rêve d'amour pour entrer dans la réalité, dont elle redoutait instinctivement les approches Elle demanda :

— Devrai-je partir avec... avec Marcel?

Petite, elle appelait par son prénom le jeune homme, et fiancée, elle n'osait plus prononcer ces deux syllabes qui brûlaient ses lèvres.

— Puisque vous serez sa femme, répondit Paule étonnée.

— Oui, oui, c'est bien sûr. Mais ira-t-il loin?

— En Algérie.

— Oh! c'est bien loin. Ma mère ne consentira jamais.

Ses beaux yeux se troublèrent. Déjà elle voyait son bonheur en fuite.

— Peut-être pour vous plaire renoncera-t-il à l'Algérie momentanément. Mais ne le détournez pas de sa carrière, Alice. Il me semble que c'est dangereux, et la sienne est pleine d'espérances.

— Oh! vous savez, Paule chérie, je ne suis pas

héroïque, moi. Je ne serai jamais une Guibert. Mais, lui, n'a-t-il pas été suffisamment courageux?

Paule ne put s'empêcher de rire.

— On ne l'est jamais assez. Nous qui n'avons pas de vie extérieure, Alice, nous qui gardons le foyer, nous pouvons du moins fortifier nos frères, nos maris, nos fils, par notre tendresse vigoureuse et intelligente. Montrons nos préférences pour ceux qui sont des hommes vaillants et utiles.

— Je n'ai jamais pensé à ces choses, fit Alice.

— Pourtant vous aimez Marcel.

— Il cesserait d'être utile à son pays, je l'aimerais tout autant.

— Ah! dit Paule, et à mi-voix, comme si elle ne parlait que pour elle-même :

« Moi, je n'oserai pas rétrécir la vie de mon mari.

Sa compagne entendit à peine ; elle suivait sa propre pensée :

— Puisqu'il m'aime, ne peut-il rester avec moi près de sa mère, de mes parents? Nous serions si heureux! Notre fortune nous suffirait.

— Il n'acceptera pas, répliqua Paule. Et dédaigneuse, oubliant dans un sentiment de fierté sa mission pacifique, elle ajouta :

« Alors, vous ne le suivriez pas?

Alice comprit ce dédain et avec chaleur protesta :

— Oh! si. Je le suivrai partout. Puisque je l'aime, vous comprenez. Moi, je veux bien. Mais...

Elle hésita une seconde, et avec une grande douceur triste, elle murmura :

— C'est ma mère.

— Votre mère vous chérit et veut avant tout votre bonheur.

— Sans doute. Mais elle désire que je le goûte près d'elle afin d'en jouir aussi. N'est-ce pas naturel ?

Paule songeait à sa propre mère qui avait connu tant de séparations et n'avait jamais détourné ses enfants de leur voie. Elle garda le silence, et ses yeux sombres ne brillèrent plus. Alice lui prit la main, puis l'abandonnant, elle se mit à pleurer.

— Paule, j'ai peur. Oh ! j'ai peur. Mais je vous aime bien.

A travers son amie, ces mots d'amour s'adressaient à Marcel. Comme une sœur aînée, Paule berça cette crainte de cadette.

— On vient, dit-elle tout à coup en entendant un bruit de feuilles. Prenons garde.

— Voit-on que j'ai pleuré ?

— Non, pas trop. Ne frottez pas vos yeux.

Et à voix basse :

— Ayez confiance et courage. Me promettez-vous ?

— Oh ! oui.

— Chère petite sœur...

Alice sourit, rassérénée, à cette douce appellation.

Au tournant du sentier apparut Isabelle Orlandi, accompagnée de Jean Berlier. Elle parlait avec une animation presque fébrile.

— Regardez, dit-elle, aux deux jeunes filles qu'elle rejoignit.

Elle leur montrait sa main gauche où étincelaient un rubis et une émeraude :

— Deux bagues de fiançailles !

— Deux bagues de fiançailles? répéta Alice amusée.

— Oui. Monsieur Landeau est grandiose et magnanime. Que ne puis-je vous montrer mes bijoux! Ils remplissent un grand coffret. Je devais choisir une parure ; mais, comme j'hésitais entre les plus belles, mon généreux fiancé, avec un geste plein de noblesse, a dit simplement : « Gardez tout. » J'ai tout gardé, pour plaire à maman. Enfin voici un face-à-main dont la poignée est incrustée de pierreries.

— Mais vous avez bonne vue, observa Jean.

— Ça ne fait rien, c'est distingué, dit Isabelle, en lui tirant la révérence.

Pendant qu'elle débitait son boniment, Mme Dulaurens, escortée du capitaine Guibert et de M. Landeau, s'approcha à son tour.

Inquiète de l'absence prolongée de sa fille, elle avait proposé à ses invités cette promenade dans le bois de chênes. Elle respira enfin quand elle fut auprès d'Alice. Cependant elle remarqua la rougeur de celle-ci et dans son attitude un léger trouble.

« Il est temps, pensa-t-elle, d'éloigner notre héros. »

Derrière elle, Marcel considérait aussi la jeune fille. Il la regardait avec l'avidité de l'amour qui doute encore. Mais son regard s'abaissa bien vite, et, quand il s'abaissa, il contenait la paix de l'amour qui ne doute plus.

Mme Orlandi et Mlle de Songeon, que guidait M. Dulaurens, se mêlèrent au groupe déjà nombreux. Par l'avenue de platanes, la société reconduisit jusqu'à la grille Paule et Marcel qui prenaient congé.

En face du portail ouvert, de l'autre côté de la

route de Chaloux, devant une humble cabane jouait au soleil une bande d'enfants, cheveux ébouriffés, figures luisantes de santé et pieds nus. Comme ils poussaient des cris de joie ou de colère, leur mère parut sur le pas de la porte. C'était une paysanne déjà fanée, et dont la taille déformée annonçait une maternité prochaine.

— Ils sont pauvres, expliqua Mme Dulaurens en présence de ce spectacle, et ils attendent toujours des enfants. Ils en ont déjà sept, et voyez !

— Sept enfants ! quelle horreur ! fit Mlle de Songeon, en se détournant avec mépris.

— C'est tenter Dieu ! ajouta Mme Dulaurens.

Et Mme Orlandi gazouilla :

— Ils seraient jolis en peinture. Vivants, ils sont encombrants et sales.

— N'en a pas qui veut ! murmura entre ses dents la paysanne qui avait entendu. Et à bout de bras elle enleva le plus petit qu'elle pressa sur sa poitrine.

Isabelle eut un rire hardi, et dit à son fiancé en le fixant dans les yeux :

— Ah ! vous savez : des enfants, je n'en veux pas !

M. Landeau sourit sans plaisir. Une sorte de gêne suivit cette boutade, à la fois naïve et cynique, qui n'amusa que Mme Orlandi :

— O cette Isabelle !

Alice embrassa Paule en lui faisant ses adieux, et Marcel, comme elle se penchait, admira cette beauté lasse qui était répandue sur son corps et lui communiquait une grâce fluide. A son amour se mêlait un désir de protection. Il eût voulu donner sa

force à cette enfant languissante dont la fragilité lui communiquait une émotion presque religieuse.

Demeurée seule avec son frère sur le chemin, Paule caressa les marmots rassemblés qui avaient suspendu leurs jeux devant tous ces regards dont ils avaient compris l'hostilité.

— Pauvres petits! fit-elle avec un reste d'indignation qui brillait dans ses yeux noirs. Notre temps ne vous aime guère.

La paysanne, flattée, sourit à la jeune fille :

— Il y en a des tas, et ça pousse comme le chanvre.

— Dieu est bon, et la terre est grande, dit le capitaine qui se rappelait la joie de son père quand il voyait de beaux enfants.

— Oui, monsieur Guibert. Ma mère en a fait douze : j'ai trois frères à Paris et quatre aux Amériques. Ils sont loin, mais ils vivent.

N'ayant jamais quitté le sol natal, elle confondait aisément les distances. Paule montra le groupe des gamins joufflus qui recommençaient à rire :

— Ceux-ci, plus tard, vous aideront.

— En attendant, ça mange la soupe à plein pot. Mon homme sue tout le jour, et notre argent tient dans le creux de son bras.

— Vous n'avez pas de biens?

— Oh! pas seulement de quoi tenir un lapin.

— Adieu, dit Paule, et faites courage.

Dans la main rouge du plus petit elle mit une pièce blanche qu'elle économisait pour s'acheter des gants.

Quand ils furent parvenus au bois de Montcharvin, Paule, s'arrêtant, sourit à son frère.

— Tu ne me demandes pas de nouvelles? Tu lui as parlé?

— Non, j'ai compris. Elle accepte, n'est-ce pas?

— Oui. Ce matin, elle a refusé monsieur de Marthenay : c'est un secret. Elle t'aime. Elle est exquise. Et dans la vie tu seras brave pour deux.

Il ne releva pas ces dernières paroles. Et même le frère et la sœur n'échangèrent pas d'autres confidences.

Ils éprouvaient pour leurs sentiments intimes la même pudeur. Comme ils franchissaient le portail, au jour tombant, Marcel dit encore à Paule :

— Il faut avertir notre mère. Toi qui es ma petite providence, dis-le-lui.

— Oui, répliqua Paule, je l'avertirai tout à l'heure.

Plus tard, dans la soirée, Mme Guibert, ayant écouté sa fille, demeura longtemps silencieuse.

— Est-ce un bonheur qui nous arrive? murmura-t-elle enfin.

— Elle est gentille, dit Paule.

Et la vieille femme ajouta :

— Puisse-t-elle le rendre heureux! Je l'aurais préférée moins fortunée et plus courageuse. Mais puisqu'il l'aime, nous l'aimerons. Prions pour eux.

Elle n'imaginait pas que la demande de son fils pût être refusée.

VI

MONSIEUR ET MADAME DULAURENS

Alice Dulaurens se promettait chaque matin d'employer sa journée à incliner ses parents vers l'union dont le seul désir la comblait de joie, et chaque soir, n'ayant point parlé, elle comptait sur le lendemain. Mais elle fut bientôt réduite au plus court délai : son amie Paule l'informa du jour de la demande.

A la veille de la venue de Mme Guibert, elle n'avait rien dit encore. Anxieuse, elle s'endormit tard, et se leva de bonne heure, croyant gagner du temps. Les heures fuyaient rapides, et son cœur amoureux tremblait. Elle guettait tantôt son père et tantôt sa mère, afin de les entretenir séparément, et, comme les timides, ne trouvait jamais l'occasion assez favorable.

« Maman est seule dans sa chambre. »

Elle y courait, et vite en sortait doucement, car Mme Dulaurens écrivait.

« Ce sera mieux de revenir tout à l'heure. »

Un peu de sang aux joues, elle se mettait aussitôt à la recherche de M. Dulaurens.

« Père fait son tour de jardin. »

Mais il causait avec le jardinier.

Ainsi elle découvrait cent raisons mauvaises pour retarder ses confidences. Enfin elle se rassura en se promettant de parler après le déjeuner :

« C'est l'instant où l'on est le mieux disposé », se dit-elle pour éviter de se blâmer elle-même.

Malheureusement pour ses projets, Mme Orlandi s'invita. A midi sonnant, elle arriva portant sur le bras le carlin Pistache qu'elle ne quittait jamais, et commença son ramage d'Italienne aimable et familière :

— Je ne vous dérange pas? Vous êtes si sympathiques. Je déteste manger toute seule. Isabelle et la femme de chambre sont parties pour Lyon, afin de s'occuper du trousseau, vous comprenez. Un mariage est un grand dérangement. J'en ai la tête rompue.

— Quelle bonne pensée vous avez eue de venir, dit Mme Dulaurens fort ennuyée.

Et M. Dulaurens déclara gravement :

— Les apprêts d'un mariage sont en effet contraires à la tranquillité domestique. Mais il convient à l'ordre social que cette cérémonie, par les embarras même qu'elle occasionne, demeure dans le souvenir.

On passa à la salle à manger.

— Vous permettez que le cher petit déjeune avec nous? demanda Mme Orlandi en désignant le carlin.

— Mais certainement. Nous n'aurions pas la cruauté de vous séparer de lui.

L'Italienne installa Pistache à côté d'elle, et en fit aussitôt l'objet de la conversation :

— Ce cher petit, il a eu hier une grosse émotion.

Nous avons rendu visite à M. Loigny, oncle de ce délicieux Jean Berlier qui est le flirt de ma fille. Il habite près de Chambéry une villa qui disparaît sous les roses. Toute sa maison est fleurie et parfumée. Ce vieillard a du goût, mais peu de courtoisie. Il vit dans son jardin et oublie les hommes et la politesse. Pistache s'est oublié lui-même sur un jeune rosier, et notre fleuriste irrité l'a jeté à la porte. Je suis sortie dignement, abandonnant ma fille, que M. Jean a bien voulu reconduire, le soir, avec toutes sortes d'excuses.

— Et M. Landeau est absent? dit Mme Dulaurens, un peu choquée de la façon dont Mme Orlandi entendait ses devoirs maternels.

Imperturbable, l'Italienne reprit :

— M. Landeau est absent. Il réalise en ce moment des marchés merveilleux. Ma fille ne le reverra guère avant le jour du contrat. Il ne flatte pas le regard, et Isabelle est artiste. Mais elle s'habituera. On s'habitue à tout, sauf à ne plus être belle après qu'on l'a été.

Le regret de la jeunesse la fit longuement soupirer. Elle abaissa vers son assiette sa figure, violette sous la poudre de riz, que dès longtemps elle n'osait plus considérer dans les glaces. Le valet de chambre lui offrit une coupe de fruits divers qu'elle regarda avec stupeur, et se tournant vers Mme Dulaurens, elle demanda :

— Alors, pas d'entremets?

— Non, répliqua Mme Dulaurens un peu surprise.

— C'est très ennuyeux.

Mme Dulaurens, étonnée de cette insistance, s'excusa :

— Vous ne nous avez pas prévenus, chère amie. Nous ne savions pas que nous aurions l'honneur de vous recevoir aujourd'hui.

— Oui, reprit l'Italienne sans se déconcerter le moins du monde. Je suis raisonnable et je vous comprends. Mais c'est Pistache. Il ne comprendra pas, lui. Il mange chaque jour, du bout de la langue, ses trois plats et son entremets. Il va croire que je le punis, et il ne l'a pas mérité.

Mme Dulaurens, impatientée, fit en hâte battre et sucrer un blanc d'œuf qu'on offrit à l'idole. Comme on quittait la table, le petit chien, retenu par sa gourmandise, resta en arrière, malgré les appels éplorés de sa maîtresse. Mal lui en advint : le valet de chambre l'aperçut et, après avoir vérifié d'un bref regard la porte qui se refermait sur les convives disparus, d'un pied sûr il l'envoya rouler à l'autre bout de la salle à manger. Pistache laissa échapper un sourd grognement. Cependant il ne fut pas étonné : il ne connaissait la vie que par ses sensations extrêmes et passait avec philosophie des gâteries aux coups, du salon à l'office.

Aussitôt après le déjeuner, M. Dulaurens, prenant un air affairé et important qui répandait un comique léger sur son visage placide, salua ces dames et gagna son cabinet de travail où l'attendait un de ses fermiers. Il s'agissait de régler des comptes en retard. L'homme des champs demanda naturellement un rabais. La main-d'œuvre était chère, l'argent rare et les récoltes mauvaises.

— Mauvaises! se récria M. Dulaurens avec cette dureté qu'il montrait en apparence vis-à-vis de ses gens et de ses fournisseurs et qui le relevait à ses propres yeux de sa faiblesse à l'égard de sa femme. Mauvaises! Et tout le vin de l'an dernier? Qu'en avez-vous fait? Il y en avait des tonneaux et des tonneaux. Vous ne l'avez donc pas vendu?

— Oh! monsieur, vous ne le pensez pas. Il s'est débité à vil prix. C'était un déshonneur. Nous avons préféré le boire. Nous l'avons tout bu.

M. Dulaurens, oubliant pour ses intérêts ses goûts pacifiques, allait se livrer à la colère, quand son regard tomba sur un ouvrage qui reposait sur sa table entre un roman mondain et un traité du blason. C'était le manuel de Nicole : *Moyens de conserver la paix avec les hommes*. Il l'avait acquis pour son titre à bon compte, et s'en tenait à la lecture de ce titre, qui flattait si bien sa tranquillité congénitale. Retrouvant le calme, il congédia le paysan avec une profusion de bonnes paroles, mais sans aucune concession :

— Les propriétaires sont à plaindre... Ils ne savent plus que faire... Mon ami, M. Timoléon Mestrallet lui-même, a de la peine à se tirer d'embarras.

M. Mestrallet était un vieil avare du voisinage, qui passait ses jours à se lamenter sur le malheur des temps et les difficultés qu'il éprouvait à joindre les deux bouts. Mais il n'ajoutait pas qu'il s'imposait dans son budget de considérables économies annuelles.

Comme le fermier sortait, se reprochant intérieu-

rement de n'avoir rien gagné à cette entrevue, Alice entra dans le cabinet. Elle portait une tasse de café préparé selon le goût paternel. Elle comptait sur l'action favorable du breuvage parfumé que M. Dulaurens accueillit avec un sourire de contentement béat, et dont il savoura immédiatement l'arome que la chaleur exaltait. Tandis que son père buvait à petites gorgées satisfaites, elle s'asseyait, se levait, ne tenait pas en place. Confuse, intimidée, elle tremblait tout en prononçant ces simples paroles :

— Père, vous aurez tout à l'heure une visite.

— Bien, petite. Ta mère est au salon. Et qui sera-ce ?

— Madame Guibert, répondit une voix étouffée qui aurait suffi à révéler le secret de la jeune fille à M. Dulaurens, si celui-ci n'avait abdiqué dès longtemps ses privilèges de chef de famille et négligé de connaître ses propres enfants.

— Madame Guibert ? Elle ne voyait plus personne depuis son veuvage. C'est un honneur que nous apprécierons.

Et redressant sa petite taille pour formuler son appréciation avec un grand air de supériorité il ajouta :

— Elle a peu l'usage du monde, mais c'est une bonne femme, et ses fils ont bien réussi.

Alice trouva cet éloge insuffisant et murmura :

— Son mari m'a sauvé la vie, père. Vous vous souvenez de ma fièvre typhoïde ?

— Oui, oui, fit-il rapidement.

Il se rappelait aussi que la note du médecin n'avait peut-être pas été réglée, et il ne tenait pas à appro-

fondir ce sujet. Mme Guibert songeait-elle à réclamer ces anciens honoraires prescrits ? Mais non : elle n'aurait point une pareille audace ; maintenant surtout que son fils et sa fille étaient reçus familièrement à la Chênaie, elle serait embarrassée de gâter de si belles relations mondaines par des rapports de clientèle. Dès lors, pourquoi cette visite dont Alice était avertie ?

— Elle t'a prévenue ? demanda-t-il.

— Oui, père.

Et tout bas elle dit encore :

— Madame Guibert vient à cause de moi.

M. Dulaurens, qui tournait à pas menus dans son cabinet pour mieux digérer, — cette pièce aux bibliothèques toujours closes lui servait plus spécialement à ce petit exercice d'hygiène, — s'arrêta net et comprit enfin qu'il se passait dans sa maison quelque chose d'anormal.

— A cause de toi ? répéta-t-il avec inquiétude.

Avec la brusque rapidité des indécis, la jeune fille brûla ses vaisseaux :

— Ne voulez-vous pas mon bonheur, père ?

— Mais si ! mais si ! nous le voulons absolument.

Et déjà il entrevoyait toutes sortes de difficultés capables de compliquer sa vie paisible dans l'avenir et jusqu'à sa digestion présente. Cependant il aimait cette jolie Alice dont la douceur convenait à son propre caractère, et même il l'eût adorée et gâtée avec joie et faiblesse s'il n'eût été retenu par la crainte de sa femme et une vaine imitation, hors de la présence de celle-ci, de gestes et de procédés autoritaires. Partagé entre tant de sentiments dont la

complexité l'effrayait et durcissait son visage bénin, il provoqua une explication :

— Tu me parles de madame Guibert, et puis de ton bonheur. Je ne comprends pas.

Alice n'hésita plus, et son trouble même l'empêchait de deviner les pensées de son père :

— Elle vous demandera ma main pour son fils.

— Pour le capitaine ?

— Oui.

Plus faiblement elle ajouta, et le fragile souhait qu'exprimèrent ses paroles contenait toute la force de son amour :

— Père, je vous en prie, il faut la lui donner, et décider maman.

M. Dulaurens se fût attendri sans cette fin de phrase. Il saisissait les choses par le détail, et les derniers mots retenaient toujours plus volontiers son attention.

— Décider maman ! Toujours ta mère ! fit-il avec aigreur en reprenant sa promenade.

Il s'assura que la porte était bien fermée, s'arrêta pour tendre l'oreille, et, raffermi par la cloison et le silence, il se lança avec audace :

— Ta mère ! Ne sais-tu pas, enfant, que mon consentement a plus d'importance ? La loi le proclame. Et cette loi est juste. Il faut une autorité unique dans une maison, et cette autorité est dévolue au chef de famille. *Pater familias !*

Rapidement il jeta un coup d'œil dans la glace afin d'apercevoir son air omnipotent. Il semblait avoir oublié le grave sujet de cet entretien, que la tremblante Alice redoutait de rappeler. Devait-elle

prononcer encore le nom brûlant de Marcel Guibert? Mais, redescendu à la réalité, M. Dulaurens lui épargna du moins ce nouvel acte de courage ; il répéta mot pour mot une phrase de sa femme :

— Ce jeune homme est un héros. L'héroïsme le fait nôtre.

Et sa femme entendait par là qu'on pouvait sans crainte recevoir Marcel Guibert dans un salon aussi distingué que celui de la Chênaie.

Désireux de ne point s'engager, il se hâta de soulever quelques objections :

— Mais tu veux être tranquille, je suppose, petite Alice. Il ne te faut pas un mari qui s'en aille conquérir le monde. Tu as une nature calme et paisible. Le capitaine restera à Chambéry?

— Père, dit la jeune fille, qui se souvenait des vaillantes leçons de Paule, une femme doit aider son mari, et non pas entraver sa carrière.

— Sa carrière? Eh bien, il la suivra près de nous. Chambéry est une garnison recherchée. Il permutera : rien n'est plus facile, et nous avons des relations au ministère de la guerre. Ou même il démissionnera. Mais il n'a point de fortune.

Alice se taisait, et son père qui s'approcha vit ses larmes. Emu, il retrouva le fond véritable de sa nature que le snobisme et la dépendance avaient altérée. De la main il caressa doucement la joue de la jeune fille :

— Ne pleure pas, petite. Je veux que tu sois heureuse.

Mais ces velléités d'énergie s'envolèrent aussitôt comme des oiseaux devant le chasseur, car la porte

s'ouvrit, et Mme Dulaurens, débarrassée enfin de Mme Orlandi et inquiète d'Alice qui ne revenait point, entra à son tour dans le cabinet de travail. Il ne retrouva plus le petit air impérieux dont il avait orné son visage devant sa fille, et son attendrissement final fut dissipé. D'instinct il prit l'attitude modeste qui convient à un expéditionnaire en présence de son chef de bureau. Dépourvu de tout courage conjugal et n'ayant de résolution que pour éviter le spectacle d'une scène de famille, il s'enfuit avec ces paroles polies :

— Je vous laisse notre fille, chère amie. Elle désire se marier, et vous confiera son désir.

Se tournant vers Alice, il ajouta :

— Voici ta mère. Arrange-toi avec elle. Ce qu'elle fait est bien fait.

Et il s'éclipsa, soucieux avant tout de conserver la paix avec tout le monde.

Mme Dulaurens n'avait pas répondu à son mari dont elle était jalouse pour la première fois. Ne se mêlait-il pas maintenant de recevoir les confidences d'Alice? Elle aimait sa fille d'un amour exclusif et absorbant, et par les empiètements continuels de cette maternité excessive, avait réduit peu à peu, sans même qu'elle s'en doutât, la personnalité de cette âme délicate déjà indolente par nature et trop portée à la soumission et à la docilité. Elle jouissait comme un propriétaire de la beauté de sa fille, et de toute cette jeune vie qu'elle couvait encore ainsi qu'une fragile existence de nouveau-né. Comment, pour un cœur plein de fraîcheur et de tendresse, ne pas reconnaître un tel dévouement de

tous les instants, et ne pas en être touché? Alice s'efforçait en obéissant de plaire à cette mère envahissante, dont elle sentait sans cesse le regard posé sur elle ; mais cette surveillance la paralysait.

Quand la porte se fut refermée sur son mari, Mme Dulaurens, triomphant de son impression pénible, et déjà en garde contre un péril qu'elle devinait, vint à sa fille, et l'entourant de ses bras, lui prit à demi sa chaise :

— Petite comtesse de Marthenay! lui dit-elle à l'oreille en l'embrassant.

Mais la jeune fille se taisait toujours, et ses larmes continuaient de couler.

— Tu désires l'épouser, n'est-ce pas? Et tu le confiais à ton père. Rien ne pouvait m'être plus agréable. Nous ne nous quitterons jamais. J'ai la promesse d'Armand.

Ne voulant pas douter encore de la réalisation de ses projets, elle reprit après un instant :

— Il avancera sur place. S'il ne peut l'obtenir, eh bien! il démissionnera. Votre fortune sera suffisante pour mener une vie oisive, et d'ailleurs cette existence mondaine est si occupée.

Les pleurs et le silence persistant d'Alice l'avertirent enfin du malheur qu'elle redoutait :

— Je me suis trompée, mon enfant chérie? Tu refuses d'être sa femme? Il n'a pas su te plaire?

Oui, c'était bien cela. Alice fit un signe affirmatif, et Mme Dulaurens connut avec certitude que le cœur de sa fille s'était donné à Marcel Guibert. Elle fut assez maîtresse d'elle-même pour dissimuler son dépit, et même elle chercha aussitôt par quels

moyens elle éviterait un événement qu'elle considérait, sans hésiter et réfléchir, comme une catastrophe, tant elle se laissait guider par des préjugés et des opinions sans contrôle, et surtout par sa passion maternelle, dont l'égoïsme était incapable d'un sacrifice. De tout près elle murmura :

— Tu ne veux pas te marier encore? Est-ce pour rester davantage avec moi? Mais je désire trop vivement assurer ton bonheur pour ne pas consentir à ne plus t'avoir à mon côté, malgré le chagrin de cette séparation, si je te sais heureuse et si je puis de mes yeux m'assurer chaque jour que ma mignonne est contente. Tu ne réponds pas : ce n'est point cela... Aurais-tu éprouvé quelque sentiment sans ma permission et te serais-tu défiée de moi à ce point?

Ces reproches, qui redoublèrent l'émotion d'Alice, lui avaient involontairement échappé. Clairvoyante, elle se ressaisit et reprit d'une voix câline :

— Ne suis-je plus ta meilleure amie, ta confidente? As-tu des secrets pour moi? Chérie, je ne l'ai pas mérité. Si tu n'aimes pas monsieur de Marthenay, si tu en aimes un autre, il faut me le dire. Et nous préparerons ton avenir ensemble.

Une espérance nouvelle gonfla la poitrine de la jeune fille, qui soupira enfin :

— Oui, maman.

— Et qui? demanda Mme Dulaurens en lui donnant des baisers. Qui m'a pris le cœur de ma chérie? J'ai mon oreille près de tes lèvres : dis-moi son nom.

Elle savait ce nom, et néanmoins voulait l'entendre de cette bouche tremblante.

Alice ne résistait pas à la douceur. Elle essuya

ses yeux mouillés, et put dire avec ces secousses de tout le corps qui suivent une crise de sanglots :

— Madame Guibert va venir tout à l'heure... Elle vous parlera de moi... pour son fils...

— Pour le capitaine ?

— Oui.

— O ma chérie, quelle peine tu me fais !

Elle abandonna sa fille et, gagnant un fauteuil voisin, elle cacha son visage dans ses mains et demeura immobile dans une attitude désespérée. Alice, essuyant ses larmes, dut venir la consoler :

— Pourquoi avez-vous de la peine, maman ?

Mme Dulaurens releva lentement la tête et, avec une profonde expression de tristesse, elle répondit :

— Parce que je vois bien que tu veux me quitter. Monsieur Guibert t'emmènera très loin de nous, dans quelque ville perdue de France, ou même en Algérie. Qui sait s'il ne demandera pas à faire partie de quelque expédition ? Ces conquérants affamés de gloire et de danger, l'amour ne les retient pas longtemps. Comment, toi si douce et casanière, as-tu pu l'aimer ?

Debout près de sa mère, et les yeux à terre comme une coupable, Alice murmura :

— Oh ! maman, je ne sais pas. Peut-être parce que je suis faible... et qu'il est fort ?

Le menton appuyé sur la paume de sa main, Mme Dulaurens reprit sans regarder sa fille, et comme si elle cherchait pour elle-même une explication :

— Je comprends qu'il ait eu, lui, l'idée de t'épouser. Les Guibert sont aux trois quarts ruinés depuis que le docteur s'est fait le terre-neuve du banquier

d'Annecy. On dit bien qu'il n'y a pas eu de faillite, que tout a été payé. Mais on ne sait jamais. Ce suicide, cette ruine, tout cela est bien fâcheux... Et puis cette campagne de Madagascar! Oh! je conviens que le capitaine s'est bien comporté. C'est indiscutable, et je l'ai assez fait savoir. Et même il peut bien m'en être reconnaissant. Au lieu de cela, il songe à me prendre ma fille. Cette expédition, dans un pays malsain, a été terrible. Tous nos soldats y ont contracté les fièvres. Tous, tu m'entends. Je ne voudrais pourtant pas que tu aies un mari malade. C'est mon devoir d'y veiller. Oh! je ne désire que ton bonheur. Vois-tu : les petites filles comme toi ignorent la vie. Elles ont des cœurs ardents tout prêts à admirer le courage, l'héroïsme, ce qui donne de la réputation, et puis elles confondent leur admiration avec l'amour. Ce n'est pas la même chose, ma chérie. Tu t'en apercevras plus tard. Pourvu que tu ne t'en aperçoives pas trop tard!

A petites phrases incisives, elle détruisait et réduisait à néant le bonheur d'Alice qu'elle croyait assurer. Peu à peu la jeune fille avait reculé jusqu'à la fenêtre ; dans l'embrasure qui la dissimulait à demi, elle recommençait de pleurer en silence, et se tordait les mains de désespoir.

Relevée tout à fait sur son fauteuil, les yeux secs, Mme Dulaurens prit l'offensive :

— Moi, j'avais pensé que M. de Marthenay te plaisait. N'a-t-il pas toutes les séductions? Un beau nom, un joli physique, de la fortune. Il est officier de cavalerie, et il monte divinement à cheval. Il danse à la perfection. Je l'avais choisi entre tous

Enfin, tu restais avec nous. Nous avions notre part de ton bonheur. Cette part, tu veux donc absolument nous l'enlever ?

— Maman ! protesta Alice.

— Les enfants sont bien ingrats. Toi que j'ai soignée durant ta frêle enfance, pendant ta fièvre typhoïde encore, voici que déjà tu penses à m'abandonner.

Et pour affaiblir l'égoïsme de cette plainte, elle ajouta aussitôt :

— Ah ! si j'étais sûre que ton bonheur soit là ! Mais ne plus pouvoir veiller sur ta santé, redouter chaque jour d'apprendre que tu es malade au loin, dans quelque garnison dépourvue de médecin, craindre sans cesse pour la paix et la douceur de ton foyer que je ne vérifierai point de mes yeux, ne pas même être là, peut-être, pour recevoir tes enfants si Dieu t'en envoie... ce sera ma triste vie désormais...

Alice, émue à cette évocation des caresses et du dévouement maternels, tendit les bras :

— Maman, maman ! je ne vous quitterai pas.

Mme Dulaurens se précipita vers elle, et la mère et la fille s'enlacèrent en pleurant.

— Je ne me marierai jamais. Je resterai avec vous.

Cette demi-victoire était si rapide que Mme Dulaurens, l'estimant suffisante, n'insista pas davantage sur ses projets et ne prononça plus le nom d'Armand de Marthenay.

— Petite Alice, petite Alice adorée, je te retrouve ! dit-elle en serrant son enfant sur son cœur. Je t'aime tant. Tu ne sais pas encore combien je t'aime. Je

crois que je t'aime trop. Ah! je veux que tu sois heureuse!

Ces paroles lui venaient naturellement aux lèvres, à l'heure même où elle brisait le cœur de sa fille.

Cependant Alice, appuyée sur l'épaule maternelle, vit, par la croisée ouverte, une femme en deuil qui suivait l'allée des platanes et s'avançait vers la maison Lente et courbée, Mme Guibert venait avec confiance demander sa main pour Marcel. A cette vue, la jeune fille frissonnante se dégagea de l'étreinte.

« Elle n'est pas prévenue, pensa-t-elle. Il est trop tard. O mon Dieu! la pauvre femme! »

Et Mme Dulaurens, étonnée et de nouveau inquiète, songeait :

« Qu'a-t-elle encore? Va-t-elle changer une seconde fois? »

Alice avait quitté la fenêtre pour fuir ce douloureux spectacle qu'elle ne pouvait supporter.

« Comme elle va souffrir! Je ne veux pas, je ne veux pas! » se disait-elle, en s'abandonnant au désespoir et en se traînant d'un meuble à l'autre.

La pitié dominait en elle jusqu'à son amour meurtri. Pour retarder le malheur inévitable suspendu sur cette vieille femme déjà voûtée sous le poids de la destinée, elle n'avertit pas sa mère de qui le fatal refus devait venir. Elle la retint près d'elle par de vaines paroles. Sans doute son père atermoierait, ne donnerait pas de réponse définitive. Comme les faibles qui se contentent des plus légers résultats, elle ne tentait plus que d'épargner à Mme Guibert une peine trop prompte, et ne s'avouait pas qu'elle se connaissait déjà incapable de lui éviter cette peine elle-même

dont elle avait pleuré la première et dont elle pleurerait toujours.

Après quelques minutes d'anxieuse attente, on vint prévenir Mme Dulaurens que Mme Guibert était au salon.

— J'y vais, dit-elle.

Et, embrassant sa fille qu'elle sacrifiait, elle gagna le corridor. A peine eut-elle refermé la porte qu'Alice, sentant son cœur, se précipita et de sa main qui tremblait ne parvint pas à ouvrir.

— Maman, cria-t-elle à travers la cloison. Je l'aime ! je l'aime ! Dites oui, je vous en supplie !

Elle ouvrit enfin. Mais le corridor était vide. Mme Dulaurens s'était éloignée. Elle avait bien entendu ce suprême et déchirant appel. L'habitude de traiter la jeune fille en enfant qu'il faut diriger l'empêcha d'y attacher de l'importance. Gravement, sans scrupule, persuadée qu'elle agissait en mère dévouée et prévoyante, elle descendit recevoir Mme Guibert, et quand elle franchit le seuil du salon, elle avait déjà préparé la formule polie et aimable de son refus.

Se voyant seule, Alice fut atterrée. Elle demeura immobile, haletante, secouée de frissons, prête à défaillir. Tout à coup elle se prit la tête dans les mains, descendit en hâte l'escalier, et, trouvant une issue ouverte sur le parc, elle s'enfuit hors de la maison. Elle courut cacher sa douleur à l'ombre des chênes, là même où elle avait reçu de la bouche de Paule l'aveu d'amour de Marcel. Sur les feuilles mortes elle s'assit, et même elle désira se coucher

sur la terre douce, rester là sans mouvement comme une chose inerte et abandonnée.

C'était la retraite mystérieuse où elle avait pris conscience de sa jeunesse, où ses yeux avaient vu pour la première fois la grâce de la nature, où elle avait compris soudainement la joie de vivre. Déjà elle le considérait comme le sanctuaire unique de sa tendre vie aujourd'hui close, et sans courage pensait à mourir.

Elle ne sut jamais le temps qu'elle passa dans le bois. Elle y pleura toutes les larmes de son corps. Elle se promit d'être fidèle au souvenir de son *fiancé*, et que, ne pouvant être à lui, elle ne serait à personne. Mais elle ne se dit pas que cette promesse même contenait une renonciation : ainsi elle se jugeait elle-même incapable de l'amour actif qui lutte et qui triomphe.

VII

LA DEMANDE EN MARIAGE

De son pas lent et traînant, Mme Guibert suivait l'avenue de platanes. Elle avait revêtu pour cette démarche officielle sa plus neuve robe noire, et Paule avait disposé avec un soin particulier sa coiffure et les plis de son voile de veuve.

— Vous êtes très belle ainsi, lui avaient assuré son fils et sa fille, comme elle montait en voiture devant le perron du Maupas. Marcel, malgré les protestations de sa mère, avait commandé ce jour-là, pour elle, une victoria élégante au lieu du vieux char de Trélaz.

Hochant la tête, et souriant à ses enfants avec une tendresse infinie, elle était partie en toute confiance, comme une messagère de paix et de félicité. Mais elle avait trouvé que le chemin était bien court et ce cheval étranger bien rapide. Elle avait voulu descendre devant la grille de la Chênaie afin qu'on ne vît pas le luxe inusité de son équipage, qui lui causait une sorte de gêne semblable à celle qu'engendre le mensonge dans les âmes loyales.

— Vous pouvez me laisser là, avait-elle dit au cocher, je remonterai à pied.

Elle avançait dans la grande allée, s'appuyant sur son ombrelle noire. Le cœur lui battait très fort. Malgré son courage dans la vie, elle était demeurée timide, et le monde l'effarouchait. Dans sa droiture et sa probité natives, elle comprenait mal ces formules trop polies et ces phrases trop aimables qui dissimulent habilement le fond égoïste ou malveillant de la pensée, ou son vide. Puis elle s'exagérait la gaucherie de ses manières, et en tirait un autre sujet d'inquiétude, non point à cause d'elle-même, mais à cause de son fils, pour le bonheur de qui sa vieillesse désirait encore plaire.

Cependant ne connaissait-elle pas d'avance le résultat de sa démarche ? Et pouvait-on hésiter à accepter joyeusement la demande de son cher Marcel dont la vie tout entière proclamait la valeur ? Elle avait beau être sa mère : l'amour ne l'aveuglait point quand elle reconnaissait et admirait cette séduction physique qui venait de sa haute taille élancée et fière comme un jeune arbre, de la façon impérieuse dont il portait la tête, de son visage aux beaux traits accentués et volontaires, de ses yeux surtout dont le regard glaçait ou réchauffait selon qu'il se posait avec dureté ou douceur, — des yeux verts, pas grands, mais pleins de flamme, et si étonnamment précis dans leur expression. Ce qu'elle savait de lui, elle imaginait aussi, la pauvre mère, que toutes les femmes le lisaient sur sa figure : cette énergie qui supportait avec dignité, presque avec dédain, les difficultés ; cette bonté généreuse et active ; cette vivacité auto-

ritaire de la voix et du geste qui révélait le tumulte d'un cœur ardent et d'une pensée abondante et le caractère fortement trempé d'un chef. Ah! certes, il n'appartenait pas à la race de ces bellâtres insipides et fades, qui abritent sous un même vernis mondain et sous une correction uniforme des âmes sèches, égoïstes et arides. Celle qui accepterait d'être sa compagne, d'aimer, de souffrir et d'oser avec lui, ne connaîtrait pas une destinée effacée et banale : il élargirait son cerveau ; il répandrait toutes les sources de sa sensibilité, et lui donnerait cet épanouissement complet qui fait la beauté de l'existence humaine.

Enfin, Mme Guibert n'avait-elle pas été avertie par sa fille que sa visite était annoncée, et sa demande agréée ?

Ainsi elle venait, tranquille et craintive ensemble, à la villa des Dulaurens. Comme elle était forte, la marche l'oppressait, et aussi la gravité de la circonstance. Elle respectait le choix de Marcel bien qu'il ne correspondît pas à son désir, et, oublieuse de ce désir, décidée à s'incliner devant la volonté de son fils et à contribuer de toutes ses forces à ce nouvel avenir, elle songeait que, dans quelques instants, elle compterait un enfant de plus dans sa maison et dans sa tendresse, et se sentait prête à la chérir.

Avant de sonner, elle s'arrêta pour laisser se calmer les palpitations de son cœur et pour reprendre son souffle. Elle ne leva pas les yeux vers la fenêtre où pleurait Alice, qui l'avait vue venir et la regardait, éperdue et découragée.

Elle fut reçue au salon par M. Dulaurens et vit

là un heureux présage. Ce petit homme insignifiant ne pouvait raisonnablement l'impressionner, et même il lui donnerait le loisir de se remettre tout à fait. Après quelques phrases de politesse que celui-ci tenta d'allonger, elle dit, incapable de dissimuler plus longtemps le but de sa visite :

— Vous avez déjà deviné, monsieur, pourquoi je venais à la Chênaie.

Et elle sourit doucement, de ce joli sourire frais qu'elle avait gardé dans la vieillesse et qui reflétait son âme demeurée pure et presque candide.

— Mais non, madame, je l'ignore absolument. Nous sommes très flattés, croyez-le, de cette visite. Je regrette que madame Dulaurens ne soit pas là.

Gêné, redoutant d'assumer quelque responsabilité inquiétante, le malheureux homme ne tenait pas en place. Il tira vivement le cordon de sonnette. La femme de chambre parut.

— Avez-vous prévenu madame ?

— Je la cherche, monsieur. Madame n'est pas dans sa chambre ; madame est peut-être avec mademoiselle dans le cabinet de monsieur.

— C'est cela, courez la prévenir.

Et se tournant vers Mme Guibert, il répétait avec inquiétude pour gagner du temps :

— C'est regrettable. C'est très regrettable. Mais vous voyez, on la cherche, on court la prévenir. Elle ne peut tarder : je suis désolé de vous faire attendre.

— Ce que j'ai à dire, monsieur, vous intéresse autant que madame Dulaurens, reprit Mme Guibert qui, pénétrée de sa mission, regardait le plancher et

ne songeait point à observer les petits manèges de son interlocuteur.

Effrayé, M. Dulaurens, qui s'était assis, se releva aussitôt. Allait-il décidément se trouver seul pour répondre à une demande aussi embarrassante? Le laisserait-on ainsi recevoir le premier choc? Non, c'était impossible : il fallait absolument que sa femme fût présente à l'entrevue.

— Mais elle va venir, je vous assure, dit-il avec précipitation. Attendez un instant, madame, je vous en prie. Madame Dulaurens aurait trop de peine si elle manquait votre bonne visite. Et vous vous entendrez certainement mieux avec elle. Evidemment, évidemment.

Tout en multipliant les adverbes, il sonna de nouveau et, n'y tenant plus, il entr'ouvrit la porte :

— Je vous demande pardon! Je vous demande pardon!

Comme il passait la tête dans le corridor, Mme Guibert leva enfin les yeux et le surprit dans cette attitude anxieuse et piteuse. Un homme annihilé est plus pitoyable encore qu'un homme nul. Elle eut honte pour lui, et pensa :

« Au fait, il vaut mieux attendre, en effet, madame Dulaurens. Ce que je pourrais dire à celui-ci ne signifierait rien. »

Et par un obscur pressentiment elle commença de perdre sa belle confiance.

Elle compara son pauvre partenaire à son mari qu'aucune circonstance n'avait rencontré privé de sang-froid, de clairvoyance, de résolution.

« Quelle différence! » songeait-elle avec commi-

sération, car elle était incapable de mépris. Elle ne songeait pas à elle-même, qui avait su faire de ses fils et de ses filles des hommes et des femmes courageux devant la vie.

Tandis que M. Dulaurens lui réclamait avec insistance des nouvelles de sa santé, elle considérait avec attendrissement un portrait d'Alice enfant :

« Elle n'a guère changé, se disait-elle. Chère petite Alice, si jolie, si douce, comme nous l'aimerons ! Elle est frêle et délicate, mais elle se fortifiera. Nous l'entourerons de soins et de tendresse. De cette fleur de serre nous ferons une belle fleur de terre libre... Et peut-être, plus que moi, *le* retiendra-t-elle près de nous. Je suis bien vieille déjà, et ces séparations me sont d'année en année plus cruelles. »

Elle s'avouait à elle-même sa faiblesse de femme.

Enfin Mme Dulaurens entra en coup de vent. Elle volait au secours de son mari. Craignant qu'il n'eût déjà compromis la situation par quelque parole imprudente, elle avait descendu l'escalier avec rapidité. La rigueur de son règne ne suffisait pas à la rassurer ; elle n'en soupçonnait qu'à peine le despotisme.

En phrases nombreuses et flatteuses elle s'excusa de son retard auprès de Mme Guibert. Celle-ci, en la voyant, avait déjà perdu presque toute sa modeste assurance. Que pouvait-elle attendre de favorable de cette femme encore belle et élégante, dont la voix trop haute avait des inflexions protectrices et dures, dont la politesse trop affectée ne dissimulait qu'à peine l'orgueil et la sécheresse ? Elle se rendit compte immédiatement de la dissemblance de leurs deux pensées sur les choses de la vie, et sur les plus graves.

Un abîme les séparait, que la jeunesse et l'amour, dans leur folie, avaient seuls pu songer à combler. Elle eut l'impression secrète que tout ce qui pesait sur son cœur allait paraître léger, et que le dévouement, la vaillance, l'énergie, le travail, — cette véritable noblesse humaine, — seraient mis tout à l'heure en parallèle avec ces apparences mondaines qu'elle tenait pour rien au Maupas et dont elle découvrait brusquement dans ce salon l'inquiétante réalité. Sentant sa pauvreté et sa vieillesse, elle implora le secours de Dieu.

Cependant Mme Dulaurens continuait à entourer la visiteuse de prévenances et de compliments, et de cette timidité qu'elle soupçonnait s'apprêtait à tirer avantage. Comme elle entamait l'éloge facile des familles nombreuses, Mme Guibert y vit l'occasion de présenter sa requête.

— Comme vous êtes bonne, madame, de parler ainsi. Oui, mes fils ont bien travaillé. Et je viens vous voir, au sujet de l'un d'eux, au sujet de Marcel.

Elle ne se douta même pas qu'elle donnait ainsi à entendre qu'elle ne serait point venue en visite sans une obligation.

Elle sut louer Alice avec une grâce touchante. Son cœur l'inspirait.

— Marcel n'a pu la voir sans être charmé. Il se souvient que toute petite elle lui disait dans leurs jeux : « Je suis bien avec toi, je veux rester avec toi. » Il m'a chargé de vous demander la main de votre chère fille. Il vous promet de lui donner le bonheur. Quant au sien, vous l'aurez assuré pour toujours.

Mme Dulaurens, d'habitude si fertile en paroles, se taisait, pensant augmenter l'embarras de Mme Guibert. Et M. Dulaurens la regardait afin de l'imiter. Un peu gênée par ce silence, la mère de Marcel continua avec douceur :

— Vous savez que nous n'avons pas de fortune. Mon fils n'y a point songé, parce qu'il aime. Mon mari a laissé à ses enfants plus d'honneur que de richesse. Mais, quoique bien jeune, Marcel a déjà un passé brillant qui répond pour son avenir.

Et dignement elle ajouta :

— C'est une fortune aussi.

— Nous sommes très flattés, dit enfin M. Dulaurens, qui luttait depuis un moment entre la crainte de peiner cette bonne Mme Guibert et celle de déplaire à sa femme.

D'un regard celle-ci le fit taire. De quoi se mêlait-il ?

— Certainement nous sommes très flattés, reprit-elle avec une lenteur calculée. Cet honneur nous surprend. Nous n'y étions point préparés.

Et Mme Guibert étonnée se demandait :

« Alice ne les a-t-elle vraiment pas avertis ?... ou bien se joue-t-on de moi ? »

— L'éloge de votre famille n'est plus à faire, continuait tranquillement Mme Dulaurens. Nous savons, en effet, madame, que monsieur Guibert s'est ruiné pour sauver son frère d'Annecy... Malheureusement il n'a pu empêcher le suicide et la... la liquidation.

Le mot *liquidation* ainsi prononcé signifiait *faillite*. Mme Guibert comprit la méchanceté de ce propos. Elle apportait des paroles de paix et d'amour et voici

qu'on la recevait en ennemie : tant d'injustice fit monter le sang à son visage, et ses yeux clairs, si doux, se troublèrent. Dès lors, sans se l'expliquer, elle considéra la partie comme perdue. Cependant elle protesta :

— Oh ! il n'y a pas eu de liquidation. Tout a été réglé en capital et intérêts. Aucun doute n'est possible à cet égard. Notre réputation est égale à Annecy et à Chambéry.

Elle songeait à l'admirable courage de son mari, à la dot compromise de sa petite Paule. A quoi donc aboutissaient tant de sacrifices ? Et la richesse avait-elle désormais l'unique privilège d'imposer le respect et de forcer l'estime ?

Elle n'était pas au bout de son calvaire. Mme Dulaurens, avec cette aisance que donne la vie mondaine, reprenait froidement, le sourire sur les lèvres :

— Le capitaine a rempli une carrière magnifique. Décoré si jeune ! Vous savez que nul plus que moi ne rend hommage à ses mérites. Comme vous avez dû souffrir durant cette longue campagne de Madagascar ! Nous avons tant pensé à vous ! Nous vous plaignions et nous vous enviions à la fois... Et dites-moi, il est bien remis de ces affreuses fièvres qui sont si lentes à guérir ?

La mesure était comble. Mme Guibert ne put répondre. Si elle avait tenté de parler, elle eût éclaté en sanglots. On touchait à la place sacrée de son cœur, à ses enfants. Sacrifiez votre fortune pour sauver l'honneur du nom, donnez vos fils à la patrie, exposez-les à la mort, pour que des allusions perfides et mensongères s'en viennent ensuite discréditer le

désintéressement et l'héroïsme, et les ravaler à la face de cette coterie qu'on appelle *le monde!*

Cependant Mme Dulaurens continuait de défendre son bien avec férocité et de frapper à coups d'épingle sa malheureuse victime désarmée.

— Je ne puis rien vous dire de décisif, madame, ni dans un sens, ni dans un autre. Je transmettrai fidèlement votre demande à ma fille et vous connaîtrez bientôt sa réponse. La mode est aujourd'hui de consulter les jeunes filles sur leurs penchants. Mais je prévois que la perspective d'une séparation ne manquera pas d'effrayer la chère enfant, qui est accoutumée à vivre près de moi, près de nous. Jamais nous ne nous sommes quittées. J'admire votre force d'âme. L'une de vos filles est religieuse à Paris, n'est-ce pas? Deux de vos fils sont au Tonkin. Le capitaine va repartir pour l'Algérie. Que vous êtes donc courageuse, et quel exemple vous donnez à toutes ces mères qui aiment trop leurs enfants!

« Croyez-vous donc que je les aime moins qu'elles? aurait voulu répliquer Mme Guibert. A chaque départ mon cœur se déchire. Oui, j'ai supporté de mon mieux tous ces déchirements, et même je n'en ai rien dit, pour ne pas affaiblir ceux qui s'en allaient loin de moi remplir une large destinée au lieu de l'amoindrir et de l'étriquer en demeurant à mon côté. Je me suis toujours efforcée de les encourager à l'emploi de toutes leurs forces selon la volonté divine. Et ce que vous ne savez pas, madame, c'est que la séparation, loin de diminuer l'amour maternel et l'amour filial, les ennoblit et les purifie. Elle leur ôte leur égoïsme naturel et les pare de cette beauté immortelle du

sacrifice où la joie et le dévouement se confondent. »

Mais ses lèvres restèrent sans paroles. Plus tard, elle devait se rappeler les moindres détails de cette scène pour en extraire toute l'humiliation, et même y voir, dans sa foi religieuse, la punition du trop grand orgueil qu'elle tirait du nombre et de la qualité de ses enfants.

Mme Dulaurens ne s'était pas arrêtée longtemps de discourir :

— Alice est par nature indécise. Elle est si jeune encore. Une enfant. D'autres demandes, madame, ont précédé la vôtre. Tout ceci entre nous, n'est-ce pas? Elles ont cet avantage de ne pas nous enlever notre fille. C'est un grand point aux yeux d'Alice. Noblesse, fortune, tout y est. Ah! si le capitaine consentait à ne pas quitter Chambéry, à démissionner au besoin pour y demeurer près de nous, près de vous aussi! N'est-il pas rassasié de gloire?

Mme Guibert s'était levée. Elle dit simplement :

— Je ne sais pas, madame ; je vous remercie.

Elle remerciait son ennemie de l'avoir tourmentée avec cette cruauté inutile! Jamais elle ne s'était sentie aussi faible et désemparée.

Cependant Mme Dulaurens, en la reconduisant, eut pitié d'elle et, satisfaite de sa victoire, elle l'accabla de bonnes paroles sur sa santé, sur ses enfants qui reconstituaient une France lointaine au Tonkin, sur Paule, d'une beauté si distinguée, qui ne venait pas assez souvent voir Alice. Elle gardait sa fille : donc elle pouvait être généreuse. Et sur le pas de sa porte, elle paraissait de la meilleure grâce du monde accompagner sa meilleure amie. Derrière elle, M. Dulau-

rens trottinait et se confondait en petites révérences surannées...

Quand, de nouveau seule, elle remonta la grande allée de platanes, Mme Guibert respira comme si elle venait d'échapper à un grand danger. Cette femme avait été méchante et dure pour elle. Comme elle avait trouvé d'instinct ce qui pouvait davantage la blesser dans sa délicatesse et sa fierté : — le malheur de son beau-frère qui avait réclamé du docteur Guibert tant de volonté et de présence d'esprit, et qui avait consommé la déchéance matérielle de la famille, et les fatigues de cette campagne aux colonies dont la robuste santé de Marcel avait fini par triompher ! Et quelle interprétation perfide elle donnait à ces événements qui étaient son honneur ! Pourtant elle-même apportait le rameau d'olivier et parlait doucement. La vie — sa vie de dévouement obscur et quotidien — ne lui avait pas enseigné que l'amour maternel rétrécit le cœur plus souvent même qu'il ne l'élargit : sans quoi, elle eût compris que ce sentiment déformé avait poussé Mme Dulaurens à défendre, par tous les moyens, son bonheur menacé, son bonheur qu'elle prenait de bonne foi pour celui de sa fille.

Mais la solitude ne lui fut pas un soulagement durable. Ne fallait-il pas maintenant revenir au Maupas, annoncer la triste nouvelle à son fils ? La pensée de cette peine qu'elle ne pouvait lui épargner, dont elle était la messagère, lui arracha enfin les larmes qu'elle tentait depuis si longtemps de retenir. Le soleil, dont les rayons traversaient de haut le lourd feuillage des arbres, inclinait lentement sa course vers la montagne. Pour la première fois, elle

souffrit de rentrer dans la vieille demeure, où elle savait qu'on l'attendait avec confiance et impatience.

De son pas fatigué qui traînait davantage, elle avançait avec une lenteur découragée. Elle sentait le poids du jour, plus lourd que celui de soixante années. En marchant, elle s'adressait des reproches. Elle n'avait pas été, se disait-elle, à la hauteur de sa tâche. Comment n'avait-elle pas trouvé des paroles plus séduisantes et plus adroites pour soutenir la cause de Marcel? Elle venait chez des personnes accoutumées aux compliments du monde : pourquoi ne pas tenir compte de leurs habitudes et ne pas caresser leur amour-propre? Les relations étaient faites de ces concessions, de ces complaisances. Son fils ne prêtait-il pas justement et par surcroît à ce goût de la vanité, et sa valeur ne pouvait-elle, pour un instant, se monnayer en gloriole et en satisfaction de parade? En serait-elle rabaissée? Il était beau, élégant, presque illustre ; il avait cette courtoisie de manières qui ornait ses gestes de tant de distinction. Que n'avait-elle donné à entendre tous ces avantages? Mais non, elle n'était qu'une pauvre femme incapable de flatterie dans une démarche aussi grave. Et puis, elle éprouvait, pour parler d'elle et de ses enfants, ce sentiment de pudeur qui convient aux âmes délicates. Forte à l'intérieur de sa maison, elle perdait cette force dès qu'elle en franchissait le seuil. Ainsi, devant l'injustice, elle n'avait eu que des larmes. Ces larmes, tant de fois elle s'était cachée pour les répandre lors des séparations momentanées ou définitives : allait-elle maintenant les verser publiquement, en présence de ceux-là mêmes qui lui fai-

saient du mal? Sans doute Dieu l'avait éprouvée afin de châtier sa trop grande fierté. Cette explication satisfaisait sa foi : elle s'en affligeait sans récriminer, et dans sa désolation sentait une âpre jouissance à se repaître de son humilité et de sa faiblesse.

« Mon mari! pensait-elle. Depuis qu'il n'est plus, je ne suis plus rien. Il était ma joie et mon courage. Tout se fût passé autrement s'il eût vécu. Mon Dieu! m'avez-vous abandonnée? Je m'étais promis de le remplacer de mon mieux, et je vois bien que je ne le puis pas... »

Elle s'exaltait dans le désespoir. Sa détresse et sa lassitude augmentaient. Parvenue au bout de l'allée de platanes, elle se demanda si elle aurait assez de forces pour continuer sa route. Le souffle lui manqua : elle dut s'arrêter.

« Je ne veux pas être malade chez eux », se dit-elle. Elle n'avait plus que ce désir, et, pour le réaliser, elle fit un suprême appel à son énergie.

Elle se traîna jusqu'au portail, le franchit enfin et, hors de la propriété, elle s'assit, épuisée, sur un tas de pierres. Là, elle se livra à sa peine et recommença de pleurer, sans même voir un petit groupe d'enfants qui, peu à peu, s'approchait d'elle avec curiosité. Quand elle releva son front penché, ils s'envolèrent comme une bande de moineaux effrayés, et l'un d'eux, heurtant l'huis de la maisonnette voisine, appela :

— Maman! maman! il y a une vieille qui est malade.

La porte s'ouvrit aussitôt, et la paysanne parut, portant sur le bras son dernier-né.

— Eh ! pauvre dame ! C'est madame Guibert. Qu'avez-vous ? Une douleur. Ça vous prend sans crier gare. Il ne sera pas dit que je vous ai laissée dans l'embarras. Votre homme a sauvé celle-ci de la typhoïde.

Elle montrait une fillette joufflue qui riait. De près, elle vit les larmes qui coulaient sur ce visage flétri, et devina qu'il ne s'agissait pas d'un mal physique. Par respect, elle ne posa pas de questions, et continua :

— Il n'a pas voulu d'argent, le cher homme. Il aimait les pauvres et surtout les petits des pauvres. Il riait toujours. Mes mioches ne le craignaient pas ; ils auraient mangé dans son assiette. « En voilà de la graine de braves gens ! disait-il. Ma bonne Fanchon, il y en a aussi chez moi, vous savez ! » C'est vrai, madame Guibert, que nous en avons beaucoup. Mais on a beau en avoir beaucoup, on les aime tous comme des fils uniques. On ne voudrait pas les perdre, au moins !

Par de bonnes paroles elle réconfortait Mme Guibert qui songeait :

« Mon mari a sauvé aussi Alice Dulaurens. A la Chênaie, on ne l'a pas honoré davantage, et l'on ne s'en souvient pas. Les pauvres oublient moins vite. »

— Et moi qui bavarde sans vous secourir ! reprenait la paysanne. Entrez chez nous. Vous prendrez un petit verre, et ça vous remettra. Ça chauffe le cœur. Entrez vous reposer un moment.

Mme Guibert se releva en acceptant la main que la femme lui tendait.

— Merci, Fanchon, merci. Je n'ai besoin de rien.

Là, voyez, je vais bien maintenant. C'est une faiblesse qui est déjà passée. Vos enfants sont beaux. Que Dieu les garde, Fanchon! Ce n'est pas pour vous refuser, mais on m'attend. Ma fille s'inquiète facilement. Merci.

— A votre service, madame Guibert. Un de ces matins, je vous porterai une douzaine d'œufs frais. Ne dites pas non : ça me fera tant de plaisir! Allons, les gosses, venez. Sans le docteur, il y en aurait un de moins, et mon compte n'y serait pas.

— Vous êtes bonne, Fanchon. Au revoir.

Elle put enfin reprendre la route du Maupas. Elle marchait lentement, s'arrêtant parfois afin d'éponger son front en sueur, triste à mourir à cause de la nouvelle qu'elle apportait. Elle ne sut pas le temps qu'elle mit pour aller de Cognin à la montée qui traverse le bois de chênes. Ce dut être bien long, car elle y parvint comme le soleil touchait la montagne de Lépine et lançait contre le bouclier des feuilles ses dernières flèches. Elle crut cent fois ne pas arriver. Sous les arbres, elle trouva la fraîcheur de l'ombre et sentit la maison prochaine. Semblable à ces bêtes blessées qui mesurent leur salut à la distance de leur terrier, elle fit un dernier effort.

Marcel, accoudé au portail, regardait le chemin. Il vit s'avancer péniblement la pauvre femme, le visage rouge, le dos courbé, toute vieillie. Il courut à elle, et quand il fut là, elle éclata en sanglots :

— Mon enfant! mon cher enfant!

Il dut la soutenir, et simplement il demanda :

— Pourquoi n'avez-vous pas gardé la voiture? Vous êtes fatiguée, vous avez chaud. Mère, ce n'est

pas sage. Appuyez-vous fort sur mon bras. Nous irons doucement.

Il l'aida jusqu'à ce qu'elle fût assise au salon, et les épaules couvertes d'un châle que Paule alla chercher. Aucune autre parole n'avait été prononcée, et déjà tout était dit. Le front orageux, les yeux durs, Marcel se taisait. Il avait compris du premier regard et, bien que ce coup fût inattendu, trop fier pour se plaindre, il ne réclamait aucune explication.

Sa mère s'essuya le visage où se mêlaient la sueur et les larmes. Toute tremblante, elle murmura :

— Ne regrette rien. Ce n'est pas la peine.

— Comment? fit Paule surprise.

— Ils ne veulent pas se séparer de leur fille, et croient ainsi l'aimer davantage.

La sœur de Marcel demanda :

— Et Alice?

— Je ne l'ai pas vue. Elle se cache. Ou bien on la cache. Ses parents n'étaient pas prévenus de ma visite. Ils ont été étonnés. Il faudrait leur promettre de rester à Chambéry, de démissionner au besoin. J'ai compris qu'un Marthenay leur convenait mieux.

— Ah! dit le jeune homme dont les yeux étincelèrent.

Mme Guibert allait raconter l'humiliant interrogatoire qu'on lui avait fait subir ; rendu ingrat par la douleur qu'il ressentait et refusait d'avouer, Marcel ne lui en laissa pas le temps.

— Vous n'avez pas su leur parler, j'en suis sûr. Ils vous déplaisent, et vous ne le cachez pas. Vous détestez le monde, et vous l'ignorez.

Il avait pris son grand air dédaigneux. L'orgueil

élargissait sa blessure. Elle répondit avec une douceur et une tristesse profondes :

— Ton père ne m'a jamais fait ce reproche. Pourtant je le mérite, c'est vrai. Mais je suis bien vieille pour changer, et ces gens m'ont traitée sans égards.

Marcel, farouche et honteux de lui-même, sortit sans atténuer la dureté de ses paroles.

Paule, qui pendant cette scène était demeurée immobile et toute pâle, se jeta dans les bras de sa mère affligée et l'embrassa passionnément :

— Mère, ne pleurez pas. Oh ! comme je les méprise ! Et Marcel est injuste. C'est abominable, ce qu'il a dit là.

Ses yeux brillaient d'un feu sombre. Mme Guibert retint ses larmes et put dire :

— Non, Paule, ne méprisons personne. Et avec ton frère, sois patiente. Ne vois-tu pas qu'il souffre ? Va le chercher...

VIII

LES COMPLICES

Dans le jardin du Maupas dont les roses se fanaient, à l'ombre des marronniers dont les feuilles commençaient à jaunir, Marcel Guibert et Jean Berlier regardaient une carte d'Afrique étalée sur la table d'ardoise.

— Voici le chemin que nous devons parcourir, disait le capitaine, et il montrait une série de petites croix rouges qui jalonnaient le désert du Sahara.

Avec un enthousiasme juvénile Jean demanda :

— L'expédition est bien décidée cette fois?

— Oui. Elle durera deux ans, autant qu'on peut préjuger d'une traversée aussi longue et aussi périlleuse. J'ai vu à Paris le commandant Jamy qui m'a présenté à M. Moureau. Nous ferons tous deux partie de la mission avec cent ou deux cents tirailleurs : c'est entendu. Elle s'organise avec méthode. Le ministre de la guerre s'y intéresse. Mais je crains que nous ne partions pas avant l'année prochaine.

De sa voix grave aux articulations nettes, Marcel parla longuement de la cause, du but et de la com-

position de la petite expédition qui se préparait et qui devait reprendre la tentative tragique du colonel Flatters. Il exposait d'une façon précise et presque éloquente, tant il possédait à fond son sujet. Il se passionnait avec exactitude. Rien ne paraissait plus l'intéresser hors cette course hardie au cœur de l'Afrique. Son geste ample prolongeait sa parole qui évoquait ces pays inconnus, vastes et monotones, insondables et mystérieux comme la mer.

Le visage de Jean qui l'écoutait prenait une expression attentive et virile. Ce jeune homme aux mouvements souples, aux traits fins et jolis, qui souriait et raillait sans cesse, qui plaisait aux femmes, et qu'on eût, au premier coup d'œil, imaginé dans un salon en flagrant délit de flirt et de galanterie en croyant lui restituer son cadre naturel, révélait, sous l'empire d'une préoccupation sérieuse, son vrai caractère mâle, ferme, audacieux. Mieux informé, son ami Marcel Guibert ne l'avait jamais jugé autrement, et quand il entendait parler de lui comme d'un chérubin de garnison, il s'étonnait et se contentait de répondre :

— Vous ne le connaissez pas.

Mme Guibert parut sur le perron.

— Silence! fit le capitaine qui toucha rapidement ses lèvres du doigt.

— Elle ne sait pas? murmura Jean à voix basse.

— Non. Elle saura toujours trop tôt.

Elle regarda le jardin, mais ne vit pas les deux jeunes gens. Se croyant seule, elle retira ses lunettes qu'elle avait mises pour travailler à quelque ouvrage de femme, prit son mouchoir et lentement le passa sur ses yeux. Lasse, elle s'appuyait à la balustrade de

bois qu'enlaçaient, triste parure, les branches défleuries du jasmin et de la glycine. Elle laissait flotter sur le paysage familier sa rêverie mélancolique.

Le soir qui descendait teignait de lilas et de rose le ciel délicat. L'air était doux à respirer, mais sa fraîcheur annonçait l'automne. La campagne souriait avec un charme attendrissant de mourant qui songe à la vie. Elle montrait ses champs dévêtus et ses vignes vendangées, dans l'étonnement des prodigues qui ont tout donné et voudraient offrir encore. Inutile, elle n'avait plus que sa beauté. Les bois ne cachaient qu'à demi leur mystère, et leurs feuillages vert et or ne supportaient qu'avec peine le poids du soleil. Au pied de la maison quelques roses trop ouvertes laissaient tomber au vent léger leurs pétales trop lourds. Cependant, au sommet d'une prairie en pente, se découpant en noir sur l'horizon clair, deux bœufs traînaient majestueusement la charrue qui préparait les moissons prochaines. Sur le déclin tranquille de la nature planait ce présage du renouveau.

La chute d'un marron à ses pieds fit tressaillir Marcel Guibert. Il comprit tout à coup la détresse de ce décor dont il n'avait distingué que l'enveloppante grâce. Il respira l'automne et la fin du jour. Et comme il contemplait la vieille femme, chère entre toutes, qui s'accoudait au balcon et rassemblait dans sa pensée le troupeau de ses enfants épars, il mesura la force de sa tendresse filiale et connut en même temps cette crainte superstitieuse et poignante que nous inspire parfois le sort fragile de ceux que nous aimons.

Jean vit les ombres qui descendaient sur le front

de son ami. Il lui montra l'attelage qui fécondait patiemment le sol, comme pour l'inviter à se confier à la vie.

Lentement Mme Guibert rentra dans sa maison.

« Pauvre mère! pensait Marcel. Vous avez tremblé pour moi souvent. Et vous allez trembler encore. Cette carte qui est là sous mes yeux, indifférente et muette, contient le secret de vos angoisses futures. Pour le lait que votre sein m'a donné, pour l'âme que votre âme m'a transmise, pour mon enfance et ma jeunesse, soyez bénie! Je vous aime, Pourtant, si je veux partir, pardonnez-moi... »

Une blonde image de jeune fille vint occuper sa mémoire. A la suite du refus, il n'avait pas revu Alice Dulaurens. A plusieurs reprises, il avait franchi la frêle barrière qui sépare du chemin de Chaloux les grands arbres de la Chênaie. Là, sous ces vieux ombrages, il attendait la jeune fille audacieusement. Sachant qu'elle l'aimait, il voulait à tout prix lui parler, échanger avec elle une promesse. La gloire qu'il chercherait au loin et la patience la lui donneraient. Mais, hasard ou surveillance, elle n'était pas venue.

Allait-il partir ainsi? Dans quelques jours, l'expiration de son congé, dont il avait refusé de demander la prolongation, le rappelait en Algérie, à Oran, où Jean Berlier, nommé au premier régiment de tirailleurs, devait le précéder. Il se heurtait à cent projets impossibles, et ruminait sa servitude comme un jeune cheval ronge son mors.

Tandis qu'il cherchait le moyen d'arriver jusqu'à celle qu'il considérait comme sa fiancée avec la réso-

lution obstinée des hommes d'action, son ami Jean se leva.

— Je voudrais, dit-il, saluer ta mère avant de partir.

— Attends, répliqua Marcel qui se leva à son tour.

Et, se décidant brusquement à parler, il ajouta presque bas :

— Ecoute, il faut que je voie mademoiselle Dulaurens. Tu peux m'y aider. Le veux-tu ?

Une amitié profonde unissait les deux jeunes gens. Ils y avaient introduit, l'un une tendre indulgence d'aîné, l'autre une ardente admiration de cadet, tous deux cette dignité qui distingue l'amour fraternel. Tour à tour ils puisaient en elle une excitation aux plus nobles sentiments. Elle leur donnait encore ce repos qui naît de la confiance réciproque et d'une parité de nature et de goûts. Mais les confidences en étaient exclues. Aussi Jean s'étonna d'entendre son ami lui révéler ce secret, bien que dès longtemps il l'eût deviné. Observateur discret, il avait suivi avec inquiétude le drame intime dont la Chênaie était le théâtre, et assistait encore aux efforts désespérés de Mme Dulaurens pour appuyer la candidature persistante d'Armand de Marthenay. Parce qu'il connaissait l'ardeur concentrée et l'orgueil de Marcel, il s'intéressait davantage à cette passion dont il redoutait le violent désespoir qu'au divertissement léger de ses propres amours. Il savait à quoi attribuer ce désir impérieux de prendre part à la mission du Sahara, ce besoin fiévreux d'activité, cette ambition nouvelle, qui avaient agité tout à coup son ami. Mais le capitaine ne se livrait jamais : pour qu'il se fût

résolu à parler, il fallait une raison bien grave, et c'est pourquoi sa question était alarmante.

Dissimulant ses préoccupations, Jean demanda :

— Ne peux-tu venir à la Chênaie? Il n'y a rien de plus simple.

Marcel le fixa de son regard pénétrant et vif :

— Tu sais bien que non.

Après un instant de silence, il reprit :

— Cependant je veux la voir.

— Pour l'enlever? dit Jean avec son fin sourire, comme s'il tentait une dernière fois de donner à la conversation un tour de badinage. Mais il n'obtint qu'une réponse dédaigneuse :

— Regarde-la bien, et tu ne parleras plus ainsi... Il faut absolument que je la revoie avant de partir pour plusieurs années peut-être. Il y va de son bonheur et du mien. Si le mien seul était en cause, je pourrais m'éloigner sans regarder en arrière, avec ma peine. Elle a besoin d'être rassurée sur son avenir, de connaître avec certitude que cet avenir appartient aux tenaces. Elle sera ma femme, si elle le veut. Je ne lui demande que le courage d'attendre.

— C'est le plus grand, fit Jean qui n'avait pas d'illusion sur le caractère d'Alice.

— C'est le plus facile.

— Oui, pour toi que les obstacles et les dangers occuperont. Mais pour elle?...

— Et si elle aime? dit Marcel simplement, et avec une réserve de ton qui chassait de cette parole le moindre soupçon de fatuité.

— Ah! murmura Jean, et il pensait : « Elle ne sait pas aimer. Isabelle Orlandi épouse son mon-

sieur Landeau par amour du luxe. Alice Dulaurens épousera M. de Marthenay par faiblesse, et parce que sa mère veut avoir sous la main un gendre titré. Les jeunes filles, aujourd'hui, ne connaissent plus les fortes tendresses, et personne ne les leur apprend. »

Mais il n'osa pas penser tout haut. Il lisait sur le front large et lumineux, dans les yeux ardents de son ami, les signes visibles de son amour.

— Tu tiens absolument à cette entrevue ?

— Absolument.

Jean n'objecta plus rien. Comme il méditait sur ce projet, Marcel reprit :

— Tu es reçu chez les Dulaurens en intime. Il t'est facile de parler de ma part à mademoiselle Dulaurens. Je ne te demanderais pas cette démarche si elle contenait quoi que ce soit d'équivoque. Je l'aurais demandée à ma sœur si Paule pouvait encore retourner à la Chênaie après... après le refus.

Il dut vaincre sa fierté pour prononcer ces derniers mots. Relevant la tête, avec un grand air de dédain il acheva :

— Ce refus est injuste. Les parents n'ont pas le droit de faire servir leur autorité à la satisfaction de leurs préjugés, de leur égoïsme, et de briser par vanité le cœur de leur fille. Nul ne vénère plus que moi cette autorité lorsqu'elle s'exerce avec sagesse et raison. Paule a rencontré son amie à l'église ; elle n'a pu l'aborder, mais l'a vue sans couleur, languissante et désespérée. Il faut que je lui parle. Il n'y a là aucune déloyauté, aucune atteinte au

respect que je lui dois. Il importe que tu le saches avant de me répondre.

— C'est bien, dit Jean.

Et après avoir réfléchi une seconde ou deux, il ajouta :

— Je te répète tes paroles. Souviens-toi de son visage, de ses yeux clairs, Marcel. Elle n'acceptera pas de rendez-vous.

Marcel resta songeur quelques instants :

— Tu as raison, fit-il. N'y pensons plus. Je partirai donc sans la revoir.

Il n'eut pas d'autre plainte. Mais dans leur simplicité ces paroles émurent son ami, et bien qu'il pensât : « Il vaudrait mieux, en effet, partir sans l'avoir revue », Jean le sentit si malheureux qu'il chercha le moyen de l'aider.

— Ecoute. Laisse-moi faire, je t'avertirai à temps, et tu la reverras.

— Comment t'y prendras-tu? interrogea Marcel un peu inquiet.

— Elle te rencontrera sans avoir été prévenue. A toi de la retenir.

Et lassé d'avoir traité si longtemps des questions aussi sérieuses, il prit un air amusé :

— Ma foi, tant pis! Ce Marthenay m'agace, et les Dulaurens sont trop snobs. Ce n'est pas très correct, mais c'est juste. Et je suis enchanté de leur jouer un tour.

Déjà il caressait un projet dont l'exécution était simple et facile.

— Tu veux voir ma mère? dit Marcel. Rentrons à la maison.

Les deux jeunes gens montèrent l'escalier, et trouvèrent au salon Mme Guibert et Paule qui travaillaient à la lumière du soir. Le visage de la première s'éclaira quand la porte s'ouvrit sur son fils ; mais celui de la jeune fille demeura obstinément penché sur la petite couverture qu'elle brodait pour son neveu lointain.

— Je viens vous faire mes adieux, dit Jean.

— Vous n'attendez pas votre ami? Vous partez déjà? lui demanda Mme Guibert avec une réelle expression de regret, car elle aimait sa vive jeunesse et son aimable gaieté et ne le confondait pas avec sa réputation. Elle lui était reconnaissante encore de distraire, mieux qu'elle ne savait et n'osait, Marcel dont elle suivait tristement, comme un convoi de deuil, la lourde peine, et dont elle craignait un peu la fierté ombrageuse.

— Je m'embarque à Marseille dans trois jours, madame. Mon congé expire avant celui de votre fils.

Paule leva enfin la tête. Jean, qui la fixait à ce moment, lut dans ses yeux sombres un reproche. Mais nous pouvons toujours douter d'un regard. Ce sont ces expressions rapides et fugitives, dont l'interprétation est mystérieuse, et que nous refusons volontiers d'interpréter si elles nous sont défavorables ou si elles nous occasionnent seulement une gêne. Cette jeune fille au visage grave, aux mouvements harmonieux, dont la grâce un peu farouche laissait deviner l'ardeur concentrée, l'attirait et le déconcertait ensemble. Il se fût réjoui de l'entendre parler amicalement, et sa réserve le paralysait. Son approbation, son estime l'eussent élevé et fortifié ; mais il

entrevoyait que pour les mériter il faudrait entreprendre de grandes choses, aborder de grands sentiments, et il redoutait ce qu'il appelait intérieurement *la marche sur les cimes*. Surtout il évitait avec soin de méditer sur l'impression ambiguë qu'elle lui causait. Tant de vies s'écoulent dans l'équivoque, et sans approfondir le secret de ces affinités qui les eussent modifiées et dont la force pressentie effraie la plupart des hommes !

Mme Guibert voulut raccompagner le jeune homme jusqu'à la cour. Au bas des marches elle lui dit très vite à voix basse, comme il était près d'elle :

— Occupez-vous beaucoup de *lui* cet hiver. Je vous le demande, Jean.

Il regarda la vieille femme avec douceur. Cette confiance le touchait :

— Je vous le promets, madame. Il est mon frère aîné.

Comme il se retournait, il vit et admira sur le perron le profil fier, la silhouette aux lignes pures de Paule en deuil. Mais elle regardait droit devant elle, et les roses du ciel d'automne se fanaient sur la montagne...

Le soir même, Jean Berlier dînait à la Chênaie où l'attendait, comme chez elle, Isabelle Orlandi. Jamais celle-ci, qui était à la veille de son mariage, n'avait montré d'aussi belles audaces dans sa façon de fleureter, et une telle perfection dans son mépris des convenances. Pendant ce temps, M. Landeau, profitant d'une hausse unique sur les marchés industriels, et découvrant avec tact ce moderne moyen de séduire, faisait sa cour de loin en gagnant beaucoup

d'argent dont sa fiancée savourait par avance l'agrément et l'emploi. Ses lettres contenaient de brèves mais significatives allusions à ses succès financiers, dont il devinait assez finement la vertu galante.

Dans la soirée, Isabelle s'isola avec le jeune officier sur un canapé que dissimulait une abondante végétation de palmiers et de fougères.

Pour garder à ses réceptions une réputation de gaîté et de plaisir, Mme Dulaurens tolérait ces intimités quand elles ne se prolongeaient pas trop.

Jean avait besoin d'un complice féminin pour réaliser son projet dont la simplicité était extrême. Ce projet consistait à conduire Alice sous un prétexte de promenade et à une heure convenue jusqu'au petit bois de chênes où elle se trouverait tout à coup en présence de Marcel Guibert venu par la route de Chaloux. Mais il ne pouvait inviter seul la jeune fille à goûter la fraîcheur des arbres. Il lui fallait donc une alliée dont la discrétion fût certaine.

« Celle-ci, peut-être, pensait-il en regardant Isabelle. Mais est-elle sûre ? »

Comme il était malaisé de mieux choisir, il se décida pour cette alliance suspecte.

— Comment trouvez-vous le dragon ? demanda-t-il à sa jolie partenaire en désignant à travers les plantes vertes le vicomte de Marthenay qui paradait devant Mme Dulaurens, tandis que la malheureuse Alice, pour ne pas le voir, s'absorbait dans la contemplation d'un livre d'images dont elle oubliait de tourner les feuillets.

Elle se mit à rire.

— Le dragon? C'est le M. Landeau d'Alice Dulaurens. Chacune a le sien.

— Voulez-vous m'aider à lui jouer un méchant tour?

— Mais certainement. Cela nous rappellera la bataille de fleurs.

— Eh bien, venez ici demain dans l'après-midi vers quatre heures. J'y serai.

— Puisque vous y serez, je viendrai. C'est l'évidence même.

— Vous direz à votre blonde amie dont les joues sont pâles depuis quelques jours : « Il faut vous distraire, respirer le bon air de la campagne. Vous demeurez trop enfermée. »

— Je dirai à ma blonde amie : « Il faut vous distraire, etc. »

— Et nous l'emmènerons dans le bois de chênes.

— Dans le bois de chênes nous l'emmènerons.

— Sur un signe de moi nous la laisserons...

— C'est une ballade?

— Nous la laisserons seule. Et si vous voyez ou comprenez quelque chose, vous me jurez de garder le secret?

— Mais je n'y comprends goutte.

— C'est ce qu'il faut.

— Dites-moi du moins ce que je verrai.

— Eve curieuse! Etes-vous capable de garder un secret?

— Si c'est vous qui me le confiez, oui.

— C'est un secret qui ne m'appartient pas. En le trahissant vous me rendez traître.

Elle fixa le jeune homme de ses beaux yeux noirs chargés de désirs :

— Jean, mon cher Jean, je vaux peu de chose et vous m'estimez moins encore. Pour vous plaire, je braverai les dangers... et même les convenances.

— Surtout les convenances, si vous voulez bien.

— Mais je veux bien. Ah! si vous le vouliez, je vous suivrais au bout du monde.

— Sans luxe? demanda-t-il avec un sourire sceptique.

Elle répondit par un rire énervé qui montra ses dents lumineuses :

— Nue comme un ver.

Ils frissonnèrent tous deux de leurs propos imprudents. Il fut envahi de tristesse en présence de ce beau corps dont il devinait les contours et la chair pâle. Elle, avant d'entrer dans le mariage comme on se jette dans un précipice, éprouvait une sorte de voluptueux vertige à s'agiter ainsi sur l'abîme.

Il se taisait, mais sur ce visage tendu elle lisait son pouvoir. Elle osa lui prendre la main, et lui dit en italien pour dissimuler à demi son audace :

— *Io vi amo.*

Jean ne songeait plus au rendez-vous de Marcel. Mais sa belle humeur et ses allures conquérantes donnaient le change sur sa nature qui était délicate, loyale et presque réservée. Et c'est ainsi qu'amoureux momentanément il ne prononça point les paroles qu'Isabelle attendait :

— Alors, dit-il, pour moi vous renonceriez à M. Landeau?

Elle le jugea un peu niais, et s'expliqua brusque-

ment pourquoi il n'était impertinent qu'en apparence, et comment ses hardiesses n'étaient que des bravades. Cependant il lui plut davantage encore. Elle-même gardait au fond de son cœur avide, dont la perversion avait l'hésitation d'un début, un reste d'enfantillage que touchait cette honnêteté inattendue. Mais elle se promit d'accorder à son propre rôle une plus grande importance. Bientôt remise de son étonnement, elle répliqua :

— Je ne renoncerai à rien du tout. En quoi ce quadragénaire nous gêne-t-il ?

Et de nouveau elle fit sonner son rire équivoque. Il comprit et malgré lui il rougit, ce qui l'agaça.

Derrière les plantes vertes ils virent Alice se lever. La jeune fille traversa le salon, les yeux fixes comme une somnambule. Elle portait une robe de linon blanc qui seyait à son teint de blonde. Isabelle détailla sa toilette d'un coup d'œil sec comme un inventaire. Rendue cruelle par cet examen, elle murmura :

— Voici une étoffe de prix, et la coupe atteint la perfection. Pourriez-vous, monsieur le lieutenant, m'en offrir de pareilles après la bénédiction nuptiale ?

Il revint à la réalité, et se gourmanda intérieurement de s'être montré si naïf :

— Avec ma solde ? fit-il.

— Que voulez-vous ? j'aime ce qui brille.

— Tout ce qui brille n'est pas or.

— En effet, il y a les diamants, et les pierreries.

Un peu méprisant, il l'approuva :

— Oui, chacun se détourne de la vie et tâche de l'oublier. Votre mère a son chien, mon oncle ses roses,

et vous vos robes. L'amour vient ensuite, comme il peut.

— Enfin, Jean, vous devenez sage.

Le cœur allégé, il reparla de son projet :

— Alors vous garderez le secret que vous devinerez demain ?

— Si je le livre, je consens à aimer M. Landeau.

— Parlons sérieusement, voulez-vous ?

— Je parle très sérieusement. Mon fiancé est la comparaison la plus sérieuse du monde. Eh bien, tenez, si je livre votre secret, c'est que vous aurez cessé de me plaire.

— Ah ! non, je puis cesser d'une minute à l'autre.

— Ingrat !

Elle le montra du geste, comme si elle le présentait à une galerie imaginaire :

— C'est joli comme un cœur, et ça n'en sait rien.

Elle leva la main :

— Je le jure. Là, êtes-vous content ? Cette fois, parlez.

Il hésita encore, puis se décida :

— Mon ami Marcel Guibert a quelque chose à dire à mademoiselle Dulaurens. Il l'attendra demain dans le bois de chênes.

— Ah ! fit Isabelle intéressée. Mais ils n'ont pas besoin de nous pour cela.

— Attendez, mademoiselle Alice n'en sait rien. Si elle le savait, elle n'irait pas.

— La sotte ! Mais vous avez raison. De sa part rien ne m'étonne plus. Elle est capable de toutes les bêtises.

— De toutes les timidités plutôt. Elle a une jolie âme timide.

— Scrupuleuse plutôt. Mais elle est riche. Elle peut choisir son mari. Par le temps qui court, c'est un luxe rare. Comment ne préfère-t-elle pas le capitaine Guibert à ce fade et prétentieux Marthenay? Il me plaît beaucoup, le capitaine, presque autant que vous. Seulement il me fait peur. Je crois toujours qu'il va me gronder.

— Si vous le méritez?

— Je le mérite. Grondez-moi, vous, mais pas trop fort. Le dragon, lui, est stupide. Et quand on l'est, c'est pour longtemps.

Mme Dulaurens, qui depuis un instant s'agitait, s'approcha de leur retraite, estimant que ce tête-à-tête avait suffisamment duré. Elle demanda :

— Alice n'est pas avec vous?

— Elle sort du salon, madame. Et tenez, la voici qui rentre.

Quand elle se fut éloignée, Jean reprit très vite, pour terminer l'entretien :

— Madame Dulaurens ne veut pas se séparer de sa fille. Vous comprenez.

— Ah! dit Isabelle. Alors la pauvre Alice épousera M. de Marthenay. Elle n'a pas plus de volonté qu'une poule sous un déluge.

Et avec une exaltation comique elle ajouta :

— Favorisons les amours illégitimes. Que me donnerez-vous en récompense de ma complicité?

— Demandez et vous recevrez.

Elle le regarda sournoisement, comme pour le provoquer :

— Un baiser de vos lèvres, cher monsieur.

Revenu de sa naïveté, il répliqua du tac au tac :

— Sur les vôtres, mademoiselle.

Ce fut elle qui rougit. Ils rirent avec cette gêne légère qui accompagne la promesse du plaisir, et, quittant leur cachette, ils vinrent se mêler à la conversation générale.



IX

L'ADIEU

Le lendemain, les choses se passèrent comme il était prévu. Isabelle Orlandi et Jean Berlier conduisirent dans le parc Alice Dulaurens jusqu'au bois de chênes où Marcel averti attendait. Au détour d'un sentier ils les laissèrent face à face, tandis qu'ils continuaient leur promenade sous les feuillages rouillés par l'automne.

Alice effarouchée mit la main sur son cœur. Son premier mouvement fut de s'enfuir, mais elle se sentait les jambes molles et la poitrine sans souffle.

— Restez, je vous en prie ! lui dit Marcel d'une voix grave et pressante qu'elle ne lui connaissait pas. Pardonnez mon audace. Je vais partir pour l'Algérie, et je n'ai pas eu le courage de m'éloigner sans vous revoir.

— Ah ! fit-elle toute pâle et frémissante. Que dira ma mère ?

Sa mère n'avait eu que sa seconde pensée. Il crut que son premier mot se rapportait aussi à elle, et,

jaloux, fronça les sourcils. Cependant il reprit avec la même douceur enveloppante :

— Alice, j'ai à vous dire que je vous aime. Paule m'a dit que vous m'aimiez. Est-ce vrai? Je veux le savoir de votre bouche.

Il la vit trembler et porter les deux mains à sa gorge comme si elle étouffait. Ses joues étaient sans couleur, et ses yeux regardaient sans les voir les feuilles mortes qui jonchaient le chemin. Les branches des chênes, au passage du vent, remuaient avec un cliquetis lugubre. Déjà les lueurs roses du ciel qui apparaissaient entre les colonnes droites des vieux arbres présageaient la fin du jour.

Comme une plainte infiniment tendre elle murmura :

— Je ne puis pas vous le dire.

C'était déjà son aveu, le seul qu'elle se crût permis.

Emu jusqu'au cœur, il contempla avec des yeux nouveaux l'enfant craintive qui, debout à quelques pas de lui, et les épaules couvertes d'un châle blanc, se détachait comme une apparition sous la voûte de l'allée. Sur ses yeux célestes elle abaissait à demi ses longs cils. Derrière elle, dans l'intervalle des branches, il voyait le soleil descendre comparable à un grand incendie sur lequel se découpaient les troncs noirs des chênes. Et les teintes des feuilles étaient ardentes et cruelles, d'or et de sang.

— Alice, reprit-il, si vous m'aimez comme je vous aime, promettez-moi d'être ma femme.

Elle regarda enfin le visage fier du jeune homme. Elle comprit qu'il avait souffert à cause d'elle, et ses yeux s'humectèrent.

— Je ne puis pas... Marcel... Mes parents...

Elle n'en put dire davantage ; ses larmes parlaient pour elle.

Il s'approcha et lui prit la main. Elle ne la retira pas.

D'une voix ferme, persuasive, il continua :

— Ne vous inquiétez pas, Alice. Vous obtiendrez leur consentement. Ayez la volonté et le courage d'attendre. Le temps nous aidera. Je ne vous demande que d'être patiente. Moi, je veux accomplir de grandes choses pour vous. Je partirai en expédition au centre de l'Afrique. Je saurai vous conquérir, ma fiancée.

Alarmée, elle le supplia et ses craintes livraient son amour :

— Non, non, je ne veux pas. Je ne veux pas que vous exposiez votre vie. Ah ! si vous... m'aimez, vous n'irez pas.

— J'irai parce que je vous aime, Alice.

— Vous ne me connaissez pas. J'ai peur. J'ai peur de tout. Je suis une pauvre petite femme. Oh ! comme ma tête est lourde !

Elle porta sa main libre à son front, et puis à sa poitrine :

— Comme mon cœur est lourd ! murmura-t-elle à voix basse.

— Alice, ne craignez rien ! dit-il avec passion. Je vous aime. Je vous protégerai.

S'inclinant, il effleura de ses lèvres cette petite main tremblante qu'il avait gardée. Ce baiser la fit toute tressaillir. Elle soupira :

— Rentrons. C'est mal.

— Oh! non. Je vous aime tant. Ne suis-je pas votre fiancé?

Elle répéta :

— C'est mal.

Ils se regardèrent de tout près.

Les couleurs du soir pâlissaient. Une vapeur bleue palpitait dans le parc, sous les arbres et sur les pelouses. C'était l'heure mystérieuse où les choses s'attendrissent dans la peur de mourir. Le jour demeurait encore, mais un jour délicat, atténué, d'une grâce langoureuse. Et le sentier qui fuyait dans le bois devenait tour à tour rose et violet.

Dans les yeux de la jeune fille il vit le reflet du couchant. Toute la mélancolie de la nature mourante tenait dans ce miroir animé.

Jamais il n'avait senti pareillement la fragilité de l'objet de son amour. Jamais elle n'avait pareillement ressenti le chaste désir de s'appuyer à cette force. Cependant, comme il l'attirait à lui et se penchait pour l'embrasser, de ses frêles mains elle le repoussa doucement, et murmura pour la troisième fois :

— Oh! non, c'est mal.

Cette vertu frémissante qui dissimulait si peu la tendresse le remplissait de respect et d'émotion.

— Alice, demanda-t-il encore, il faut me jurer d'être ma femme.

Mais elle répondit comme elle avait déjà répondu :

— Je ne puis pas. C'est la volonté de mes parents.

Etonné de n'avoir pas obtenu davantage depuis le commencement de cette entrevue si passionnément souhaitée et qui devait fixer leur avenir, il reprit

avec fermeté, certain de son amour et sûr de la convaincre :

— Alice, Alice, je vais partir. Pour plusieurs années peut-être. Mais qu'est-ce que deux ou trois ans quand on aime? Quand on aime, c'est pour toujours. Je voudrais emporter votre promesse. Elle sera ma sauvegarde et mon courage. Alice, je vous aime plus que ma vie. Ou plutôt je n'aime pas la vie sans vous. Les obstacles ne sont rien quand on aime. Jurez-moi de me garder pendant l'absence votre cœur, et cette petite main que vous m'avez donnée, et que tiens là toute glacée dans la mienne.

Interdite, elle restait immobile et muette. Sa vie s'était écoulée sans initiative. Elle ne savait pas si elle avait une volonté. Son amour même s'était à son insu emparé d'elle, et l'affligeait par une ardeur qui lui paraissait excessive et défendue.

Il la contemplait toute pâle et faible, avec une infinie bonté, avec l'unique désir de la protéger contre les atteintes du sort. Mais, comme elle se taisait toujours, il insista :

— Alice, je vous aime. Le soir tombe ; il vous faut rentrer. L'air d'automne est déjà froid. Me laisserez-vous partir sans un mot, sans une parole d'espoir?

C'était l'heure émouvante où les choses se recueillent, avant de se mêler dans l'ombre, avant de mourir. Cependant les dernières lueurs du couchant éclairaient encore ce pur visage, ces cheveux d'or. Et le châle blanc faisait une tache claire sous les arbres.

Elle demeurait muette et immobile, comme une morte. Elle entrevoyait à la fois la lutte impossible avec sa mère et le mariage impossible avec M. de

Marthenay. Elle ne savait pas ce que nous pouvons sur notre destinée quand nous osons porter sur elle une main qui ne tremble pas. L'amour lui ouvrait toutes grandes les portes de la vie. Effarouchée, elle avait peur. Qu'avait-elle donc fait à Dieu, pour que son choix dépendît d'elle seule? Pourquoi ne suivait-elle pas une route tout unie et facile? Ainsi paralysée par la crainte, elle ne pouvait choisir.

Que ne parlait-il de sa douleur? Elle était si bouleversée qu'elle se fût attendrie et promise. S'il eût tenté de l'attirer à lui comme tout à l'heure, elle ne l'eût point repoussé : elle eût enfin reposé sa tête sur un cœur courageux.

Mais il la voulait recevoir d'elle-même. Il attendait, et, à mesure que cette attente se prolongeait, il considérait avec plus de pitié cette pauvre enfant dont l'amour était si précaire. Ni la pudeur, ni la timidité, ni la réserve naturelle n'expliquaient son silence. Les circonstances qu'ils traversaient étaient trop graves pour qu'elle hésitât à parler si elle en éprouvait le désir. Les obstacles qui les séparaient n'étaient que des barrières de vanité et d'égoïsme, peu difficiles à vaincre. Elle aimait, et cependant elle se taisait.

Il connut que leurs voies étaient différentes. Il redressa sa haute taille dans une pensée de commisération dédaigneuse. Pour lui dire adieu il triompha pourtant de son orgueil, et il lui dit avec indulgence :

— Non, Alice, ne promettez rien. Je vous rends la parole que vous aviez donnée à Paule pour moi. Vous n'avez pas la force d'aimer.

Et de sa voix précise et ferme il ajouta en lais-

sant tomber la petite main froide qui ne résista pas :

— Adieu, mademoiselle, nous ne nous reverrons jamais.

Elle le vit s'enfuir dans l'allée où commençaient d'errer les ombres qui accompagnent la chute du jour. Il ne se retourna pas. Il avait déjà disparu, et des yeux elle le cherchait encore. Le bois frissonnait aux souffles du soir. Une feuille se détacha d'un arbre, et dans sa chute effleura les cheveux d'Alice. A ce présage de l'hiver, elle sentit la mort autour d'elle, en elle.

Comme deux fantômes joyeux et légers, Isabelle et Jean apparurent sous les chênes. Ils la trouvèrent immobile à la place même où Marcel l'avait laissée. Quand ils voulurent lui parler, elle s'échappa sans un mot, et courut vers la maison pour cacher sa misère. Elle ne pensa pas à confier sa peine à Jean Berlier qui pouvait encore la sauver du désastre. Elle gagna sa chambre, se cacha le visage dans ses mains, et pleura. Mais dans sa douleur même elle ne songeait pas à la lutte, et s'abandonnait au sort qu'elle considérait comme inévitable...

Après la fuite d'Alice, Isabelle et Jean se regardèrent, étonnés.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Je comprends, dit-elle. Encore une qui a peur! Nous sommes toutes pareilles aujourd'hui. Nous voulons des rentes, et pas de risques. Je n'en connais qu'une capable d'aller par amour au bout du monde dans une robe de quatre sous.

— Qui?

— Paule Guibert.

Avant même que le nom eût été prononcé, il avait revu brusquement le profil, la silhouette de Paule en deuil. Isabelle eut l'intuition de ce qui se passait en lui. Jalouse, elle s'approcha, et de sa voix la plus câline :

— Et ma commission? L'avez-vous oubliée?

Elle tendait ses lèvres. Il se souvint, et comme les teintes du couchant se brouillaient, il lui donna sous les arbres la commission promise...

Marcel ne regarda en arrière qu'à la montée du Maupas. Là il se retourna, et vit la Chênaie dans l'ombre, tandis que les montagnes resplendissaient encore dans la lumière. Un long nuage floconneux traînait comme une écharpe déchirée, sur leurs flancs, à mi-hauteur. Elles prenaient au soleil couchant une teinte rose si fine, si délicate, qu'elle évoquait la gorge aux veines violettes de quelque déesse des Alpes, à demi cachée sous la gaze et la mousseline.

Il attendit avec cruauté que l'ombre gravissant les sommets eût détruit cette joie de l'espace, et fané ces voluptueuses couleurs. Dans la tristesse de la nature environnante il lui sembla qu'il respirait mieux. Il traversa, plus allègre, le bois en partie défeuillé qui laissait voir entre les troncs des arbres des morceaux de ciel ensanglanté. Autour de lui les chouettes, sinistres oiseaux d'automne et de soir, commencèrent de s'appeler par ces cris de détresse, angoissés comme des appels de victimes, qui glacent l'âme des voyageurs attardés.

Il trouva, devant le portail du Maupas, sa sœur

inquiète qui venait à sa rencontre. Paule connut, à le voir, le résultat de l'entrevue :

— Ah ! fit-elle simplement.

D'un mot il la renseigna.

— Nous ne sommes pas de la même race.

Elle lui prit le bras, et se penchait déjà pour l'embrasser quand elle s'arrêta :

— Ecoute.

— Ce sont les chouettes. Le bois en est rempli.

— Allons-nous-en d'ici. Elles me bouleversent. Les paysans disent qu'elles annoncent la mort.

Il fit un grand geste d'indifférence...

X

LE DÉPART

Le repas de famille qui précède un départ ressemble par sa tristesse au premier repas que l'on prend en commun après la disparition définitive de l'un des convives accoutumés. S'il n'y manque personne encore, déjà pourtant la joie en est bannie. Chacun tâche inutilement de l'égayer, et de cet effort touchant et stérile naît une mélancolie plus profonde.

Ainsi la salle à manger du Maupas, malgré le soleil d'octobre qui la visitait, était silencieuse et morne. Marcel devait partir à la tombée de la nuit, dans le char de Trélaz, pour prendre à la gare le train de six heures. Quand la conversation mourait, personne ne songeait à la reprendre. Sur des mots insignifiants, prononcés sans entrain, elle renaissait, à peine viable, pour s'éteindre de nouveau. Marie, la vieille domestique, avait préparé les plats que préférait le capitaine ; en les rapportant presque entiers à la cuisine, elle murmurait sur un ton bourru qui exprimait son propre chagrin :

— Si c'est permis! si c'est permis! Ils veulent donc *se périr !*

Après le déjeuner, Marcel emmena sa sœur.

— Je désire revoir, lui dit-il, nos vieilles promenades.

A travers les vignes en pente, ils montèrent jusqu'aux châtaigniers de Vimines qui abritent de leur ombre une mousse épaisse où ils venaient, tout enfants, cueillir les champignons. De la lisière du bois, on aperçoit le lac du Bourget dans sa cuvette de montagnes. Il faut les teintes du soir pour renforcer sa beauté sauvage.

— Maintenant, allons voir la cascade, dit Marcel.

Il voulait s'emparer, avant de partir, de tous les lieux solitaires et expressifs qui avaient contribué à former son caractère.

De Vimines, dont le clocher pointu domine le coteau, on descend, à travers les vignes et les vergers, sur la cascade de Coux, par un chemin en lacets qui découvre des horizons divers : en face, un chaos de montagnes qu'escaladent hardiment des sapins en rangs pressés ; sur la gauche, le Nivolet aux arêtes rocheuses, dont les flancs sont baignés d'une lumière bleuâtre ; à droite, l'entrée du val des Echelles et de la Chartreuse. Marcel s'arrêta quand il vit, entre deux hêtres aux feuilles d'or qui précisaient son charme sauvage en le limitant, la chute d'eau longue, mince, blanche, qui tombait d'une hauteur de cent pieds et rejaillissait au soleil en poussière d'argent. Il sourit de plaisir.

— Elle me plaît dans ce décor qui l'isole, dit-il Ne descendons pas davantage. Il nous reste à rendre

visite au bois de Montcharvin et au ravin du Forezan.

C'étaient d'anciens attraits de la propriété du Maupas, dont il avait fallu se séparer avec la ruine. Parce qu'ils étaient plus rapprochés de la maison, et de tout temps familiers à ses regards, le jeune homme les préférait. Vendus, leur charme ne s'était point évanoui à ses yeux. La beauté de la terre ne s'achète pas; elle appartient à qui la découvre, la comprend et la goûte.

Le Forezan est un ravin profond dont les pentes raides sont recouvertes d'une inculte chevelure de broussailles. Parfois ces pentes s'adoucissent; on peut descendre jusqu'au ruisseau qui roule tout au fond des eaux limpides. Là, sous un arceau prolongé de verdure, c'est la paix, et c'est le silence et l'oubli.

Marcel, qui marchait le premier, se retournant, vit sa sœur embarrassée dans les lianes qui barraient le sentier. Avant de lui porter secours, il s'écria :

— Comme tu es jolie dans ces buissons!

— Viens m'aider au lieu de dire des bêtises.

Mais il ne se pressa pas. La grâce naturelle de la jeune fille s'harmonisait à miracle avec ce paysage vierge et frais. Il ne put se tenir d'admirer la souplesse des gestes qu'elle faisait pour se dégager, et le vif éclat de santé que la course donnait à ses joues. Quand il fut près d'elle, déjà elle bondissait, libre des liens qui la retenaient.

— Trop tard!

— Bravo, Paule! Les forêts de Cochinchine ou du Tonkin ne t'effraieraient pas. Tu les verras peut-être un jour. Tu es de la race de tes frères, toi.

— Oh! moi, dit-elle, et la flamme de ses yeux

s'éteignit, je vivrai et mourrai au Maupas.

Ils remontèrent du ravin par le bois de frênes. Ces arbres aux troncs clairs se dressaient hauts et droits, et portaient noblement comme une couronne l'ample essor de leurs branches que le vent d'automne effeuillait. A demi dévêtus, ils laissaient voir dans toute leur jeune vigueur leurs corps sains et les gestes pacifiques de leurs mille bras levés. Comme des hamadryades nues, ils livraient le secret de leurs formes. Le rare feuillage qui les parait encore était d'un or roux, presque semblable à leurs dépouilles qui gisaient sur le sol en épais tapis. Le soir venait, et tout le bois était baigné d'une vapeur violette qui lui donnait un aspect mystérieux de bois sacré.

Appuyée à lui d'un côté, de l'autre commandant des prairies et des vignes, la ferme de Montcharvin reflétait dans ses vitres le rouge éclat du couchant. Ses bâtiments spacieux étaient construits dans les ruines d'un vieux château dont il restait encore une tour démantelée et un porche roman. Ce porche privé de porte et devenu inutile donnait sur un hangar à ciel ouvert où traînaient d'anciens socs de charrues et au delà, à cause de la pente prochaine, sur un paysage lointain qu'il encadrait. Cette disposition des lieux rappelait les tableaux des maîtres d'Italie qui, pour résumer sans doute la beauté diverse du monde, accompagnaient leurs figures humaines d'une vue de la nature aperçue entre les colonnades d'un palais ou sous les arceaux d'un cloître.

Marcel et Paule longèrent l'antique demeure, et suivant au bord d'un champ un rideau d'arbres qui masquait le Forezan profond, ils s'arrêtèrent devant

un tronc coupé, banc naturel que depuis des années on avait laissé là, et d'un commun accord ils s'y assirent.

Ils assistèrent à la descente du soir sur la campagne. Ils virent le sentier qu'ils avaient suivi et les feuilles mortes du bois devenir roses et mauves. Deux bœufs tirant un chariot chargé de litière passèrent devant eux, et, comme ils traversaient une zone de soleil, de leurs naseaux sortait une buée lumineuse que leur respiration renouvelait. La paix envahit la terre qui aspirait, par toute la tristesse de ses prés dégarnis et de ses bois dépouillés, au grand repos hivernal.

Marcel prit la main de sa sœur, qui, brusquement, sous cette pression, éclata en sanglots. Ils avaient accumulé trop de sensations dans leurs cœurs au moment de se dire adieu. Lui songeait à la faiblesse d'Alice, et Paule songeait à lui. Un moment il respecta ces larmes qu'il faisait répandre.

— Ecoute, dit-il enfin. Tu veilleras sur notre mère. Moi je vais partir pour longtemps peut-être.

Inquiète, elle pressentit quelque nouveau malheur. Aussitôt elle domina sa peine :

— Tu reviendras d'Algérie l'an prochain n'est-ce pas ?

Il la regarda avec tendresse :

— Je ne sais pas, petite Paule ; je ferai partie d'une mission qui se prépare pour traverser le Sahara.

— Ah ! dit-elle, j'en étais sûre. Tu demandes trop à notre courage, Marcel. Notre mère est âgée et bien

lasse. Elle sent nos peines autant que nous. Il faut la ménager.

Il contempla le calme des champs et songea qu'il serait doux de rester ici près de sa mère et de sa sœur. Mais ce fut un regret éphémère, et il reprit :

— N'es-tu pas là, toi, notre sœur de charité? Il faut que j'aille très loin... et que j'oublie. N'en parle pas encore. La mission Moureau n'est pas prête. Elle ne partira pas avant une année peut-être. Je te le dis, à toi qui connais tous mes secrets. Notre mère les connaîtra toujours assez tôt.

Elle demanda simplement :

— Sera-t-elle longue, cette expédition?

— On ne peut le déterminer avec exactitude. Probablement dix-huit mois.

Elle essaya de dominer son chagrin et, vaincue, elle pleura.

— Tu ne sais pas comme nous t'aimons, mère et moi. Ah! si nous avions pu donner notre cœur à celle-là qui n'a pas osé vouloir, elle aurait pu du moins ce que nous ne pouvons pas, te retenir.

Il la prit dans ses bras, et la serra sur sa poitrine. Confiant dans cette amitié dont la vaillance le rassurait, il attendit que ce désespoir fût passé. Mais il ne prononça pas le nom d'Alice. Jamais plus les syllabes de ce nom ne devaient franchir ses lèvres. Il ne daigna faire à son amour que cette allusion méprisante :

— Laissons cela, petite sœur. Ce mariage m'eût amoindri. Une femme n'a pas le droit de rétrécir la vie de son mari! Qu'est-ce qu'un amour qui n'est plus assez fort pour supporter la séparation, la dou-

leur, pour accepter le sacrifice? Tu resteras, toi, auprès de notre mère. Tant pis! Ma destinée était de courir le monde.

Il la sentit se raidir.

— Oh! moi! fit-elle, et ce seul mot exprimait une révolte intérieure qu'il devina et comprit.

Elle avait rencontré le malheur trop jeune, à l'âge où la vie a tout son charme, et, depuis la mort de son père, assisté à trop de basses ingratitudes et de blessantes protections à l'égard de sa mère et d'elle-même. De ces spectacles, elle avait retiré une force stoïque, mais aussi un amer orgueil. Déjà elle n'attendait rien de l'avenir : elle tâchait de s'oublier, comme elle se croyait oubliée. Sa tendresse filiale et sororale contentait sa passion de dévouement. Exaltée dans sa dignité et son dédain du monde, elle ne voulait pas approfondir les sentiments obscurs qui germaient en son cœur ardent.

Il la savait de même nature que lui, peu disposée à se livrer et à s'attendrir sur elle-même. Il tenta seulement de la distraire et lui parla avec une grande affection :

— Paule, ne t'inquiète pas. Tu seras heureuse un jour. C'est moi qui te le dis. Tu le mérites tellement!

Mais elle détourna la conversation :

— Ton voyage à Paris, c'était au sujet de cette mission sans doute. Tu me l'as caché.

— Pas bien longtemps, Paule, pas bien longtemps. J'ai dû lutter contre des intrigues et des compétitions nombreuses. Enfin, j'ai obtenu, pour Jean Berlier et pour moi, la faveur d'être enrôlé.

— Ah! M. Berlier part aussi?

— Oui. Il en reviendra capitaine et décoré. Surtout, il en reviendra mûri. Comme la mer, le désert élargit le cœur et le cerveau. On n'y pense plus à fleureter. Mais pourquoi as-tu cessé de l'appeler Jean?

Elle ne répondit pas. Il la regarda et, se levant, il l'appela :

— Rentrons. Le soir tombe. Il ne faut pas priver notre mère de notre présence plus longtemps.

Mme Guibert les attendait, assise devant la porte. De ses vieilles mains elle tricotait des bas de laine pour la petite fille du fermier. Elle avait mis ses lunettes afin de mieux surveiller son aiguille. Souvent elle levait les yeux vers l'avenue. Ce côté de la maison était vêtu de vigne vierge dont la couleur écarlate s'exaltait au soleil couchant.

Quand elle aperçut Paule et Marcel, elle leur sourit. Mais, tandis qu'ils montaient l'escalier, elle retira vite ses lunettes afin de s'essuyer les yeux.

— Enfin! dit-elle.

Son fils l'embrassa.

— Nous nous sommes attardés au bois de Montcharvin. Mais nous voici, mère. Vous ne craignez pas la fraîcheur? Il se fait tard pour demeurer dehors

Et comme ils pénétraient à l'intérieur, le jeune homme se retourna pour voir les prairies voisines, l'avenue des marronniers, le portail ouvert. Mis au courant des affaires de la famille, il savait qu'il fallait songer à la vente du Maupas, à moins que son frère Etienne ne réalisât de grands bénéfices au Tonkin. Là il avait passé son enfance, formé son âme. De cette campagne en ce moment rose et violette montaient vers lui, à son appel, ses souvenirs. Ils

s'en venaient de tous les alentours, comme un vol d'oiseaux clairs dans le couchant.

Marcel referma la porte.

Au salon il s'assit à côté de sa mère, sur un siège plus bas, s'appuya à son épaule et lui prit la main.

— Je suis bien ainsi, dit-il d'une voix câline qui contrastait avec son mâle visage.

Pour la première fois il remarqua cette main qu'il gardait dans la sienne, une pauvre main usée et gercée, aux doigts gonflés et sans bagues, qui révélait une vie de travail et la vieillesse. Mme Guibert comprit où le regard de son fils allait.

— J'a dû quitter mon alliance, expliqua-t-elle. Elle me faisait mal. J'ai porté quelque temps celle de ton père. Mais l'or s'en était aminci. Un jour, elle s'est brisée comme du verre.

Elle ajouta comme pour elle-même :

— Cela n'est rien. Nos sentiments seuls importent. Et ceux-là, la mort même ne les brise pas.

Marcel chercha des yeux sur le mur un portrait de sa mère qu'il connaissait bien. Ce portrait représentait une jeune femme mince et jolie, avec un air de toute jeune fille timide, dont les doigts effilés et mignons tenaient une fleur à l'ancienne mode.

Alors il se pencha, et sur la main flétrie il posa ses lèvres.

Par la mémoire il revit sur le chemin la vieille femme fatiguée et humiliée qui revenait de la Chênaie après le refus, et il se rappela de quelles paroles mauvaises il l'avait accueillie. Avec cette grâce un peu hautaine qui donnait tant de prix à ses paroles de tendresse, il dit :

— Ma chère mère, je vous ai quelquefois parlé brusquement.

Elle retira doucement sa main et lui caressa la joue. Elle souriait de ce sourire lumineux et triste qui résumait son âme épurée par la souffrance.

— Tais-toi, murmura-t-elle émue ; je te défends de t'adresser des reproches. Tous les jours je remercie Dieu des enfants qu'ils m'a donnés.

Ils se turent. Le silence les enveloppa. Les minutes passaient rapides, inévitables. Déjà la séparation prochaine les séparait. Ils goûtaient éperdument, jusqu'à l'angoisse, le plaisir menacé d'être ensemble. Rien ne mêle les vies comme d'avoir supporté en commun les soucis et les peines. Quand se retrouveraient-ils ainsi dans ce charme doré d'automne, en face des feuillages jaunissants dont la fenêtre leur livrait la beauté mourante? Sur ces trois êtres, deux avaient le pressentiment que ces heures ne reviendraient plus. Mme Guibert cherchait en vain son courage habituel au moment des départs. Marcel songeait aux solitudes d'Afrique qui gardent parfois leurs visiteurs ; mais, honteux de cette faiblesse, il chassa enfin, avec des paroles d'espoir, ce vol de noirs présages qui s'était abattu dans le petit salon de campagne.

Le fermier Trélaz vint avertir que la voiture était prête. On chargea les bagages, sans oublier un panier de provisions préparé pour la route qui serait longue jusqu'à Marseille. Il faisait déjà nuit lorsque l'antique véhicule s'ébranla.

A Chambéry, Paule aperçut sous une arcade Mme Dulaurens et sa fille. Elle eut le temps de voir Alice devenir mortellement pâle ; mais, se retour-

nant vers son frère, elle fut surprise de son impassibilité. Il paraissait indifférent. Cependant elle avait l'intuition que, lui aussi, il avait vu.

A la gare, les trois voyageurs durent longtemps attendre. Dans le salon banal ils purent s'isoler encore. Mme Guibert ne se lassait pas de regarder son fils qui allait partir. Tout à coup, elle lui dit :

— C'est toi qui de tous ressembles le plus à ton père.

— Je n'ai pas sa foi dans la vie, fit Marcel. Lui, je ne l'ai jamais vu découragé. Quand il éprouvait quelque insuccès, il relevait la tête et riait avec ces paroles : « Tant qu'on n'est pas mort, il n'y a rien de perdu. »

— Depuis qu'il est mort, reprit la vieille femme, j'ai perdu ma force.

— Il revit en vous, mère. Pour nous il dure.

— Par vous aussi. Et moi, il m'attend.

Marcel l'embrassa :

— Non, mère, nous avons besoin de vous.

Ils cessèrent d'être seuls et, peu après, à l'appel d'un employé, ils sortirent sur le quai. Là, ils aperçurent dans l'obscurité les deux lanternes au regard fixe de l'express qui courait à eux. C'était le moment des adieux. Jamais encore Mme Guibert n'avait montré tant d'émotion. Elle répétait :

— Mon fils ! mon cher fils ! en étreignant le jeune homme qui souriait pour la rassurer.

Sa dernière parole fut une prière :

— Que Dieu te garde !

Courbée, penchée vers la terre qui l'attirait, elle regagna au bras de Paule le char de Trélaz.

— Ne vous inquiétez pas, mère, disait celle-ci en la soutenant. C'est une absence d'une année. Vous étiez plus brave autrefois.

Elle-même, cependant, se tourmentait à cause du secret dont elle était dépositaire.

Le retour fut silencieux. Au Maupas, durant la soirée, Mme Guibert eut tout à coup une crise de larmes.

— J'ai peur de ne pas le revoir, murmura-t-elle quand elle put confier sa peine.

— Mais il ne risque rien ! assura Paule surprise et alarmée de ce pressentiment étrange d'un danger qu'elle était seule à connaître.

— Je ne sais pas. Je suis triste comme l'année où mourut ton père.

Au prix d'un grand effort elle parvint à se vaincre, afin de ne pas impressionner sa fille davantage. Et prenant la main de son dernier enfant, avec cette gracieuse douceur qui lui restait de sa jeunesse, elle lui dit en songeant à tant de séparations, les unes bien longues et les autres définitives :

— Chère petite, tu es la dernière fleur de mon jardin désert.

DEUXIÈME PARTIE

Sur le mariage des femmes germaines du Ier siècle

« ... Les présents de noces ne sont pas de ces frivolités qui charment la femme. Ce sont des bœufs, un cheval tout bridé, un bouclier avec la framée et le glaive. En présentant ces dons, on reçoit une épouse. Elle, de son côté, donne aussi à l'époux quelques armes. C'est là le lien sacré de leur union, leurs symboles mystérieux, leurs divinités conjugales. Pour que la femme ne se croie pas dispensée des nobles sentiments et sans intérêt dans les hasards de la guerre, les auspices mêmes qui président à son hymen l'avertissent qu'elle vient partager des travaux et des périls, et que sa loi, en paix comme dans les combats, est de souffrir et d'oser autant que son époux. C'est là ce que lui annoncent les bœufs attelés, le cheval équipé, les armes qu'on lui donne. Elle apprend comment il faut vivre, comment il faut mourir. Ce dépôt qu'elle accepte, elle devra le rendre pur et honorable à ses enfants, de qui ses bras le recevront pour le transmettre à ses petits-fils. »

TACITE.

I

TREIZE A TABLE

— Nous pourrions peut-être nous mettre à table, hasarda timidement M. Dulaurens.

Sous le regard que lui asséna sa femme, il abandonna aussitôt le voisinage immédiat de la cheminée où flambaient d'énormes bûches de chêne, et gagna en fugitif une chaise à l'écart. Se retournant vers ses invités, Mme Dulaurens sourit en leur montrant un calendrier qui portait en gros caractères cette date : 25 février. Mlle de Songeon, desséchée et vieillie, s'approcha, et l'on crut qu'elle s'intéressait spécialement à la fuite des jours. Mais elle ne songeait qu'à s'emparer du coin du feu. Elle revenait de Rome : l'hiver, elle n'attachait d'importance qu'aux sanctuaires du Midi; pour accomplir ce dernier pèlerinage, elle avait dû hâtivement faire saisir et vendre le bétail d'un fermier retardataire. En chauffant ses grands pieds, elle considéra les éphémérides :

— Mais c'est le 25 février 1898 ! dit-elle après avoir lu. Et nous sommes au 25 février 1901. Vous retardez de trois ans avec exactitude.

Ces dames, sauf Alice, se levèrent pour constater le phénomène. Le calendrier passa de main en main. Mme Orlandi qui tenait sur son cœur Pistache — un vieux Pistache gras et pelé, affreux, dont les paupières lourdes retombaient sur des yeux chassieux — s'exclama, étonnée et fière d'avoir compris :

— Ah! j'y suis! Vous avez conservé la date du mariage de votre fille. Aujourd'hui c'est le troisième anniversaire. Comme l'amour d'une mère est ingénieux et délicat! Vous êtes si sympathique, madame. Moi aussi, j'ai le culte des souvenirs.

— Je gage, maman, dit Isabelle devenue Mme Landeau, que vous ne vous rappelez pas le jour de mes noces.

— Oh! cette Isabelle! Elle a toujours le mot pour rire.

Et avec une diplomatie qui manquait de finesse, l'Italienne se pencha sur son carlin en lui prodiguant les flatteries.

Voyant tout son monde occupé, Mme Dulaurens jeta un coup d'œil rapide sur la pendule qui marquait huit heures moins un quart. Le dîner était commandé pour sept heures, et la province n'a pas l'habitude de l'irrégularité.

— Petite comtesse, tu n'as pas vu Clément cet après-midi? demanda-t-elle doucement à sa fille distraite et taciturne.

— Non, maman, répondit la jeune femme à voix basse.

Quatre ou cinq mois après le départ de Marcel Guibert, Alice désespérée, vaincue, soumise, avait épousé, sous la savante influence maternelle, le comte

Armand de Marthenay, alors lieutenant au 4e dragons à Chambéry. Pour la troisième fois on fêtait son « bonheur ». Sa langueur de jeune fille et sa flexible sveltesse étaient devenues de l'accablement et de la maigreur. Ses yeux clairs, sa bouche aux coins tombants dénonçaient une tristesse naturelle et profonde. Sans perdre leur pureté, ses traits avaient remplacé, par le moyen des pommettes plus saillantes, du nez aminci, de la joue sans couleur, leur ancienne expression de jeunesse et d'innocence par un air douloureux de douceur résignée et de fragilité. Elle portait sur le visage les signes d'une peine qui occupait tous les instants de sa vie et dont, à coup sûr, son mari ne se doutait point. Il suffisait, pour s'en convaincre, de regarder derrière elle cette figure épaissie et couperosée, cette figure sans pensée d'homme usé prématurément.

L'hôtel que les Dulaurens occupaient l'hiver à Chambéry rappelait, par sa construction massive et les colonnades de son escalier, les palais fastueux de Gênes la Superbe. Son salon donnait sur la place Saint-Léger, centre de la ville. C'était une pièce monumentale que dix lampes éclairaient ce soir-là, livrant à peine au regard l'antique poutraison de son plafond élevé.

Préoccupée, Mme Dulaurens s'éloigna de sa fille et, soulevant le rideau de la fenêtre, inspecta la place. Les becs de gaz qui tremblaient au froid vif la lui montrèrent déserte. Elle laissa retomber le store et contempla, indécise, le groupe de ses invités. La conversation lui parut assez animée pour la déterminer à attendre quelques instants encore.

— Mme Orlandi qui est toujours en retard est arrivée en avance, pensait-elle non sans aigreur.

Autour de la cheminée, ces dames écoutaient Mlle de Songeon qui décrivait les catacombes de Rome avec une dévotion de catéchumène. Mme Orlandi, ingénument dépourvue de moralité et inapte au jeu des comparaisons, avouait leur préférer les ruines de Pompéi à cause de leurs peintures divertissantes. Mmes de Lavernay et d'Ambelard, personnes mûres et solennelles, n'avaient pas d'opinion. Leur noblesse était agréable à Mme Dulaurens, qui affichait volontiers ses origines. Elles étaient de bonne compagnie et estimaient l'existence selon le nombre et l'importance des invitations qu'elles s'étaient ménagées.

Excellents parasites, leurs maris gardaient de l'ancien régime un ton distingué, des préjugés commodes, une ignorance sincère de la vie moderne, et le goût invétéré du plaisir. Le baron d'Ambelard, haut en couleur, aimait la bonne chère, et le marquis de Lavernay, jeune sous ses cheveux blancs, réservait ses politesses à la beauté des femmes.

Ce dernier, qui sortait de la session des assises, racontait au groupe des hommes ses impressions de juré.

— Vous condamnez un voleur, et vous acquittez un infanticide, résuma M. Dulaurens, et, craintif, le petit homme se hâta d'ajouter :

— Notez que je ne vous critique pas.

M. de Lavernay rit sans scrupule :

— Eh ! mon cher, si nous condamnions les infanticides, nous ne trouverions plus de servantes.

— Quelle rage aussi de faire des enfants ! déclara

M. d'Ambelard. C'est l'état de fortune qui doit gouverner la procréation. Qu'en pensez-vous, monsieur Landeau ?

M. Landeau avoua qu'il n'en pensait rien. Millionnaire, il livrait de terribles batailles industrielles pour répandre ensuite sur sa femme une pluie d'or et toucher enfin, comme un chèque suprême, son cœur orgueilleux. Celle-ci jouait avec lui, comme un dompteur avec le fauve qui rugit, menace et courbe l'échine. Sous prétexte du devoir filial envers Mme Orlandi indifférente, elle avait refusé de le suivre à Lyon, et deux fois la semaine il la venait visiter dans la splendide villa qu'il lui avait fait construire sur la route de Cognin. Elle emmenait dans le monde cet homme fatigué par le travail, dont les épaules se courbaient et le teint se plombait. Là, soumis et grondant, il admirait dans son cadre la capiteuse beauté d'Isabelle et entendait sans joie les grelots de son rire, de ce rire qui montrait ses dents blanches et luisantes.

M. d'Ambelard, étouffant un bâillement, commença de s'impatienter.

— Je crains que le dîner ne soit manqué : il a trop attendu, confia-t-il au marquis de Lavernay qui, sans répondre, se hâta d'aller prendre un fauteuil inoccupé à côté de Mme Landeau. On le vit agiter, pour plaire, sa longue tête chevaline.

Armand de Marthenay, immobile et muet jusque-là, avait entendu. Il sortit de la torpeur où il s'était plongé :

— C'est la faute de Clément. Il aura défoncé son automobile.

Comme il avait parlé à voix haute, toute la société

se tourna vers lui. Aussi bien la contrainte qu'avait imposée une attente trop prolongée devenait insupportable. Les aiguilles de l'horloge indiquaient huit heures.

Mme Dulaurens tenta une fois encore de dissimuler ses angoisses :

— Clément est très prudent. Mais, la nuit, ces machines sont dangereuses. On peut heurter un obstacle qu'on aperçoit trop tard.

— Où donc est-il allé? interrogèrent ces dames

— C'est précisément ce qui m'inquiète. Il est parti à cinq heures pour la Chênaie. Dix minutes de parcours à peine : trois kilomètres. Et il ne revient plus.

Avide de tranquillité, M. Dulaurens affirma :

— Il ne lui est jamais arrivé d'accident.

Marthenay, sarcastique, intervint sans pitié :

— A lui, jamais. C'est un malin. Par exemple, il écrase beaucoup. Des poules, des chiens. Et l'autre jour une vieille femme.

— Nous l'avons payée ! protesta Mme Dulaurens avec indignation. Et même assez cher.

— Elle boite pour votre argent.

Galamment et sans ironie, M. de Lavernay expliqua à son hôtesse que des malheureux se précipitaient devant les automobiles afin d'en tirer des avantages pécuniaires. Sauf Mlle de Songeon, rebelle au progrès, tout le monde était d'accord pour défendre le sport à la mode, quand le jeune Clément, jovial et la peau rose, fit son entrée, la fourrure couverte de givre qui resplendissait aux lumières. Mme Dulaurens se précipita sur lui, et le gourmanda au lieu de contenter son envie de l'embrasser. Depuis le mariage de sa

fille, elle intervenait davantage dans la vie de son fils. Lui ne cherchait point à s'excuser. Il riait, et fondait comme un glaçon.

— Eh bien, oui ! nous sommes restés en panne à Cognin. La belle affaire !

M. d'Ambelard, furieux, hochait la tête. « La belle affaire ! se disait-il. Un dîner en retard ! Il en parle à son aise, ce jeune homme ! » Il en était là de ses réflexions, quand Mme Dulaurens prit son bras pour passer à la salle à manger. Clément voulut offrir le sien à Mlle de Songeon qui le toisa avec mépris et lui lança ces mots :

— Allez vous sécher !

Philosophiquement il approuva :

— Vous avez raison, mademoiselle. Mais vous manquez de douceur. Je vais me sécher, et me changer aussi.

Il disparut, et reparut en smoking comme on servait le filet de bœuf aux champignons. Avec le sans-gêne des générations nouvelles, il réclama à voix haute le potage et la sole normande, et ne se pressa nullement de rattraper son retard.

Comme les services se succédaient harmonieusement, la joie des convives s'épanouit. La conversation était générale et abondante. Le jeune Clément, ayant calmé son appétit, brûla d'y prendre part et d'accaparer l'attention. Il guetta un intervalle, et jeta à travers la table :

— J'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

— Quelle nouvelle ? réclama-t-on de toutes parts.

— Je l'ai apprise à Cognin. Je la tiens de mon chauffeur qui la tient de l'instituteur.

— Une nouvelle de Cognin, fit Isabelle ironique. Voilà qui doit intéresser toute la France !

Clément fredonna sur l'air de *Malbrough* :

— *Aux nouvelles que j'apporte, vos beaux yeux vont pleurer.*

— Ah ! ah !

— Riez, madame, ma nouvelle intéresse toute la France, en effet.

— Mais dites-la-nous donc, insistèrent plusieurs voix.

Tous les regards convergèrent sur le jeune homme. Inconscient, il jouit un instant de la supériorité que lui donnait son information. Maître de la table conquise, il était parvenu à ses fins. Cependant on servait une galantine truffée dite *des gourmets*, gloire d'un spécialiste de Toulouse. Et devant chaque convive fleurissaient dans un vase élancé de Murano de précieuses orchidées aux teintes différentes. Alice avait conseillé à sa mère cette décoration tirée d'un journal mondain.

— Eh bien ? dit Mme Dulaurens parlant au nom de tous.

Clément ne pouvait plus se dérober. Il avait pris le temps de comprendre sa maladresse, mais il prononça avec tout son aplomb :

— Eh bien ! le commandant Guibert est mort.

Cette nouvelle, lancée au milieu d'un festin aussi proche de la perfection, parmi la chaleur, la lumière, le charme des fleurs, l'éclat des bijoux, le luxe des toilettes et la joie de tous, parut presque une inconvenance. Il fallait être cet impoli de Clément, qui

les sports avaient alourdi, pour se rendre coupable d'une pareille audace. L'évocation de la mort n'impliquait-elle pas que le plaisir de cette soirée ne serait pas éternel, et tout l'art de jouir du présent ne consiste-t-il pas à le supposer durable? Encore s'il s'était agi d'un décès inconnu qu'on aurait pu négliger! Mais le commandant Guibert ne pouvait être expédié avec rapidité : son origine, sa personne et sa brillante carrière l'imposaient inévitablement à la conversation. Il y eut une sorte de stupeur dans l'assistance.

Isabelle, la première, prit la parole, et ce fut pour mettre en doute l'événement.

— Allons donc! L'an dernier, on vous aurait cru. Il faisait partie de la mission Moureau en Afrique. Il traversait des pays ignorés et dangereux. Mais il en est revenu sain et sauf en même temps qu'illustre. Le voici commandant et officier de la Légion d'honneur, à trente-deux ans. C'est notre grand homme. Vous êtes tous jaloux de lui : alors vous trouvez commode de le supprimer.

Elle s'exprimait avec animation et s'agitait sur sa chaise, se tournant de droite et de gauche, comme si elle appelait tous les convives à contempler le spectacle de sa colère. Instinctivement, à la phrase malheureuse de Clément Dulaurens, elle avait regardé Alice et vu le sang se retirer de son visage comme si la vie l'abandonnait, et cette pâleur mortelle s'étendait jusqu'aux mains prises d'un tremblement nerveux, à peine distinctes de la nappe blanche. Aussitôt elle avait détourné l'attention sur elle-même avec des mots hâtifs.

Clément fit un geste léger :

— Que voulez-vous? Il est mort. Je l'admire comme vous, mais il est mort.

Il répétait sans délicatesse ce mot qui devrait être banni des salles à manger.

— Oh! mon Dieu! taisez-vous, murmurait Mme Orlandi qui venait de s'apercevoir avec effroi qu'on était treize à table, en reprenant sa comptabilité dans l'espoir de se tromper.

Solennelle, Mlle de Songeon proclama :

— Que Dieu ait son âme!

— Il est décédé en France? interrogea M. Dulaurens. Car la mission est rentrée depuis un mois ou deux.

M. d'Ambelard, indifférent, savourait une truffe qu'il avait réservée sur son assiette pour en garder le goût, et M. de Lavernay plongeait son regard dans le corsage d'Isabelle qui se penchait en avant. Ces dames compatissaient à l'infortune.

M. de Marthenay posa son verre qu'il vidait fréquemment :

— J'ai rencontré le commandant il y a vingt jours à peine. Il débarquait à la gare. Je me suis avancé vers lui. Mais il n'a pas eu l'air de me reconnaître.

— C'est qu'il n'y tenait pas, probablement, ne put s'empêcher de dire Isabelle. Elle détestait le mari d'Alice qui lui faisait une cour assidue lorsqu'il avait perdu au jeu et que les cartes ne l'absorbaient plus. Pour écarter toute allusion, elle ajouta :

— Sans doute il dédaigne les officiers démissionnaires.

M. de Marthenay avait quitté l'armée l'année précédente.

— Il *dédaignait*, reprit Clément avec cruauté.

Car il n'entendait pas qu'on lui volât son mort. Et quand il eut reconquis l'attention, il donna quelques détails :

— Mon beau-frère ne se trompe pas. Le commandant Guibert est venu en Savoie le mois dernier. Il a passé deux jours avec sa mère et sa sœur au Maupas, et il est retourné à sa garnison, à Timmimoun, au sud de l'Algérie.

— A l'entrée du Touat, compléta l'ex-lieutenant de dragons qui, devenu civil, se prenait par accès d'un beau zèle pour les questions militaires. Mais le général Lervières a dépassé Timmimoun aujourd'hui : les Berabers et les Douï-Menia auraient donc attaqué ses derrières.

Insolemment le jeune Dulaurens mit son monocle pour considérer Marthenay :

— Armand, je ne vous reconnais plus. Seriez-vous devenu stratège ?

Après un nouveau regard sur le visage exsangue de son amie, Isabelle intervint encore :

— Je ne comprends pas. Il rentrait à peine de cette traversée du Sahara qui a duré dix-huit mois ou deux ans, je ne sais plus. Après ces missions, on obtient d'habitude de longs congés. Il ne s'est donc pas reposé ? Il est reparti de suite en expédition ? Car, s'il est mort, c'est à la bataille.

Relevant le sourcil, Clément laissa tomber son carreau de verre :

— Quand on est un héros, ce n'est pas à demi. Lui-même a réclamé son poste à cause du danger.

M. de Lavernay, se penchant vers sa voisine, lui glissa à l'oreille :

— J'aime quand vous vous animez. Votre joue se colore, et vos yeux flamboient.

Cependant il ne regardait ni sa joue, ni ses yeux. Préoccupée, la jeune femme lui coupa sèchement la parole avec cette verdeur que le mariage n'avait point diminuée :

— Taisez-vous, vieux marcheur!

Alice avait pris son bouquet d'orchidées et en le respirant cachait à demi sa pâleur. Isabelle donna enfin libre cours à l'inquiétude qui depuis un instant la torturait :

— Et le capitaine Berlier? Il revenait lui aussi du Sahara. Il appartenait au même régiment de tirailleurs que le commandant Guibert. L'avait-il accompagné encore à Timmimoun?

Clément Dulaurens devina-t-il au timbre de sa voix son anxiété? Trop souvent il avait pâti des sarcasmes de la jeune femme qui n'épargnait personne, pour ne pas goûter un plaisir cruel à la tourmenter un peu :

— Au fait, c'est vrai. Jean Berlier devait être aussi à Timmimoun.

— Mais, enfin, que savez-vous exactement? réclama Isabelle impérieuse et violente.

— Dis-nous ce que tu as appris, ajouta Mme Dulaurens qui, débordée par cette conversation, renonçait à opérer une diversion et se décidait à subir l'incident.

— Voilà, voilà! Tandis qu'on réparait mon automobile à Cognin, je suis entré au café National. Il n'y avait dans la salle que le maire, l'instituteur et trois ou quatre conseillers municipaux. Ils prirent en

me voyant un air mystérieux. « — Tiens, leur dis-je, vous tenez séance. — Nous causons, fit le maire. » Nous en restâmes à cet échange de vues.

— Après! après!

— C'est tout, en ce qui me concerne. Je sors, j'envoie mon chauffeur boire un verre à son tour, et je l'engage à demander ce qui se passe. Il est très lié avec l'instituteur. Ils sont tous les deux anarchistes.

— Anarchistes! répéta Mme de Songeon suffoquée.

— Mais oui. Tout le monde l'est, aujourd'hui. Affaire de mode. Mon chauffeur revient. « Je sais, me dit-il. Ils ont reçu une dépêche du ministre rapport au décès en Afrique du commandant Guibert. — Vous êtes sûr? — Sûr. Il a été tué par des sauvages en défendant une ville qui s'appelle Timou. — Timmimoun? — C'est ça. Alors, vous comprenez, il faut apprendre la nouvelle aux parents. Ils sont ennuyés. Ils ont envoyé le garde champêtre. »

— Le garde champêtre? observa M. Dulaurens attaché au protocole. Mais c'est le maire en personne qui devait porter le fatal télégramme.

— Les Guibert sont des réactionnaires, dit M. de Lavernay. Ces républicains n'ont pas à se gêner.

— Mais les Guibert ne s'occupent pas de politique.

— Le grand-père fut conseiller général conservateur, et le père fut maire de Cognin. Il suffit.

Mme Dulaurens regardait vainement du côté de sa fille dont elle était séparée par un candélabre. Les orchidées d'Alice se penchaient sous la chaude rosée de ses larmes. Dans le trouble général, nul ne la vit pleurer.

— Comment est-il mort? interrogea l'une de ces dames.

— A la tête de ses hommes, après la victoire, d'une balle au front. Je cite le télégramme que mon chauffeur a lu.

Et Mlle de Songeon, agitant ses bandeaux gris, demanda :

— A-t-il pu recevoir les sacrements?

Correct, M. Dulaurens tira la conclusion :

— C'est une grande perte pour le pays.

— Oui, ajouta sa femme dans un noble mouvement d'éloquence. Nous honorerons cette glorieuse mémoire. Nous organiserons un service funèbre dont la pompe étonnera Chambéry. C'est à notre caste qu'il appartient de montrer à la France comment le vrai mérite doit être reconnu et récompensé, dans un temps où la médiocrité envahit la nation, où l'envieuse égalité la fait descendre au plus bas niveau.

Elle avait lu, le matin même, cette dernière phrase dans un *leader* article du *Gaulois*.

Alice, surprise d'entendre ces paroles, songeait dans sa douleur : « Pourquoi donc avoir refusé de me donner à lui? » Et silencieuse, Isabelle pensait à Jean Berlier dont le sort était incertain.

Mme Orlandi, oubliant un instant Pistache, vit sa fille absorbée, l'enveloppa d'un regard d'admiration amoureuse, se loua de la profondeur de son affection maternelle, et dans un élan où il y avait de l'égoïsme encore, mais surtout de la pitié, elle s'attendrit sur Mme Guibert :

— Sa mère le sait-elle ?

Sur sa propre phrase elle demeura interdite, comme

si elle se sentait coupable d'un scandale. Tous les regards se tournèrent vers Clément Dulaurens. Le jeune homme répondit avec une désinvolture de mauvais ton qui tenait plus à son âge qu'à son insensibilité :

— Maintenant elle doit tout savoir. Comme je revenais, je l'ai rencontrée qui remontait au Maupas dans son vieux char. Elle passait sous un bec de gaz ; je l'ai bien reconnue. Avec ma machine détériorée j'avançais lentement.

Ces paroles causèrent à chaque convive une sensation matérielle. Il sembla que l'air froid du dehors eût tout à coup glacé cette salle à manger si confortable. Instinctivement, M. d'Ambelard, ennuyé, examina si les fenêtres n'étaient pas mal fermées. Un frisson parcourut l'assistance qu'une vision commune occupait. Et c'était l'image d'une vieille femme déjà bien éprouvée par la vie, qui par les chemins de neige rentrait, confiante et tranquille, à son foyer où la mort l'attendait.

Cette catastrophe inévitable qui allait s'accomplir, qui s'accomplissait tout près en ce moment peut-être, impressionnait davantage que la mort glorieuse et lointaine du commandant Guibert sur la terre d'Afrique. Un sanglot d'Alice rompit le lourd silence. D'une voix effrayée, Isabelle murmura :

— Maintenant elle sait.

Les mères s'affligeaient sans réserve, et Mme Dulaurens, prompte à l'action, se promettait de prodiguer les consolations et les condoléances à la pauvre femme lors d'une prochaine visite.

Devant ces mines de funérailles, Clément qui

aimait la gaité à table comprit enfin son inconséquence et s'avoua intérieurement :

« J'ai gaffé. »

Son père, gouverné par les principes de hiérarchie, allégea sans y prendre garde la conversation en revenant sur une question accessoire qu'il avait insuffisamment traitée :

— Le maire de Cognin aurait dû se transporter sur les lieux et procéder avec délicatesse au lieu d'expédier grossièrement un garde champêtre.

Profitant de cette éclaircie, M. d'Ambelard proféra enfin la protestation que dès longtemps il retenait avec peine :

— Tous nos regrets n'y changeront rien, et nous pourrions fort bien parler de quelque sujet moins désolant. Quand j'étais à Paris, je demandais toujours, avant de me rendre au spectacle, si le dénouement de la pièce était heureux. Une réunion du monde doit, comme une comédie, bannir la tristesse.

Le marquis de Lavernay approuva, et le mort fut enseveli. Le champagne emplissait les coupes d'un or vivant. Les fleurs parfumaient la table ornée de corbeilles de fruits glacés. Les bijoux des femmes étincelaient aux lumières. On retrouva non sans plaisir l'ancienne atmosphère de luxe et de bien-être qu'une malencontreuse nouvelle avait troublée. Cependant Alice et Isabelle s'isolaient dans leur détresse.

On but au jeune couple de Marthenay dont l'anniversaire était la cause du gala, et l'on passa au salon.

Alice, n'y tenant plus, s'échappa et se réfugia

dans la chambre de sa mère. Elle demeura dans l'obscurité à s'enivrer de sa douleur. Elle avait eu le courage de sourire au toast qu'on lui portait et qui faisait allusion à son « bonheur envié ». Son bonheur! elle le cherchait vainement dans le présent et dans le passé, et comment l'attendrait-elle de l'avenir? Avec la lucidité que donnent ces grandes secousses du destin où l'on pense s'anéantir, elle revécut dans son désespoir les dernières années de sa vie. Comme une suite d'images nettes et rapides, elle vit défiler devant elle ses tristes jours...

Elle ne voulait pas être la femme d'Armand de Marthenay : une suggestion de tous les instants avait triomphé de ses résistances. Elle avait descendu l'église en robe de noces au bras de cet époux qu'elle n'avait pas choisi. Et depuis? Trouverait-elle dans sa mémoire une heure de joie, de cette joie profonde et pure que son âme d'enfant imaginait? Les premiers temps de son mariage, une sorte de torpeur bienfaisante s'était abattue sur elle, comme un brouillard sur une plaine saccagée dont il dissimule le désastre. Elle oubliait de sentir son cœur. Son mari gardait une belle humeur d'homme occupé : il montait à cheval, il remplissait ponctuellement ses devoirs militaires, il recevait des camarades, il organisait des parties. Elle se laissait distraire par le nouveau souci de tenir sa maison, et par les obligations multiples de la parade mondaine. A défaut du mari de son rêve, elle avait auprès d'elle un compagnon flatté de sa fortune et de son visage, sans grande délicatesse à vrai dire, sans intelligence élevée et même sans finesse, mais d'un estomac facile et d'une fatuité qui

lui permettait de s'admirer sans cesse à travers la vie. A la naissance de sa fille, elle crut enfin rencontrer l'oubli que par moments elle cherchait encore.

De cette période supportable de son existence, sa pensée vint à la nouvelle qui durait toujours. A la suite d'incidents imprévus, le régiment de Chambéry avait été désigné pour une lointaine garnison de l'Est. En vain, M. de Marthenay tenta de permuter. Il fallait partir, quitter la Savoie, ou briser sa carrière. Devant la perspective de cet éloignement Mme Dulaurens avait manifesté un si bruyant chagrin que la jeune femme commit l'imprudence de rappeler à son mari la promesse que, du temps de leurs fiançailles, il avait faite solennellement. En homme d'honneur, le lieutenant de dragons s'exécuta : dans les vingt-quatre heures il envoya sa démission. Il se livra avec plaisir à ses instincts de paresse que la vie militaire dérangeait. Et dès lors ce fut une chute progressive et profonde.

Il commença par fréquenter les cafés assidûment. Vint la saison d'été : il fut un des familiers du Cercle d'Aix-les-Bains et de la Villa des Fleurs. Il commença de jouer au baccara et gagna. Tandis que sa femme se remettait lentement de ses couches, il eut des liaisons avilissantes qui furent répandues par les habitués de la ville d'eaux. Alice connut un jour ces basses trahisons. Sa candeur avait persisté après son mariage. Elle fit le cruel apprentissage de l'infidélité avant d'avoir appris qu'on peut être infidèle. Elle se révolta et, au lieu de rencontrer le repentir qu'elle attendait et qui eût provoqué son pardon, elle reçut cette humiliante réponse : « Vous avez voulu que je

démissionne : j'ai démissionné. N'accusez que vous-même si je tente de me distraire à ma façon de la perte de ma carrière. Il faut qu'un homme s'occupe. Je vous ai sacrifié le but de ma vie : que m'avez-vous sacrifié en échange? » Confondue par ces reproches, elle s'isola désormais et s'enveloppa dans un douloureux silence qui, sans être résigné, convenait à sa nature passive.

Des pertes au jeu aigrirent le caractère de M. de Marthenay. Après la saison, désorienté, oisif, il contracta l'habitude de la boisson. Elle le vit sous ses yeux tenter de séduire son amie Isabelle, et, découragée, constata l'échec avec indifférence. Ainsi elle dut suivre les phases trop rapides de cette déchéance dont elle était peut-être l'occasion. Elle ne pouvait s'en désintéresser, et néanmoins se sentait incapable d'entreprendre un salut que déjà elle estimait impossible.

Quand elle eut récapitulé toute cette existence misérable, Alice, rassasiée de tristesse, s'étonna d'en souffrir autant. Elle avait accoutumé de vivre avec ces pensées. Leur désolation monotone lui était devenue familière. Voici qu'elle puisait dans leur amertume une souffrance nouvelle. D'autres images mélancoliques envahirent alors sa mémoire, comme pour lui rappeler la part qu'elle avait prise à sa destinée. Elle se souvint du jour où Paule Guibert, dans le bois de chênes, avait agité son cœur d'un désir inconnu. Elle revit les lumières sanglantes du couchant à travers les arbres, et l'émouvante descente du ciel dans son âme transportée, et Marcel qui penchait vers elle sa haute taille et lui parlait d'amour. Et puis... et puis

elle le vit étendu là-bas, sur une terre lointaine et brûlée du soleil, le front ouvert, pâle et sinistre, qui la regardait fixement avec des yeux de reproche. Oh ! ces yeux d'agonie ! comme elle connaissait bien leur regard ! ils la fixaient ainsi, quand elle garda ce silence coupable qui ruina leur bonheur. Et dans cette chambre obscure elle se cachait vainement le visage pour ne plus les voir.

Égarée et tremblante, elle adressa au mort des supplications amoureuses : « Marcel, pardonnez-moi. Ne me regardez plus ainsi ! Je ne savais pas. J'étais une enfant. C'est mon excuse. Oui, j'ai été lâche, j'ai eu peur de lutter pour vous, de défendre ma tendresse ; j'ai eu peur d'attendre, d'aimer, de souffrir, de vivre. Mais Dieu m'a punie ! Ah ! si cruellement ! Fermez vos yeux, pardonnez-moi !... »

Effrayée par le son de sa propre voix, elle porta la main à sa poitrine. Elle étouffait comme au jour de son enfantement. De son cœur déchiré sortait enfin la connaissance de la vie, de sa force et de sa grandeur. Et de tout son être libéré elle aima Marcel ainsi qu'il l'avait aimée, avec noblesse, avec orgueil A cause d'elle, cherchant l'oubli, il avait traversé l'Afrique, et trouvé la gloire et la mort. Mais peut-être en tombant avait-il évoqué son image. Oui, qu'elle eût occupé sa dernière pensée quand bien même cette pensée eût été méprisante, c'était maintenant son plus ardent désir. Et, comparant son existence à celle qu'elle avait écartée, elle regretta de n'être pas la veuve d'un héros plutôt que de partager le sort médiocre d'un homme incapable d'inspirer et d'éprouver l'amour...

La porte de la chambre s'ouvrit et Mme Dulaurens, inquiète de l'absence prolongée de sa fille, interrogea les ténèbres et demanda :

— Alice, es-tu là? Réponds-moi.

— Oui. Que me voulez-vous?

Surprise de cette dureté inattendue, Mme Dulaurens regagna le corridor éclairé et revint avec de la lumière. Elle trouva sa fille immobile et pâle, et reconnut la trace des larmes sur les joues mal essuyées. Aussitôt elle s'assit à côté d'elle, et voulut la prendre dans ses bras. Mais Alice se déroba à son étreinte. Ce cœur qui n'était que maternel se serra.

— Ma chérie, tu souffres! Dis-moi ton chagrin. Je suis ta mère. Qu'as-tu donc ce soir?

Malgré son goût de la domination que cette révolte irritait, elle comprit qu'il ne fallait pas à cette heure brusquer son enfant. Elle lui prodigua les caresses et les flatteries, mais ce fut en pure perte. Comme elle répétait :

— Qu'as-tu donc ce soir?

— Rien, fit Alice d'une voix ferme que sa mère ne lui connaissait pas.

Celle-ci, devant la gravité de cette douleur de femme, hésita, partagée entre deux questions qu'elle brûlait de poser.

— Il s'agit de ton mari? demanda-t-elle enfin, quand elle avait deviné que la mort du commandant Guibert n'était pas étrangère à ces larmes. Mais elle n'osa pas toucher à ce secret que jadis elle avait si légèrement traité.

— Oui, murmura Alice retrouvant sa faiblesse.

Elles acceptèrent toutes deux ce mensonge qui

leur épargnait l'inéluctable reproche du passé. Elles pensaient à Marcel Guibert, et elles s'entretinrent de M. de Marthenay.

Alice se plaignit de sa vie sans joie :

— Nous avons eu tort de lui demander sa démission.

— Oh! ma chérie, quelle peine tu me causes! Tu aurais donc consenti à m'abandonner?

— Vaut-il mieux que mon mari m'abandonne?

— Je serais morte, assura Mme Dulaurens avec énergie, si tu avais dû partir. Tu ne sauras jamais comme je t'aime et comme je désire te rendre heureuse.

Elle parlait avec une entière bonne foi. Trompée par les paroles que sa fille émue prononçait, elle retrouvait sa sécurité que le souvenir du mort avait failli détruire. Forte de sa propre expérience, elle ne s'étonnait point de la déception que le mariage avait apportée à la femme délaissée d'Armand. N'était-ce pas le lot de la plupart des femmes? Et celle-ci n'avait-elle pas, pour se consoler, ce qui manque à tant d'autres, le chaud refuge maternel?

Et Alice voyait une autre mère qui vidait à cette heure le calice d'amertume, une pauvre vieille femme auprès de laquelle elle aurait voulu, elle aurait dû être si elle avait suivi son cœur. Comme les faibles qui se révoltent, elle passait la mesure et allait jusqu'à l'injustice vis-à-vis de sa propre mère.

Elles se regardèrent. Mme Dulaurens comprit enfin, et connut une affliction profonde. Un abîme s'était brusquement creusé entre elle et sa fille. Elles en eurent toutes deux la cruelle révélation. Les différences de leurs deux natures, l'une impérieuse et

toute livrée aux préjugés du monde, l'autre délicate, docile et livrée à la seule tendresse leur apparurent avec une soudaine évidence.

Quand elles rentrèrent au salon, quelques instants plus tard, calmes, appuyées l'une à l'autre, nul n'aurait soupçonné le drame intime qui venait de les séparer.

Isabelle dirigeait la conversation, parlait fort, avec insolence, faisait des mots d'esprit, montrait ses dents blanches. Et de temps à autre elle jetait sur tout son entourage, sur son mari, sur ses adorateurs, M. de Marthenay, M. de Lavernay et spécialement sur Clément Dulaurens, un regard chargé de haine et de mépris. Elle les détestait tous, parce qu'ils ne pouvaient pas lui assurer que Jean Berlier était vivant.

Elle vit qu'Alice avait pleuré et envia la sincérité de sa douleur.

Au moment de partir, comme son amie l'accompagnait au vestiaire et l'aidait à passer sa fourrure, elle profita de leur isolement pour lui jeter ses bras autour du cou, et, s'abandonnant enfin à l'émotion que toute la soirée elle avait contenue, elle murmura ces paroles étranges qui furent aussitôt comprises :

— Ma pauvre Alice ! Comme nous avons été lâches ! Ah ! que ne pouvons-nous ce soir pleurer librement nos morts. Notre vie leur appartenait, et nous l'avons refusée. Pleurons sur nous et sur notre obscure existence qui aurait pu être lumineuse !

— Oui, dit Alice, la douleur même est plus enviable que notre destinée...

II

LA MISSION DU GARDE

La discussion avait été longue et animée au Café National de Cognin...

Lorsque l'on apporta le télégramme du ministère de la Guerre à la mairie, l'instituteur-secrétaire Maillard, sur le pas de la porte, congédiait sa classe. Il prit le papier bleu des mains du facteur qui, enflant les joues, fit remarquer son importance :

— Officiel et gratuit. C'est pour le maire.

— Donnez, répliqua l'instituteur d'un air cauteleux.

Et il déchira aussitôt l'enveloppe afin de renseigner définitivement le fonctionnaire des postes sur le véritable maître de la commune.

Il lut deux fois le texte qui portait au bas le nom du ministre :

Maire Cognin près Chambéry. Prévenez de suite famille Guibert du décès du commandant Guibert tué en défendant la casbah de Timmimoun (Algérie) d'une balle au front après avoir repoussé l'assaut.

Il ne comprit pas à la première lecture, parce que, ramenant toutes choses à lui-même comme la plu-

part des hommes, il s'attendait à découvrir en cette communication du gouvernement quelque fait d'un ordre plus personnel, et par exemple l'exemption de son fils qui venait de tirer au sort et s'efforçait d'esquiver le service militaire.

La déception domina chez lui la pitié.

Après avoir avisé de la nouvelle sa femme et son adjoint, il mit son chapeau et s'en fut au Café National que tenait le maire Simon en personne. Celui-ci avait remplacé dans la dignité municipale le docteur Guibert qui avait été exclu du Conseil, peu de temps avant sa mort, l'année même où il avait soigné gratuitement presque toute la commune atteinte d'une épidémie de fièvre typhoïde. C'était un avocat de village, hâbleur et ivrogne, qui buvait avec tous ses clients et tenait son échoppe comme une agence électorale. Ignorant et incapable, mais bon garçon, il abandonnait toute l'administration à l'instituteur qui, bourré d'une fausse instruction, l'éblouissait par des théories socialistes et antimilitaristes puisées dans de mauvaises brochures de propagande. En public il le traitait de haut, mais il lui obéissait servilement à la mairie.

— Eh! monsieur le régent! lui cria-t-il en le voyant entrer, vous avez oublié votre férule!

Fier de connaître ce mot rare, il s'en servait à tout propos pour plaisanter son secrétaire.

— Il y a du nouveau, fit Maillard se faufilant avec un air mystérieux jusqu'au comptoir.

Et de connivence le maire et l'instituteur hochèrent gravement la tête. Ne fallait-il pas impressionner deux braves consommateurs qui, dans le fond de la

salle, le fouet en bandoulière, sirotaient une absinthe avant de reprendre leur route par le froid vif et le soir clair?

Ayant pris connaissance du télégramme, le maire balança sa tête rouge.

— Il n'y a pas à dire non. Ces Guibert, c'est de la bonne graine. Je vas passer ma lévite et monter au Maupas.

Il avait fait la campagne de 1870 dans un corps de mobilisés qui ne s'était pas battu. De l'année terrible il avait rapporté la crainte de la guerre et l'admiration du courage. Flatté de recevoir une dépêche officielle, il participait en outre à l'héroïsme de son lointain administré. Et il appela ses filles pour leur communiquer le secret que la femme de l'instituteur colportait déjà.

Tandis qu'il se démenait, Maillard à la figure de fouine le considérait en ricanant.

— Buvons un verre, reprit le maire, et trinquons. Rien ne se fait bien sans boire. J'ai le temps. On arrive toujours assez tôt quand on porte la mort dans un papier bleu. Mais qu'avez-vous à rire, régent de malheur?

— Je me demande, monsieur le maire, si nous sommes en République. Le ministre vous traite comme un chien, vous le gouverneur de la commune. *Prévenez famille Guibert!* Et courez donc! Et pour qui? Pour de beaux réactionnaires qui vous ont combattu à la mairie. On ne prend pas tant de précautions quand il s'agit d'un enfant du peuple.

— C'est un commandant, observa le cabaretier soucieux de la hiérarchie.

— Le sang des soldats ne vaut-il pas celui des officiers? répliqua l'instituteur sur un ton professoral. Et l'égalité qui est inscrite sur tous nos édifices publics, c'est donc un mensonge? Tout pour les galonnés, n'est-ce pas? Les autres, de la chair à canon! C'était bien la peine de faire la révolution pour rétablir, cent ans après, les privilèges.

La demi-science engendre de ces caractères aigris, envieux et ambitieux qui supportent mal toute supériorité. En face de son maire faible et vantard, le petit homme malingre donnait libre cours à sa haine des chefs qu'augmentait l'entrée prochaine de son fils au régiment.

La face de Simon se congestionna. C'était le signe du travail de son cerveau.

— Non, je ne puis pas me dérober. C'est un ordre.

— Vous n'avez pas d'ordre à recevoir que du ministre de l'intérieur. Vous ne relevez pas des généraux.

— Mais enfin, tonnerre de Dieu! il faut bien prévenir la mère Guibert.

— Je ne dis pas. Seulement, pas besoin que vous vous déplaciez. Un maire ne marche pas au doigt et à l'œil. Quand un maire se déplace, c'est l'Etat qui fonctionne. Chez des ennemis de la République, on envoie son adjoint, ou bien un conseiller, que diable! On est républicain, ou on ne l'est pas, monsieur le maire!

— Mélanie, un litre! cria le maire partagé entre son devoir naturel et le devoir républicain qu'on lui faisait entrevoir. Et envoie le petit chercher Randon, Pitet et Détraz.

C'étaient les trois conseillers municipaux les plus influents.

Pitet dit le Rouge, à cause de son visage marqué de taches de son, arriva le premier.

— J'ai appris le malheur à la fontaine, déclara-t-il en entrant. Je n'y puis rien. Qu'est-ce qu'on me veut?

Il parlait toujours d'un ton bourru et agressif. Il avait été fermier au Maupas, puis remercié brusquement. On n'avait jamais tiré au clair ce renvoi d'une maison où d'habitude fermiers et serviteurs prenaient, comme on dit, racine. En réalité, il s'agissait d'un vol que le docteur Guibert n'avait pas dénoncé. Jusqu'au décès du docteur, Pitet se tint tranquille. Quand il fut certain de l'impunité, il releva la tête et s'occupa violemment de toutes les élections : il commença par en tirer profit, et parvint ensuite à l'honneur qu'on lui disputa d'autant moins qu'il en avait besoin davantage. La commune le redoutait, et l'on sait le pouvoir de la crainte sur les paysans.

Il trancha aussitôt le différend en faveur de l'instituteur Maillard. Le maire ne pouvait pas se déranger pour des *aristos*.

— Le maire se dérange pour tout le monde, réclamait Simon dont la figure flambait comme une braise. Et puis la mort d'un homme, ce n'est pas de la politique.

Pitet le Rouge ne voulait rien entendre :

— Oui, c'est ça, allez faire des courbettes chez les nobles, chez le curé. Ensuite vous viendrez dire que ce n'est pas de la politique. Vos filles vont à la messe, monsieur le maire ; prenez garde : on s'en souviendra.

— Mais je n'y vais pas, moi, dans leur église. Notre député le sait.

— Vous n'y allez pas à Cognin, vous y allez à Bissy.

Bissy était la paroisse voisine. Tandis que le maire se défendait, Randon et Détraz franchirent le seuil.

— Hé, Mélanie! Deux litres, un de rouge et un de blanc. Et du bon!

Les deux nouveaux venus demandèrent ensemble :

— C'est vrai qu'*il* est décédé?

— Toute la commune le sait donc! cria Simon en levant les bras au ciel. Dépêchons-nous, sans quoi la dame Guibert va l'apprendre.

Randon, vieux et cassé, devait le respect de l'électeur à l'étendue de ses terres. C'était un homme de bien, mais timide et tremblant comme un lièvre. Il opina sans énergie pour la visite du maire. Quant à Détraz, inculte et grossier, il déclara tout de suite qu'il se désintéressait de la question.

— Deux contre deux : manche à manche! triompha le Rouge qui mettait dans cette affaire l'animosité de ses longues rancunes.

D'un ton faible, Randon murmura que la voix de l'instituteur ne comptait pas, et que celle du maire était prépondérante. Mais ses sages paroles ne furent pas écoutées. On fit honte au maire de la tiédeur de ses opinions démocratiques ; ainsi l'on finit par le réduire au silence.

— Allez-y, vous l'ancien! conclut le Rouge en s'adressant au vieux Randon.

— Oh! non, pas moi, répliqua celui-ci terrifié. Et il répéta : — Pas moi! comme si le message de mort

menaçait sa propre vie. Il tenait, avant tout, à sa tranquillité.

— Alors, vous, Détraz.

— Ça ne me regarde pas.

— J'irai donc, fit le maire reprenant l'offensive.

— Oui, approuva doucement Randon.

Tous deux se souvenaient que le docteur Guibert avait soigné et guéri leurs enfants. Ils s'efforçaient de concilier leurs sentiments et leur avenir municipal.

Furieux de cet échec qui suivait sa victoire, et d'ailleurs excité par le vin, le Rouge vociféra :

— Puisqu'on vous dit que c'est trop d'honneur! Etes-vous sourd? Voulez-vous bien vous tenir en repos?

— Eh! protesta Simon, la face violette.

L'instituteur intervint d'une voix mielleuse.

— La logique exige que la mission soit confiée au garde champêtre. Il transmet dans la commune les ordres du maire. Il portera la dépêche et expliquera que le maire en personne l'a envoyé.

— Voilà qui donne raison à tout le monde! approuva le Rouge.

Ainsi fut fait. On manda Faroux le garde champêtre, et l'instituteur lui donna les instructions du maire en lui remettant le télégramme. On but quelques verres encore, et l'on se sépara.

Le vieux Randon, qui attendait son char, demeura seul dans l'auberge de Simon. Au bout d'un instant, les deux hommes ne trouvèrent plus rien à se dire. Ils songeaient à l'effet du message qu'ils avaient oublié en discutant.

— Nous sommes des lâches, finit par avouer le maire, et son conseiller l'approuva.

Or, ils n'étaient pas plus couards que la moyenne des hommes : ils représentaient simplement l'attitude des honnêtes gens en face des braillards.

Après un long silence, comme il arrive dans les conversations des paysans qui marchent dans les idées avec la lenteur des bœufs dans les sillons, le vieillard murmura :

— Si nous montions ensemble au Maupas?

— J'y pensais, dit le maire.

Et ils s'excitèrent l'un l'autre avec toutes sortes de bonnes raisons.

— On ne nous verra pas.

— C'est la nuit.

— Nous irons privément, en concitoyens.

— Sans écharpe, sans mandat.

— Le docteur a sauvé mon petiot.

— Et mes deux filles. Mélanie, mon chapeau.

Ils se levèrent, très fermes. Leur décision les flattait. Ils s'enveloppèrent dans leurs capes et sortirent. Le vieillard marchait devant, comme un jeune homme. Ils étaient parvenus à la sortie du village quand, sur la grand'route, ils croisèrent l'instituteur qui faisait les cent pas en brûlant un cigare. Maillard ricana en les reconnaissant :

— Vous allez à la promenade?

— Non, expliqua le maire confus. Je reconduis Randon.

— Mais il demeure sur le chemin de Chaloux.

Le conseiller s'excusa :

— Je vas jusqu'à l'épicerie Favre, ici près, pour une commande. C'est la femme qui le veut.

— Je vous accompagne. Je prends justement l'air avant de souper.

Ni le maire ni Randon n'osèrent avouer leur projet. Ils revinrent à Cognin la mine basse, encadrant l'instituteur qui pérorait et leur annonçait l'âge d'or de la fraternité...

— Je rentrerai à la nuit tombante, avait dit Mme Guibert à sa fille en montant dans le char de Trélaz.

Elle se rendait à Chambéry pour les affaires de la famille à qui l'aide d'Etienne et de François, heureux dans leurs entreprises au Tonkin, et celle même de Marcel pendant la mission du Sahara, permettaient de garder la propriété du Maupas.

Au soleil couchant, Paule vint une première fois s'accouder à la rampe du perron. Elle tendit l'oreille, cherchant à surprendre le bruit de la voiture gravissant la pente. Mais, dans le calme et le silence, elle écoutait en vain. Comme le froid était vif, elle courut s'envelopper dans un châle et attendit.

La campagne couverte de neige devenait rose au soir. Une sorte de pudeur virginale la parait tout entière. Les treilles des vignes et les haies portaient une fine dentelle de givre qui resplendissait aux derniers feux du jour. Les bois dépouillés n'avaient plus de secrets, et leurs branches aux mille brindilles se découpaient dans l'air pur comme de légères graminées.

Paule, qui tenait à ce coin de terre par toutes les fibres de sa sensibilité, admira la féerie de l'hiver. Le

froid la fit tressaillir. Comme elle repassait le seuil, un corbeau traversa l'horizon en croassant. Ses ailes noires tachaient le ciel pâle.

— Oiseau de malheur! murmura la jeune fille négligemment et sans y attacher aucun sens de présage.

N'était-ce pas la saison des corbeaux? Ils rôdent l'hiver par les champs dévêtus, dans le voisinage des maisons, cherchant leur pâture difficile.

Elle remit deux bûches dans la cheminée du salon, disposa le feu avec art, et plaça sur les braises une bouilloire d'eau. Puis elle alla chercher un verre, une cuiller, le sucrier et la bouteille de rhum qu'elle rangea sur une petite table près du foyer.

« Mère, songeait-elle pendant ces préparatifs, aura froid quand elle arrivera. Le temps est clair et glacé, et l'on gèle dans le char découvert de Trélaz. Un bon feu et un grog chaud lui feront du bien. Pauvre maman. »

Elle s'assit un instant sous la lampe et essaya de lire un livre qu'elle avait commencé. Mais cette occupation ne sut pas la retenir. Elle regarda la pendule qui marquait six heures.

Inquiète, elle reprit le châle qu'elle avait laissé sur un fauteuil, et retourna sur le perron.

La nuit était venue. Les étoiles tremblaient au ciel, comme frileuses. Bien que la lune fût encore invisible, l'horizon n'était pas obscur. Il semblait qu'une vague lumière venait d'en bas, et que la terre blanche éclairait l'espace.

Dans la profondeur du vallon, Paule vit les feux de Chambéry qui brillaient. Elle fouilla du regard

le bois de chênes défeuillés que devait traverser la voiture, cherchant la clarté mouvante des lanternes. Elle épia les moindres bruits que les souffles du vent lui apportaient. Le tic-tac d'un moulin la trompa un instant. Un cri strident qui déchira le silence la fit tressaillir comme un appel d'angoisse. Elle reconnut, après avoir eu peur, la sirène d'une fabrique voisine. Longtemps elle demeura ainsi appuyée à la balustrade, attentive et impressionnée.

Marie, la vieille servante, qui était demeurée avec ces dames dans la bonne et la mauvaise fortune, vint la chercher et la gronda :

— Si ce n'est pas une folie de rester dehors par une température pareille! Voulez-vous bien rentrer, mademoiselle. En gelant, vous ne ferez pas venir madame.

Sans répondre, Paule obéit. Mais elle n'alla que jusqu'à la cuisine, afin d'être prête à ressortir bientôt. Entendant la porte d'entrée s'ouvrir, elle se précipita et se trouva en face d'un paysan de Vimines que, par ironie pour sa misère, on surnommait Baron.

— Ah! dit-elle déçue, tandis que le bonhomme pénétrait sans façon dans la cuisine.

— Bonsoir, la compagnie! On vient se chauffer en passant.

Il travaillait de temps à autre comme journalier au Maupas. C'était un fainéant et un repris de justice dont le docteur Guibert avait eu pitié. Il venait souvent frapper à la porte, sous le prétexte de demander du travail, en réalité pour boire un verre.

— Bonsoir, Baron. Vous n'avez pas rencontré ma mère sur la route?

— Non, demoiselle, non. Je n'ai personne vue.

Assis devant le fourneau, il pétrissait son feutre et observait la jeune fille et la servante d'un œil mauvais. Paule s'éloigna et recommença d'inspecter la nuit. Maintenant la lune argentait la neige, mais sa lumière ne révélait que la solitude des chemins.

Dans la cuisine, le paysan disait à la vieille Marie :

— Alors comme ça, vous ne savez rien ?

— De quoi ? demanda la servante en posant la marmite sur le feu.

— De la nouvelle, pardi.

— Quelle nouvelle, vieux bavard ? As-tu fini de te taire ?

Méfiant, il avait cru qu'on se cachait de lui. Il se rendit compte, enfin, qu'on ignorait au Maupas ce que tout Cognin savait déjà. En passant devant la demeure hospitalière il avait cédé à la curiosité de voir l'effet du malheur. Mais il ne voulait pas l'apprendre : ah ! non, chacun sa fonction, n'est-ce pas ? Il vida rapidement son verre de vin rouge, refusa de le remplir une seconde fois et se leva pour partir.

— Et ta nouvelle, Baron, tu la portes à Vimines ?

— Justement ! fit-il en clignant de ses yeux méchants.

— Tu ne veux pas nous la dire, alors ?

— Oh ! vous la connaîtrez toujours trop tôt.

— Marchand de savoir qui n'a qu'une devanture !

Sur le seuil, le paysan se retourna, et proféra cet axiome dans un sourire sarcastique :

— Qui vivra verra ! Eh, eh ! la vieille !

Le pied léger à cause de la neige, il passa derrière Paule, toujours accoudée au perron.

— Bonsoir, la demoiselle. Et bon courage. On ne sait ni qui vit ni qui meurt.

La jeune fille frissonna encore, plutôt de cette voix soudaine parlant dans son dos, que des paroles elles-mêmes dont le sens était obscur. Ajoutant cette vague crainte à son inquiétude, elle rentra dans la cuisine.

— Fais-nous une bonne soupe, Marie, et bien chaude. Il gèle à pierre fendre.

Et rassurée devant l'âtre fumant, elle ajouta :

— Ce Baron m'a presque effrayée.

La servante éclata :

— Un propre à rien qui a les côtes en long ! Je ne veux plus le voir par ici, chez moi. Votre père, mademoiselle Paule, avait de la bonté de reste quand il pêchait en eau trouble ce poisson-là. Et il a le mauvais œil : méfions-nous. La soupe sentirait le brûlé qu'il en serait fautif. Je ne sais pas quelle histoire il rapporte de la ville, mais il avait une face de carême, et nous guettait comme un chat un rat.

La jeune fille se rendit au salon pour activer le feu. Seule, elle ne retrouva pas sa vaillance accoutumée. Son cœur battait fort dans sa poitrine. Elle entreprenait de se rassurer et n'y parvenait point.

— Le cheval de Trélaz marche lentement. Ces affaires chez les notaires sont toujours plus longues qu'on ne s'imagine...

Elle dut renoncer à écarter l'anxiété qui grandissait en elle à chaque minute écoulée. La prière

même ne lui procura pas le calme. Comme elle était agenouillée, elle entendit ouvrir la porte du salon.

— Maman est là? cria-t-elle, en se levant, à la vieille Marie qui se montrait sur le pas de la porte.

— Non, mademoiselle. C'est un homme qui demande à parler à madame.

— Qui?

— Il dit comme ça qu'il est garde champêtre et qu'il est envoyé par le maire.

— Le garde champêtre? Qu'est-ce qu'il nous veut?

Et, rassemblant en un faisceau tous les mauvais présages de cette soirée, la jeune fille frissonna en donnant l'ordre d'introduire le visiteur officiel. Mais elle se domina, et reçut l'envoyé du maire avec les apparences du plus grand calme.

Faroux, le garde champêtre, était un de ces paysans taciturnes et indifférents qui se donnent entièrement à leur besogne sans jamais y réfléchir. Cependant, quand il se trouva en présence de Paule Guibert, il lui fut impossible de ne pas comprendre enfin l'importance de sa mission. Le long du chemin il n'y avait pas songé. Tant d'hommes marchent ainsi distraits aux buts les plus graves et les plus sacrés!

Debout en face de lui, la jeune fille lui disait :

— Ma mère est absente, monsieur. Mais ne puis-je vous répondre à sa place?

Il demeurait muet, hébété, et ce silence augmentait l'angoisse intime de Paule. Il balbutia :

— Mademoiselle, c'est pour... c'est pour vous dire...

Elle lut, sur son visage que la lampe éclairait, tant de gêne et de trouble, qu'elle se livra sans

défense aux plus noirs pressentiments. D'une voix rapide, elle secoua de sa torpeur le pauvre homme effaré.

— Parlez. Mais parlez donc! Y a-t-il un malheur? Ma mère... sur la route...

Elle n'acheva pas.

— Non! fit l'homme. Je n'ai pas rencontré la dame.

Et il rentra dans son mutisme.

— Alors, pourquoi êtes-vous venu? Si vous avez quelque chose à dire, dites-le. Dépêchez-vous.

Droite et fière, elle parlait de ce ton de commandement qu'elle savait prendre à ses heures, comme Marcel. La raideur de son attitude acheva de décontenancer le garde. Interdit, il tira de sa poche le télégramme, et de sa grosse main tremblante il le tendit à la jeune fille, puis voulut le retirer. Déjà Paule tenait le papier bleu. Avant même de l'ouvrir, elle pensait à son frère. Elle y jeta les yeux, fit : « Ah! », froissa la dépêche, et devint d'une pâleur mortelle. Mais d'un effort suprême elle resta debout et ne pleura pas. A cet homme qu'elle croyait insensible, elle ne donna pas le spectacle de sa faiblesse. Cependant elle dut s'appuyer à la table. Ce geste et sa pâleur furent son seul aveu.

Un silence effrayant les enveloppa. Enfin elle dit sans tressaillir :

— C'est bien Allez. Je vous remercie.

Comme il sortait, elle se rappela les lois de l'hospitalité paysanne, et ajouta :

— Demandez à boire à Marie, je vous prie.

Mais le garde traversa la cuisine en courant et s'enfuit comme s'il avait assassiné...

— Ah! mon Dieu! soupira Paule quand personne ne put l'entendre. Elle se traîna vers la cheminée, s'y retint un instant des deux mains, voulut demeurer un instant debout et dut se laisser tomber dans un fauteuil. Tout son corps tremblait. Elle passa la main devant ses yeux égarés qui ne pleuraient pas pour fuir l'horrible vision dont ils étaient pleins. Elle voyait devant elle, là, sur le tapis de la chambre, son frère couché, le front ouvert, et par la blessure coulait le sang généreux, coulait la vie. O ce visage grave, mélancolique et fier, *conscient de sa destinée*, qu'elle lui avait toujours vu depuis le refus d'Alice, qu'elle revoyait maintenant sans regard, immobile et glacé, beau et calme dans la mort!

Doucement elle appela :

« Marcel! Marcel » et se cacha la tête dans les mains. Les larmes se refusaient à sa souffrance. Son frère adoré, dont elle avait l'orgueil, était mort. Mort! elle répétait dix fois, vingt fois ce mot pour en extraire toute l'horreur. Mort, le héros d'Andriba, le vainqueur de Rabah et du désert! A trente-deux ans, cette vie de vaillance, d'audace et de sacrifice était fauchée. Ah! il y tenait si peu, à cette vie! Il la méprisait dès longtemps déjà. N'avait-il pas suffi de la rencontre d'une craintive fillette pour lui en ravir le goût? Et Paule éperdue arrachait à sa mémoire les images où elle découvrait les signes de la fatalité. C'était ce sourire sans confiance qu'elle avait surpris sur ses lèvres le premier soir où il lui avoua son secret. C'était ce geste d'indifférence en

entendant les lugubres avertissements des chouettes après sa dernière entrevue avec Alice. Et c'étai encore, là-bas, sur le tronc d'arbre où ils s'étaien assis le jour du départ, à la lisière du bois de Mont charvin, cette douceur étrange et comme détaché qu'il avait montrée en parlant de son avenir. Depui des années, depuis le soir de la Chênaie, il portait l mort en lui. Jamais plus il n'avait prononcé le non d'Alice ; jamais une allusion n'avait rappelé so amour. Mais il vivait sans croire à la vie... Et sur l cher visage qu'elle évoquait avec une ardente piété Paule découvrit une sérénité profonde, inaltérable définitive. Alors elle jeta un grand cri, et s'agenouill en pleurant.

« Oui, songeait-elle, tu reposes en paix. Notr tendresse n'avait pas suffi à tes jours. Nous t'ai mions tant, Marcel. Tu n'as pas su comme je t'ai mais. Moi, je ne sais pas parler ; mais mon cœu était plein de toi. Pourquoi n'ai-je pas été choisi à ta place ? Ne suis-je pas inutile ? »

Une autre inquiétude, qu'elle ne voulait pas s'a vouer à cette heure funèbre, achevait le désarroi d son esprit. Marcel n'était pas seul à Timmimoun...

Elle se redressa tout à coup :

« Maman ! maman qui va revenir ! »

Elle avait oublié celle-là. Et remerciant Dieu qu lui permettait de causer elle-même à sa mère cett suprême douleur, elle pleura, non plus sur celui qu s'était endormi pour toujours, un matin de victoire sur un sol conquis, mais sur celle qui s'en venait tranquille, par les chemins obscurs, qui marchai sans défiance vers l'abîme. Ce dernier coup n'allait-i

pas briser cette vieille vie accablée de tant d'épreuves? Vainement, dans sa pensée, Paule cherchait du secours. Elle sentait autour d'elle la tristesse d'un cimetière. Que de morts et de séparations : sa sœur Thérèse perdue à douze ans ; son père frappé en pleine vigueur ; sa sœur Marguerite au couvent ; Etienne et François aux colonies. Elle était seule et bien seule pour aider sa mère à porter cette croix trop lourde. Ah ! puisqu'il le fallait, elle saurait être courageuse, et soutenir de force cette pauvre femme chancelante.

Elle essuya ses larmes et se lava le visage.

« Pas maintenant ! Pas tout de suite ! se répétait-elle en songeant à sa mère. Qu'elle ait le temps de se réchauffer, de se reposer. Je lui dirai ce soir qu'il est malade. Elle n'a pas dormi la nuit dernière. Que du moins elle dorme cette nuit encore ! Demain son cœur sera brisé. Au jour, la souffrance est plus supportable que dans l'horreur de la nuit pareille à la tombe. Ce soir, je me tairai... »

Elle écartait pour sa mère la coupe d'amertume. De la terre lointaine où il était couché, son grand frère à l'âme apaisée lui criait : « Epargne-la ce soir ! Elle a déjà tant souffert. »

Elle entendit un bruit de pas. Elle se hâta de cacher le télégramme qui portait la mort. Marie, la servante, entra au salon :

— Madame arrive. On entend le char dans l'avenue.

III

NIOBÉ

— Bonsoir, maman.

Elle l'appelait *maman* quand elle voulait lui témoigner plus d'enfantine tendresse.

Mme Guibert entra, un peu courbée, pliée dans un vieux manteau dont la fourrure était usée. Le capuchon baissé de la lampe l'empêcha de remarquer la pâleur de sa fille quand elle l'embrassa. Elle s'approcha du feu.

— Ah ! qu'il fait bon rentrer chez soi ! Et comme on s'attache à ces anciennes maisons ! Te souviens-tu, Paule, de notre tristesse quand nous devions quitter le Maupas ?

Elle chauffait à la flamme du foyer ses mains ridées. Paule vint par derrière lui enlever son chapeau.

— Gardez votre manteau, mère, quelques instants. Vous avez eu bien froid, n'est-ce pas ?

Mme Guibert se retourna pour regarder sa fille Elle lui sourit, et ce sourire sous ses cheveux blancs, sur son visage aux joues encore fraîches, aux yeux

bleus confiants et purs, était doux comme ces roses d'arrière-saison qui persistent à fleurir sous la neige.

— Chère petite, ta vue me réchauffe plus que ces bûches que tu as mises au feu pour moi.

La jeune fille, presque agenouillée, s'emparait de la bouilloire.

— Vous allez vite prendre un grog bouillant.

Comme elle se relevait, sa mère eut le temps de remarquer à la lumière son teint de cire.

— Mais c'est toi qu'il faut soigner, Paule. Tu es toute blanche. Tu es malade et tu ne me disais rien.

Et la vieille femme se leva aussitôt.

— Oh ! ce n'est pas grave, maman. Ne vous inquiétez pas. J'ai pris froid peut-être en vous attendant sur le perron. J'irai me coucher tout de suite après souper.

Et pour calmer les appréhensions maternelles, elle eut le courage de répéter en riant :

— Ce n'est rien, mère, je vous assure.

Elle songea que la suspension de la salle à manger éclairerait trop bien son visage, et s'écria :

— Si nous mangions la soupe ici, devant le feu ! La chambre est meilleure.

— Mais le couvert est déjà mis.

— Il est bientôt changé de place. Vous allez voir.

— Je veux bien, petite. Tu es glacée, et dans le char découvert de Trélaz on est exposé à toute la rigueur de la température.

Comme sa fille s'éloignait après avoir versé quelques cuillerées de rhum dans le verre, elle ajouta :

— Dis à Marie de descendre à la ferme une ou deux bouteilles de vin. Trélaz l'a bien mérité.

Selon l'usage antique de Savoie, la famille du fermier habitait le rez-de-chaussée de la maison.

Paule achevait de desservir la table de la salle à manger quand la servante remonta, la figure bouleversée.

— Mademoiselle ! Pauvre mademoiselle ! Qu'est-ce que j'apprends !

La jeune fille la regarda en face.

— Monsieur Marcel !

— Ah ! dit Paule d'une voix rauque, tais-toi ! Nous le dirons demain à ma mère. C'est assez tôt.

La vieille Marie s'arrêta de pleurer.

— C'est Baron qui l'a dit là-dessous. On le sait au village. Faut pas le dire à madame. Ça lui donnerait un coup. Faut la préparer

Et admirant l'énergie de sa jeune maîtresse :

— Vous êtes brave, vous. Vous *lui* ressemblez.

D'une main mal assurée elle fit son service, et abrita ses yeux rouges derrière ses lunettes.

— Notre Marie prend exemple sur moi, remarqua Mme Guibert. Elle devient vieille.

Vainement elle tentait d'animer la conversation.

— Tu n'as rien mangé, Paule. Tu es malade. Va te coucher. Je bassinerai ton lit, et je te préparerai du thé. A mon tour je veux te soigner.

— Non, merci : je n'ai besoin de rien, vraiment. Marie me donnera une cruche. Vous aussi, couchez-vous de bonne heure. Bonsoir, maman. Chère maman chérie !

Elle embrassa sa mère avec passion et disparut dans sa chambre. Elle était à bout de forces et de courage. Elle arracha ses vêtements, défit d'un seul

coup ses longs cheveux, éteignit son bougeoir, et roulée dans ses couvertures elle s'abandonna furieusement à sa douleur qu'elle avait trop longtemps comprimée. Elle connut tour à tour dans les ténèbres l'accablement, la révolte, et enfin la soumission et la pitié.

Elle pleura sur son frère, sur sa mère, sur elle-même. Tournée contre la muraille et perdue dans sa peine, le visage enfoui dans son mouchoir, elle oublia le temps qui marchait, et n'entendit pas que sa mère venait se coucher à son tour.

Mme Guibert occupait la chambre voisine. Elle ouvrit doucement la porte de communication afin de ne pas réveiller sa fille et de pouvoir l'entendre, au cours de la nuit, si elle était fatiguée. Puis, comme chaque soir, avant de se déshabiller elle s'agenouilla sur son prie-Dieu et fit ses prières. Comme chaque soir elle rassembla, pour les offrir à la protection divine, ses chers morts et ses vivants épars à travers le monde, et confia plus spécialement à cette protection l'avenir incertain de Paule et le cœur tourmenté de Marcel. Un peu de surdité et ses pensées l'absorbaient et l'isolaient.

Quand elle fut au lit, elle crut entendre un faible soupir. Elle écouta vainement, et se rassura.

« Paule dort, songea-t-elle. Elle était pâle, ce soir. Chère petite! que Dieu la garde et lui donne le bonheur!... La vieille Marie aussi a dû prendre froid. Elle avait les yeux rouges et les mains tremblantes. Je lui ai dit de boire du thé ce soir, avec un peu de rhum. C'est le rhum qu'elle préfère. »

Tout à coup elle se dressa. Cette fois, elle ne s'était

pas trompée. Ce sanglot étouffé venait du lit de Paule. Et l'oreille attentive, elle perçut enfin le bruit des larmes et du désespoir. La poitrine étreinte d'une horrible angoisse, elle se leva. Déjà elle n'était plus inquiète de la santé de sa fille. Elle s'expliquait maintenant cette tristesse qu'elle avait sentie au Maupas toute la soirée. Un malheur était entré avant elle dans la maison, un malheur que tous savaient et qu'elle ne savait pas, et qui était bien redoutable puisqu'on le lui cachait. Elle devina la présence obscure et détestée de sa vieille connaissance, la mort : qui avait-elle frappé ? quelle victime encore lui réclamait-elle ?... Tandis que pieds nus elle marchait à tâtons dans les ténèbres, elle comptait les absents, Marguerite, Etienne, François, Marcel. Marcel : c'était Marcel !

Elle poussa la porte entr'ouverte, elle toucha le lit de Paule, et se penchant vers celle-ci elle appela :

— Paule, réponds-moi, qu'as-tu ?

Elle n'osait pas demander davantage.

La jeune fille, éveillée en sursaut de sa douleur, laissa échapper un cri de détresse qui révélait son secret :

— Oh ! mon Dieu ! maman !

— Marcel, n'est-ce pas ? reprit Mme Guibert haletante. Tu as de mauvaises nouvelles de Marcel.

— Mère, mère ! murmura Paule.

— Il est malade, bien malade ?

— Oui, mère, il est malade.

Et Paule, relevée à demi, entoura de ses bras le cou de sa mère. Doucement, mais fermement, celle-ci la repoussa :

— Il est mort ?

— Ah ! s'écria la jeune fille. Attendons demain, maman. Nous aurons des nouvelles. Soyez forte, maman. Nous ne savons pas.

— Tu as reçu quelque chose, une lettre, un télégramme. Montre-les-moi. Je veux les voir.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ne vous tourmentez pas ainsi, supplia Paule d'une voix brisée qui était un aveu.

— Il est mort ! il est mort ! reprit Mme Guibert comme un refrain funèbre.

Assise sur le bord du lit, toute glacée, elle sentait de son cœur ouvert fuir l'espoir et la vie. Vainement elle se tournait vers Dieu, son refuge suprême aux heures de deuil. Plus effrayante sans larmes que si elle avait pleuré, elle se plaignait à voix haute :

— Ah ! cette fois, c'est trop. Je ne peux pas. Non, je ne suis pas résignée. Je me suis toujours soumise à vos lois, mon Dieu ! L'âme broyée, je vous ai béni Maintenant mes forces déclinent. Je suis une pauvre femme bien vieille et bien faible. et j'ai déjà plus souffert qu'il n'était nécessaire pour m'éprouver. Je ne peux plus, je ne peux plus. Marcel, mon Marcel !

— Maman ! maman ! répétait Paule qui l'étreignait.

Elle sentit les frissons du froid sur le corps de sa mère qui demeurait immobile dans l'obscurité comme un arbre foudroyé dans la nuit. Aussitôt elle se leva, frotta une allumette, et enlaçant la malheureuse femme sans courage qui se lamentait, la soutenant, elle la conduisit dans sa chambre. Là, elle voulut l'aider à se coucher. Mais Mme Guibert, qui jusqu'alors s'était laissé faire sans résistance, se redressa

— Oh ! non, je veux rester debout.

Paule dut l'habiller en hâte, avant de s'habiller elle-même. Puis elle l'emmena au salon où elle parvint à rallumer les cendres éteintes. Elle fit un grand feu, et sur les braises posa de nouveau la bouilloire. Silencieuse et désolée, elle allait et venait à travers la pièce.

Elle avait installé sa mère près du foyer, dans un fauteuil, une couverture sur les genoux. Touchée aux sources sacrées de sa vie maternelle, celle-ci demeurait inerte, sans un mouvement, sans un geste, sans une larme, dans un état de prostration plus inquiétant que le désespoir. Elle ne se plaignait plus, elle ne priait pas, elle regardait sans voir et se taisait. Accablée par le destin, elle paraissait indifférente. Elle ne sentait plus dans sa poitrine son cœur mutilé. Elle se laissait choir dans l'immensité de son désastre, comme un noyé s'abandonne à la mer sans fond.

Patiente, Paule attendait que les larmes accumulées rompissent enfin cet horrible silence, comme un torrent contenu emporte soudain la digue qui s'opposait à son passage. Mais l'immobilité et le mutisme de sa mère se prolongeaient. Elle s'approcha et tenta vainement de lui offrir à boire. Elle s'agenouilla devant elle, lui prit les mains, et l'appela :

— Maman ! maman ! parlez-moi de Marcel. Parlez-moi, je vous en supplie.

Elle ne reçut aucune réponse. Alors elle eut peur. Elle se sentit dans une solitude de mort. Eperdue, elle sanglota :

— Maman ! Ne suis-je pas votre fille, votre dernier enfant, votre petite Paule ?

Mme Guibert sembla sortir d'une léthargie. Elle vit ce visage douloureux qui se tendait vers elle avec angoisse. Un long frémissement la secoua toute. Vaincue, elle tendit les bras à sa fille et, appuyée contre elle, elle pleura. C'était elle qui dans sa faiblesse implorait du secours.

Longtemps, les deux femmes demeurèrent ainsi, unissant leurs larmes et leur peine, et connaissant ensemble la triste douceur de s'aimer dans la souffrance.

Quand la mère put parler, ce fut pour remercier le Seigneur

— Paule, ma chère Paule, qu'ai-je dit tout à l'heure ? Dieu est bon : il pouvait me frapper davantage encore. Dans ma détresse il te donne à moi pour m'assister. Et je refuse de m'agenouiller ! Mon Dieu, votre volonté est bien cruelle. Pourtant que votre nom soit béni !

Retrouvant un peu de courage, elle demanda à voir le fatal télégramme. Elle se reprit à plusieurs fois pour le lire, et le commenta avec Paule.

— Il est bien mort... Maintenant il revit ; il est auprès de Dieu.

— Oui, dit la jeune fille, il est mort en vainqueur. Il a été touché au front.

Elles se turent. Elles voyaient toutes deux le beau front sanglant de Marcel, ce front haut qui portait une si fière pensée.

Comme elle abaissait son regard vers Paule, Mme Guibert eut pitié d'elle.

— Va te reposer. Demain, tu auras besoin de toutes tes forces pour m'aider

— Oh ! non, je ne vous quitte pas, dit Paule.

— Alors, veux-tu prier ? Prions pour lui.

Les deux femmes se mirent à genoux. Longtemps elles appelèrent sur leur cher mort les bénédictions divines. Paule, épuisée, dut s'asseoir et Mme Guibert, soutenue par une volonté surhumaine, continua de prier, tandis que sur ses joues coulaient des larmes qu'elle n'essuyait plus.

— Mon Dieu ! supplia-t-elle, acceptez l'offrande de notre douleur et de notre misère. Quand vous mourûtes sur la croix, votre Mère, du moins, était là. Moi, je n'étais pas auprès de mon fils. Donnez-moi le courage de supporter cette épreuve. Non pas pour moi, mon Dieu ; mais pour la tâche qui me reste à remplir, pour mes fils, pour celle-ci que vous n'avez pas épargnée. Elle est bien jeune pour tant souffrir. Moi, je suis aguerrie dans la douleur : mais elle, protégez-la, soyez clément...

Comme elle se tournait vers Paule, elle vit sa tête pâle qui retombait en arrière du fauteuil bas. La jeune fille, malgré sa vaillance, s'était endormie en pleurant. Ses paupières gonflées étaient encore humides. Mme Guibert se leva, vint s'asseoir à côté d'elle et, soulevant avec piété cette tête si chère, elle la posa sur ses genoux. Les beaux cheveux noirs ruisselaient autour du visage apaisé dont ils accentuaient la blancheur. Ainsi l'enfant lasse reposa, veillée par sa mère.

Celle-ci, le regard fixe, regardait sans les voir ces traits immobiles. Elle voyait là-bas son fils étendu sur le sable, le front percé, plus grand encore que debout et fier dans la vie. Doucement elle l'appela et lui parla à voix basse :

— Mon fils! mon cher fils! Maintenant tu connais la paix. Tu as été un bon fils et un homme courageux. Rien que de noble n'agitait ton cœur. Tu nous vois, n'est-ce pas, tu nous vois tremblantes et brisées. Du haut du ciel protège-nous, protège Paule Déjà je m'achemine vers la tombe, vers toi, vers ton père. La terre m'attire. Je le sens, et vous m'appelez Bientôt je vous rejoindrai pour toujours.

Et, pensant à sa propre mort, elle proféra cette plainte :

— Mon Dieu! qui donc me fermera les yeux si vous me prenez ainsi tous les miens?

Elle toucha le corps de Paule qui s'appuyait à elle. Des deux bras elle l'étreignit. Et la gardant jalousement, levant ses yeux en larmes, immobile, elle continua de prier, semblable à une Niobé de marbre suppliant le destin d'épargner son dernier enfant...

Les premières lueurs de l'aube apparurent. Puis le matin se leva, un de ces matins d'hiver dont la froide lumière fait frissonner la neige. La vieille femme priait toujours. En Dieu elle puisait sa force invincible. Privilégiée de la douleur, elle devait boire jusqu'à la lie la coupe d'amertume.

Quand Paule s'éveilla, elle vit sa mère pâle et glacée, qui lui sourit faiblement. Elle ne put obtenir qu'elle se reposât, ni même qu'elle prît aucune nourriture. Plus courbée et vieillie de dix années, Mme Guibert s'assit à son secrétaire et commença d'une main ferme à écrire à sa fille et à ses fils absents afin de les unir dans le même deuil...

IV

LA PARADE DE LA MORT

La principale occupation du maire de Cognin pendant la matinée était de lire le journal. A part les ouvriers des fabriques voisines qui entraient de bonne heure dans son auberge, et buvaient debout, à la lumière vacillante d'une bougie, leur petit verre de *blanche* avant de se rendre au travail, il voyait peu de clients jusqu'à midi. A cheval sur une chaise, le dos au feu, il se fournissait, pour la journée, de politique et de nouvelles dans le *Lyon républicain* et le *Progrès.* Aussi, après dîner, il pouvait verser aux électeurs du vin frais et des paroles neuves.

Quand il déplia les gazettes, ce 26 février au matin, il fut stupéfait d'apercevoir en premier lieu ce grand titre : *Victoire de Timmimoun ; mort du commandant Guibert.* Il n'avait pas songé qu'un enfant de la commune pût faire tant de bruit en mourant. Le sang aux joues, vaguement inquiet de sa responsabilité, il commença de lire avec lenteur le triste récit officiel que le journaliste avait enguirlandé de quelques phrases pompeuses :

« Le ministère de la Guerre nous transmet un bulletin de victoire dans la région du Touât, à Timmimoun. Nous enregistrerions avec une joie entière ce nouveau triomphe de nos armes, s'il ne nous avait pas coûté une vie précieuse, celle du vainqueur lui-même, le commandant Guibert.

« Nos agitations politiques ne doivent pas détourner notre attention du spectacle de ces luttes lointaines où coule héroïquement le sang français. C'est l'an dernier, au printemps, qu'à la suite de la prise d'In Salah et de l'occupation du Gourara par la colonne du colonel Ménestrel, une petite garnison fut installée dans ce village du Sud. Non loin de là furent livrés les sanglants combats du Sahela et d'El Metarfa, où la deuxième compagnie des tirailleurs sahariens repoussa les pillards Berabers et Douï-Menias, et où le capitaine Jacques et le lieutenant Depardieu trouvèrent une mort glorieuse. Lorsque, l'hiver dernier, le général Lervières, commandant la division d'Alger, reçut la mission d'occuper fortement le Gourarara, de le dépasser et de s'établir dans le Touât, il laissa à la casbah de Timmimoun, avec les approvisionnements, une garnison de cent cinquante hommes sous les ordres du commandant Guibert, assisté du capitaine Berlier.

« Le commandant Guibert venait à peine de rentrer en France avec la mission Moureau-Jamy lorsqu'il tint à honneur de rejoindre son bataillon dans l'Extrême-Sud : après les deux années qu'il avait employées à traverser l'Afrique, il refusait tout repos et courait à son poste. Dans la nuit du 17 au 18 février dernier, un parti de Berabers, évalué à un millier

d'hommes, réussissait à s'approcher de Timmimoun. La terreur inspirée par cette tribu est telle, et si grande sa mobilité, qu'ils purent traverser une immense étendue de pays sans que le service des affaires indigènes eût la moindre révélation de ce mouvement. Au point du jour, avant même la lumière de l'aurore, ils se précipitèrent à l'attaque de la casbah.

« Une sentinelle, en se repliant, tira six coups de feu qui donnèrent l'alarme. Déjà les Berabers, franchissant les murs ébréchés, pénétraient dans la cour intérieure. Cependant la garnison se rassemblait en hâte, sous les ordres de son chef, et bientôt les Berabers étaient en fuite, laissant trois cents des leurs sur le terrain. Mais nos pertes étaient cruelles : dix morts dont le chef de détachement, un officier d'administration, un sergent et plus de trente blessés. Le commandant Guibert avait été tué à la fin de l'action, d'une balle au front, comme les Berabers se sauvaient en désordre.

« Le commandant Guibert était le plus jeune chef de bataillon de toute l'armée française. Capitaine à vingt-huit ans et décoré de la Légion d'honneur à la suite de sa brillante conduite au cours de la campagne de Madagascar, et spécialement au combat d'Andriba, il avait fait partie de la mission Moureau qui vient d'accomplir la traversée du Sahara. Vainqueur de Rabah, il avait été nommé à son retour commandant et officier de la Légion d'honneur. Il n'était âgé que de trente-deux ans. Né au bourg de Cognin, près de Chambéry (Savoie), il appartenait à l'une des familles les plus estimées de notre région.

Appelé aux plus hautes destinées militaires, il laisse du moins un souvenir glorieux que la Savoie, fière de lui, ne manquera pas de célébrer comme il convient. »

— Tonnerre de Dieu! s'écria le maire quand il eut terminé sa lecture.

Il s'assura du titre du journal, craignant d'être tombé sur quelque feuille perfide de l'opposition.

Le *Nouvelliste* conservateur et le *Progrès* radical-socialiste qu'il parcourut ensuite donnaient exactement le même récit, le premier en le faisant suivre de quelques critiques sur l'incurie de notre service d'informations en Algérie, le second en l'accompagnant de quelques commentaires d'humanitarisme sur l'inutilité des expéditions coloniales. Mais tous, quelles que fussent leurs opinions politiques, rendaient hommage à la valeur du commandant Guibert, célébraient son admirable carrière et déploraient sa perte.

Le maire de Cognin tira la conclusion qui s'imposait :

— Régent de malheur!

Il prit son chapeau et voulut sortir. Sur le pas de sa porte il demeura figé. Un officier à cheval, en grand uniforme, portant les aiguillettes d'or, s'arrêtait devant le Café National :

— La maison de madame Guibert, s'il vous plaît?

Quelques paysannes, attirées par la curiosité, se groupaient déjà autour du cavalier.

— Vous continuez la grand'route jusqu'au chemin de Vimines.

— Vous suivez le chemin dans le bois de chênes.

— Après les chênes, vous tirez à gauche, et c'est le Maupas.

— Merci, dit l'officier, et déjà il rendait les rênes à sa monture quand le maire l'interpella :

— Comme ça, vous faites visite à la dame.

L'aide de camp toisa cet individu à la face rouge non sans mépris, et, donnant de l'éperon à son cheval, il répliqua entre ses dents :

— Naturellement.

— Bien, approuva l'aubergiste à cause des femmes qui l'écoutaient. Et il devint écarlate.

Il dîna de mauvais appétit, et, avant d'exécuter le projet qu'il mûrissait, il envoya ses filles chercher du renfort. Comme il prenait un verre d'eau-de-vie pour s'encourager, il vit par la fenêtre un landau attelé de deux chevaux qui se dirigeait du côté de la mairie. Quelques instants plus tard on vint l'appeler de la part du préfet. Il passa rapidement sa lévite qui lui servait à toutes les cérémonies, et se précipita vers le bâtiment municipal. L'une des portières de la voiture s'ouvrit ; il aperçut un uniforme noir à bande d'argent, et il reçut ces paroles proférées avec morgue par un visage imberbe (la date des élections était encore éloignée) :

— C'est vous, le maire de Cognin ?

Chapeau bas, Simon avoua :

— Oui, monsieur.

— Je représente le préfet. Je me rends chez madame Guibert à qui je porte les condoléances du gouvernement au sujet de la mort héroïque du commandant. Vous avez pris soin de l'avertir, je pense,

ainsi que vous l'ordonnait un télégramme officiel. Vous y avez mis quelque ménagement, je suppose?

— Oui, monsieur le sous-préfet, balbutia le maire honteux et tremblant.

— Je suis conseiller de préfecture. Je vous engage à faire votre devoir en assistant au service funèbre avec tout votre Conseil. Le gouvernement de la République sait honorer ses loyaux serviteurs.

— Oui, monsieur le conseiller.

— C'est bien, monsieur le maire, je ne vous retiens plus.

Et le jeune messager du préfet, fier de l'importance de son rôle et de la dignité qu'il mettait à le remplir, s'éloigna au trot des deux chevaux, avec l'air hautain et las d'un vieux général qui vient de passer la revue de sa brigade.

Randon et Détraz, mandés par le maire, accouraient ensemble à l'auberge. Tout le village connaissait déjà les démarches des *autorités* du Maupas.

— Nous sommes propres! s'écria, en arrivant, Détraz que la colère agitait. La veille, pendant la discussion, il n'avait soufflé mot.

— Je l'avais bien dit, fit remarquer le vieux Randon qui tenait à rappeler sa sagesse.

— Et moi aussi! ajouta le maire pour ne pas être en reste. C'est la faute du régent et du Rouge.

Détraz, qui manquait de politesse, invectiva contre le maire.

— Et vous, vous n'êtes pas le maître, hein? Qu'est-ce que vous fabriquez à la mairie? Ma parole, vous êtes mou comme une chiffe. L'instituteur vous mène par le nez, comme le dernier gamin de sa classe.

— Moi! hurla Simon. Je me laisse mener par le nez! Venez donc voir si c'est le régent qui est le maître!

Suivi de ses deux conseillers, le maire, qui continuait à gesticuler et à pérorer, envahit l'école municipale. En présence de Maillard sournois et patelin, il sentit son beau zèle se refroidir. Mais Détraz, au pied levé, le remplaçait déjà dans son rôle.

— Ah! criait-il, vous en faites de belles, sale régent sans vergogne! Voilà le préfet, le général qui envoient des députations. Et la commune du mort, elle, expédie son garde champêtre comme pour un procès-verbal. Savant du diable, ton compte est bon.

Et il cracha par terre en signe de mépris.

— Je n'ai pas de compte à vous rendre, répliqua l'instituteur en prenant un air digne.

— Si, tu en as. Et toi, maire, tu ne dis rien?

Dans sa fureur, il tutoyait tout le monde. Force fut à Simon d'intervenir.

— Vous nous avez mal conseillés, monsieur le régent.

— C'est positif, ajouta Randon.

— Il ne fallait pas me demander conseil.

— Qui t'a demandé conseil? reprit Détraz redoublant de violence. Tu t'es mêlé de nos affaires pour les embrouiller et les pourrir, comme un empoisonneur que tu es. Empoisonneur!

Content de l'avoir trouvé, il maniait ce lourd mot avec rapidité. Randon le prit par le bras et tenta de le calmer et de l'emmener. Mais avec cette facilité qu'ont les ignorants et les femmes pour joindre des

arguments sans rapports, il se retourna pour crier :

— D'abord, tu voles les deniers publics.

— Moi ! protesta Maillard.

— Oui, tu te fais payer par les particuliers pour les rôles d'affouage, pour les déclarations, pour tout. On te verra les talons ou j'aurai ta peau.

Dans sa fureur, il déposait la haine instinctive du primitif pour l'instruction, et du contribuable pour le fonctionnaire.

Les deux ennemis se précipitaient l'un sur l'autre. Le maire retint Maillard, et Randon contint son collègue.

— Laissez-moi parler, suppliait le vieillard. Laissez-moi parler.

Et dans un intervalle de la discussion, il jeta ces paroles qui lui valurent l'approbation du maire et de Détraz, et qui terminèrent le débat :

— Pour réparer, Maillard, vous conduirez vos élèves à l'ensevelissement.

Et le maire qui voulait s'attribuer la victoire, ajouta :

— Et vous hisserez tout de suite le drapeau à la fenêtre de la mairie, en le roulant pour le deuil.

Il s'éloigna en se rengorgeant, toujours escorté de ses deux conseillers.

— Maintenant, dit Randon, montons au Maupas.

Simon applaudit bruyamment.

— Oui, oui. Le général a envoyé un officier et le préfet un jeune monsieur avec de l'argent sur son pantalon. Le maire se fera représenter en personne, avec deux membres du conseil comme de juste. Ça sera impressionnant.

Comme ils dépassaient le village, ils aperçurent, dans un champ, Pitet dit le Rouge, qui, la mine basse, s'écartait de leur regard.

— Arrive ici ! cria Détraz sans parvenir à attirer son attention.

— C'est un froussard, conclut le maire plein de courage.

— On sait ce qu'on sait, opina Randon mystérieux.

— Oui, on le sait, acheva Détraz plus franc. Sans le docteur, il connaissait la prison. Et aujourd'hui il bave sur lui. Faut nous en débarrasser à la mairie, il le faut.

La neige reflétait la froide lumière du soleil. Les montagnes blanches miroitaient au jour cru. Sous le ciel pâle, les choses confondaient leurs contours dans une même pureté immaculée et brillante.

Le landau de la préfecture, qui rentrait à Chambéry, croisa la délégation improvisée de Cognin. Avec un air important, le maire fit signe au cocher de s'arrêter. Chapeau bas, il s'approcha de la portière qui s'ouvrit aussitôt.

— Monsieur le conseiller, nous avons un service à vous demander.

— Quoi donc ? répliqua le jeune homme d'une voix brusque.

N'ayant pas été reçu, il revenait de méchante humeur, car l'aide de camp du général avait été introduit auprès de M[me] Guibert.

— Tous les pères de famille, sans exception, se plaignent de l'instituteur.

— Pourquoi ?

— Il fait mal sa classe, il frappe les élèves, il tient des propos contre la patrie.

Le jeune homme prit un visage pensif, et, avec un geste de ministre qui congédie, il donna cette simple promesse :

— Je m'en occuperai.

Continuant sa route, le maire se frottait les mains et disait à ses assesseurs.

— Je lui ai joué un bon tour, à notre Maillard !...

Les jours suivants, les grands journaux retracèrent dans ses moindres détails le drame de Timmimoun, et, sans distinction de partis, rendirent hommage à la mémoire du commandant Guibert dont la courte carrière touchait tous les cœurs.

Renchérissant encore sur ces justes éloges, les feuilles de Savoie se disputèrent sa biographie et son portrait. Dans leur solitude du Maupas, ces dames, accablées de douleur, recevaient avec douceur et résignation les innombrables témoignages de sympathie qui leur venaient de toute la France, de l'Etat, des camarades de Marcel, des connus et inconnus. Elles s'appuyaient l'une à l'autre pour mieux approfondir et supporter leur malheur et ne trouvaient de consolation que dans la prière et dans leur mutuelle tendresse. Seules, les visites de Mme Saudet, mère de Mme Etienne Guibert, leur apportaient un peu de réconfort ; celle-ci savait les mots qu'il faut dire à ceux qui souffrent des séparations.

Par un brusque retour, l'opinion du monde, qui n'avait pas suivi les Guibert dans leur ruine honorable, se décida à favoriser le mouvement public.

Mme Dulaurens ne pouvait demeurer inactive en cette occasion. Elle décida Mlle de Songeon, présidente honoraire de la Croix-Blanche de Savoie, à prendre l'initiative de l'organisation d'un service funèbre qui serait célébré en grande pompe dans la cathédrale de Chambéry. Il importait, en effet, d'accaparer l'illustre défunt et de rappeler d'une façon éclatante ses origines sociales. Les autorités seraient convoquées à la cérémonie. Leur présence en rehausserait le prestige, ou leur absence alimenterait la campagne des journaux de l'opposition. Rien n'était donc à redouter.

Quand tout fut préparé, — les quêtes faites, le service commandé, les invitations libellées, — Mlle de Songeon et Mme Dulaurens, officiellement déléguées, montèrent au Maupas pour demander l'autorisation de la famille. Mme de Marthenay accompagnait sa mère. Elle désirait présenter ses condoléances à Mme Guibert et à Paule, et n'avait point osé accomplir toute seule ce pèlerinage.

On était aux premiers jours de mars. La neige fondait par les champs mornes et boueux, par les chemins défoncés. Sous le ciel bas, entouré d'arbres noirs et nus aux gestes désolés, la vieille maison de campagne prenait un aspect mélancolique d'abandon.

— Je n'aimerais pas m'enterrer toute l'année ici, dit Mme Dulaurens à Mlle de Songeon, comme la voiture s'engageait dans l'avenue déserte.

— L'église est trop loin, répliqua la vieille fille dévote.

Elle ne songeait pas que Dieu est partout; malgré

l'âge, elle persistait à voyager pour le rencontrer à des endroits spéciaux et confortables.

La vieille Marie, voyant l'équipage, ne refusa pas à ces dames de les introduire, malgré la rigoureuse consigne. Elle courut annoncer les visiteuses, aussi vite que ses jambes le lui permettaient.

— J'avais donné l'ordre de ne pas recevoir, observa Mme Guibert avec tristesse. Et se tournant vers Paule : — Je n'ai plus de courage en face des étrangers. Pourquoi Mme Dulaurens vient-elle troubler notre peine? Nous n'avons rien de commun : que nous veut-elle?

— Mère, je ne sais pas, dit Paule déjà debout, prête à sortir.

— Tu m'aideras à la recevoir.

— Non, mère, je ne veux pas la rencontrer.

Mme Guibert regarda sa fille dont le visage pâli, frémissant, décidé, livrait aisément les mouvements intérieurs.

— Paule, supplia-t-elle, ne m'abandonne pas. Je suis timide et gauche, souviens-toi. Le mal qu'on a fait s'oublie plus vite que le bien. Si elle me rappelait le passé, je ne saurais pas lui répondre. Reste avec moi, Paule.

La jeune fille n'eut pas d'hésitation et fit signe à la domestique d'introduire ces dames :

— Je resterai, mère.

Mlle de Songeon, peu versée dans la diplomatie, céda le pas à Mme Dulaurens qui porta la parole.

— Vous avez été bien cruellement frappée, dit celle-ci en s'avançant vers Mme Guibert qui avait dû s'appuyer à la cheminée pour se lever de son fauteuil.

Puis elle salua Paule dont elle sentait sur elle le regard ferme et l'attention hostile. Elle eût préféré son absence.

— Oui, répondit la mère de Marcel, Dieu nous éprouve.

Ainsi elle donnait de suite à l'entretien un tour grave et religieux. Mlle de Songeon hocha la tête en regardant le ciel, comme si elle avait seule l'autorité nécessaire pour appeler l'intervention divine.

— Que de consolations dans votre deuil ! reprenait Mme Dulaurens. Ces témoignages unanimes qui célébraient l'héroïsme du commandant, ce concours de toutes les sympathies, de tous les regrets... A notre époque de démocratie, on n'honore point assez le mérite. C'est quelquefois la mort qui lui donne tout son prix, et devant sa perte irréparable on se reproche amèrement de l'avoir connu trop tard.

Emue dès qu'on lui parlait de son fils, Mme Guibert songeait : « Elle s'excuse en ce moment d'avoir écarté Marcel. Elle se rend compte, enfin, de son erreur ancienne, et la déplore. Mais Mme de Marthenay n'aurait pas dû venir. Sa présence nous est douloureuse. »

Elle regardait son interlocutrice, et ce regard lumineux éclairait sa figure dévastée comme un rayon de soleil pénètre, l'hiver, dans les bois sans feuilles. Paule demeurait sur ses gardes. Cependant elle ne pouvait se douter de l'inconscience de Mme Dulaurens.

Celle-ci, après un temps d'arrêt, exposa le motif de sa visite.

— Aussi vous trouverez naturel que nous ayons le désir de rendre hommage à cette mémoire si chère.

La Savoie entière partage votre deuil, mais spécialement l'élite du pays dont le commandant faisait partie par sa famille et sa valeur.

Elle reprit haleine et, trouvant qu'elle parlait bien, jeta un coup d'œil rapide sur son auditoire. Mlle de Songeon approuvait en agitant sa longue figure sèche. Alice, absorbée et attentive, contemplait les tristes visages de Mme Guibert et de Paule, son amie d'autrefois. Son chagrin l'oppressait tant qu'elle posa la main sur sa poitrine : elle étouffait de ses sanglots contenus. Elle eût voulu donner son cœur à ces pauvres femmes et ne l'osait point. Elle tenta de s'emparer doucement des doigts de Paule assise à côté d'elle. Mais la jeune fille avec résolution retira son bras : elle n'avait rien oublié.

La voix fortement timbrée de Mme Dulaurens retentit de nouveau dans le silence du salon.

— Les dames patronnesses de la Croix-Blanche de Savoie, toutes ces dames de la société en un mot, dans un élan spontané, se sont entendues pour demander la célébration d'un service funèbre à Chambéry. Mgr l'archevêque officiera; il l'a promis, nous avons la parole d'un grand vicaire. Plus de cinquante prêtres assisteront à la cérémonie. La préfecture, la division y seront invitées, et nous ne doutons point qu'elles ne s'y fassent représenter. Par sa pompe et son éclat elle sera digne, vous pouvez le croire, de l'illustre défunt.

Mme Guibert avait écouté sans interrompre ; elle répondit simplement :

— Je vous remercie, madame, et je vous prie de remercier pour moi ces dames de leurs bonnes inten-

tions. Nous avons fait célébrer un service à Cognin selon nos ressources. Nos amis, malgré le froid et la distance, y sont venus. Le général de division s'y est rendu en personne. Un grand nombre d'officiers avaient bien voulu l'accompagner. Nous ne voulons pas d'autres manifestations extérieures. Je vous remercie.

— Oui, madame, je comprends votre sentiment. Les familles ne supportent pas volontiers l'intrusion des étrangers dans leur deuil. Mais le cas est spécial. La mort du commandant Guibert est un malheur public. La France est atteinte dans votre fils. Sa vie et sa mort honorent la Savoie. Vous ne pouvez vous étonner que la Savoie lui témoigne hautement sa gratitude. Les ressources des familles sont forcément restreintes. Laissez-nous agir. Ne nous ôtez pas cette joie...

Et rattrapant au vol ce mot malheureux :

— Cette triste joie funéraire qui vient de la prière pour les morts. Les cérémonies, les prêtres, ce sont des prières. Vous, la chrétienne excellente, pouvez-vous refuser celles que nous vous offrons? Pouvez-vous songer à nous empêcher de communier avec vous dans la même douleur?

— L'Eglise affectionne le cérémonial et le culte, prononça Mlle de Songeon, dont la religion était luxueuse et aristocratique.

Alice, ayant aperçu une photographie agrandie de Marcel, ne voyait plus à cette heure que celui qu'elle avait aimé sans courage.

Cependant Mme Guibert hésitait, non point sur sa réponse, mais sur les mots de cette réponse qu'elle

cherchait polis et délicats. Mme Dulaurens venait lui offrir de compléter l'humble service funèbre de Cognin, sans faste, sans ostentation, sans lustre, par le moyen d'une cérémonie moins mesquine, plus brillante, plus mondaine. C'était la richesse qui rendait visite à la pauvreté, et prétendait la couvrir de sa protection. Paule le comprenait ainsi, et, révoltée, fixait sa mère de ses yeux sombres où passaient des lueurs. Mais Mme Guibert n'avait vu dans cette demande que le souvenir respectueux de son fils, et bien qu'elle fût résolue à écarter un concours qu'elle jugeait inutile, elle cherchait à éviter toute parole qui fût susceptible de provoquer le plus léger froissement.

Craignant la timidité de sa mère et trompée par son indécision, la jeune fille hardiment la devança :

— Nous sommes très touchées, madame, de votre démarche. Nous l'apprécions comme elle le mérite, et nous regrettons de décliner une telle faveur. La mémoire de mon frère a reçu les honneurs convenables. Nous ne désirons pas d'autres témoignages publics que ceux que nous avons déjà reçus. Dieu ne mesure pas ses bénédictions à l'importance des cérémonies.

Comme si elle n'attachait aucune autorité aux déclarations de Paule, Mme Dulaurens affecta de se tourner du côté de Mme Guibert. Celle-ci le comprit et crut devoir ajouter :

— Oui, madame, Paule a raison.

Mlle de Songeon, suffoquée, leva les yeux au ciel, tandis que la châtelaine de la Chênaie, peu accoutumée aux échecs, revenait à la charge.

— Je ne m'explique point votre refus. Notre sympathie pour votre deuil ne demandait qu'à s'exprimer de la manière la plus naturelle. Ces dames, Mlle de Songeon, la marquise de Lavernay, la baronne d'Ambelard partagent mon avis. Je les représente auprès de vous. Enfin, l'archevêché nous assurait son pieux concours.

Elle espérait, par ces citations de la noblesse, impressionner la pauvre femme. Elle ne savait pas, elle ne pouvait pas savoir à quel degré d'indifférence la vie avait amené Mme Guibert à l'égard des choses et des gens du monde.

Paule vit la gêne de sa mère. Elle prit l'offensive aussitôt, afin d'en finir :

— Le service de Cognin a été annoncé à Chambéry. Tous nos amis nous ont assistées. Il en est venu de très loin. Il en est venu que nous ne connaissions pas et qui ont partagé notre peine. Mais on m'a dit, madame, que votre banc était vide, et je ne l'ai pas cru.

Après cette offensive elle ajouta :

— Si mon frère aîné, qui est le chef de la famille, estime d'autres honneurs indispensables, il nous en avertira. Nous nous conformerons à sa volonté. Ma mère et lui ont seuls qualité pour le faire.

Comprenant l'inutilité de son insistance, Mme Dulaurens se leva :

— Je regrette, madame, ce malentendu que nous ne parvenons pas à dissiper. Je ne m'attendais point à cet accueil. Mais je vois que mademoiselle votre fille a toute influence sur vous.

— Nous sommes d'accord, dit la vieille femme se levant péniblement à son tour.

Elle approuvait sa fille, mais elle eût souhaité que les mêmes choses fussent dites sur un ton moins impérieux. Elle craignit que les visiteuses du Maupas ne fussent froissées, et s'en affligea. Un peu de sang afflua à ses joues pâles. Comme elle reconduisait Mlle de Songeon et Mme Dulaurens, cette dernière remarqua cette légère coloration. Elle cherchait une revanche ; elle crut aussitôt l'avoir trouvée, et avec une perfide ironie, elle lança ces paroles :

— Adieu, madame. Ah ! comme vous avez bonne mine ! C'est admirable ! Nous en sommes surprises et heureuses.

Des larmes montèrent aux yeux de Mme Guibert, trop sensible encore à l'injustice. Vieillie, courbée, cassée, elle eût fait pitié à tout autre qu'à une femme du monde éconduite. Doucement elle murmura, tandis que le sang abandonnait ses joues :

— Que Dieu me garde ma santé : ma tâche n'est pas finie.

Elle songeait à Paule dont la destinée incertaine lui causait de l'inquiétude et l'attachait encore à la vie. Instinctivement, elle se retourna pour la regarder. Mais la porte du salon s'était refermée. Elle dut suivre ces dames qui rejoignaient leur voiture et, une fois installées, réclamèrent Mme de Marthenay demeurée en arrière.

— Je l'avertirai, dit Mme Guibert en remontant difficilement les marches de l'escalier.

... Alice, restée seule avec Paule, avait enfin laissé déborder sa douleur.

— Paule, ma chère Paule, voulez-vous me permettre de vous embrasser? J'ai tant pleuré, moi aussi. Si vous saviez? J'ai connu tant de tristesse depuis... depuis qu'il n'est plus. Ah! vous ne pouvez pas savoir!

La jeune fille, immobile, interdite, considérait avec étonnement cette jeune femme élégante aux traits si purs et si beaux qui la suppliait, et se souvenant du passé :

— A quoi bon? dit-elle.

Et malgré qu'elle eût remarqué les yeux creusés et le teint blême d'Alice, elle ajouta entre ses dents :

— N'êtes-vous pas un peu la cause de notre malheur?

Elle attribuait au refus de cette faible enfant amoureuse le goût de la mort qu'elle avait tant de fois surpris, après l'entrevue de la Chênaie, sur les lèvres de Marcel, dans ses paroles détachées et sereines. Celle qui pleurait en sa présence n'avait eu jadis qu'un mot à dire pour apporter à son frère la joie de vivre et cette confiance qui en impose même au danger. Ce mot, elle ne l'avait pas prononcé, bien qu'elle aimât. Indifférente, elle n'eût pas été coupable ; mais sa lâcheté avait triomphé de son amour.

Cependant Alice sanglotait.

— Ah! je suis plus malheureuse que vous.

Son désespoir était si évidemment sincère, que Paule, émue, prit son ancienne amie dans ses bras, et, comme autrefois dans la joie, les deux femmes mêlèrent leurs larmes dans la souffrance.

— Je l'aimais, dit Alice à voix basse.

— Pourquoi n'avez-vous pas voulu?

— Ah! c'est le malheur de ma vie.

Et se livrant enfin tout entière, elle ajouta à mots entrecoupés :

— Vous pouvez pleurer librement, vous. Moi, je dois paraître joyeuse, et j'ai la mort dans l'âme... Paule, ma chérie, que Dieu vous préserve d'endurer jamais ce que j'endure!... Et c'est ma faute, Paule... Ah ! tenez, j'aimerais mieux être *sa* veuve aujourd'hui.

Paule connut ainsi le secret dont son amie étouffait. Sur les apparences, elle avait pu la croire heureuse : les bruits de la ville ne parvenaient guère jusqu'au Maupas. Voici que brusquement elle entrevoyait la punition immédiate et durable de la peur de vivre.

Alice s'était appuyée à son épaule, comme si elle implorait son secours. Malgré la fourrure de martre qui l'enveloppait, elle tremblait toute. La jeune fille l'embrassa, et relevant ce doux visage en larmes :

— Pauvre Alice, comme je vous plains! Soyez courageuse, il le faut. Il faut que vous l'oubliiez. Songez à votre enfant. Faites d'elle une femme plus vaillante...

— Je l'aimais, répondit-elle faiblement.

Mme Guibert rentra et, voyant les deux femmes enlacées, elle comprit la cause de leur émotion.

— Votre mère vous attend, madame.

Elle chercha une autre parole et murmura :

— Je vous remercie de votre visite.

Ainsi pardonnée, Alice lui prit la main et l'ef-

fleura de ses lèvres. Elle essuya ses yeux, regarda une dernière fois la photographie de Marcel, et s'enfuit...

La voiture s'engagea dans l'avenue dépouillée, et franchit le vieux portail.

Mme Dulaurens, inquiète du retard de sa fille, l'observait avec inquiétude, avec affection, avec jalousie. Elle évita de se plaindre du refus de Mme Guibert et de l'attitude de Paule, et, comme l'on sortait du bois de chênes, elle posa sa main sur le bras d'Alice, assise en face d'elle.

— Tu vois comme ta mère est sage, lui dit-elle tout bas, tandis que Mlle de Songeon examinait de l'autre côté le paysage mélancolique.

La jeune femme leva un regard interrogateur.

— Mais oui. Si je t'avais laissé épouser le commandant Guibert, maintenant tu serais veuve.

Alice ne répondit pas. Avec effroi, elle découvrait des régions inexplorées de son âme, et se demandait si, veuve, elle ne serait pas moins malheureuse. La douleur qui nous vient de la destinée est plus profonde, mais moins déprimante, que celle dont la source est en nous-mêmes, dans notre faiblesse, dans notre lâcheté devant la vie. Après avoir brisé les cœurs en les visitant, sa vertu les épure et les consolide. L'autre nous use sans profit et nous abat lentement par des coups sans grandeur. Entre les deux avait-elle choisi la meilleure part?... Et pleurer la mort héroïque de l'époux entre tous préféré lui apparut un sort plus doux que pleurer sur l'avilissement du compagnon de toute son existence...

V

JEAN

Que ne donneraient point ces familles que le malheur frappe à distance pour entendre parler de leur cher mort par un témoin du sanglant sacrifice, pour connaître par les détails l'événement tragique que révéla dans son laconisme un pli officiel, dussent ces détails rouvrir leurs blessures, faire couler à nouveau leurs larmes ! Celles-là s'estiment heureuses dans leur misère même, qui purent apprendre exactement la vérité, pour qui la mort ne demeura pas obscure, déchira ces mystères qui, le jour, torturent l'esprit et se changent, la nuit, en cauchemars...

Plusieurs mois ont passé sur le combat de Timmimoun. Des deux femmes en deuil du Maupas, l'une s'est courbée davantage et son sourire déjà si rare et si frêle s'est éteint à jamais ; l'autre est restée droite et fière, mais, dédaigneuse de sa jeunesse, elle s'abandonne amèrement et sans espérance aux jours qui passent. Enveloppées de solitude et de silence, elles ne descendent plus à la ville, et ne franchissent plus

que ces seuils misérables où leur présence est toujours attendue.

Cependant, quand le pas du facteur écrase le sable de la cour, elles tressaillent encore. Le brave homme, qui se réjouit de son importance, ne les laisse pas languir, et, selon les timbres, il s'écrie : « C'est de Paris... C'est du Tonkin... C'est d'Algérie. »

— Bien, Ravet, Marie vous attend : allez boire un verre.

Cette correspondance est maintenant la seule joie de la maison. Elle est plus fréquente qu'autrefois. De loin, les enfants de Mme Guibert s'efforcent d'entourer d'affection sa vieillesse. Les lettres d'Afrique viennent de Jean Berlier. Elles ne parlent que de Marcel et de sa glorieuse mort.

Dans la dernière, Jean annonçait son retour en Savoie pour la fin de mai. Mai est venu, dans un cortège de lumière et de fleurs. Au Maupas anxieux, on interroge chaque jour l'avenue déserte où les marronniers portent avec orgueil leurs thyrses blancs...

Le jeune homme qui monte lentement la pente boisée par où l'on accède à l'ancienne demeure n'est plus le galant cavalier d'Isabelle Orlandi. Pourtant, il a toujours sa jolie taille mince et sa démarche élégante et assurée. Mais sa figure brunie revêt une expression plus virile, et ses yeux se posent sur les choses avec des regards plus précis qui distinguent nettement chaque objet. De son insouciante jeunesse il a fait un âge qui réfléchit et qui veut.

Arrivé de la veille, il a quitté ce matin la villa des Roses, et, le long du chemin, il a respiré son pays

natal en réveil. Sur la terre frileuse et parée de vapeurs mauve et lilas, semblable à une jeune femme qui ouvre lentement les paupières, s'étire et agite ses voiles de gaze, il surprit la beauté nouvelle du printemps et cette joie de vivre qui commence avec le jour. Il admira le vert délicat, spécial au mois de mai, des champs et des arbres, et il goûta la gaieté des petites feuilles tendres qui poussent aux haies. Sur sa gauche, il chercha les trois clochers qui soutiennent le paysage comme une draperie, celui de Belle-Combette, presque enfoui dans la verdure, Montagnol impérieux, gris et à peine distinct des murailles du Pas-de-la-Fosse, et le doux Saint-Cassin qui s'appuie, comme un vieillard cherchant de l'ombre, à une forêt de châtaigniers. Les rochers des montagnes voisines perdaient eux-mêmes dans la lumière matinale leur aspect menaçant. La nature sous le ciel clair souriait toute, et, dans un geste confiant, offrait sa grâce et son charme, les promesses de ses fruits et de ses moissons.

Jean se retourna, et aperçut au loin, comme un étang de nacre et d'or, le lac du Bourget dont le soleil visitait les eaux dormantes. Aux caresses des rayons les eaux frissonnèrent enfin avec volupté. Le jeune homme reprit sa marche. Adossée au coteau de Chaloux, la Chênaie accueillait par ses fenêtres ouvertes la fraîcheur. Il se souvint avec plaisir de ses vingt-cinq ans et d'Isabelle aux lèvres rouges indifféremment expertes aux paroles et aux baisers Il remonta le cours de ses jours et fit un calcul qui le surprit.

— Je ne l'ai pas revue, ni la Savoie, depuis quatre

années, ou presque. Il me semble qu'il y a bien plus longtemps. J'étais alors un adolescent qui joue avec la vie.

Mais la jeune fille d'autrefois ne retint pas son souvenir. Comme il s'engageait dans le bois de chênes, il s'arrêta pour regarder encore. La voûte des arbres qui bordaient le chemin fixait le paysage en le limitant. Il reconnut, aux nuances et aux contours des plaines et des montagnes, ce mélange d'âpreté et de mollesse qui donne au pays savoisien son caractère original. Une voix de bergère monta vers lui ; elle chantait de vieux couplets amoureux :

Là-haut sur la montagne
Il y a un pré ;
Les perdrix et les cailles
Y vont chanter.
J'ai pris mon arbalète,
J'y suis allé ;
Croyant en tuer quatre
J'ai tout manqué...

Quelques notes douteuses ne parvenaient pas à ravir à cette voix fruste sa limpidité d'eau de source. Au détour de la route, des moutons apparurent, puis la bergère, se découpant en ombres sur la trouée lumineuse que laissaient les branches. C'était une fillette de quinze ou seize ans à qui la santé et la force donnaient une beauté paysanne.

C'est le cœur de ma mie
Que j'ai blessé.
Mie, ma douce mie,
T'ai-je fait mal?

Elle contre-passa Jean qui écoutait en souriant sa romance.

— Bonjour, monsieur Jean, fit-elle avec une inclination de tête.

— Tu me connais ? demanda-t-il surpris.

— Bien sûr. Je suis la fille à Trélaz, le fermier du Maupas.

— Jeannette ?

— Pour vous servir.

— Mais tu étais haute comme une botte. Et te voici plus grande que les blés mûrs.

Rien ne donne plus le sentiment du temps écoulé que ces enfants qui grandissent et qu'on revoit rarement. Flattée, la fillette se mit à rire et, bien qu'elle découvrît des dents mal soignées, sa joie était contagieuse. En s'éloignant, elle reprit le dernier couplet :

C'est le cœur de ma mie
Que j'ai blessé.
Mie, ma douce mie,
T'ai-je fait mal ?

Et le vent porta jusqu'au jeune homme toujours immobile au pied des chênes, les dernières paroles qui s'affaiblissaient :

Un petit peu, pas guère,
Mais j'en mourrai !
Un baiser de ta bouche
Me guérirait.

Il fit des yeux le tour des formes naturelles qui s'offraient à sa vue, arbres aux feuilles nouvelles, prairies aux herbes mouvantes, jeune fille portant sa

jeunesse comme une amphore pleine. Il aspira le parfum de la terre et des bois au matin. Et dans l'air natal il huma le goût de la vie.

C'est depuis qu'il la sait passagère qu'il savoure dans sa plénitude la beauté des jours. Les jeunes gens ne connaissent point le prix de l'existence quand ils courent sans penser au-devant du plaisir, de la frivolité, de la distraction, de tout ce qui accélère et dissimule ensemble la marche du temps. C'est le danger, c'est la passion, c'est la mélancolie de l'amour ou le spectacle de la mort, ce sont les douleurs profondes qui les arrêtent tout à coup devant la face démasquée de la vie, comme au fond d'une allée de jardin on découvre un marbre froid sous les branches. Celui qui ignorerait la nuit sentirait-il avec la même avidité que nous cette splendeur menacée des lumières et des contours que l'ombre doit recouvrir?

Parvenu au faîte de sa jeunesse, Jean la comprend davantage. Un autre ciel plus foncé, un autre pays aride et nu, ont achevé et perfectionné sa sensibilité. Et surtout d'autres émotions plus tragiques ont frappé son cœur de leurs coups redoublés, semblables à ceux que donne le ciseau du sculpteur pour faire voler en éclats les scieries inutiles de la pierre qui devient statue. Par une inspiration d'une heureuse gratitude, il rattache les sensations ardentes et pleines que lui donne cette matinée de printemps à la sanglante aurore qui vit tomber son ami. Cette mort du chef après la victoire, ce front percé qui portait l'intelligence et ce cœur refroidi qui portait l'amour, tant d'énergie et de courage brisés comme un arbre dans sa force, voilà ce qui dénonce la fragilité humaine et revêt de

lumière les jours par contraste ! Devant le visage de Marcel étendu à terre, d'une beauté grave et sereine dans son immobilité, — d'une beauté si apaisée, si calme qu'il n'en oublierait jamais l'expression tant cette paix, dans ce lieu et ces circonstances, était émouvante, — il a connu et le désir de vivre à plein cœur et sans crainte, et le besoin de nier le travail éternel de la mort...

Le vieux portail du Maupas est ouvert comme autrefois. Jean monte l'avenue des marronniers. Il respire le parfum de leurs thyrses. Il sait que, dans un instant, des larmes vont de nouveau couler, douloureuses mais bienfaisantes. Au craquement du sable de la cour, une vieille femme qui était assise sur le perron et, dans l'air frais du matin, travaillait de ses doigts sans agilité, s'est levée et des yeux cherche le visiteur. Elle aperçoit le jeune homme :

— C'est vous, Jean ? Comme je vous attendais !

Du premier regard, il découvre en elle les traces de l'épreuve. Elle s'est voûtée davantage, ses cheveux ont blanchi. Mais il reconnaît avec surprise, sur sa figure un peu amincie, une expression paisible qu'il a déjà vue.

— Madame. Oh ! madame.

Il gravit rapidement les marches, et, s'inclinant d'un geste naturel, il embrasse Mme Guibert. Celle-ci tâche vainement de ne pas pleurer et murmure le nom de Marcel.

— Venez, dit-elle enfin. Nous serons mieux au salon pour parler de lui.

Elle le précède de son pas traînant. Puis elle ouvre une porte et appelle :

— Paule. C'est Jean Berlier.

— Je suis arrivé hier soir, explique le jeune homme. Et je suis venu ce matin. J'avais hâte de vous retrouver.

— Vous êtes bon pour nous. Je savais bien que vous viendriez vite. Depuis plusieurs jours, nous surveillons le chemin.

Paule entre et serre la main de Jean. Ses beaux cheveux noirs font ressortir son teint mat. Ses yeux sombres n'ont pas de flammes. Plus droite et plus fière encore que jadis, elle porte avec orgueil son cœur brisé. Bien que préoccupé de son récit funèbre, Jean s'étonne de lire sur ce jeune visage sérieux et dans l'attitude raidie de ce corps un tel désintéressement de la vie. Elle, surprise, constate le changement du jeune homme : avec les années, il a pris un air plus décidé et plus ferme, l'air de Marcel.

Dans le petit salon de campagne, dont les persiennes closes laissent filtrer un rayon de soleil, aux paroles évocatrices du témoin, voici que le héros mort pour la patrie se lève du sol dur d'Afrique où il est couché pour revenir parmi les siens. Il apparaît jeune, grand, maigre et musclé, la tête haute, le ton impératif, doué de cet ascendant physique, de cette aptitude au commandement, de ce calme volontaire qui sont les signes extérieurs du chef.

Sur le piano fermé Jean regarde sa photographie qu'honore une gerbe de roses.

Il parle de lui comme il l'eût désiré, simplement et dignement. Il a ce don rare du mot exact qui livre la vérité sans mollesse comme sans emphase. Sa voix, qui se fait douce et caressante pour cette douleur,

garde cependant la force secrète de l'autorité. Elle écarte, elle met en fuite la faiblesse et la désespérance. Elle encourage, elle réconforte, et dans la mort même puise une excitation. Ces deux femmes qui pleuraient à son arrivée l'écoutent en se contenant.

Il n'a pas vu tomber son ami. L'aube commençait à poindre lorsque, réveillé en sursaut par les coups de de feu, il se leva pour rassembler ses hommes. Malgré le service des informations qui annonçait la sécurité, la petite troupe de Timmimoun dormait toujours habillée. Quand lui-même accourut au danger, le commandant attaquait déjà les Berabers installés dans la casbah.

— Le sergent qui était à ses côtés m'a raconté sa fin. Je dirigeais notre défense sur la gauche. Lui prenait de face les Berabers. Après les avoir délogés, il organisait la poursuite. Sur les premières lueurs du jour il se détachait en silhouette noire. Le sergent lui montra un pli de sable : — Là, peut-être, il s'en cache encore. — Comme il faisait un pas en avant, il porta la main à son front, demeura debout une seconde, et tomba d'un seul coup.

Mme Guibert se cache la tête dans les mains, et les larmes troublent les yeux de Paule qui s'efforce de se dominer.

— Il ne remua pas, reprend le capitaine. Il ne connut pas de souffrance. La mort le toucha où il pensait, en plein front. Et il pensait à sa patrie, à vous.

— Et à Dieu, n'est-ce pas? murmure la pauvre mère.

— Oui, à Dieu. Je dus prendre le commandement à sa place. Mais sa victoire était complète. Quand je

pus enfin le rejoindre, on l'avait transporté à quelques pas, sous un palmier. Je me suis penché vainement sur lui. Notre médecin-major me regardait avec tristesse ; déjà il l'avait examiné. Notre commune existence avait fait de nous des frères. Je l'aimais comme vous l'aimez. Là-bas, je l'ai pleuré comme vous, en votre nom. Et j'ai vu ce que vous n'avez pas eu la triste joie de voir : la sérénité qu'il avait dans la mort. Elle lui donnait une expression de paix éternelle. Quand je la revois dans ma mémoire, il ne me vient que des pensées nobles et fortes. Il faut que vous le sachiez, afin que son souvenir vous soit plus doux.

Jean se tait, puis il dit encore :

— La veille au soir, il m'a accompagné jusqu'à mon logement, avant de faire une dernière ronde. C'était une claire nuit d'étoiles. Souvent nous nous entretenions de la Savoie. Il me parla de vous et de mademoiselle Paule ; il vous avait vues récemment. Aucun présage ne l'attristait, mais il ne redoutait pas la mort. Dans la poche de sa tunique, il y avait cette lettre que je vous rapporte. Elle recouvrit les derniers battements de son cœur.

Mme Guibert reconnaît sa propre écriture. Elle relève son visage tout chargé de son angoisse maternelle. Quand elle peut parler, elle demande :

— Maintenant, maintenant il repose dans le calme de Dieu. Jean, dites-moi dans quel lieu il est enseveli ?

— Devant Timmimoun, madame. Comme il est le plus élevé en grade, sa tombe est placée entre celle de l'officier d'administration, à droite, et du sergent,

à gauche. Ceux-là furent tués dans le même combat. A ses pieds sont enterrés les tirailleurs.

Paule intervient :

— Nous nous sommes informées des démarches nécessaires pour obtenir qu'on le transporte à Chambéry. Il dormira dans notre caveau de famille, près de mon père, près de ma petite sœur Thérèse.

Jean regarde la jeune fille. Il sait que les Guibert ne sont pas fortunés. De sa voix caressante, persuasive, impérieuse, il va les dissuader de ce projet coûteux et inutile :

— Pourquoi réclamer ce retour? Le lieu de sa mort est un nom de victoire. Il repose dans son triomphe. Quel tombeau lui conviendrait davantage? Quel plus beau monument aurait-il désiré?

— Bientôt, personne ne le connaîtra là-bas.

— Vous vous trompez, mademoiselle Paule. Toutes ces tombes ont leurs inscriptions. On les entoure de soins. Tant que l'on tiendra garnison à Timmimoun, elles seront honorées. La sienne porte son nom, son grade, deux dates *25 avril 1868* et *19 février 1901*, et ces trois mots glorieux qui résument sa carrière : *Madagascar, Mission du Sahara, Timmimoun*. Songez que l'on vénère encore en Algérie les tombes de ceux qui furent tués au temps de la conquête.

— Ah! dit Mme Guibert. Et Paule, après un instant de réflexion qui permet à Jean de la regarder davantage, reprend, avec sa fidélité d'Antigone :

— Nous voudrions tant savoir mon frère près de nous, pouvoir nous agenouiller sur la pierre qui le couvrira.

— N'avez-vous pas son souvenir, sa pensée? Ce qui

demeure de Marcel, n'est-ce pas autre chose que sa dépouille ?

— Oui, approuve encore Mme Guibert qui songe à son âme immortelle.

La sœur de Marcel n'insiste pas. Mais Jean surprend les larmes qui coulent sur ses joues.

— Il était notre orgueil et ma vie, soupire-t-elle, et plus bas elle ajoute : — Lui, depuis longtemps, avait deviné.

— Dieu le voulait ainsi, dit sa mère. Nous ne connaissons pas ses desseins. Ils nous paraissent quelquefois si cruels que nous sommes tentés de murmurer. Pourtant sa bonté est infinie.

Jean, ému, prend dans la sienne une main ridée qui tremble, et, pris de respect, comme autrefois Marcel, il la baise pieusement. Il se lève et, debout, tourné vers les deux femmes qui le regardent, de sa voix grave il donne au mort cette dernière louange qui agira peut-être sur Paule moins résignée et plus découragée :

— Oui, sa brève carrière fut complète. Par sa volonté, sa vaillance, il en a fait un exemple. Loin de le plaindre ne devons-nous pas l'envier ? Il faut honorer les morts, mais avoir foi dans la vie.

De ses yeux sombres où la flamme reparaît, Paule fixe le jeune homme d'où lui vient une énergie nouvelle. N'est-il donc plus l'officier frivole qui contait fleurette aux jeunes filles sans modestie ? Dans son souvenir, elle le traitait avec une indulgence un peu dédaigneuse qui dissimulait peut-être un sentiment inavoué de dépit. Elle-même, dans sa fierté, se croyait vaillante : elle découvre à cette heure que, si elle veut

mériter sa propre estime et celle de Jean, il lui faut sans faiblesse extraire de son cœur l'amertume et la révolte qui s'y sont amassées comme les feuilles mortes, l'hiver, dans les bois.

— Vous nous quittez déjà? demande timidement Mme Guibert.

Jean, pour consoler la pauvre femme, lui rappelle tous les liens qui la rattachent encore à l'existence. Il l'entretient de ses autres enfants, de sa fille Marguerite qui est religieuse à Paris et soigne les malades, de ses fils qui fondent une France lointaine.

— Combien Etienne a-t-il d'enfants?

— Il attend le troisième. Je ne les connais pas. Et pourtant je les aime, oh! je les chéris comme les dernières joies que Dieu me donne. Ils s'appellent Maurice et Françoise. Ne le savez-vous pas?

— Mais oui, dit Jean dans un sourire.

— C'est le nom de mon mari et c'est le mien. Ils sont la bénédiction de notre race. Celui qui va venir se nommera Marcel.

— Et si c'est une fille?

— Marcelle encore. Voici la photographie des deux aînés.

D'avance elle affirmait la vie de l'enfant que portait dans son sein la femme de son fils.

— N'est-ce pas qu'ils sont beaux? dit Paule en se rapprochant pour regarder ses neveux.

— Oui, la fillette vous ressemble. Elle a vos yeux noirs.

— Elle sera bien plus jolie.

— Je ne crois pas, répond le jeune homme en rendant l'image à Mme Guibert.

Et il ajoute avec ce beau sourire qui donne à son visage un air si jeune :

— N'est-ce point assez? Vous êtes difficile.

Involontairement Paule rougit, et son teint qui s'anime la transforme comme un rayon de soleil fait d'une goutte de pluie. Dans son désespoir, elle avait perdu jusqu'au sentiment de sa beauté, et voici qu'elle le retrouve avec joie.

Jean, qui voit les deux femmes distraites un instant de leur peine, continue d'interroger :

— C'est dans la baie d'Along, près de Hanoï, qu'ils sont installés ?

— Ils n'y sont plus, répond Mme Guibert. Ils habitent une île prospère. Mais Paule vous expliquera mieux que moi. Je m'embrouille dans ces noms étrangers.

La jeune fille proteste :

— Mais non, mère, je vous assure.

Et puis elle se décide rapidement :

— Etienne a acheté l'île de Kébao qui est en face de la baie d'Along. Elle appartenait à une société qui fut mal administrée et tomba en faillite. Elle contient des gisements houillers importants, et son sol est fécond. Les mines, le matériel, la terre furent vendus aux enchères, à vil prix. Et mes frères dirigent l'exploitation des mines, des rizières, et font des plantations merveilleuses d'un bois qu'on appelle le lilas du Japon et qui sert à construire. Leur activité ne peut suffire à tant de travail. Mais ils cherchent en vain une aide en France. Personne ne veut s'expatrier

Pourtant, le pays est sain et pittoresque, et ils comptent sur le succès.

Elle a débité son discours avec une claire simplicité. Jean s'extasie.

— En France, on n'a plus d'avenir. Je vais les rejoindre.

— Et votre carrière? observe Mme Guibert, tandis que le jeune homme se lève pour prendre congé.

— Je n'en ai pas la passion, comme avait Marcel. Il y a tant d'heures perdues, de forces oubliées. Mais je plaisantais, madame.

Ils sortent sur le perron, devant la maison fleurie dont la façade disparaît sous l'envahissement des chèvrefeuilles, des roses et des clématites. Ils s'accoudent à la balustrade. Cette matinée de fin de mai est une fête pour les yeux qui s'y reposent. L'air est limpide et léger. Une buée bleuâtre, signe du beau temps qui se prolonge, estompe mollement les montagnes confuses. Là-bas, le petit clocher de Saint-Cassin se tapit à l'ombre des châtaigniers. Plus près, les champs ont cet éclat de verdure fraîche qu'on ne leur voit qu'au printemps. Les blés qui sortent de terre frissonnent au vent qui passe. Les arbres des vergers ont déjà secoué la neige blanche et rose de leurs fines fleurs éphémères et sourient par tous les boutons de leurs branches. Deux tilleuls, à l'angle de la cour, répandent dans l'espace leurs parfums et les marronniers de l'avenue décorent de leurs thyrses blancs la sombre masse de leur feuillage.

De ce balcon, ils entendent l'éternelle chanson du renouveau, ils assistent aux promesses éternelles que fait la terre féconde à l'homme au travail

Devant eux, autour d'eux, c'est la jeunesse de l'année, le symbole même de la durée et de la vie. Ils regardent et se taisent. Tous trois, ils songent à Marcel, et ce jour trop beau les remplit de tristesse

Courbée et lasse, obsédée par le souvenir, Mme Guibert laisse sa fille reconduire le capitaine jusqu'au portail. Elle les voit s'éloigner, songe doucement à ce qui pourrait être, confie à Dieu l'avenir de Paule, et rentre pour mieux se rappeler dans l'isolement le récit funèbre.

Paule et Jean se sont dit adieu au bout de l'avenue. Le jeune homme s'arrête pour suivre des yeux cette forme souple et allongée qui glisse sous les arbres. A ce moment, la jeune fille se retourne à son tour. Elle rougit de cette coïncidence, et, prenant bravement son parti, elle revient sur ses pas afin d'éviter toute équivoque.

— Jean, murmure-t-elle émue, je ne vous ai pas assez remercié, pour mon frère qui fut un peu le vôtre aussi, pour ma mère à qui vos lettres, votre visite ont causé tant de bien. Vous avez été bon pour nous. Je n'ai pas su vous le dire. Alors je suis revenue.

Elle est plus humaine et touchante dans l'émotion qui l'agite.

— Oh ! non, répond le jeune homme. Ne me remerciez pas. N'étais-je pas l'ami de Marcel, et nos pères déjà s'aimaient.

Ils demeurent ainsi face à face, ne trouvant plus de paroles. Ils connaissent une gêne singulière qu'ils voudraient tour à tour éloigner et prolonger. Jean observe sur les joues de Paule l'ombre des longs cils qui protègent les yeux fixés à terre.

— Ecoutez, dit-il enfin. Dans la tunique de Marcel il n'y avait pas que la dernière lettre de votre mère. Cette photographie s'y trouvait encore. J'ai pensé vous la remettre, à vous.

Il lui tend un carton usé sur quoi elle reconnaît, dans une allée du Maupas, deux petites filles de dix ou douze ans : l'une est blonde et l'autre brune, l'une est assise et sage et regarde, étonnée, les choses, l'autre est fixée en mouvement : ce sont Alice et elle-même.

— Ah ! fait la jeune fille. Et d'une voix sourde elle demande :

— Il ne vous a jamais parlé d'elle ?

— Non, jamais.

Elle laisse échapper l'image qui tombe avec un bruit sec sur le sable de l'allée, et, ne se contenant plus, elle pleure sans orgueil.

Jean lui prend la main :

— J'ai bien souvent songé, dit-il, là-bas, en Afrique, à la stupidité du sort. Pourquoi pas moi, à sa place ? Moi que personne n'eût pleuré.

Que peut-elle répondre ? Ses yeux noirs s'éclairent d'une rapide lueur. Elle ramasse la photographie avant qu'il ait eu le temps de se baisser.

— Merci, Jean. Revenez nous voir bientôt. C'est une charité.

Il la regarde un instant, puis s'en va. Elle rentre lentement par le jardin. Elle s'intéresse aux fleurs, cueille une rose, et pour la première fois de l'année goûte à la respirer un peu de joie. Elle pense à la mort de son frère d'une façon inattendue, et se répète

à elle-même les paroles de Jean dont elle pénètre l'énergique leçon :

— *Il faut honorer les morts, mais avoir foi dans la vie.*

Ne résument-elles pas l'enseignement, l'excitation à bien vivre que renferme l'exemple des héros ? Ceux-là furent grands qui ne marchandèrent pas leur peine, et sur leur carrière brève ou longue mirent l'empreinte de leur âme dépourvue de crainte et de faiblesse. Ainsi elle trouve un apaisement, un réconfort dans cela même qui causait et exaltait son désarroi. Elle se jure à elle-même, tandis qu'elle aspire la fleur de supporter désormais le poids des jours avec vaillance, sans amertume et sans révolte. Sa jeunesse dédaignée ne sera pas inutile si elle se répand en sacrifice volontaire. Et quand elle rejoint sa mère, elle embrasse la pauvre femme comme pour protéger cette vieillesse confiée à sa garde, comme pour sceller la promesse de son nouveau courage.

VI

ISABELLE

Sur le devant de la première loge de milieu, au Cercle d'Aix-les-Bains, Mme de Marthenay et Mme Landeau offraient aux regards et aux lorgnettes, l'une avec timidité, l'autre avec résolution, le spectacle de leur beauté que le contraste faisait ressortir. Isabelle portait une toilette de soie souple, jaune bouton d'or, dont le décolletage en pointe découvrait la naissance de la gorge, et, autour du cou mince dont il soulignait la blancheur, un ruban de velours noir où brillait un diamant d'une eau merveilleuse. La douce Alice était vêtue d'une robe de dentelle noire, sans un bijou, et cette sombre couleur, qu'elle avait choisie pour s'effacer davantage, convenait à son teint de blonde.

Derrière ces dames se tenaient le comte de Marthenay, M. Landeau et le capitaine Jean Berlier. On jouait, ce soir-là, l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck. Aux premières mesures de l'orchestre qui répandirent dans la salle, comme des ondes rapides, le silence et l'attention, l'ex-lieutenant de dragons

ouvrit la porte en tapinois, et se glissa hors de la loge. Il gagna aussitôt la salle de jeu. Après un instant, sa femme, qui se retourna, constata sa fuite. Isolée dans sa peine elle déplorait, en revoyant l'ami de Marcel, ce qui aurait pu être et n'avait pas été. Isabelle, épanouie, avait cette fixité heureuse de la chatte qui s'assure enfin de la proie convoitée et prolonge sensuellement l'attente, en croyant sentir sur sa nuque, à l'endroit où les cheveux noirs se relèvent, le souffle du jeune homme placé derrière elle. M. Landeau se livrait à des pensées contraires, qui le conduisaient du désir de cette belle créature aux savantes cruautés à celui de courir au salon de lecture afin de constater sur les journaux du matin le cours inquiétant de la Bourse, théâtre de ses incessantes batailles.

Seul, Jean écoutait la divine musique aux lignes simples comme un temple grec. Ce fut l'émouvante supplication qu'adresse à la chaste Diane Iphigénie reléguée aux rives sauvages de la Tauride afin d'obtenir de la déesse la grâce de mourir. Par l'élancement de son corps juvénile que prolongeaient ses bras nus, par les plis droits et harmonieux de ses voiles blancs, par la noblesse de son attitude et la pureté de son visage, la chanteuse évoquait, en y joignant la clarté de vie, ces marbres antiques dont la forme immobile agite les âmes éprises de beauté et dont le pouvoir s'accroît d'une longue résistance au temps. Comprenant confusément la haute inspiration de cet art la salle applaudit avec enthousiasme.

Isabelle se pencha en arrière et vit avec surprise la joie qui resplendissait dans les yeux de Jean dont

les regards passaient au-dessus d'elle et s'élançaient vers la scène. Elle interrogea le jeune homme à voix basse afin qu'il se rapprochât et respirât le parfum de sa chair.

Après le premier acte, Mme de Marthenay voulut demander au capitaine de la conduire jusqu'à la salle de jeu et d'appeler son mari. N'avait-elle pas une question à lui adresser ? Elle n'osa pas et dut prendre le bras de M. Landeau. Favorisée par ce double départ, Isabelle fit signe à Jean de s'asseoir à côté d'elle.

— Savez-vous, dit-elle, que j'ai pleuré votre mort?

— Ma mort? Vous étiez pressée.

— On annonçait bien celle du commandant Guibert. Vous l'assistiez à Timmimoun. Pouvais-je deviner si vous aviez ou non partagé son sort?

— Ces beaux yeux m'ont pleuré, vraiment?

— Tout un soir.

— Ils brillent tant qu'ils doivent sécher les larmes.

— Ils sont joyeux de vous revoir, Jean.

Elle posait hardiment sur lui, en effet, ses regards. De suite elle rétablissait entre eux cette atmosphère de complicité voluptueuse où ils se complaisaient naguère. Voyant qu'il avait la main nue, elle se déganta. A ceux de son ancien ami elle mêla ses doigts chargés de bagues.

— Vous aimez les pierres précieuses, dit-il en considérant aux lumières cette blanche main fuselée aux ongles roses.

— Oui, répliqua-t-elle. Je crois porter en miniature tous les trésors du monde.

Il sourit, sceptique.

— Le monde est bien vaste, madame, pour tenir dans votre main.

— Voyez, Jean, le vert de cette émeraude.

— Je préfère celui des prairies.

— Et le bleu vif de ce saphir.

— Il ne vaut pas celui du ciel.

— Et ces rubis.

— J'aime mieux le sang.

— Et ces perles.

— J'aime mieux les larmes.

— Eh bien, soyez content, puisque j'en ai répandu pour vous.

Contents de leur escrime sentimentale, ils s'adressèrent des sourires comme deux prévôts d'armes échangent des saluts d'épées. La jeune femme respirait avidement la vie à la façon d'un bouquet de tubéreuses. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait sous le corsage de soie souple qui laissait deviner ses fermes contours, et Jean pouvait suivre le fin réseau des veines bleues qui couraient sur la blancheur de la chair et se perdaient sous l'étoffe. Il devinait aux plis adroits de la robe ce corps irréprochable qui portait si noblement le visage au profil impérial, casqué de cheveux d'ébène. Il n'avait qu'à se pencher pour cueillir cette fleur humaine, cette rare orchidée vivante. Par la tige inclinée vers lui, par l'épanouissement de la corolle, par le frémissement qui l'agitait tout entière comme au tiède vent du soir, elle s'offrait. Pourquoi ne la cueillait-il pas? Ignorait-il donc le prix de la beauté, et celui de la jeunesse que le plaisir exalte? Mais s'il l'avait ignoré, il n'aurait

pas eu cette expression de mélancolie ardente devant la joie.

— Comme je vous ai longtemps attendu! dit-elle d'une voix changée où il surprit l'accent du désir.

— Vous m'attendiez vraiment?

Enigmatique à peine, elle répliqua :

— Je vous attends encore.

L'orchestre préludait au second acte. Mme de Marthenay rentra dans la loge avec M. de Lavernay à qui M. Landeau cédait sa place. Celui-ci, pour fuir cette grave musique trop différente de l'opérette et contrôler en paix, au salon de lecture, ses prévisions de Bourse, dépêchait à sa femme un second amoureux qu'il destinait dans sa pensée à la surveillance du premier. Par son insensibilité, dont il refusait, comme tant de maris, de s'attribuer la cause, Isabelle affolait son désir et rassurait sa raison. Elle avait su mater cet adorateur épais et sanguin qui grondait pour faire le beau à la façon des fauves devant le dompteur. Il satisfaisait toutes ses fantaisies, tous ses caprices, par vanité autant que par cette passion où il se jetait à cœur perdu. Et, s'il détestait ses flirts, comme un bruit désagréable de grelots trop sonores au cou d'un cheval de luxe, il ne leur attribuait pas d'autre importance que celui de ce harnachement inutile.

Le drame antique se déroulait avec lenteur. Jean échappait au musicien. Devant lui, dans l'intervalle du ruban de velours noir et de la robe, il voyait la chair pâle d'Isabelle et en imaginait la douceur soyeuse. A demi tournée, la jeune femme se montra de profil ; il suivit du regard la ligne fière du nez

un peu busqué, et descendit, pour s'y attarder, aux lèvres rouges, aux belles lèvres d'esclave. N'avait-elle pas dit : — *Je vous attends encore?* — Qu'attendait-il en effet? Etait-il devenu subitement rebelle aux innombrables séductions de la vie, que résumait cette femme en son unique beauté, comme ces flacons d'Orient contiennent en une goutte d'essence le suc de mille roses? Le soleil d'Afrique avait-il refroidi son sang au lieu d'y répandre le feu? Libre et jeune, comment pouvait-il mieux employer sa jeunesse et sa liberté?

La tête dont le mouvement guidait sa pensée se redressa, et après le profil perdu, son regard dut revenir aux cheveux dont il évalua le poids, au cou et à la ligne des épaules qui lui parlaient un langage plus brutal. Pris de vertige, il ferma les yeux une seconde et se jura de réaliser, dans une fureur passionnée, l'âpre désir qui le possédait.

A ce moment d'abandon, il perçut des accords d'une émotion profonde et contenue, et qui gardaient jusque dans l'agitation de la douleur dont ils étaient le témoignage une sorte de grave sérénité. Ses nerfs trop tendus tressaillirent. Sa sensibilité, décuplée par l'attente du plaisir, agréa la divine musique comme une fleur desséchée reçoit la rosée.

Sur la scène, Oreste et Pylade se disputaient la joie de mourir l'un pour l'autre. Ils ont abordé aux noirs rivages de la Tauride. L'idole barbare exige le sacrifice de l'un d'eux. La prêtresse, qui est l'infortunée Iphigénie, a désigné Pylade, et Oreste réclame pour lui le supplice. Débat éternellement pathétique,

où l'amitié, ivre de générosité, dépasse en transports l'amour.

Jean essaya de résister à l'action importune de ces accents trop contraires au trouble de ses sens. Mais sa volonté émoussée ne le défendit pas longtemps. Il aimait trop la vie dans toutes ses manifestations de beauté pour ne pas comprendre et admirer un art aussi parfait, dont la pure inspiration arrachait des cœurs, comme on arrache d'un jardin l'herbe folle, les mauvais désirs, les haines et les frivolités.

Déjà il n'appartenait plus au culte exclusif d'une femme. Une envie désordonnée de vivre plusieurs existences à la fois le saisissait. Il courait de la volupté à l'héroïsme, et revenait sur ses pas pour repartir encore. Puis il remonta hâtivement le fleuve de ses jours. Il revécut son amitié pour Marcel, et cette traversée du désert où il avait connu peut-être, dans la solitude et le danger, dans le dénuement et l'effort, la suprême exaltation en sentant sa valeur et sa volonté. Et de la pensée du frère il vint à celle de la sœur. Depuis le commencement de la soirée, il écartait le souvenir de Paule. Tout à l'heure, n'était-il point parvenu à l'oublier complètement? Que venait-elle faire dans sa mémoire et pourquoi cette chaste musique favorisait-elle sa visite importune? Il tenta de la repousser sans délicatesse et non pas sans regret.

« Ah! songeait-il, que n'est-elle donc aussi belle que celle-ci? »

Et il suivit de nouveau la ligne du cou et des épaules dont le grain presque lumineux aimantait

son regard. Il ne prenait pas garde à l'injuste audace de sa comparaison. Il avoua pourtant avec un secret plaisir :

« Elle a de plus beaux cheveux. Leurs flots noirs doivent descendre jusqu'à ses genoux. »

Isabelle se tourna vers lui pour lui sourire.

« Elle a de plus beaux yeux », se dit-il encore. Et il revit leur sombre prunelle où passaient de rapides flammes. Cependant ces yeux le fixaient avec reproche, et il interpréta clairement leur expression : « Pourquoi me traiter sans respect? murmurait cette Paule lointaine et farouche. Ai-je tenté, comme celle-ci, de vous séduire par ma coquetterie? Ai-je manqué jamais en votre présence de modestie et de dignité? Si vous ne m'aimez pas, laissez-moi dans ma paix solitaire, ne dégradez pas ma pure jeunesse en faisant de son image celle même de vos plaisirs. Et si vous m'aimez, ah! si vous m'aimez! pourquoi ne trouvez-vous pas dans votre amour la force de vous arracher à des attraits dont vous ignorez s'ils ne détourneront pas votre vie de son cours régulier? Venez à moi, libre et fier. Que sur votre front et dans votre regard je ne puisse rien découvrir d'avilissant. Je ne sais pas si je suis plus belle, mais je vous aime, moi, d'une tendresse que cette femme ne peut pas connaître... »

Il n'était déjà plus de ces jeunes gens qui marchent dans la vie avec des œillères. Ceux-là ne voient pas les vastes champs qui bordent l'étroit chemin de leur passion et qui s'ensemencent de l'effort laborieux et quotidien des hommes. Après n'avoir envisagé que son désir immédiat, voici qu'il embrassait du regard

tout le dessin de son existence, et que de ses origines et de ses traditions il tirait les lignes révélatrices de son avenir. Ainsi considéré, l'amour prenait un autre aspect. A la volupté, il substituait le charme d'une communauté de pensées et la force intime que donnent la paix du cœur et le calme du foyer. Aux transports passagers et violents, il opposait le goût de la durée et le sens de la race.

Depuis son retour en Savoie, depuis trois semaines, Jean était retourné souvent au Maupas. Il n'y allait point seulement pour consoler deux pauvres femmes affligées. Par sa fierté, par sa sensibilité grave et profonde, par sa jeunesse dont il sentait les beaux mouvements comprimés, Paule l'attirait invinciblement. Il constatait avec surprise, à chacune de ses visites, que cette jeune fille réservée et raisonnable avait une âme vivace, prête à goûter la joie avec enthousiasme comme elle avait goûté la douleur sans défaillir. Avec cette touchante préoccupation des amoureux qui s'efforcent d'allonger leur amour dans le passé afin de lui communiquer l'importance du temps, il rattachait à cette séduction présente de lointains, de ténus souvenirs d'une époque où il jouait avec une Paulette rieuse et puérile. Oublieux de son propre oubli, il imaginait un penchant ancien qui aurait survécu à l'enfance. Surtout, avec la clairvoyance de l'instinct, il sentait que sa force future et l'achèvement normal de sa vie qui se perpétuerait se rencontraient là, et nulle part ailleurs. Ainsi il aimait la jeune fille comme on aime à trente ans, avec confiance et tendresse. Cette gracieuse présence répandait dans son cœur une paix nouvelle.

La passion d'Isabelle Orlandi s'était jetée en travers. Depuis son mariage d'affaires, elle accumulait sur son flirt d'autrefois toutes les ardeurs inassouvies de ses sens, tous les orages de son cœur tourmenté. Beaucoup plus qu'à M. Landeau, elle avait été fidèle à son ami Jean. Elle guettait son retour. Quand elle le revit, fascinée plus encore par la figure sérieuse et réfléchie du jeune homme que jadis par son insouciance et sa belle humeur, elle se promit de ne plus attendre et pour lui plaire déploya sa beauté comme un étendard.

Or, dans cette loge de théâtre, elle venait de triompher quelques troubles instants, et ne l'avait pas su. Pendant toute la durée de cet acte, elle avait douté de ses charmes à cause des hésitations du bel officier aux paroles trop subtiles. Lorsque le rideau s'abaissa, son unique préoccupation fut de reprendre la conversation interrompue.

Dévorée d'inquiétude, elle se tourna aussitôt, et, se penchant d'une façon savante qui livrait les trésors de sa gorge ronde, elle interrogea son partenaire :

— A quoi pensiez-vous ? J'ai senti que vous n'écoutiez pas la musique.

Jean sourit et dit, non sans franchise :

— A deux femmes charmantes.

— C'est une de trop.

De ses regards lancés comme des flèches, elle tenta de percer ce front impénétrable. M. de Lavernay surveillait son manège tandis qu'il brouillait ses connaissances classiques dans sa conversation avec Mme de Marthenay. Impatientée et avide de s'assurer du bonheur, Isabelle se leva.

— On étouffe ici. Capitaine, voulez-vous me conduire dans le hall ?

Elle toisa au passage son sigisbée déconfit, et sortit au bras de Jean. Dans le couloir, et sur les marches du grand escalier, elle s'appuyait à ce bras de tout le poids de son corps languissant. Comme il se taisait, cherchant sa volonté, elle lui demanda avec une timidité qui venait d'éclore en elle d'une façon bien inattendue :

— Ne suis-je plus belle, Jean ? Dites-le-moi.

— Regardez autour de vous, madame, et jugez.

En effet, leur couple sollicitait la curiosité de la foule élégante qui se pressait hors du théâtre dans le grand hall. Et les femmes équivoques qui croisaient M[me] Landeau lui arrachaient d'un coup d'œil sa robe pour en estimer la coupe et le prix, et mesurer par surcroît son admirable corps ainsi déshabillé.

Elle donna sur les doigts de son cavalier un léger coup d'éventail.

— Vous, vous ! Il n'y a que vous qui m'intéressez ici.

— Et le vieux monsieur de la loge ? demanda Jean, railleur.

— Il fait mes commissions.

Soutenu par le souvenir de Paule, il se dérobait à sa poursuite et sentait non sans émoi le bras rond de la tentatrice qui pesait sur le sien. L'ardent visage de la jeune femme qu'un afflux de sang colorait revêtit une expression de découragement.

— Vous rappelez-vous, Jean, le bois de la Chênaie ?

— Oui, dit-il, et il songeait que là s'était orienté le sort de Marcel Guibert

— Je voudrais y revenir avec vous. Quand j'étais jeune fille, me préfériez-vous? Soyez franc.

— Vous êtes maintenant plus belle, mais différente. Je vois toujours votre mari derrière vous.

Elle se retourna :

— Vos plaisanteries sont mauvaises, Jean, murmura-t-elle après avoir constaté l'absence de M. Landeau. Elle ajouta :

— Il vous fait peur?

— Oh! non.

— Il vous déplaît?

— Oui.

— Pour que vous consentiez à... flirter, il faudrait donc qu'il vous plût?

Il se mit à rire :

— Justement.

— C'est drôle.

— Vous êtes sa femme.

A son tour elle rit, et se cachant à demi le visage derrière l'éventail :

— Si peu... et si mal.

— Cela suffit.

Elle imita la petite voix plaintive des enfants pris en faute :

— Je ne le ferai plus.

Il la regarda tout entière. Il remarqua le mouvement de ses cils qui palpitaient, celui de sa gorge, ce frémissement de tout le corps tendu vers lui. Pourquoi résister davantage à l'appel du plaisir que parait tant de beauté?

— Isabelle! dit-il doucement

Elle le fixa à son tour et, radieuse, glissa dans celle du jeune homme sa main souple.

— Jean, mon cher Jean.

Un instant ils goûtèrent tous deux les promesses de la volupté. La sonnerie annonçait la reprise du spectacle. Alourdis par leur joie, ils revinrent lentement vers la salle du théâtre, sans parler. Au sommet de l'escalier de marbre, ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine. Du balcon ils dominaient une foule bariolée qui se pressait et qu'ils ne voyaient pas. Elle avoua modestement dans son triomphe :

— Vous ne savez pas, Jean? Vous m'avez fait trembler. J'ai cru vrai ce qu'on m'avait dit.

Vaguement inquiet, et le cœur déjà tourmenté, il répéta :

— Ce que l'on vous avait dit?

— Oui. Que vous aimiez Paule Guibert.

Il laissa tomber le bras qui s'appuyait sur le sien, et demanda d'une voix changée :

— Qui vous a dit cela?

— Ah! murmura-t-elle interdite et pâle, comme si elle apercevait à ses pieds les morceaux brisés de son bonheur.

Par la magie d'un seul nom elle était vaincue. Et ce nom, il avait fallu qu'elle-même, par une aberration insensée, le prononçât. Il lui suffisait de voir le visage de son ami Jean pour comprendre l'étendue de sa défaite, et dans une fureur de tomber d'un si haut rêve elle aggrava sa folie :

— Cette petite orgueilleuse a bien su vous enjô-

ler avec ses airs de princesse lointaine. Je devais m'en douter. Elle machine son affaire depuis longtemps, je gage. Elle est enragée comme les vieilles filles en quête de maris. Allez la rejoindre : elle vous fera marcher.

Rendu à ses véritables sentiments par la tentatrice elle-même, il la considéra avec mélancolie à cause de sa séduction, avec clémence à cause de son cœur passionné. Et ce fut d'une voix caressante qu'il répondit à ses invectives :

— Isabelle, pardonnez-moi. Jadis il n'a tenu qu'à vous de partager ma vie. Et vous avez pu voir, ce soir encore, ma faiblesse et votre puissance. Il n'est pas digne de vous de parler de la sorte. Au nom de nos amours passées, Isabelle, soyez généreuse.

Avec l'insouciance des amoureux, il demandait à cette femme son approbation, tout en lui déclarant qu'il avait cessé de l'aimer.

Elle, pourtant, ne protesta pas. Le mouvement de sa poitrine révélait son désarroi intérieur. Avec sa beauté de victoire elle refusait la lutte, acceptait la défaite et s'abandonnait. L'insuccès ne la trouvait pas préparée. Trop longtemps elle avait escompté les joies du triomphe. Son flirt de jeune fille s'était mué en amour sensuel et profond, enclin aux exaltations et aux désespoirs rapides bien plutôt qu'à des habiletés de stratégie sentimentale.

Ils demeuraient seuls sur le balcon. La foule s'était engouffrée dans la salle où la prêtresse Iphigénie, voilée de rouge, se disposait, tremblante, à accomplir le sanglant sacrifice. Isabelle regarda le hall dont le vide semblait élargir démesurément les proportions.

Elle porta les deux mains à sa gorge, comme si elle étouffait, et leva enfin les yeux vers Jean qui considérait avec tristesse cette belle créature en émoi. Parce qu'elle souffrait jusqu'au fond d'elle-même, rien de bas ni de vil ne l'agitait plus.

— Jean, soupira-t-elle d'une voix frêle et à peine distincte, vous avez raison, aucune femme ne mérite mieux votre amour. Vous serez heureux, vous, et moi bien malheureuse...

Elle n'en put dire davantage, mais, se penchant, elle prit la main du jeune homme, et y posa ses lèvres. Il sentit une larme lui mouiller l'épiderme et, comme elle se redressait, il vit son visage en pleurs. Déjà remise un peu, elle eut un fragile sourire :

— Sont-ce des perles, Jean ?

— Vos larmes sont mille fois plus précieuses.

Et, la prenant dans ses bras, il baisa ses yeux. Ces imprudentes caresses d'adieu les alanguissaient. Combien de couples furent enchaînés pour quelques minutes semblables d'attendrissement prolongé ! Une porte qui s'ouvrit les sauva. Ils rentrèrent dans leur loge

— J'ai manqué ma vie, dit-elle, tandis que l'ouvreuse s'approchait, la clef en main.

Tout le reste de la soirée, dans un étrange oubli de son pouvoir, elle s'affligea sur elle-même, et, détestant sa toilette et ses bijoux, leur préféra l'amour dans sa pauvreté magnifique. Tout le reste de la soirée, son vainqueur, plus humilié et débile qu'un vaincu, s'enivra du spectacle de cette beauté qu'il ne posséderait jamais. Avant de s'éteindre, son désir le brûlait encore. Avant de marcher d'un pas ferme

dans le droit chemin de sa destinée, il se retournait vers la volupté, non sans mélancolie.

A la sortie, il aida la jeune femme à revêtir le manteau de soie blanche qui recouvrait la claire nudité de la nuque et des épaules. Alors, seulement, il se réjouit de demeurer son maître et pensa librement à la vierge pure et fière qui occupait son cœur d'homme à la fois courageux et faible.

Mme de Marthenay avait à peine adressé la parole à Jean Berlier. Celui-ci la croyait préoccupée de son mari qui, disait le bruit public, perdait au Cercle et à la Villa des Fleurs des sommes importantes et s'affichait en outre avec une de ces demi-mondaines trop voyantes qui encombrent Aix-les-Bains. Or elle subissait sa triste vie sans révolte, d'une âme soumise et toute livrée d'avance aux pires événements. Que lui importaient sa fortune et la fidélité d'un indigne époux? Elle n'attendait plus de joie désormais. Sa nature trop fine et sensible ne se consolait point avec les plaisirs du monde de l'abandon de son foyer et du vide de son cœur. Seule, sa petite fille la retenait contre le désespoir. Elle l'élevait avec une tendresse excessive, sans prendre garde qu'elle la désarmait, elle aussi, pour les jours futurs.

Mais, ce soir, la vue de Jean lui rappelait avec une acuité douloureuse la scène du bois de la Chênaie, et qu'elle n'avait pas eu la force de s'emparer du bonheur au prix d'une lutte facile, ou seulement par la promesse d'une longue patience. Elle voulut interroger le jeune homme sur la fin du commandant Guibert. La question ne passa pas ses lèvres.

N'était-ce pas déjà trahir son devoir que la poser? Scrupuleuse, elle chargea son veuvage secret de cette peine nouvelle.

Ainsi, elle ignora toujours que Marcel portait sur lui, au moment de mourir, l'image d'une enfant aux yeux clairs de qui lui venait l'orgueilleux mépris de la mort.

VII

LE SECRET DE PAULE

Jean installa M. Loigny dans une victoria qu'il était allé chercher à la ville. Le vieillard portait une redingote de cérémonie, une cravate de foulard qui s'enroulait plusieurs fois autour du cou à l'ancienne mode, des gants gris perle et une canne à pommeau d'argent.

— Je suis gêné dans mes atours, fit-il observer poliment à son neveu.

Il regrettait ses vestons de jardinier. Et comme s'il partait pour quelque lointain voyage, il ajouta quelques recommandations au sujet de ses rosiers.

Jean le rassura.

— Surtout, mon oncle, surtout n'oubliez pas votre mission.

— Par exemple! assura le petit homme avec énergie, quand mes plus belles fleurs devraient se faner en mon absence, je la remplirai à ta satisfaction.

M. Loigny se rendait au Maupas pour demander à Mme Guibert la main de Paule au nom de son neveu. Lorsque la voiture eut disparu au tournant de la

route, Jean, impatient et agité, au lieu de rentrer à la villa des Roses, suivit lentement le même chemin. Ainsi rencontrerait-il plus tôt son ambassadeur de retour, et peut-être aurait-il le temps, avant le soir, de monter lui-même à la maison de campagne et de parler à celle qui serait alors sa fiancée. Il interrogea le soleil qui s'inclinait sans hâte vers la montagne de Lépine.

« Ces journées de juillet sont les plus longues à mourir », se dit-il pour fortifier son projet.

Après la soirée d'Aix, le jeune homme avait approfondi les sentiments de son cœur. Il aimait Paule pour son courage et sa fierté, et aussi par ce mystérieux attrait qu'exercent sur nous les traits du visage, la couleur des yeux, le poids de la chevelure, l'élancement du corps, la grâce unique d'une femme où nous discernons d'avance la sécurité et la joie de notre avenir ou son néfaste et délicieux tourment. Il entendait en lui-même l'approbation de tout un passé persistant, de toute une race dont il continuerait heureusement la tradition et l'effort. Cette jeune fille raisonnable aux regards de flamme versait sans doute en son cœur une tendresse ardente; surtout elle l'engageait à se conformer au but vrai de la vie humaine qui n'est pas de chercher en soi sa propre fin, mais de s'encadrer entre les générations précédentes et les suivantes avec désintéressement et efficacité. Où trouver plus noble compagne, plus vaillante, plus sûre et de meilleur conseil? Elle avait grandi comme une plante dont les racines puisent la force dans un sol fécond. Sa famille garantissait sa vertu. Il ne lui avait manqué, pour atteindre son

plein développement, qu'un peu de soleil. L'amour ne lui distribuerait-il pas chaleur et lumière? Et quelle joie de la voir s'épanouir et d'en être un peu la cause, de restituer à cette jeunesse trop éprouvée le goût des jours qui passent avant qu'ils aient passé!

Elle l'aimerait, elle l'aimait déjà peut-être. Des sentiments secrets de la jeune fille, malgré sa dignité et sa réserve, n'avait-il pas cru surprendre quelques indices légers, une rougeur sur la joue, le battement trop précipité des cils, et surtout ce regard si pur, si loyal, si ferme, qui se posait sur lui avec une douceur involontaire? Et même, quand il plongeait dans ses souvenirs, ne lui semblait-il pas maintenant qu'il n'était pas étranger à l'éloignement qu'elle marquait jadis en toute occasion pour Isabelle Orlandi? Isabelle Orlandi : il ne l'avait pas revue, il ne la reverrait pas; il l'entourait encore d'une crainte superstitieuse, et écartait cette image trop belle qui l'humiliait en lui rappelant cruellement sa propre faiblesse. Aimé de Paule Guibert, il se sentait au contraire de force à vaincre tous les obstacles. N'est-ce point le signe du véritable amour, cette exaltation qu'il procure à nos facultés, et cette confiance qu'il nous donne en nous-mêmes?

D'autres décisions avaient accompagné celle de son cœur. L'amour dans le mariage ne s'isole pas de l'existence matérielle et sociale, et par là, par les difficultés mêmes qu'il rencontre, il est amené à comprendre la vie générale qu'il sauvegarde, tout autrement que la passion qui tente de l'oublier ou de la détruire. Les Guibert n'étaient pas fortunés,

et son propre héritage se réduisait à peu de chose. Sans doute il ne quitterait pas sans tristesse le service militaire. Il aimait ce métier d'abnégation et d'honneur et la forte discipline qui s'y impose à la volonté. La brillante carrière que tout jeune encore il avait fournie l'autorisait à compter sur l'avenir. Cependant, il n'avait pas cette vocation irrésistible qui pousse les jeunes gens par les épaules dans telle voie hors de laquelle ils n'éprouvent que gêne et malaise, la vocation, par exemple, de Marcel. Et il ne repoussait pas le conseil que lui donnait d'avance la situation matérielle de son nouveau foyer.

Il avait pu sans peine élaborer son plan de vie. Au cours de ses visites au Maupas, il était souvent question des affaires d'Etienne et de François Guibert au Tonkin. Dans chacune de leurs lettres, les deux jeunes gens annonçaient la prospérité de leurs entreprises, et se plaignaient de ne pouvoir les étendre faute d'un concours devenu indispensable. Vainement, disaient-ils, ils faisaient appel à d'anciens camarades d'écoles; ceux-ci préféraient à l'indépendance les fonctions serviles et aux risques la médiocrité. Et à mesure qu'il sentait mieux son cœur, Jean songeait plus délibérément : « Si je démissionne, j'irai, *nous irons* les rejoindre. » Cette tâche de colon l'attirait par l'énergie et l'activité mêmes qu'elle nécessite. Toujours il avait eu le goût de la terre; de lointains ancêtres paysans l'inclinaient vers la glèbe. S'il éprouvait là-bas la nostalgie de la France et de l'armée, ne puiserait-il pas sa force dans l'amour de cette France nouvelle qu'il aiderait à créer, et dans la mâle joie de la conquête patiente

et quotidienne d'un sol lentement défriché et fertilisé? Ne la puiserait-il pas surtout dans la tendresse de sa femme? Celle-là, il en était certain, ne craindrait pas de s'expatrier avec lui, et de partager sa vie de luttes et d'aventures. Le sang du docteur Guibert, indifférent au danger, le sang de cette mère qu'une foi invincible soutenait dans les épreuves, coulaient dans les veines de la jeune fille qu'il aimait.

Avec l'égoïsme des amoureux, Jean oubliait un seul être dans la préparation de son avenir. Ou plutôt, il projetait inconsciemment de priver cet être de son appui suprême et de la douceur de ses jours sans sourire. Dans l'héroïsme de Mme Guibert il découvrait de nouvelles raisons de prendre confiance en Paule, digne d'une telle mère, et il ne voyait pas qu'il allait demander à la pauvre femme son plus grand sacrifice, à Niobé son dernier enfant, celui qu'elle presse, éperdue, dans ses bras et que les dieux ont encore épargné...

Sur la route du Maupas, il marchait à la rencontre du bonheur, tandis que le beau soir d'été répandait sur l'heureuse nature sa lumière.

La vieille Marie introduisit M. Loigny au salon et s'en fut chercher sa maîtresse en murmurant :

— Qu'est-ce qu'il nous veut, ce vieux-là, avec sa lévite et son grand chapeau?

Mais M. Loigny ne prêtait aucune attention à la servante que son déguisement mondain courrouçait.

Il venait de tomber en arrêt devant une coupe de roses qui s'épanouissaient au milieu de la table. Penché, il les observa de si près qu'il parut les

renifler, et tout à coup il se mit à donner les signes d'une prodigieuse stupéfaction. Mme Guibert le trouva dans cet état singulier. Il la salua à peine, et la conduisant aussitôt vers les fleurs, il s'écria :

— Celle-ci, là, voyez.

— Oui, dit-elle, surprise.

— Comment l'avez-vous?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Il est impossible que vous ne le sachiez pas. Répondez.

Et moins brutalement le maniaque ajouta :

— Je vous en prie, madame. C'est très grave.

Mme Guibert, complaisante, interrogea sa mémoire.

— Mon fils Etienne, à son dernier voyage, nous a apporté des boutures de rosiers. Elles ont trouvé au Maupas un terrain favorable Ce sont leurs roses. Elles sont belles, mais n'ont pas de parfum.

— En effet, elle ne sentent rien. Mais cela m'est égal. Et d'où venait-il, votre fils Etienne?

— Du Tonkin, monsieur, de la baie d'Along qui produit des fleurs et des fruits en abondance.

— Ah! c'est un rosier chinois. Parfaitement. Je l'avais deviné. Et vous ignorez son nom, naturellement. En France, personne ne connaît les noms des fleurs.

Mme Guibert s'excusa avec un sourire, et l'intrépide naturaliste reprit son discours :

— On apprend la musique aux jeunes personnes qui assomment à coups de sonates leurs pères, et plus tard leurs maris. On néglige de leur enseigner la botanique. Et la botanique, madame, c'est la parure de la terre, la grâce fleurie des maisons, et la paix de

l'esprit humain. J'y trouve une heureuse philosophie. Pour réparer cette lacune de l'instruction, je rédige une nomenclature de tous les noms des roses. Il faut savoir se limiter ; la nature est trop vaste pour nous. Mais ces désignations sont pour la plupart d'une vulgarité détestable.

— Vraiment, monsieur? dit au hasard la pauvre femme, préoccupée d'une autre idée et néanmoins caressant cette lubie.

— Détestable, je le répète. Les plus jolies sont des noms de femmes. Elles n'évoquent ni l'art compliqué et charmant des jardins, ni la diversité du règne végétal aux mille formes et aux mille couleurs, ni les nuances de nos sentiments auxquelles il eût été de bon goût d'adresser d'aimables allusions. Ce sont des noms inanimés, comme ceux de la géographie ou de la chimie.

— Je n'y entends rien, avoua Mme Guibert. Pourtant, j'aime les fleurs.

Mais le vieillard enthousiaste ne s'arrêtait plus.

— Nous n'avons pas l'esprit inventif, madame. Et puis nous ne savons plus nous émerveiller, nous émouvoir devant les miracles incessants de la nature. Nous nous sommes installés dans l'univers comme dans une salle à manger. L'habitude et l'utilité ont émoussé nos sensations. Et l'univers est vainement délicat, varié, agréable. Ah! madame, croyez-moi, nous sommes loin d'égaler les jardiniers chinois.

— Les jardiniers chinois?

— Les jardiniers chinois. Savez-vous quels noms précieux ils distribuent aux fleurs?

— Comment le saurais-je, monsieur?

— Des noms qui résument la beauté multiple de la terre. En voici quelques-uns : *l'Eau qui dort sous la lune*, *le Soleil dans la forêt*, *le Premier Désir de la vierge couchée*, et celui-ci que je vous prie de goûter : *la Jeune Fille qui offre ses seins.*

Indulgente mais étonnée, Mme Guibert sourit de cette folie inoffensive et essaya de détourner son cours.

— Donnez-moi des nouvelles de Jean. Nous ne l'avons pas vu de plusieurs jours; il nous délaisse.

Elle pressentait le but de cette visite inopinée. M. Loigny, dédaigneux des relations, vivait dans son jardin qu'il cultivait exclusivement, et préférait le commerce des plantes à celui des hommes. Pour qu'il se fût dérangé, il fallait imaginer quelque événement d'importance, et ce ne pouvait être qu'une demande en mariage. Emue, elle songeait à Paule absente qui trouverait le bonheur en rentrant.

Mais l'étrange amateur des roses ne se pressait pas d'accomplir son message. De la coupe il avait enfin réussi à extraire la fleur qui le captivait.

— Jean va bien, madame, répondit-il négligemment, et aussitôt : — Oui, cette espèce est pour ainsi parler inconnue en France. Je la cataloguerai. Voulez-vous me permettre, madame, d'en emporter cet échantillon ?

— Je vous en prie, monsieur, acquiesça avec courtoisie Mme Guibert qui craignait de s'être trompée et tremblait pour son espérance.

— Mille fois merci, madame. Je cours m'en occuper avant qu'elle se fane.

Sur le seuil le vieillard s'arrêta, et d'un ton mystérieux qui fit tressaillir la pauvre femme :

— Je vous confierai un secret... Par d'ingénieuses greffes, j'ai réussi à produire une rose nouvelle. Vous la verrez. Elle n'a pas de nom encore. Je lui donnerai celui de votre fille. Mon neveu sera enchanté. Elle s'appellera *Madame Paule Berlier*.

Et sans avoir trahi sa mission autrement que sous cette forme bizarre, il s'éclipsa, tenant sa fleur dans les mains et l'observant encore.

Mme Guibert, en le voyant s'éloigner, ne put réprimer un sourire :

« Le pauvre homme ! Il nous a tous oubliés pour sa rose. »

Jean qui marchait à la rencontre de M. Loigny était parvenu au bois de chênes qui borde la route à la montée de Vimines. Il entendit le bruit des roues grinçantes que le sabot retenait, et bientôt il aperçut la voiture à travers les branches. Impatient, il se précipita malgré la pente.

— Eh bien, mon oncle ?

M. Loigny éleva sa fleur en l'air d'un geste victorieux qui rassura le jeune homme.

— Eh bien ! voici une rose qui manquait à ma collection.

— Que m'importe ! dit Jean avec brusquerie. Accepte-t-elle, oui ou non ?

Le vieillard laissa tomber la tige qu'il tenait si soigneusement, se prit la tête dans les mains et se désola :

— O mon Dieu ! Je suis fou, je suis un fou dangereux. J'ai oublié ta demande.

Jean le considéra avec pitié.

— Ah! vous avez oublié!

— Mais je vais retourner, fit M. Loigny qui se redressa.

— Non, j'irai moi-même. Allez retrouver vos fleurs, mon oncle.

Et il monta vers le Maupas.

Le vieillard le suivit des yeux jusqu'au détour du chemin. Puis il s'essuya le visage, fit signe au cocher de repartir, et pour la première fois rentra sans plaisir à la villa des Roses.

Jean trouva Mme Guibert dans le jardin du Maupas. Elle eut, en l'apercevant, un sourire doux et craintif. Et il sentit son cœur s'apaiser.

— Bonjour, Jean. Votre oncle est venu me rendre visite. Le savez-vous?

— Oui, madame. Il venait en ambassade, et il a omis de vous le dire. Pour lui, c'est un oubli léger.

— Oh! ne le traitez pas durement.

Et avec une grâce un peu timide, elle prit la main du jeune homme :

— Mais, rassurez-vous, je comprends le langage des fleurs.

Ils s'assirent près de la table d'ardoise, sous les arbres. Jean lui baisa la main. Déjà tous deux s'étaient compris.

— Alors vous savez que je l'aime? dit le jeune homme avec émotion.

Et d'une voix plus assurée, il ajouta :

— Comment ne l'aimerais-je pas, madame?

— Elle en est digne, répondit la mère de Paule qui réfléchissait à ce nouvel avenir.

— Je crois que je l'ai toujours aimée. Seulement je ne connaissais pas mon cœur. Quand on est trop jeune, on ne distingue pas nettement le dessin de sa vie... Et je l'aime aussi pour toujours.

— Oui, reprit-elle gravement. Avant de se lier par des serments éternels, il faut être sûr de soi. Et j'ai confiance en vous.

— Je retrouve en Paule le courage de Marcel et sa fierté. Je bénirai le sort s'il m'a réservé sa tendresse.

— C'est Dieu qu'il faut bénir, Jean. De Lui seul nous vient notre force. Oui, Paule est une admirable enfant. Bien que je sois sa mère, je puis le dire avec orgueil. Je vous la donnerai joyeusement. Ne vous ai-je pas toujours un peu confondu avec mes fils? Et n'avez-vous pas été pour Marcel un frère?

— Oh! madame. Vos paroles me sont si douces... Mais elle?

— Ne soyez pas inquiet, Jean. Paule acceptera, je le crois. Cependant vous le lui demanderez à elle-même... Mais vous avez bien réfléchi, n'est-ce pas, à votre futur foyer? Nous ne sommes pas riches, vous le savez. Mon fils Etienne et moi nous donnerons à Paule, si elle consent à être votre femme, les revenus de la propriété du Maupas. Elle ne rapporte pas beaucoup depuis que les vignes ont été détachées. Nous ne pouvons pas davantage.

Elle donnait tout et s'en excusait.

— Je ne veux pas, madame, dit Jean.

— Laissez-moi parler. Je désire me retirer. J'ai

besoin de peu de chose pour vivre. Etienne qui le peut me fait une pension que, malgré mes instances, il ne veut pas réduire. Il faut songer à votre famille nouvelle, Jean.

— Oh! madame, quel trésor est comparable au cœur de Paule? Mais ne supposez pas que j'accepterai votre offre trop généreuse. J'ai songé déjà à notre avenir matériel. Etienne a besoin d'un aide au Tonkin. Dans toutes ses lettres il réclame un associé pour l'exploitation de ses trop vastes entreprises. Eh bien! je lui offre mon concours. En Algérie, je m'intéressais aux choses de la terre. Je partirai. Je le lui ai écrit le mois dernier.

— Ah! vous emmènerez là-bas votre femme?

A ce moment, Jean regardait le perron où Paule venait d'apparaître. Et il ne vit pas deux larmes jaillir des yeux de Mme Guibert. Quand il se retourna vers elle, déjà elle était prête à ce nouveau sacrifice que la vie lui demandait, et ce fut d'une voix ferme qu'elle lui dit :

— Que Dieu bénisse vos projets! Voici ma fille, Jean. Elle a vécu trop tôt dans la solitude et la peine. Elle a besoin d'être heureuse. Comme elle va l'être, avec votre amour! Elle sentira sa jeunesse qu'elle oubliait. Je vous autorise, Jean, à lui dire que vous l'aimez.

Plus bas elle ajouta, car Paule s'approchait, et il n'entendit pas ses paroles :

— Je vous donne mon dernier, mon plus cher enfant.

Elancée et droite, Paule traversa la cour et les rejoignit à l'ombre des marronniers. Un peu rigide

dans sa robe noire, elle salua le jeune homme qui s'était levé et marchait à sa rencontre. Une rougeur légère aviva le teint de ses joues, tandis que ses yeux sombres s'éclairaient. Elle embrassa sa mère :

— Je viens de la ferme. Nous aurons des œufs et du beurre demain.

M[me] Guibert les enveloppa tous deux de son regard maternel. Elle quitta le fauteuil de paille où elle était assise :

— Je vais rentrer pour m'occuper du dîner. Vous m'excuserez, Jean. Il fait beau ce soir. Tu n'es pas sortie, Paule, de tout le jour. Vous devriez vous promener ensemble avant que le soleil soit couché. Allez jusqu'au bois de Montcharvin, et revenez. Revenez bientôt, mes enfants.

Emue et confiante, elle n'avait pu se tenir de les appeler ses enfants. Elle les vit descendre côte à côte et d'un pas alerte l'avenue des marronniers.

« Comme elle est grande ! se disait-elle. Il ne la domine que de tout le front. Pourtant sa taille est haute. Ils sont beaux tous les deux. »

Ils disparurent sous les arbres. Lentement, sentant son cœur bien lourd, la vieille femme regagna sa maison, et, se préparant à ce sacrifice suprême, elle se répétait :

« Petite Paule chérie et perdue pour moi !... Sois heureuse. Par ta piété filiale, tu l'as bien mérité. Sois heureuse ; c'est tout ce que je demande à Dieu... »

Au delà du chemin de Vimines, un sentier qu'un rideau de peupliers sépare du Forezan aux pentes abruptes contourne les prairies et conduit à la ferme

de Montcharvin. Paule et Jean le suivirent. La jeune fille marchait la première.

— Allons, dit-elle, jusqu'au bois de frênes. A travers les branches nous verrons le reflet du couchant sur les montagnes.

Il s'arrêta :

— Non, restons ici, voulez-vous?

Et il lui montra le vieux tronc d'arbre coupé qui servait de banc. Jamais plus elle ne s'y était assise depuis sa dernière promenade avec Marcel. Livrée à ce souvenir, elle hésita. Elle ne se doutait point des paroles que Jean allait prononcer. Peu accoutumée à s'occuper d'elle-même, résignée à sa destinée sans fortune, elle ne songeait plus à l'amour et au mariage. Elle croyait avoir étouffé à jamais d'anciens sentiments qui jadis l'avaient fait en vain souffrir. et veillait jalousement sur son cœur dédaigné. Elle consentit à s'asseoir. Un instant, l'un près de l'autre, ils gardèrent le silence.

Le soleil avait disparu derrière la montagne trop proche. Autour d'eux ils sentaient, comme une présence sacrée, la paix du soir répandue sur la campagne. A leurs pieds, les blés mûrs de la prairie ondulaient mollement. Plus loin, les arbres du bois, rassemblant leurs feuillages, s'endormaient avec majesté. Et au bout de l'horizon, les rochers du Revard, qu'atteignait encore la lumière, exaltaient l'éclat de leurs teintes roses et violettes.

Ce calme de la nature accroissait, par son heureux présage, l'émotion de Jean. Il regarda celle qui était assise à côté de lui, et se réjouit de ce qu'il avait à lui dire.

Elle se rappelait avec une poignante précision les paroles que Marcel lui avait adressées sur ce même tronc coupé, le soir de son départ pour l'Afrique : *Paule*, disait la voix évanouie, *ne t'inquiète pas ; tu seras heureuse un jour.* — Depuis le retour de Jean, elle acceptait sa vie sans amertume et sans faiblesse. Oui, elle rencontrait une sorte de bonheur stoïque où elle se complaisait après tant de secousses. Etait-ce ce bonheur-là qu'il avait désigné ? Et dans la paix de l'heure, le vague désir d'une autre félicité renaissait en elle. Cependant, elle ne savait pas que les temps étaient venus.

Jean se décida :

— J'ai dit à votre mère, Paule, mes projets d'avenir.

Elle le regarda :

— Votre congé est déjà fini ? Vous allez repartir bientôt ?

— Je ne rentrerai pas au régiment.

Etonnée, elle attendit une explication.

— Je démissionne.

— Vous, Jean ! Oh ! c'est mal. Vous n'avez pas trente ans, vous portez le ruban rouge et vous abandonneriez votre carrière ! Qu'aurait pensé Marcel ?

— Marcel m'approuverait, Paule. Car je servirai encore la France, d'une autre manière qui ne sera pas moins utile. De soldat je deviendrai colon. J'ai écrit à votre frère Etienne qui ne peut suffire à sa tâche au Tonkin. Je vais le rejoindre.

— Ah ! dit-elle. Quelle joie pour eux, là-bas ! Ils savent l'amitié qui vous unissait à Marcel. Vous leur parlerez de lui, comme vous nous avez parlé. Vous

verrez mon neveu et ma nièce. Vous les connaîtrez avant moi.

L'ombre couvrait toute la plaine, et même elle commençait de gravir la pente des montagnes. Sur le lac du Bourget, au loin, flottait une vapeur mauve qui se mêlait par dégradations au ciel rose et or. Le soir se posait sur les choses immobiles comme une bénédiction.

Jean se leva et demeura debout devant la jeune fille.

— Vos frères se réjouiraient bien davantage s'ils connaissaient mon autre projet.

Et baissant les yeux vers le sol, il ajouta plus doucement :

— C'est un projet qui m'est infiniment cher. Votre mère le sait.

Il la regarda, et vit avec surprise qu'elle ne soupçonnait rien. Il admira cet oubli de soi-même, et avec une gravité et une tendresse profondes il dit enfin les paroles décisives :

— Paule, je vous aime. Voulez-vous être ma femme et m'accompagner là-bas ?

Interdite, elle se leva à son tour et devint mortellement pâle. Sa poitrine oppressée révélait le tumulte de son cœur. Cependant elle se taisait.

Il reprit :

— Je vous aime, Paule. Ne le saviez-vous donc pas ? Ne l'avez-vous pas deviné ? Quand je suis revenu d'Algérie, je vous ai retrouvée si courageuse... et si belle. Oui, ne protestez pas. Pendant la traversée du Sahara, je me souviens, Marcel m'a dit souvent, quand nous parlions de la Savoie, que vous étiez le soutien

de votre mère. Dans le désert, quand je cherchais, pour exciter mon énergie, quelque image réconfortante et capable d'inspirer la vaillance, c'est à vous que je pensais. Je vois bien que je vous ai toujours aimée, depuis le temps de notre enfance où je riais de vos longs cheveux noirs. Mon bonheur est dans vos mains, Paule, ne voulez-vous pas me le donner?

Elle ne répondait pas. Elle était si pâle qu'il semblait que tout le sang se fût retiré de ses veines. Il prit sa main qu'elle ne retira pas. Il attendait confiant, tranquille, le cœur gonflé d'espérance.

Elle regardait sans voir la campagne paisible. Les cimes du Revard cessèrent de refléter le soleil disparu. Toute la nature entra dans l'ombre qui précède le sommeil.

N'était-ce point la félicité que Marcel lui avait prédite, à cette même place, par une fin de jour pareillement sereine?...

Comme elle continuait de se taire, Jean connut une angoisse infinie. D'une voix altérée il répéta pour la troisième fois :

— Paule, je vous aime. Pourquoi vous taisez-vous? Répondez-moi, je vous en supplie.

Doucement la jeune fille dégagea sa main.

— Non, non, je ne veux pas, dit-elle.

Les sanglots étouffèrent sa voix, et elle s'enfuit en courant vers la maison.

Alors il sentit la nuit entrer jusque dans son cœur Il méprisa la vie qu'il avait adorée, et il envia Marcel couché sur la terre d'Afrique, Marcel que la paix définitive avait touché.

VIII

MADAME GUIBERT

Mme Guibert attendait sur le perron le retour de ses enfants. Ses bras étaient croisés sur la balustrade de fer, et de l'une de ses mains cachées elle égrenait un chapelet tandis que ses lèvres balbutiaient les *Ave Maria*. Une paix profonde, semblable à celle qui était descendue sur la campagne, habitait maintenant son visage où les larmes avaient coulé.

Elle vit revenir Paule éperdue et sanglotante et vainement tenta de l'arrêter au passage avec ces paroles :

— Paule, qu'y a-t-il ? dis-moi...

La jeune fille rentra sans répondre et gagna sa chambre.

Mme Guibert fit quelques pas derrière elle. Puis, ayant réfléchi, elle s'arrêta. Elle se couvrit les épaules d'un châle, descendit l'escalier, et de son pas tremblant qu'elle précipitait de tout son effort, elle suivit l'avenue. Elle vint se poster vers le portail ouvert qui donnait sur la route.

« Il n'a pas dû passer encore, pensait-elle. Paule est revenue si vite. »

A la clarté du couchant elle interrogea le chemin désert. Autour d'elle, elle n'entendait que la plainte stridente et continue des cigales, et parfois le glissement des lourdes feuilles de marronniers que le vent rapprochait.

Après quelques instants d'inquiétude, elle distingua la silhouette du jeune homme dans le sentier qui borde les prés de Montcharvin. Il marchait la tête basse et penchait le corps sans orgueil. Quand il fut près d'elle, sur ses traits elle lut aisément la tristesse. Absorbé par sa peine il ne la voyait pas, là, sur sa droite à côté de la colonnade de pierre. Comme il passait, elle l'appela :

— Jean.

Surpris d'entendre son nom, il tourna la tête et aperçut la vieille femme qui lui souriait avec douceur. Il la salua et s'avança vers elle.

— Ah ! dit-il simplement, comme s'il se plaignait à sa mère. Je suis bien malheureux.

Elle lui tendit la main.

— Jean, donnez-moi votre bras. Rentrons. La nuit vient, et il fait déjà frais.

Il lui obéit sans courage :

— Madame, vous savez que je ne dois plus rentrer ici. Mais je vous reconduirai jusqu'à votre porte.

Les lueurs dorées du crépuscule tâchaient de se rejoindre entre les troncs épais des marronniers. Le jour prolongeait avec obstination sa lutte contre l'ombre. Ils marchaient sur le sable de l'avenue, sans hâte et sans paroles.

Au bas de l'escalier, comme il voulait prendre congé, elle lui dit :

— Entrez avec moi. Je désire vous parler. Paule n'est pas au salon.

Il tenta de résister, puis céda par indifférence et suivit Mme Guibert. Il ressemblait à un condamné qui ne croit pas aux consolations de son aumônier et les écoute néanmoins.

Lorsqu'il eut refermé la porte, elle se tourna vers lui et, lui prenant les deux mains, elle le fixa de ses yeux clairs :

— Elle a refusé d'être votre femme?

— Elle s'est sauvée en pleurant.

— Jean, mon cher Jean, vous n'avez pas compris.

Cet accueil caressant calmait sa douleur, mais achevait de briser son énergie, et il était prêt à s'abandonner aux larmes.

— Oh! si, dit-il. Elle ne m'aime pas. Je l'aime tant.

Elle abandonna les mains du jeune homme, s'appuya à la table et parut se recueillir. Ce qu'elle allait oser était si grave. Pouvait-elle disposer du cœur de sa fille? Etait-elle certaine, elle, d'avoir compris?

Elle considéra ce jeune homme qu'elle souhaitait pour fils et se souvint de son passé de loyauté et de courage. Surtout elle songea au cœur ardent et à l'avenir de Paule. Rassurée, elle sourit à Jean, et parla enfin :

— Vous vous êtes trompé, Jean. Paule vous aime.

Il secoua la tête.

— Oh! non, madame. Ne cherchez pas d'explication. Laissez-moi partir.

— Les mères ne devinent-elles plus maintenant les secrets de leurs filles?

Et achevant sa pensée elle ajouta après un arrêt :

— Paule vous aime. Vous n'avez pas compris qu'elle se sacrifiait à cause de moi.

Il répéta :

— A cause de vous? Pourquoi?

Et de ses yeux attentifs il regardait Mme Guibert. Sa jeunesse était rebelle à la défaite, et déjà un espoir nouveau l'agitait. Cependant elle ne fut pas étonnée qu'il ne pénétrât point sa pensée, et même elle s'excusa presque de dire :

— Vous lui avez annoncé, n'est-ce pas, votre départ pour le Tonkin?

— Oui.

— Elle n'a pas voulu m'abandonner, Jean. Et c'est pourquoi elle est partie en pleurant. Mais elle vous aime : ses larmes ne la trahissaient-elles pas?

Se rendant compte enfin de son égoïsme, il demeura stupide en face de cette femme dont il avait oublié la vie, dont il préparait la solitude et qui tout à l'heure ne trouvait pas de plainte quand il lui demandait à elle-même le don de son dernier enfant.

Mme Guibert reprit, comme il gardait le silence :

— Elle n'a pas voulu me laisser seule.

Et avec un sourire fragile elle ajouta :

— Cela vous étonne, Jean?

Il se taisait toujours et se raidissait contre l'émotion profonde qui le gagnait. La vieille femme continua de sa voix douce et résolue :

— Elle a eu tort, Jean. Elle m'aimait avant de vous aimer. Aujourd'hui elle vous préfère et ne le

sait pas encore. Elle a été ma joie, ma force même. Vous verrez plus tard ce que peut être le dévouement de cette enfant. Elle s'est dévouée à moi jusqu'à vouloir se sacrifier. Mais je ne le veux pas. Dieu ne le veut pas.

Elle vit le jeune homme prêt à pleurer et lui prit la main :

— Elle regarde en arrière, et dans la vie c'est en avant qu'il faut regarder. Les pères et les mères peuvent vivre pour leurs enfants, mais non pas le contraire. C'est la loi naturelle. C'est la volonté divine. Ne pleurez pas, Jean : elle sera votre femme. Je vais vous la chercher. Mais promettez-moi encore de la chérir, de la protéger toujours, de la rendre heureuse. Ma petite Paule le mérite tant.

Jean ne se défendit plus contre les larmes. Et c'étaient des larmes de piété devant un tel miracle d'abnégation. Dans une admiration respectueuse et passionnée il confondait la mère et la fille, dignes l'une de l'autre dans leur réciproque oubli du bonheur. Et lui-même, aveuglé par son amour, n'avait point deviné que cet amour, cruel comme autrefois les dieux, exigeait un holocauste, l'offrande expiatoire du plus noble cœur déchiré.

D'un geste spontané il se pencha et déposa ses lèvres sur la main auguste qui tenait la sienne.

— Je voudrais m'agenouiller devant vous, murmura-t-il. Soyez bénie entre toutes les femmes.

— Oh ! que dites-vous, Jean ?

Il reprit :

— Mais je n'accepte pas votre sacrifice. Nous res-

terons en France, avec vous. Paule ne vous quittera pas.

Déjà Mme Guibert s'était éloignée du jeune homme Elle se dirigea au fond du salon, ouvrit une porte et se retournant sur le seuil :

— Attendez-moi, dit-elle avant de disparaître.

Elle traversa sa chambre et pénétra sans bruit dans celle de sa fille. Par la fenêtre ouverte, avec l'arome du jardin les derniers feux du soir entraient et se reflétaient dans la glace avec la verdure. Ils lui désignèrent Paule assise au pied de son lit, pelotonnée sur elle-même, qui pleurait son bonheur perdu. Elle l'avait perdu volontairement et sans faiblesse, mais ne pouvait-elle maintenant le contempler de loin comme une terre promise où elle n'entrerait pas? Et de ses regrets, de son amour ancien et vivace que nul n'avait connu, que nul ne connaîtrait jamais, de son amour qu'elle avait cru étouffer jadis et qui renaissait dans la douleur, elle s'enivrait jusqu'à sentir le goût de la mort.

Elle fut éveillée de sa peine par un baiser de sa mère sur ses cheveux.

— Paule, dit Mme Guibert. Pourquoi pleurer? Il faut être brave devant le bonheur comme tu l'as été dans les épreuves.

Déjà la jeune fille s'était relevée, et, profitant de l'ombre commençante qui atténuait les signes de son émotion, elle défendit aussitôt son œuvre :

— Vous ne savez pas ce qui s'est passé, mère. Je ne l'aime pas. Seulement... sa demande était si inattendue pour moi, si singulière que j'en ai été un peu étourdie. C'est la première fois, mère, vous com-

prenez... Mais je ne l'aime pas, je vous assure... Je ne puis pas faire autrement.

Sa mère la regarda avec une tendresse infinie, comme si elle mesurait toute l'étendue de ce dévouement qui ne voulait pas s'avouer et résistait à l'aveu jusque dans le désespoir.

— Viens avec moi, Paule, dit-elle enfin. Jean ne t'a pas tout dit. Ou bien tu es partie trop vite. Il n'a pas eu le temps de te prévenir que je partirai avec vous quand vous partirez.

Comme les fleurs après l'averse brillent au soleil qui transforme leurs gouttes d'eau en pierreries, ce visage en larmes s'illumina. Elle jeta ses bras autour du cou de sa mère. Si Mme Guibert avait pu douter du secret de Paule, ce changement rapide l'eût éclairée.

— Maman, c'est bien vrai? Comme nous serons heureux là-bas!... Je vous aime.

Mme Guibert sourit, comprenant que les trois mots éternels ne lui étaient pas adressés.

— Je savais bien, murmura-t-elle doucement, en caressant la joue de sa fille comme autrefois, lorsque Paule était petite.

Attendrie, elle considérait l'épanouissement de ce bonheur auquel, par une providentielle circonstance, elle avait pu contribuer, et tout bas elle remerciait Dieu qui exauçait son désir.

Timide, et sans regarder sa mère, Paule demanda :

— Il est parti?

— Il est là.

La jeune fille rougit, mais l'ombre le cacha. Déjà les teintes d'or s'atténuaient dans la glace.

— Allons le retrouver, dit Mme Guibert.

Elle conduisit Paule au salon par la main.

— Jean, voici votre femme.

Elle joignit elle-même les mains des deux fiancés. Cependant ils ne se regardaient pas. Une émotion pareille dilatait leurs poitrines. Le premier, Jean leva les yeux. Les larmes que Paule avait versées diminuaient la beauté de son visage, mais lui ôtaient son expression orgueilleuse, la paraient d'une humanité plus humble et plus touchante. Pour sa faiblesse de femme il l'aima davantage.

— Je puis croire à mon bonheur? dit-il enfin.

Dans un soupir elle répondit :

— Oh! oui.

— Paule, je vous aime.

Elle répéta, et sa voix fut comme un souffle à peine distinct :

— Je vous aime, Jean.

A son tour elle le regarda, et ils se sourirent. Mais aussitôt elle chercha des yeux sa mère, et, raffermie dans sa joie, elle dit :

— Maman nous accompagne au Tonkin. Nous serons tous réunis là-bas, sauf ma sœur Marguerite qui est religieuse.

Il comprit alors l'argument suprême qu'avait employé Mme Guibert pour connaître le cœur de sa fille. Et, bien qu'il doutât de ce départ et en soupçonnât instinctivement le généreux mensonge, il feignit de se réjouir avec les deux femmes.

— Mes enfants! mes chers enfants! leur dit Mme Guibert. Dieu nous donne une grande joie. Que ses bénédictions descendent sur vous, sur votre nou-

veau foyer, sur votre race! Jean, embrassez votre fiancée.

Les lèvres du jeune homme effleurèrent une joue encore humide. Ainsi à leur première caresse se mêlaient des traces de douleur, comme afin de résumer leur union pour la vie, dans le bonheur et dans l'épreuve.

Retirée au fond du salon, Mme Guibert regardait la photographie de Marcel ; mais à cette heure tardive, elle voyait plutôt dans sa mémoire que sur l'image les traits de son fils. Jean et Paule vinrent à elle.

— Marcel serait content, dit le jeune homme. Je crois maintenant qu'il connaissait mon cœur avant moi-même.

Et la jeune fille se souvint des paroles de son frère : *Ne t'inquiète pas, tu seras heureuse un jour*... Lui qui portait sur son front le signe fatal, et marchait vers la mort d'un pas si ferme, distinguait-il alors l'avenir de ses yeux ouverts sur un autre monde, et fallait-il être détaché de la vie pour élucider les affinités des âmes et le secret des destinées?... Et son culte sororal se plut à associer Marcel à son amour.

Après l'ardent combat du crépuscule, le jour achevait décidément de mourir.

— Je vais partir, murmura Jean à sa fiancée.

Et celle-ci aussitôt s'attrista. Déjà, donnant toute sa pensée à l'époux futur, elle souffrait de cette première séparation.

Mme Guibert intervint :

— Il est bien tard. Restez avec nous, Jean. Vous

partagerez notre dîner. Vous vous contenterez de peu. Après, vous regagnerez la villa des Roses.

Il hésita un instant :

— Je ne puis pas, madame. Mon oncle serait inquiet. Je l'ai rudoyé sur la route, tout à l'heure, et ne voudrais pas lui causer une peine nouvelle.

Paule fut mise au courant de la démarche officielle et inutile de M. Loigny.

— Revenez avec lui demain pour déjeuner, reprit Mme Guibert. Prévenez-le que notre jardin sera de la fête. Nous mettrons sur la table nos plus belles fleurs Elles le distrairont. Puis nous irons ensemble vous fiancer à l'église du village.

... Lorsque Jean quitta le Maupas, il trouva la nuit sous le bois de chênes. Et il descendit joyeusement et sans hâte, comme l'avenue désormais droite et facile de sa vie régulière, la pente boisée que jadis Marcel avait remontée en courant, le feu de l'amour dans la poitrine et le goût du danger sur les lèvres sèches...

Ce soir-là Paule s'endormit tard. Elle accueillait l'amour d'un cœur ferme, avec une émotion grave qui, loin de l'amollir, fortifiait sa vertu. Elle avait gravi la pente de sa jeunesse en disputant ses jours aux difficultés matérielles et aux douleurs morales, comme ces chevreaux hardis qui escaladent les collines en laissant de leur laine aux buissons. Maintenant il lui semblait qu'elle marchait dans la plaine et que ses pieds nus foulaient l'herbe douce. L'horizon devant elle était plein de lumière. Et, que lui importait s'il fallait monter encore? Ne s'appuie-

rait-elle pas désormais sur un bras plus solide? Et ne sentirait-elle pas en elle-même un courage nouveau?

Cependant elle dormait depuis longtemps déjà, et sa mère veillait et priait.

« Mon Dieu! murmurait la pauvre femme, pour la première fois j'ai menti. Pardonnez-moi. Il fallait bien unir ces deux enfants. Vous les avez créés l'un pour l'autre. Leur bonheur ne devait-il pas passer avant le mien? Je suis trop âgée pour les suivre. Je ne puis pas quitter mes morts. La terre m'attire, et Vous m'appellerez bientôt. Ici, j'attendrai l'heure que Vous avez fixée. Mais donnez-moi la force, ô mon Dieu, de supporter avec calme cette dernière séparation. Je m'étais accoutumée aux soins pieux de Paule, et Vous me faites souvenir, en me retirant mon unique joie terrestre, que nous ne devons point nous attacher irrévocablement aux biens du monde. En s'en allant, elle emportera mon cœur que Vous avez comblé avant de le briser. Je Vous offre d'avance ma douleur, afin que Vous répandiez vos bénédictions les plus abondantes sur mes fils y compris Jean, et sur mes filles, sur les vivants et sur les morts... »

Elle pria longtemps. Elle trouva enfin dans sa foi la résignation, ét son sommeil tardif fut paisible.

IX

LE MIRACLE DES ROSES

Sur le chemin qui le ramenait à la villa des Roses, Jean respirait le souffle de la plus belle nuit d'été, et goûtait cette joie que procure la vie quand l'amour qui la pare l'ordonne et la condense au lieu de la troubler et de la disperser.

Il parvint sans y prendre garde à la propriété de son oncle.

« Déjà ! » se dit-il. Et il sourit en constatant que toutes les fenêtres de la petite maison étaient éclairées.

« Y aurait-il réception ? Ce serait un spectacle unique. »

Il ouvrit la grille, et suivit à travers le jardin le petit sentier bordé de rosiers qui aboutissait en ligne droite à la porte d'entrée. Machinalement, et par un geste habituel, il étendit la main vers les grêles arbustes sans même regarder dans l'ombre, et ses doigts cherchèrent à cueillir une fleur au hasard ; mais ils ne rencontrèrent dans leur course que les petites feuilles ou les épines.

« Quelque maraudeur, sans doute, pensa-t-il, aura franchi la barrière et dépouillé mon oncle de ses trésors. Quel chagrin pour le pauvre homme ! »

La porte était demeurée entre-bâillée. Il la poussa Et il crut marcher sur un champ de roses. L'invisible jardin avait profité de la nuit pour envahir le corridor. Les fleurs gisaient par jonchées, et la lumière électrique de l'antichambre illuminait, sur le fond vert des feuilles, leurs taches multicolores tantôt contrastées et tantôt aux insensibles dégradations. Roses rouge-cramoisi, rouge-ponceau, rouge-carminé, rouge-capucine, rouge-feu, rouge-cuivré, rouge-aurore, — roses blanc mat, blanc pur, blanc crème, — roses rose tendre, rose-pêche, rose vif, — roses jaune pâle, jaune-paille, jaune-canari, jaune-nankin, jaune-citron, jaune-soufre, jaune-orange : — elles mêlaient une dernière fois leurs parfums comme une offrande funéraire.

Jean stupéfait avança. Les portes de la salle à manger et du salon qui communiquaient et pouvaient ne former qu'une seule pièce étaient grandes ouvertes, et laissaient voir sur leur seuil couvert de rameaux fleuris la suite de l'étrange invasion. Mais après trois ou quatre pas le jeune homme s'arrêta. Une voix parvenait distinctement jusqu'à lui. Elle annonçait un à un, d'un ton monotone de chambellan, des noms de femmes, et c'était, à chaque nom appelé, comme une branche qui tombe sur le sol ou comme un froissement d'étoffes.

— *Madame Laurette de Messimy, — Madame Jean Sisley, — Comtesse de Panisse, — Duchesse d'Edimbourg, — Duchesse d'Auerstaëdt, — Marquise de*

Vivens, — Madame Hippolyte Jamain, — Madame de Watteville, — Mademoiselle Anne-Marie Cote...

Jean, pris d'angoisse, pensa :

— Mon oncle est devenu fou en mon absence.

La voix tranquille semblait maintenant psalmodier des litanies profanes :

— *Beauté de l'Europe, — Beauté inconstante, — Etoile de Lyon, — Gloire de Dijon, — Luciole, — Grâce darling, — Boule de neige, — Rêve d'or, — Miniature, — Ma surprise, — Perle des jardins, — Perle des panachées, — Perfection de mon plaisir...*

La figure du jeune homme s'éclaira d'un sourire. Mais il ne quitta pas sa place.

— Fanchette, passons au salon, disait la voix. Il y en a encore.

Après un silence, la nomenclature recommença. Mais les noms de femmes ne parvinrent plus jusqu'à Jean dans leur nudité rapide ; ils étaient accompagnés de brèves descriptions de toilettes assez semblables à celles que publient les comptes rendus des journaux mondains, et peu à peu d'appréciations flatteuses ou de louanges d'admiration qui s'adressaient indistinctement aux princesses, aux grandes dames ou aux beautés de la bourgeoisie :

— *Duchesse de Morny*, vêtue de rose tendre à revers d'argent ; — *Vicomtesse Folkestone*, dont le rose clair a des reflets saumon ; — *Mademoiselle Thérèse Levet*, parée de rose-cerise ; — *Mademoiselle Eugénie Verdier*, de rose clair et vif à reflets blancs ; — et *Mademoiselle Marie Perrin*, d'un beau rose tendre argenté...

Après ce gracieux groupe de jeunes filles en robes claires, l'enthousiasme s'accentua :

— *Mademoiselle Adelina Viviand-Morel*, votre couleur est indéfinissable, car votre abricoté nuancé canari passe au jaune-paille éclairé d'incarnat ; — *Anne-Marie de Montravel*, vous êtes petite à la vérité, mais votre toilette simple est d'un blanc très pur ; — *Mademoiselle Augustine Guinoiseau*, votre blanc légèrement carné et satiné me séduit, vous êtes grande et bien faite, et la fleur de la France , — *Innocente Pirola*, j'aime votre grâce allongée et votre teint rosé ; — *Madame Ernest Calvat*, vous donnez une impression de plénitude, et vous êtes agréablement vêtue d'un vif rose de Chine, auquel je préfère cependant le rose tendre infusé de blanc de la *Baronne de Rothschild*, grande et très belle, mais inodore.

Jean étouffa son rire tandis que, changeant de ton brusquement, la voix ajoutait cette recommandation :

— Dépêchons-nous, Fanchette. Mon neveu va rentrer.

— Et mon fricot? réclama la servante. A quelle heure mange-t-on, ce soir? On se nourrira d'odeurs, peut-être bien.

La voix de M. Loigny, impérieuse et indignée, retentit dans l'appartement :

— Apprenez, ma fille, que je me moque de votre fricot... Continuons.

Et aussitôt calmée, elle reprit la litanie interrompue.

— *Madame Olga Marix*, votre taille est moyenne

et le blanc de votre robe a presque la couleur vivante de la chair ; — *Comtesse de Murinais*, je vous aime entre toutes, pour votre pâleur délicate, pour votre beauté mousseuse et fragile, car vos grâces ne sont pas remontantes. Vous n'avez pas la précocité charmante de *Madame Sancy de Parabère*, ni son abondance aimable, ni l'éclat de son teint rose vif, mais vous êtes un type d'élégance discrète et de fine distinction.

Cette fois Jean n'y tint plus et, au risque de briser l'enchantement, il se pencha pour contempler la favorite. Il vit M. Loigny qui d'une main serrait un sécateur, et de l'autre élevait en l'air la fleur parfaite d'un rosier mousseux. C'était la rose blanche qu'il préférait et complimentait. Agenouillée sur le parquet, Fanchette groupait les tiges innombrables que lui jetait son maître après les avoir considérées avec amour, classées par familles et désignées par leur nom. Les fauteuils, la table, les tapis, tout le salon rustique disparaissait sous les roses. Il semblait qu'elles fussent tombées du plafond en pluie odorante, en avalanche parfumée. Et, par la baie ouverte, le jeune homme aperçut dans la salle à manger voisine de grands bouquets alignés déjà, où les taches des roses pourpre apparaissaient comme des blessures. C'était dans les deux pièces décorées si étrangement le cimetière du jardin saccagé.

— Il ne nous reste plus que trois ou quatre princesses, avoua non sans regret l'amateur des roses, pour calmer sa servante irritable.

Et rapidement il les interpella :

— *Princesse Béatrice*, grande et nonchalante, a

la toilette rose vif ; — *Princesse Marie*, dont le rose est semblable à la joue d'une vierge timide ; — *Princesse Louise*, comparable à quelque frais visage dont l'éclat est tempéré par une poudre de riz maladroite.

Et Jean, inquiet, se demandait :

« Pourquoi a-t-il dévasté son jardin? »

Par les fenêtres il regarda la nuit, et il crut entendre, dans le vent qui agitait mollement les branches, la plainte des rosiers mutilés.

M. Loigny aperçut enfin son neveu, et son visage prit aussitôt une expression repentante et craintive.

— Voici toutes mes roses, lui dit-il simplement.

Le jeune homme songea :

« Il ne s'intéresse même pas à mes fiançailles. »

Mais le bonheur le rendait indulgent, et même il voulut flatter l'innocente manie de son oncle :

— Pourquoi les avoir cueillies ce soir?

Le vieillard ému suivit son idée :

— Aucune ne fut épargnée, et mon jardin est là. Les plus belles portent des noms de femmes, mais les jardiniers chinois ont l'imagination plus poétique pour désigner la grâce bigarrée de la terre.

— Je vous ai entendu tout à l'heure, reprit Jean aimable, et j'ai supposé que vous conversiez avec des ombres charmantes et nombreuses

— Cent cinquante environ.

— C'est un beau chiffre.

— Qu'est-il auprès du nombre sans cesse accru des variétés de la rose? On en compte plusieurs milliers. Et l'on oublie toutes celles que nos aïeux cultivaient, et dont on ne retrouve plus que les citations dans les vieux livres et quelques rares exemplaires

dans les anciens jardins. Aujourd'hui encore, Jean, des roses nouvelles sortent chaque année des mains de leurs habiles semeurs. Regarde à terre, et tu verras, représentées par des espèces choisies, les roses de Bengale et de Chine et celles de miss Lawrence, les roses multiflores et les roses polyantha dont les fleurs en corymbes conviennent aux bordures et aux corbeilles, les roses de Provence et les roses mousseuses, les roses Thé et les roses Noisette dont le coloris délicat fait à la note jaune une faveur excessive. Frileuses roses Thé et roses Noisette, qui réclament notre protection contre les rigueurs de l'hiver, mais nous récompensent de nos soins par une abondante floraison !

Lancé dans son enthousiasme comme un chien courant dans un champ de blé, il s'agitait, reniflait l'air, gesticulait, et, sans y prendre garde, menaçait d'une mort hâtive les bibelots du salon. Tout à coup il marcha vers un petit secrétaire, ouvrit un tiroir, et en retira un volume qu'il brandit en revenant vers son neveu.

— *La Fécondation des végétaux*, par Lecoq, annonça-t-il. Ouvrage considérable ! admirable ! inimitable !

Il tourna les pages et, après avoir souri d'aise, il se mit à lire ce passage à haute voix :

— *Quelque restreint que soit un parterre, quelque exigu que puisse être le coin de terre dont un amateur peut disposer, que d'expériences utiles et d'essais curieux à tenter, et que de jouissances à obtenir quand, par une fécondation artificielle, il aura doté son jardin, ses amis, son pays même d'une créa-*

tion nouvelle, qui devra le jour à ses soins, à son intelligence.

Il regarda son neveu par-dessus son livre, puis acheva sa citation :

— *Chacun peut agir dans sa sphère, dans son coin, se taire s'il ne réussit pas, ce qui est rare, et s'enorgueillir, à juste titre, si un gain remarquable est venu couronner ses efforts.*

Et, comme s'il avait égalé en ambition Napoléon ou César il murmura avec mélancolie, en refermant l'ouvrage spécial :

— Oui, j'ai rêvé d'être l'émule du rosiériste Gonod ou de Louis-Scipion Cochet. Moi aussi, j'ai créé une rose. Elle gît là, avec toutes les autres. Je voulais l'appeler *Souvenir du rosiériste Loigny*, afin que, par le moyen de son parfum suave et de son coloris délicat, mon nom fût transmis à travers les âges à tous les amateurs de jardins. Tel que tu me vois, j'ai aspiré à la gloire

— C'est parfait, approuva Jean, montrez-la moi. Puis nous irons dîner, car j'ai grand'faim.

— Voilà qui est parler ! maronna Fanchette.

La pendule marquait neuf heures.

— Allez rejoindre vos fourneaux, ma fille, ordonna dignement le vieillard qui déjà était à quatre pattes sur le parquet, et cherchait son œuvre dans le tas des roses.

Sans se relever, il tendit à son neveu une fleur magnifique.

— Elle ne portera pas mon nom, mais le tien. Ce soir même je l'ai appelée : *Paule Berlier.*

— Elle est belle, dit Jean.

Mais il songeait à sa fiancée. Cependant il ajouta :

— Je vous remercie, mon oncle, de votre poétique hommage.

Le vieillard demeurait à genoux, assis sur les talons. Il étendit les deux mains dans un geste large, et répéta doucement :

— Voici toutes mes roses.

Et Jean demanda pour la seconde fois :

— Mais pourquoi ce massacre? Je suis sûr que toutes vos plantes sont décapitées.

— Toutes, Jean, sans exception.

— Pourquoi ce carnage? Me le direz-vous enfin?

M. Loigny contemplait, avec le sourire radieux des vierges chrétiennes promises au martyre, la jonchée des fleurs coupées. Il se releva péniblement et reprit :

— Voici toutes mes roses. Elles sont à toi.

— A moi? fit Jean surpris.

— A toi, afin que tu les offres à ta fiancée.

— Pour ma fiancée vous avez dépouillé votre jardin? Comme vous êtes bon!

Il embrassa son oncle et remarqua que les yeux du vieillard étaient pleins de larmes.

— Mais quel chagrin avez-vous? Ce sont vos fleurs. Il ne fallait pas me les sacrifier.

Avec une tendresse que Jean ne lui avait jamais connue, M. Loigny posa sa main sur l'épaule du jeune homme, et doucement il lui dit :

— Si, Jean, il le fallait. Ce n'est pas sur mes roses que je pleure, mais sur moi. Elles ne sont, elles n'auraient dû être que la distraction de mes jours au lieu de les occuper tout entiers. Me pardonnes-tu, Jean?

— Vous pardonner?

— Oui, j'avais positivement oublié la vie. J'ai craint ses douleurs et ses peines, et je me suis réfugié dans mon jardin. Beaucoup d'hommes commettent la même lâcheté, d'une autre façon. Ils ont tort, comme moi. Tout à l'heure, sur la route, devant ta figure bouleversée, j'ai compris tout à coup le mal que j'avais fait. Pour une rose, pour une méchante rose remontante de Chine d'un rouge foncé passant au pourpre, j'avais perdu de vue ton bonheur, ton amour et mon devoir. Mais toutes mes fleurs sont là. En rentrant, je me suis précipité sur mes rosiers avec cette arme.

Il tenait encore à la main gauche le sécateur, instrument du sacrifice expiatoire. Jean voulut objecter :

— Puisque vous aimiez les fleurs...

— Non, non, reprit le vieillard. Ne me cherche pas d'excuse. Ton père et ta mère sont morts, Jean. Il m'appartenait de les remplacer de mon mieux auprès de toi. Chacun, ainsi, a des obligations. Si ce n'est envers sa famille, c'est envers son prochain. Tandis que j'arrosais mes plantes, tu poussais dans ma maison et je ne m'en apercevais même pas. Je suis joyeux de te donner ces roses pour celle que tu as choisie. Ma vie est changée maintenant. J'ai plus réfléchi depuis quelques heures que pendant ces vingt dernières années. Désormais, Jean, compte sur moi. Je veux aider ton jeune ménage, j'ai si vainement dépensé ma petite fortune pour mes rosiers au lieu de songer à ton aisance.

— Laissons cela, interrompit le jeune homme que l'émotion gagnait.

— Pensons-y, au contraire. Sur le tard je veux être utile. Les roses d'automne sont souvent les plus belles.

Jean le prit dans ses bras :

— Je vous aime bien, mon oncle.

— Demain, tu porteras ces bouquets au Maupas.

— Nous en ferons deux parts, si vous le voulez. Nous déposerons l'une sur la tombe de mes parents, et nous offrirons l'autre à Paule.

— Oui, dit le vieillard qui répétait sans le savoir les propres paroles du jeune homme à son retour d'Afrique, il faut honorer les morts et encourager la vie.

Ainsi l'amateur des roses retrouva la paix du cœur en dévastant son jardin.

X

LE DERNIER ENFANT DE NIOBÉ

Sur la neige qui amortissait le bruit de leurs pas, quelques femmes glissaient comme des ombres, par cet obscur matin de décembre, le long des rues Saint-Réal et Métropole qui conduisent à la cathédrale de Chambéry. A chaque fois que l'une d'elles pénétrait dans l'église, la porte qui s'entr'ouvrait laissait voir les reflets tremblants de la veilleuse qui couraient sous les voûtes sombres. Vers cette lampe vacillante, elles se hâtaient malgré le froid et les ténèbres, comme si elles venaient lui demander lumière et chaleur. Humbles ménagères, filles de magasin, ouvrières, servantes, elles devançaient l'heure de leur travail et accouraient à la première messe comme à quelque rendez-vous clandestin. Elles arrivaient une à une, se reconnaissaient parfois sous le porche, et, déjà pénétrées du respect du sanctuaire, se saluaient à voix basse, puis se réunissaient, en un groupe qui devenait de plus en plus compact, dans une des chapelles latérales où deux cierges, qu'un

enfant de chœur allumait, indiquaient le lieu du saint sacrifice.

Lente et craintive à cause du verglas qu'elle redoutait, Mme Guibert se laissait distancer dans la rue par d'autres femmes plus alertes. Cependant, elle entra l'une des premières, car elle n'avait point perdu son ancienne habitude de prendre sur l'heure une forte avance. Elle s'agenouilla un peu à l'écart et s'isola dans la prière. Elle avait grand besoin de la protection divine, et l'implorait de toute son âme. Ce jour même elle connaîtrait l'amertume de la solitude. Le moment était venu pour Niobé de donner son dernier enfant, celui qu'elle tient dans ses bras et que les dieux ont jusqu'alors épargné. Paule et son mari quitteraient à trois heures Chambéry, pour se rendre au Tonkin et rejoindre leurs frères dans l'île de Kébao.

Le mariage avait été célébré à Cognin les premiers jours de septembre. Puis le jeune couple était allé chercher l'isolement parmi des visages inconnus, dans cette autre partie de la Savoie dont la beauté incomparable est un miracle de douceur, de mollesse et de grâce, — la plaine verdoyante du Chablais que frange l'eau bleue du lac Léman et que limitent des montagnes aux courbes nonchalantes, boisées jusqu'au sommet, et plus loin des pics dentelés qui dressent dans le ciel pur leur blancheur aride, et, le soir, semblent retenir, comme des hampes d'étendards, les feux du couchant. L'automne surtout donne à ce paysage enchanté toute sa vertu d'émouvoir. Par l'harmonie fondue et comme mourante des teintes, il tempère la trop grande joie que l'été lui distribue

en prodigue ; il change le rire éclatant des eaux et des prairies, des plaines et des monts, en ce sourire de la volupté qui se sait fragile et veut pourtant jouir encore.

Paule et Jean assistèrent à cette magie de l'automne. Ils virent les arbres des bois se charger de mille couleurs splendides et éphémères, et les vignes qui descendent à la grève se parer d'or. Déjà leur jeunesse avertie sentait mieux l'insécurité de l'amour lorsqu'il cherche sa fin en lui-même et, prenant le temps d'une caresse pour celui du jour, ne sait pas fonder sa durée sur la confiance de la vie commune et le prolongement de la race.

Ils revinrent au Maupas quand, les ceps vendangés et les prés dévêtus, l'éclat du soleil, la douceur de la température et la grâce de la terre s'accroissent d'être inutiles et s'efforcent de détacher l'homme des soucis intéressés. Paule se serra près de sa mère, comme pour oublier la menace de l'avenir. Et l'avenir pesait sur ces heures présentes qui voyaient les deux femmes réunies. Il avait bien fallu que Mme Guibert prévînt sa fille de sa volonté de rester en Savoie. Jean offrit alors généreusement de renoncer à ses projets. M. Loigny, décidément transformé, voulut, pour aider son neveu, et au prix de nombreux maux de tête, — car il avait perdu l'habitude de tout travail de bureau, — faire le compte de sa petite fortune gérée sans ordre entre deux greffes de rosiers ; il s'aperçut trop tard que les jardins sont une mauvaise spéculation. Le caractère et les aptitudes du jeune homme, l'énergie de la jeune femme, la situation matérielle de leurs deux familles, tout les engageait à cher-

cher aux colonies l'épanouissement de leur nouveau foyer. Enfin, Etienne multipliait ses appels qui annonçaient la prospérité de ses entreprises et pouvaient déjà garantir leur succès final. Il suppliait sa sœur d'amener avec elle leur mère qui recevrait là-bas, dans sa vieillesse heureuse, le culte de leur piété filiale. Doucement, mais obstinément, Mme Guibert avait refusé.

— Je suis trop âgée, disait-elle à Jean, à Paule qui insistaient. Moi qui ne suis jamais allée que de Cognin à Chambéry, et de Chambéry à Cognin, comment supporterais-je une si longue traversée? Je vous encombrerai vainement. Vous reviendrez me voir à tour de rôle. Vous me parlerez de mes petits-enfants que je ne connais pas et que j'aime, comme j'aimais avant leur naissance les enfants que je portais dans mon sein.

Elle souriait afin qu'on ne pensât pas à regarder ses larmes. Cependant elle songeait en elle-même : « Je sens que Dieu m'appelle. Maintenant, maintenant seulement, ma tâche est terminée. Je suis plus près des morts que des vivants. Quand je serai seule, je rendrai plus souvent visite à mon mari, à ma petite Thérèse qui m'attendent au cimetière. Le souvenir de Marcel qui repose en Afrique habitera plus spécialement mon cœur. Je ne ferai plus qu'un voyage, et ce sera pour retrouver les miens. Ceux de la terre n'ont plus besoin de moi. De loin je prierai pour eux, d'ici, et puis de là-haut. Je ne puis plus rien d'autre... »

Paule s'ingéniait à donner à sa mère des preuves quotidiennes de sa tendresse Elles avaient depuis

tant d'années partagé le pain de la douleur. La jeune femme se reprochait presque ses joies d'épouse à la veille de cette séparation, et Mme Guibert la raffermissait dans son bonheur.

— Je vois à quoi tu penses, disait Jean quand il surprenait la tristesse de sa femme.

— Je t'aime, répondait-elle. Je t'aime plus que tout au monde. Mais elle...

Et le jeune homme reprenait en l'embrassant :

— Je ne suis pas jaloux, Paule, et je comprends si bien ta peine...

Il s'était lui-même occupé de la vie de Mme Guibert après leur départ. Il l'avait installée pour les hivers, — non sans protestations, — dans un petit appartement de la rue Saint-Réal, à Chambéry : là elle serait moins isolée qu'au Maupas et profiterait du voisinage réconfortant de l'église.

— Je ne veux pas être une source de dépenses, murmurait la pauvre femme.

Mais Etienne, de loin, avait approuvé son beau-frère. Et la proximité de la cathédrale favorisait leur plan.

Cependant, à mesure que les jours passaient, Paule sentait faiblir son courage, et celui de Mme Guibert grandissait. Celle-ci, transfigurée, portait sur son front aux rides profondes, dans ses yeux clairs, sur ses joues pâles, le rayonnement de son âme. Le soir, elle entretenait ses deux enfants de leur avenir, et versait dans leurs cœurs sa propre confiance en Dieu, cette confiance qui abandonne résolument à la Providence ce que la fermeté, le courage et la vertu ont préparé avec soin. Toujours ils devaient se sou-

venir de cet enseignement qu'illustrait le plus noble exemple.

Ainsi, pressés l'un contre l'autre comme des voyageurs que menace l'orage, ils goûtaient tous trois le bonheur menacé d'être ensemble, et parvinrent tristement au matin de la séparation. Mais Jean et Paule reposaient encore lorsque Mme Guibert venait chercher auprès de Dieu l'énergie suprême dont elle aurait besoin tout à l'heure.

Les âmes dolentes qui demandent à la prière l'oubli et le calme aiment à fréquenter les chapelles à l'heure où le jour se retire. Sous les voûtes où se perd la lumière qui tombe des vitraux, elles sentent confusément une présence mystérieuse et pacifique. On devine l'état de ces êtres désemparés au lent murmure des lèvres, surtout aux attitudes abandonnées et lasses sur les chaises qui ont été choisies parmi les plus moelleuses aux genoux. Mais les pauvres femmes qui s'en vont à la première messe ont plus besoin de courage que de tranquillité. Avant de peiner, elles cherchent la force et la patience auprès de Celui qui souffrit sans se plaindre toutes les douleurs humaines. Endurcies par la fatigue quotidienne, elles n'apprécient pas le confortable pieux et se précipitent dans la foi comme dans une eau rafraîchissante dont elles sortiront vivifiées...

La petite clochette avait averti du commencement du saint sacrifice. Descendu au bas de l'autel, un prêtre âgé, le front penché, récitait lentement les prières auxquelles répondait d'une voix molle un petit clerc mal éveillé. Mme Guibert avait choisi, un

peu à l'écart, un coin obscur, et s'absorbait dans sa méditation. Sa robe noire et son voile de veuve qu'elle portait encore la confondaient avec la nuit Elle parcourut en souvenir les derniers temps de sa vie, et y trouva sans peine l'occasion de louer et de remercier Dieu. Ne lui accordait-il pas ce qu'elle avait demandé si longtemps, suppliante et inquiète : le bonheur de sa fille? Paule, sa petite Paule, non point la plus aimée de tous ses enfants, mais la plus tendre et le soutien de sa vieillesse éprouvée, que de fois elle avait appelé les faveurs divines sur elle que les malheurs de la famille avaient plus particulièrement atteinte! Sans doute, pour les accorder, le Seigneur lui déchirait le cœur. Mais puisqu'Il les mettait à ce prix, comment aurait-elle la lâcheté de murmurer contre une volonté aussi bienfaisante et de maudire la solitude où elle entrerait ce soir comme dans une mort anticipée?

— Non, non, disait sa prière. Je ne m'apitoierai pas sur moi-même, ainsi que nous sommes trop tentés de le faire pour excuser notre faiblesse. Mon Dieu, vous secourrez mon indigence. Ce soir, je veux être ferme. Ils ne me verront pas pleurer. Je ne pouvais pas les suivre. Vous m'avez avertie du déclin de mes forces et, d'ailleurs, mon œuvre est finie. Mes enfants la continueront mieux que moi. Je Vous remercie de m'avoir laissé voir, dans Votre bonté, la félicité de ma fille. Je la confie à Votre protection pendant ce long voyage, et avec elle son mari qui est devenu mon fils.

Tout émue, elle ajouta :

— Je vous confie, mon Dieu, une autre vie encore

obscure et incertaine, celle d'un petit être à venir que mes yeux ne connaîtront pas, que mes mains ne recevront pas en ce monde. Donnez-lui la santé, l'intelligence, l'esprit de décision et la soumission à votre loi sainte. Accordez-lui une longue existence pour Vous mieux servir. Qu'il soit hardi et fort dans le bien, et qu'il ne redoute ni le rire ni les larmes ; qu'il aime le travail ; et qu'il soit pour sa mère ce qu'elle a été pour moi...

Quelque temps auparavant, Paule joyeuse lui avait révélé ses chères espérances que la suite des jours confirmait. Déjà son union était féconde et bénie. Une nouvelle source d'amour et de dévouement venait de jaillir en elle, avant même que le fruit de sa chair fût formé.

Quand Mme Guibert releva la tête qu'elle avait appuyée à ses mains, elle s'aperçut que le prêtre quittait l'autel. Elle voulut s'adresser des reproches :

— Je n'ai pas entendu la messe.

Mais elle se rassura aussitôt, car elle avait trouvé dans la prière la paix qu'elle venait chercher.

De-ci de-là, d'une chaise, d'un banc, une à une les assistantes se levaient et gagnaient la porte. Elles marchaient vers leur tâche coutumière, le cœur tranquille et le corps dispos.

A son tour, Mme Guibert sortit de l'église. Dehors, le jour naissait à peine sur la neige des toits et des rues, — ce triste jour d'hiver qui la verrait revenir de la gare, seule...

Elle tourna la clef dans la serrure, et traversa à pas de loup le corridor encombré de malles afin de

parvenir sans bruit à la cuisine. Déjà la vieille Marie apprêtait le déjeuner.

— Monsieur vient de sortir, expliqua la servante, pour retenir l'omnibus.

— Sans manger? interrogea Mme Guibert toujours prévoyante.

— Il n'a pas voulu. Il a dit comme ça qu'il ne s'arrêtait pas.

— Et madame?

— Quelle madame? Ah! oui, mademoiselle Paule. Je ne peux pas m'habituer à l'appeler madame... Est-ce drôle, n'est-ce pas?... Mademoiselle dort encore. C'est ça, voilà que je me trompe. Quand on est vieux, on n'est bon à rien.

— Que veux-tu, ma pauvre Marie, nous sommes vieilles toutes deux.

Mais toutes deux, loin de tenir à leurs propos, songeaient au départ imminent, et la domestique, retirant ses lunettes, se passa la paume de la main sur les yeux.

De ses doigts tremblants Mme Guibert voulut préparer, pour la dernière fois, le chocolat de sa fille. Elle le fit selon le goût qu'elle lui connaissait. Puis elle écouta à la porte, frappa doucement, entra, et trouva Paule en larmes.

— Maman, maman! Dites-moi qu'il faut partir. Moi, je n'en ai plus le courage.

Mme Guibert posa la tasse fumante sur la table de nuit, puis elle mit sa main ridée sur le front de sa fille :

— Petite chérie, j'ai voulu te servir ce matin,

et j'ai fait prendre de ces croissants que tu trouves bons.

Elle se pencha, et tout bas, dans un baiser, elle murmura :

— Sois courageuse, Paule. C'est Dieu qui le veut. L'amour de ton mari m'assure de ton bonheur. Et pour moi n'aie pas d'inquiétude.

Mais les pleurs ne cessaient pas de couler. Jean rentra, et vit les deux femmes qui s'étreignaient. Il crut que Paule s'efforçait de consoler sa mère.

— Nous reviendrons, ma mère, dit-il. Nous reviendrons, je vous le jure. L'an prochain, vous aurez la visite d'Etienne et de sa femme, et dans deux ans la nôtre.

Mais, lorsque Mme Guibert se redressa, il reconnut avec étonnement qu'elle ne pleurait pas et que les consolations venaient de sa part.

« Dans deux ans, où serai-je? » songeait-elle. Mais elle répondit gravement au jeune homme :

— Jean, aimez bien votre femme. Quand vous serez loin de moi, cette pensée sera ma force. Dieu est bon et veille sur nous. Séparés, nous demeurerons plus étroitement unis. Nos pensées, nos cœurs se joindront. La distance, quand on est sûr de l'amour, est si peu de chose.

Avec une solennité qu'elle ne cherchait point et ne croyait pas donner à sa voix, la vieille femme reprit et compléta ses paroles :

— Aimez-vous bien tous les deux. Ne faites pas de cet amour une tendresse alanguie et amollissante. Puisez en lui et dans votre confiance réciproque, plus de résolution, plus de fermeté dans la vie. Regardez

en avant. Quand vous regarderez en arrière vers nos morts, vers moi, que ce ne soit pas pour y découvrir une pensée de découragement, mais pour mieux comprendre votre jeunesse et tout ce que Dieu attend d'elle.

Jean et sa femme s'étaient emparés de ses mains et l'écoutaient sans l'interrompre.

— Oui, continua-t-elle, comme si elle expliquait l'avenir, regardez en avant, vers vos projets de travail, vers la race qui sortira de vous. Donnez à vos fils et à vos filles des âmes vaillantes, et faites qu'ils regardent, à leur tour, devant eux, avec des yeux dont votre passé aura formé le regard.

Ils pleuraient, tandis qu'elle demeurait paisible et calme.

— Je vous bénis, acheva-t-elle. Toi, petite Paule, pour ta piété filiale et pour ton dévouement à tes frères. Vous, Jean, pour l'amitié que vous avez montrée à Marcel et pour tout le bonheur que je lis, malgré leurs larmes, dans ces yeux-là...

Sa fermeté ne se démentit pas jusqu'au moment du départ. Elle réconfortait sa fille affligée au nom même de celui dont la jeune femme portait le germe dans son sein. Mais Paule, mal résignée, ne cessait pas de l'embrasser, se hâtait de lui parler encore, et parfois se retournait vers son mari pour lui dire :

— Pourtant, je t'aime bien, tu le sais.

Mme Guibert voulut les accompagner à la gare. Là, ils trouvèrent quelques amis venus pour dire adieu aux émigrants. M. Loigny, malade, n'avait pu sortir à cause du froid et de l'humidité des chemins, mais Fanchette, sa domestique, apportait à sa nièce quel-

ques fleurs de serre. A l'écart, Mme de Marthenay, toute mince malgré sa fourrure et toute pâle, guettait le moment favorable pour saluer Paule. Celle-ci l'aperçut et vint à elle. Les deux femmes, après une seconde d'hésitation, se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Toujours malheureuse? demanda Paule doucement, en remarquant la mine défaite de son ancienne amie.

— Toujours. Mais vous, Paule?

Elles se tournèrent toutes deux vers Mme Guibert. Très vite Mme Berlier murmura :

— Voulez-vous être bonne pour moi, Alice? Allez la voir souvent, veillez un peu sur elle, écrivez-moi sur sa santé.

— Je vous le promets.

Emue, Mme de Marthenay s'éloigna, et bientôt après, Mme Guibert demeura seule avec sa fille et son gendre. Comme autrefois, sa dernière parole à l'instant de la séparation fut une prière :

— Que Dieu vous garde!

Mais quand le train qui les emportait eut disparu, elle toucha son front et le sentit glacé.

« Il était temps, mon Dieu! pensa-t-elle. Je n'avais plus de courage. »

Elle dut s'asseoir sur la banquette, dans la salle d'attente des troisièmes classes. Les voyageurs qui allaient et venaient, occupés de leurs billets et de leurs bagages, ne remarquèrent même pas cette vieille femme en deuil qui sanglotait. Elle était redevenue une humble et faible créature. Mais elle avait eu la force de cacher jusqu'au bout sa peine à ses enfants

Dans le wagon, seul avec elle, Jean pressait contre sa poitrine sa chère compagne. Elle s'abandonnait à la douleur, la tête appuyée contre ce cœur qui lui appartenait. Il ne lui disait rien, comprenant l'inutilité des paroles. De la main, doucement, il lui caressait la joue, et parfois se penchant, il baisait avec dévotion les yeux dont il ne parvenait pas à tarir les larmes. Comme elle se redressait un peu :

— Nous reviendrons, Paule, assura-t-il.

Elle secoua la tête, doutant de ce retour, ou ne voulant pas encore être consolée.

— Je t'aime, Jean, soupira-t-elle. Et elle recommença de s'attendrir.

Alors il lui parla de sa mère.

— Elle nous donne, Paule, un grand exemple d'héroïsme et de sacrifice. Puissions-nous ne jamais l'oublier ! Et si plus tard, dans bien des années, nous devons l'imiter, que son souvenir nous soit encore présent. Ah ! que celui qui naîtra de toi lui ressemble !

Et comme sa femme l'écoutait mieux, il ajouta :

— Que Dieu protège notre enfant, et celle-là que nous laissons en arrière, le cœur déchiré !

— Oui, dit-elle, je veux prier. C'est Dieu qui donnait à ma mère cette résignation qu'elle tâchait de répandre en moi.

Sa jeune vie avait traversé bien des heures d'angoisse et de deuil ; elle n'en avait pas connu de plus poignantes. Elle croyait sentir la mort, quand sa vie profonde s'exaltait. Son amour se purifiait, à son insu, à la flamme divine du sacrifice maternel dont elle sentirait de plus en plus l'efficace.

Comme la voie ferrée passait devant le bois de chênes qui avoisine le Maupas, Jean et Paule regardèrent par la portière le paysage familier. Les branches des arbres portaient les flocons de neige comme de minces feuilles blanches que teintait le soleil couchant, et les haies des vignes offraient leurs dentelles de givre.

Là, exclusivement, elle avait fait connaissance avec la vie, avec la mort, avec l'amour. Elle se souvint d'une jeune fille fière et passionnée, qui s'enorgueillissait de veiller sur sa mère.

— Embrasse-moi, dit-elle à son mari. J'ai tant besoin d'être aimée pour partir.

Il la prit dans ses bras, et le baiser qu'ils échangèrent répandit dans leurs veines un frisson sacré, — car il joignait au mélange de leurs chairs et de leurs âmes la piété filiale de leur passé, et cette espérance mystérieuse qui reculait l'avenir de leur race, accroissait leur vie et donnait à leur amour un sens immortel...

XI

SÉRÉNITÉ

Mme Guibert se leva péniblement de la banquette où elle s'était assise pour pleurer. Elle vit passer des inconnus qui se hâtaient, et voulut mettre à l'abri son chagrin.

« Je ne puis pas rester ici plus longtemps », songeait-elle.

Debout, elle dut se soutenir au mur et se demanda si elle aurait la force de regagner sa maison.

Elle sentait son âge et sa faiblesse comme des poids lourds sur ses épaules. Elle se souvint du jour où elle se traînait dans l'allée interminable des platanes à la Chênaie. Parvenue sur le seuil de la gare, elle considéra avec inquiétude la longueur du chemin. Cependant, accoutumée à ne faire pour elle-même aucune dépense, elle n'eut pas l'idée de monter dans l'une des voitures qui stationnaient sur la place.

Elle partit lentement, appuyée sur son parapluie qui lui servait de canne, et posant avec attention les pieds pour ne pas glisser sur la neige. La peine qu'elle se donnait la distrayait de sa douleur. Mais

quand elle s'arrêtait, elle murmurait tout bas le nom de Paule, — de Paule qui jamais plus ne l'aiderait. Elle suivait les chers voyageurs qui emportaient sa joie.

« Ils sont maintenant à la cascade de Coux... Mon Dieu ! »

Comme elle traversait, pour rentrer chez elle, le pont de la Leysse qui roulait une eau boueuse, elle suspendit sa marche et s'accouda au parapet afin de retrouver son souffle. A ce moment, elle s'entendit appeler :

— Madame, voulez-vous me permettre de vous accompagner ?

C'était Mme de Marthenay qui l'épiait, hésitante, depuis la gare, partagée entre l'envie de la secourir selon la promesse faite à Paule, et la crainte de la déranger dans son absorbante désolation. Quand elle l'avait vue en détresse, elle s'était avancée.

Mme Guibert était si fatiguée qu'elle accepta le bras de la jeune femme. Oppressée, elle parla à peine durant le parcours. Alice, avec une adroite délicatesse, s'efforçait de la consoler en l'entretenant de la joie qu'auraient ses enfants à se retrouver. Sur le pas de sa porte, la mère de Paule la remercia avec effusion.

— Mais je vous aiderai à monter l'escalier, protesta Mme de Marthenay.

— Vous êtes bonne. Merci.

Et quand elles furent sur le palier :

— Entrez un instant, dit Mme Guibert. Vous vous reposerez. J'ai pesé fort sur votre bras le long du chemin.

Ses pauvres yeux de vaincue suppliaient et révélaient la tristesse de son foyer désert.

Alice touchée répondit :

— Je veux bien

Elle suivit la vieille femme dans la chambre à coucher qu'un paravent transformait, le jour, en petit salon.

Marie la servante, encore bouleversée du départ de *Mademoiselle*, apporta un télégramme :

— Voici une dépêche, fit-elle en jetant un regard hostile sur l'élégante Mme de Marthenay.

Avec peine, car elle tremblait, Mme Guibert déchira le pointillé. Elle n'ouvrait plus sans angoisse ces petits papiers bleus qui peuvent contenir la mort. Mais son visage s'éclaira aussitôt. Tandis qu'elle lisait, Alice regardait machinalement autour d'elle le mobilier simple et modeste, presque monacal. Ses yeux tombèrent sur la photographie agrandie de Marcel. Elle s'approcha. Le commandant avait, sur l'image qui datait de son retour du Sahara, son grand air dédaigneux et impassible. Elle se souvint plus nettement de l'entrevue de la Chênaie.

Mme Guibert qui se retournait la vit en contemplation devant son fils. Elle regretta de l'avoir introduite dans sa chambre. Mais, comme elle venait à elle, Alice la regarda et éclata en larmes.

— Qu'avez-vous ?

— Madame ! Ah ! Madame.

Et livrant son secret à la mère de Marcel, la jeune femme soupira :

— Je l'aimais. Si vous saviez comme je l'aimais !

Mme Guibert considéra avec une grande pitié cette

jeune femme qui avait détaché son fils de la vie. Elle savait par une confidence de Paule que, dans la poche intérieure de sa tunique, Marcel portait au moment de mourir une image de petite fille. *De petite fille :* comme c'était bien, en effet, une enfant qu'il avait élue !

— Pauvre petite ! dit-elle, et de sa main elle caressa la joue d'Alice qui, sans forces, s'était assise sur une chaise.

Devant cette misère à soulager, elle oubliait sa propre douleur et reprenait immédiatement sa présence d'esprit et son courage.

— Alice, mon enfant, calmez-vous, répétait-elle.

Mais Mme de Marthenay sanglotait toujours. Elle finit par dire ces paroles qu'elle avait déjà prononcées et qui résumaient son infortune :

— Pourquoi ne suis-je pas sa veuve ? Je serais moins malheureuse.

Mme Guibert murmura doucement :

— Vous n'avez pas voulu être sa femme.

— Oh ! si. Moi, je voulais bien. Puisque je l'aimais. Ce sont mes parents.

Elle n'accusa pas sa mère toute seule. Mais la vieille femme hocha la tête, et plus doucement encore elle lui dit de tout près en continuant de lui caresser la joue :

— Pauvre petite, vous ne saviez pas aimer.

Alice voulut protester.

— Non, reprit Mme Guibert, vous ne saviez pas aimer. Quand on donne son cœur, c'est pour toujours. Et l'amour inspire la force, la patience, l'endurance. Votre mère cherchait votre bonheur, mais

elle le cherchait à sa manière. Elle a cru bien agir en vous détournant de mon fils. Ne l'accusez pas. N'accusez que vous-même. Madame Dulaurens eût cédé sans nul doute à la longue devant un sentiment définitif. Car elle vous chérissait, et l'objet de ce sentiment, elle l'eût compris, était digne de son approbation.

Elle ne prit pas garde qu'elle attirait la main, et sous l'impression du passé elle répéta :

— Non, vous n'avez pas voulu être la femme de Marcel.

Alice accablée soupira :

— Je l'aime encore.

Eperdue, elle s'exaltait dans son amour inutile.

D'une voix plus ferme, Mme Guibert continua :

— Vous avez eu peur de la vie. Vos parents ont eu peur de la vie pour vous. La vie, Alice, ce n'est pas la distraction et le mouvement du monde. Vivre, c'est sentir son âme, toute son âme. C'est aimer, aimer de toutes ses forces, toujours, jusqu'à la fin, et jusqu'au sacrifice. Il ne faut craindre ni la peine, ni les grandes joies, ni les grandes douleurs : elles sont la révélation de notre nature humaine. Il faut prendre aux jours qui passent le bien qui ne passe pas. La jeune fille qui se marie vient partager des travaux et des périls, et non pas chercher une plus grande aisance, ou de plus frivoles plaisirs. Dans son dévouement même elle trouvera plus de charmes. Vous ne le savez pas.

Alice, relevée et attentive, écoutait et songeait : « On ne m'a jamais parlé ainsi. »

— A cette heure même, reprit Mme Guibert, à

cette heure même où j'ai le cœur brisé, je ne puis que remercier Dieu qui m'a comblée de ses bienfaits. Cela vous surprend, mon enfant, que je vous parle en ce jour de mon bonheur. C'est vrai pourtant : je suis heureuse. Dieu me demanderait de recommencer ma vie, je recommencerais. Pourtant, j'ai vu les plus chers visages immobiles, et j'ai connu la mort la plus cruelle pour une mère, celle qui frappe loin d'elle son enfant. Mais par mon mari, par mes fils et mes filles, j'ai senti tout mon cœur, et ce qui peut descendre sur nous de la bonté divine. Ma vie a été bien remplie puisqu'elle fut mêlée à la leur. Je n'ai point pleuré sur moi-même. Maintenant je ne suis pas seule. Mes morts me tiennent compagnie, et les vivants ne m'abandonnent pas. Voyez ce télégramme que je reçois d'Etienne. Il sait que Paule m'a quittée aujourd'hui ; il m'encourage au nom de tous. J'en avais besoin...

— Madame ! murmura Alice qui lui baisa la main.

— Oui, mon enfant, j'ai aimé ma vie ; j'ai aimé la vie. Et je puis mourir, même seule, même si des mains étrangères doivent me fermer les yeux : Dieu a fait ma part assez belle. Et la mort me trouvera docile et résignée.

Ses yeux clairs brillaient d'une pieuse extase. Alice, rassérénée, la contemplait avec respect et admiration.

— Parlez-moi encore, implora-t-elle comme Mme Guibert se taisait.

Celle-ci la regarda longuement et tendrement ; puis de nouveau elle lui caressa la joue :

— Mon enfant, il faut me faire une promesse.

— Oh ! madame, je ferai ce que vous voudrez.

— Evitez de penser à Marcel. Vous n'en avez plus le droit. Acceptez entièrement et sans regret votre nouvelle vie. Dieu attend de votre courage que vous renonciez aux anciens rêves. Vous avez eu tort de détourner votre mari de sa carrière. Le travail, c'est la noblesse aujourd'hui. Poussez-le à trouver quelque occupation, afin de racheter votre faute.

— Il m'a abandonnée, madame.

— L'oisiveté en est peut-être la cause. Essayez de lui pardonner. Mettez votre cœur dans vos conseils. Qu'il administre lui-même ses terres, qu'il s'intéresse aux choses de la commune, que sais-je, moi ? Vous verrez que tout ira pour le mieux. Vous pouvez encore être heureuse. Votre fille vous y aidera. Avec un enfant, une femme est-elle jamais à plaindre. Préparez cette jeune existence à la vertu, à la fermeté. Aimez-la, non pour vous, mais pour elle. Et la paix de Dieu descendra sur vous.

— Ah ! dit Alice émue, si vous consentiez à me recevoir quelquefois, à me parler ainsi, il me semble que je reprendrais courage.

Elle ne songeait pas que sa présence rappelait à Mme Guibert un pénible souvenir. Celle-ci n'hésita qu'une seconde : Dieu lui demandait encore de consolider cette fragilité.

— Venez quand vous aurez besoin de moi, répondit-elle simplement.

Lorsque Mme de Marthenay fut partie, elle prit la photographie de Marcel, et la plaça à côté de son lit, derrière le paravent. Elle pensait :

« Il sera plus près de moi, et Alice ne le reverra pas. Il ne faut pas qu'elle revoie son image, si elle veut remplir bravement tout son devoir. »

Puis elle s'agenouilla et pria :

— Mon Dieu, vous qui êtes ma force, aidez-moi. Je Vous ai maintenant donné tout ce que j'aimais. Je n'ai plus rien à Vous offrir que ma douleur. Acceptez-la, et protégez tous les miens, les morts qui reposent et les vivants qui travaillent...

Quand elle se releva pour aider Marie à mettre son humble couvert, son visage resplendissait d'une paix sereine, — la paix de ceux qui attendent la mort sans crainte après avoir accueilli la vie sans faiblesse.

Thonon, juillet 1901. — Paris avril 1902.



TABLE DES MATIERES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

Paris. — Imp. Paul Dupont (Thouzellier Dr), 4, rue du Bouloi. (Cl.). 252.9.1913

Œuvres de M. Henry BORDEAUX

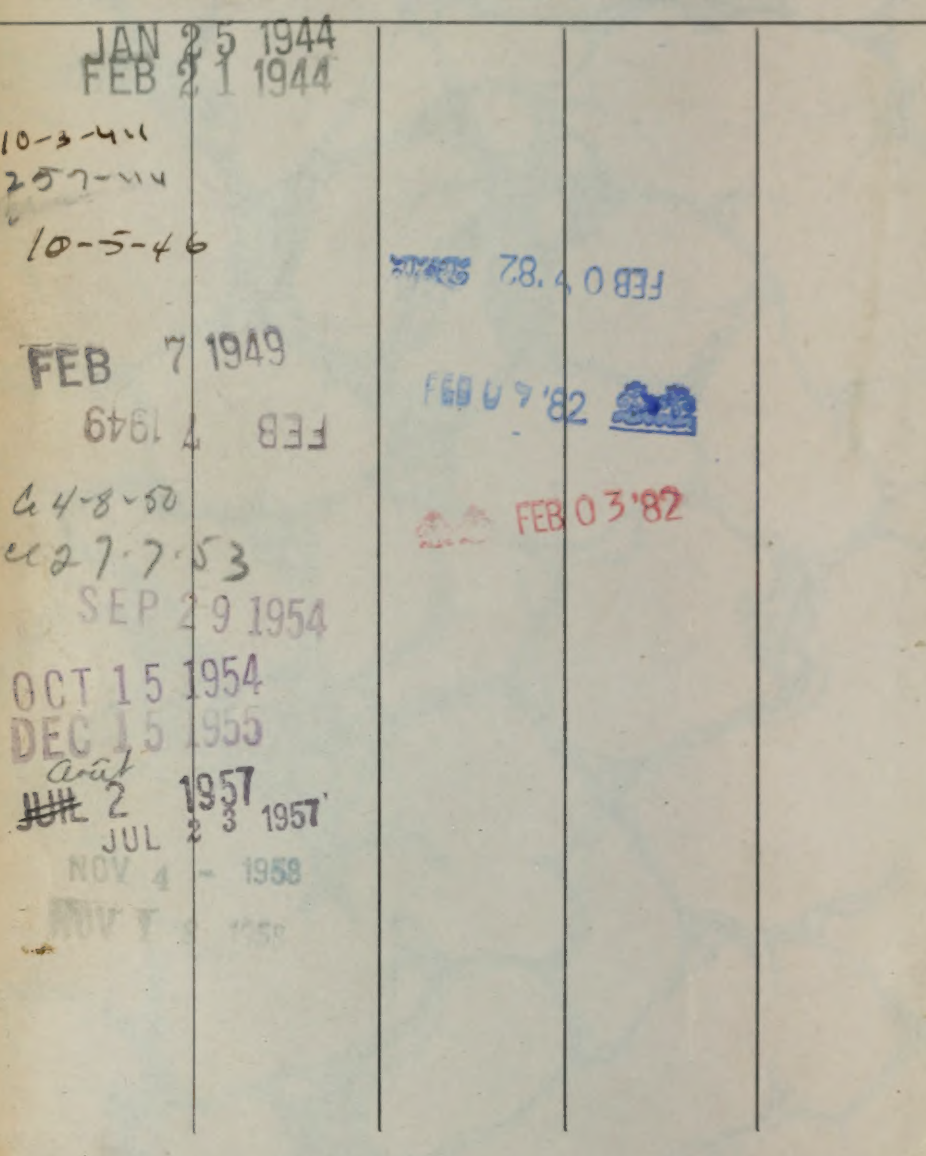
ROMANS :

Le Lac Noir, 10e édition	3 50
L'Amour en fuite, 5e édition	3 50
La Peur de Vivre, 100e édition . . .	3 50
La Voie sans retour, 8e édition .	3 50
Le Pays Natal, 10e édition . . .	3 50
Jeanne Michelin, 9e édition	3 50

Essais de Critique :

Pélerinages littéraires, 3e édition	3 50
Vies Intimes, 5e édition	3 50

By the Fireside
1510
Toronto


JAN 25 1944
FEB 21 1944
FEB 7 1949
SEP 29 1954
OCT 15 1954
DEC 15 1955
JUL 23 1957
NOV 4 - 1958
FEB 03 '82

